

www.e-rara.ch

Oeuvres Posthumes De Frédéric II, Roi De Prusse

Friedrich

[Basel], 1789

Universitätsbibliothek Basel

Shelf Mark: UBH Ah II 24-35

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-88944>

Tome dixième

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

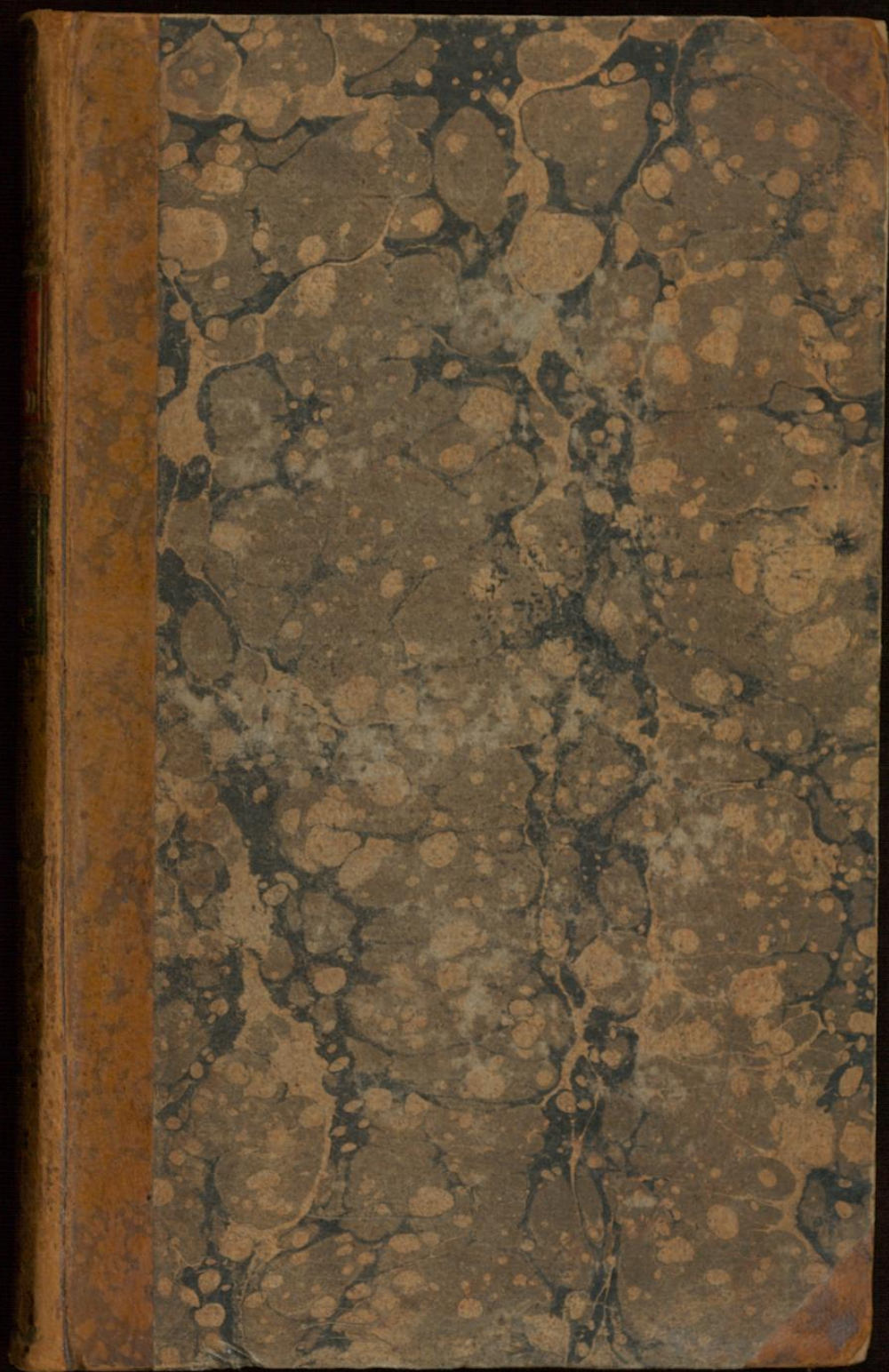
e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

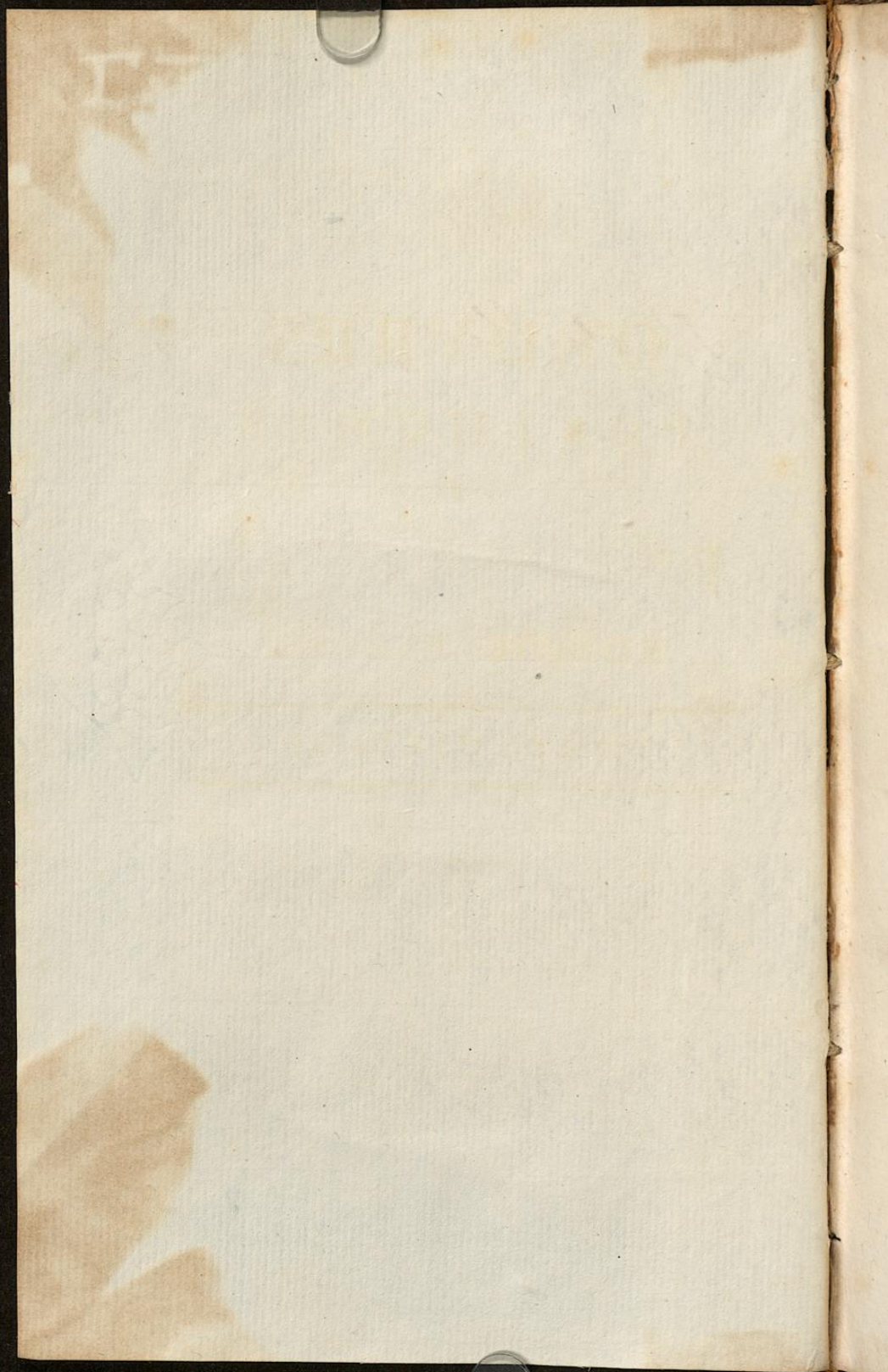
Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]



I. xii. 80. A. h. II. 33.

Gal. 109

Bibliotheca publ. Basil.



OEUVRES
POSTHUMES
DE
FRÉDÉRIC II,
ROI DE PRUSSE.

TOME DIXIEME.

ŒUVRES

POSTHUMES

FREDERIC II.

ROI DE PRUSSE.

TOME DIXIEME.

CORRESPONDANCE

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE.

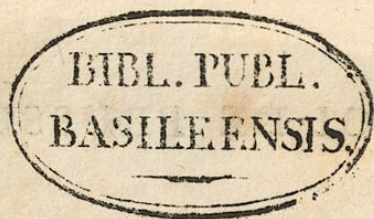
TOME SEPTIEME.

1789.

CORRESPONDANCE

DE

FREDERIC II.



TOME SECOND

1771

L E T T R E S
D U
R O I D E P R U S S E
E T
D E M. J O R D A N.
E L O G E
D E M. J O R D A N.

C H A R L E S - É T I E N N E J O R D A N nâquit à Berlin le 27 août 1700, d'une bonne famille bourgeoise, originaire du Dauphiné. Son père, qui avait quitté sa patrie pour la religion, conservait ce zèle ardent, qui, occupé entièrement à satisfaire le ciel, ne juge pas toujours avec impartialité et justice des affaires de ce monde. Il avait destiné les trois aînés de ses fils au négoce, et il voua le cadet à l'église sans consulter son inclination et ses talens.

Le jeune Jordan avait une grande passion pour les lettres et pour l'étude: il dévorait avec avidité tous les livres qui lui tombaient entre les mains, suivant ce penchant irrésistible avec lequel la nature marque les génies chacun à un coin particulier. Son père y fut trompé, et crut que, qui dit un homme de lettres, dit un ministre ou un théologien. Il envoya son fils

étudier à Magdebourg, sous la direction de son oncle, qui était prêtre en cette ville. L'année 1719, il se rendit à Genève, où il fréquenta les plus habiles Professeurs en philosophie, en éloquence et en théologie. Après qu'il se fut approprié les trésors de Genève, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, il vola à Lausanne pour y puiser de nouvelles connaissances dans de nouvelles sources.

De retour à Berlin en 1721, il fut connu de M. de la Croze qui l'instruisit par amitié, tant dans les langues que dans les lettres. Il continua ensuite ses études en théologie par déférence pour les volontés de son père, et après avoir passé par les degrés qui précèdent le ministère, il fut revêtu de ce caractère en 1725. On lui confia la conduite de la petite église de Potzlow, village situé dans une des Marches.

La jeunesse de M. Jordan, la vivacité de son esprit, et sa passion pour un genre d'étude tout différent de la théologie, lui firent sentir la grandeur du sacrifice qu'il faisait à son père. Pour l'en consoler, on le passa du village où il était à Prentzlow en 1727. Prentzlow était une sphère bien étroite pour M. Jordan. C'était un genêt d'Espagne devant le soc d'une charrue. Son application et l'étendue de sa mémoire l'avaient mis en peu de temps au bout de sa bibliothèque.

Un homme de son âge ne pouvait ni ne devait se restreindre à ne converser qu'avec les morts; il devait goûter la société des vivans. C'est ce qui l'engagea à épouser une personne dans laquelle il rencontrait les talens si rares, de la beauté, de l'esprit, et de la sagesse: c'était Susanne Perrault, de laquelle il eut deux filles pendant les cinq années de leur mariage.

Ce même esprit qui donne le goût des sciences, porte ceux qui l'ont, à remplir exactement leurs devoirs. Plus le jugement est sûr, les idées claires, le raisonnement conséquent, plus l'homme est porté à s'acquitter sans reproche de l'emploi, tel qu'il soit, qu'il doit remplir. M. Jordan agit ainsi: y avait-il quelque méfintelligence dans le troupeau dont il était pasteur, c'était lui qui portait les paroles de paix, et qui travaillait avec une activité infatigable à réconcilier les esprits. Y avait-il des personnes affligées, c'était M. Jordan qui les consolait, qui abandonnait son étude, sa femme et tout ce qu'il avait de plus cher, pour rendre le repos et la tranquillité d'ame à ceux qu'une affliction immodérée, et le peu de force qu'ils avaient sur eux-mêmes en avait privés. Y avait-il quelques malades ou quelques mourants, fussent-ils même de cette espèce humaine méprisée par l'avilissement des emplois dans lesquels elle vit, c'était encore M. Jordan, dont le cœur compatissant et tendre assistait dans leurs dernières heures ces personnes qui loin de lui auraient souffert sans secours, et seraient mortes sans consolation.

Un caractère si véritable, cette bonté de cœur qui ne se démentait jamais, ce fond de charité inépuisable, en un mot, toutes les bonnes qualités de M. Jordan, le firent aimer et respecter de tous ces Français, que la révocation de l'édit de Nantes avait établis à Prentzlow: s'il prit part à leur affliction et à leur malheur, ils furent également sensibles à la mort de sa femme qu'il perdit au mois de Mars de l'année 1732. La vivacité de son tempéramment et la force avec laquelle les passions

regnent dans l'ame de la jeunesse, ne permirent pas à M. Jordan de souffrir cette perte avec une constance stoïque. Vrai portrait de la fragilité humaine, qui nous permet de triompher par nos raisons de la faiblesse des autres, mais qui nous laisse tomber les armes des mains quand il s'agit de nous-mêmes, le chagrin et la douleur le rongeaient; sa santé en fut altérée si considérablement qu'il eut des attaques réitérées de crachement de sang, qui manquèrent de le rendre aux cendres de son épouse. Sa maladie dégénéra en mélancolie, et il prit ce prétexte pour quitter les emplois du ministère, et pour venir goûter à Berlin les douceurs de l'étude et du repos.

Dans les chagrins qui proviennent de la tendresse, l'affliction est d'autant plus opiniâtre qu'elle se croit autorisée par un motif de vertu. Tout ce qui rappelle les pertes que l'on a faites, rouvre de nouveau ces plaies, en y enfonçant le poignard de la mélancolie, guidé par les mains de la constance et de la fidélité: les distractions et le temps ont seuls le droit de les guérir.

Ces considérations jointes aux instances de ses parens, déterminèrent M. Jordan à faire le voyage de France, d'Angleterre et de Hollande. Il ne s'y attacha point à se donner le spectacle de la scène mobile du monde. Son esprit porté à la philosophie et à l'étude, lui fit tourner ce voyage entièrement du côté de la littérature. Il ne se borna point à voir des palais, à contempler des édifices, à se rendre spectateur de diverses cérémonies, d'une pratique différente de celle de ce pays; unique fruit que la légèreté et le peu de discernement de la plupart de la jeunesse recueille de ses voyages. Car, en effet,

quel usage peut-on tirer de l'inspection locale de ces ouvrages qui sont le produit de l'opulence, et souvent de la prodigalité ? Il ne se fixa qu'à connaître ces grands hommes, dont l'esprit étendu, l'élévation du génie et l'érudition, sont l'honneur de leur patrie et de leur siècle. Je ne vous tracerai point le nom de s'Gravefand, de Muschenbroch ; des Voltaire, des Fontenelle, des Dubos, des Clarke, des Pope, des le Moivre, et de tant d'autres que j'ometts pour l'amour de la brièveté : ce furent ces hommes célèbres que M. Jordan voulut voir et qu'il était digne de connaître. C'était ainsi que les Romains voyageaient autrefois en Grèce et sur-tout à Athènes, pour se former l'esprit et le goût dans ce pays, qui était alors le berceau des arts, et l'asyle des talens. Il satisfaisait sa curiosité : c'était peu pour lui ; il voulut encore contenter ses sentimens : il composa la relation de son voyage, dans laquelle il rend justice à la beauté du génie et aux talens de ces hommes rares, pour lesquels il conserva une haute estime pendant toute sa vie. Qu'il est difficile à l'amour propre de rendre au mérite un hommage pur et exempt de toute envie ! Les bonnes qualités de nos semblables, et sur-tout de ceux qui courent avec nous la même carrière, semblent ravaler les nôtres : et qu'il est rare d'unir la modestie et l'impartialité avec beaucoup d'esprit et de connaissance ! C'était une vertu particulière en M. Jordan, à laquelle il a été constamment attaché toute sa vie, et sans laquelle il n'eût point laissé ce grand nombre d'amis, qui donnèrent à sa perte de véritables regrets.

De retour à Berlin, il rentra dans son cabinet,

où l'excitait à l'étude cette noble émulation qui porte les esprits bien faits à se perfectionner davantage : il lisait tout et ne perdait rien de ce qu'il avait lu.

Sa mémoire était si vaste, qu'elle était comme un répertoire de tous les livres, de toutes les variantes, de toutes les éditions, et des anecdotes les plus curieuses en ce genre.

L'esprit, le mérite, et sur-tout le bon caractère de M. Jordan, ne lui permirent point de rester enféveli plus long-temps dans son cabinet. Monseigneur le Prince royal, à présent le Roi, l'appella à son service au mois de septembre 1736. Depuis ce temps il passa sa vie à Rheinsberg, partagé entre l'étude et la société, estimé et aimé universellement : et unissant cette politesse que donne l'usage du monde, à la profondeur de ses connaissances, il déridait les sciences, et les produisait à la cour sous les livrées des agrémens et de la galanterie.

Après la mort de FRÉDÉRIC-GUILLAUME, le Roi le plaça dans une situation où il pût tourner au profit de la patrie les talens de son esprit, et les vertus de son cœur. Il fut revêtu du caractère de Conseiller privé. Il employa toute la sagacité de son esprit à l'utilité de l'état : c'est à lui que Berlin est redevable des nouveaux réglemens de police qui y ont introduit le bel ordre que nous y voyons régner. Toutes les rues furent débarrassées de cette espèce lâche et abjecte de fainéans, dont l'apparence abuse de la charité des citoyens. Une maison de travail s'éleva par ses soins, dans laquelle mille personnes qui vivaient à la charge des particuliers, se nourrissent à présent de leur industrie, et emploient

leurs facultés au bien public. La ville fut partagée en quartiers, dans chacun desquels des personnes furent préposées pour veiller aux règles de la police. Les académies furent pourvues avec discernement et connaissance, de professeurs habiles et savans, toutes ces nouvelles institutions, et le soin de faire fleurir les académies sont dûs à l'activité de M. Jordan. En 1744, au renouvellement de cette académie royale des sciences et belles lettres, il en fut élu vice-président.

Qu'on ne dise point que la culture des sciences et des arts rend les hommes inhabiles aux affaires. Le bon esprit fait les mêmes progrès dans toutes les matières qu'il embrasse. Les sciences, bien loin d'avilir, donnent dans tous les emplois un nouveau lustre à ceux qui les cultivent. Les grands hommes de l'antiquité se formèrent sous la tutelle des lettres, si je puis me servir de ce terme, avant que d'occuper les dignités de l'état; et ce qui sert à éclairer l'esprit, à perfectionner le jugement, et à étendre la sphère des connaissances, forme certainement des sujets propres à toute espèce de destinations. Ce sont des plantes cultivées avec soin, dont les fleurs et les fruits sont d'une beauté plus raffinée, et d'un goût plus exquis que ceux de ces arbres, qui dans les bois sauvages, abandonnés à eux-mêmes, croissent au hazard, et dont les branches bizarrement entortillées, n'offrent pas même à la vue un spectacle agréable.

Lorsqu'après la mort de l'empereur *Charles VI*, le roi entra en Silésie à la tête de ses armées pour revendiquer l'héritage de ses ancêtres, que la prospérité de la maison d'Autriche lui avait retenu longues années avec peu d'attention à ses droits;

8 LETTRES DU ROI DE PRUSSE

M. Jordan suivit Sa Majesté dans la campagne de 1741, alliant la douceur du commerce des Muses au tumulte des armes et à la dissipation d'une armée, dont les opérations et les mouvemens étaient continuels. Ces campagnes et son séjour fréquent à la cour, lui laissèrent cependant le temps de travailler aux différens ouvrages qui nous restent de lui, à savoir, une Dissertation latine sur la vie et les écrits de *Jordanus Brunus*, un recueil de littérature, de philosophie et d'histoire; l'Histoire de la vie et des ouvrages de M. la Croze, sans compter quelques manuscrits qu'une modestie outrée l'empêcha de faire imprimer. Il disait qu'il fallait porter la lumière dans ces endroits ténébreux que la nature envieuse paraît vouloir cacher aux hommes, qu'il faut instruire l'univers par des faits nouveaux et dignes de son attention, ou qu'il faut savoir rendre féconde la stérilité des matières, et revêtir des traits et des carnations de la Vénus de Médicis un squelette décharné, pour publier ses ouvrages et pour faire rouler la presse. Sa critique scrupuleuse n'avait pour objet que ses ouvrages; il paraissait même regretter d'avoir laissé échapper dans sa jeunesse les premières productions de sa plume. Subjuguant son amour-propre, il corrigeait sans cesse ses nouveaux écrits; ne croyant jamais par son travail et son assiduité, pouvoir donner assez de preuves du respect et de la déférence qu'il portait au public.

Il ne manquait aux avantages dont M. Jordan jouissait, qu'une vie moins limitée que la sienne. Les sciences, la patrie et son maître le perdirent par une maladie longue et douloureuse, qui l'emporta

le 24 mai 1745, âgé de 44 ans et quelques mois, sans que sa patience l'abandonnât dans des maux dont le poids s'appesantit par la durée, et qui deviennent souvent insupportables aux âmes les plus fermes, et à ceux mêmes dont la constance paraît inébranlable dans les périls les plus évidens.

M. Jordan était né avec un esprit vif, pénétrant, et en même temps capable d'application : sa mémoire était vaste, et contenait comme dans un dépôt, le choix de ce que les bons écrivains dans tous les siècles ont produit de plus exquis. Son jugement était sûr, et si son imagination était brillante, elle était toujours arrêtée par le frein de la raison, sans écart dans ses faillies, sans sécheresse dans sa morale, retenu dans ses opinions, ouvert dans ses discours, préférant la secte académique aux autres opinions des philosophes, ardent à s'instruire, modeste à décider, aimant le mérite et le faisant connaître, plein d'urbanité et de bienfaisance, chérissant la vérité et ne la déguisant jamais, humain, généreux, serviable, bon citoyen, fidèle à ses amis, à son maître et à sa patrie : sa mort fut un deuil pour tous les honnêtes gens : la malignité et l'envie se turent devant lui : le roi, tous ceux qui le connurent, l'honorèrent de leurs regrets sincères.

Telle est la récompense du vrai mérite, d'être estimé pendant la vie, et de servir d'exemple après la mort.

E P I T R E I.

A J O R D A N.

(a) **A**u fier Jordan qui se rebègue
 Quand il doit quitter pour un temps
 L'appas de sa bibliothèque
 Pour d'autres plaisirs moins piquans ;
 On dirait qu'il part pour la Mecque
 Quand de ses savans erremens
 Il s'éloigne de quelques milles ;
 Car hors Berlin point d'agrémens ,
 Et dans ces petits nids de villes
 Il ne vit que des imbécilles ,
 Comme moi , votre serviteur ,
 Et bien d'autres de ma valeur ;
 Cet appât ne peut faire mordre
 La crème , la perle , la fleur
 Des savantes du premier ordre ,
 Pour nous honorer de l'honneur
 De sa présence tant aimable.
 S'il le fait , c'est à contre cœur ,
 Et se vouant cent fois au diable.

Envoie-moi , s'il te plaît , Mahomet , que je n'ai
 ni vu , ni ouï. Tu as raison de croire que je travaille

(a) Ces Lettres ou Epîtres ont été écrites lorsque Frédéric II
 était encore Prince de Prusse. On n'a point les réponses de M.
 Jordan.

beaucoup ; je le fais pour vivre , car rien ne ressemble tant à la mort que l'oisiveté. Je suis le très-humble serviteur des **** des Césars , du Chevalier Bernin , de M. des Eguilles et du propriétaire de ces pièces ; ainsi que l'on ne compte pas sur moi pour les vendre. Fais mes plaisanteries au Satyre boiteux , mes regrets à Brand , mes complimens à Madame de Catfch et mes amours à Finette ; au moins , fripon , ne fais pas trop bien le dernier article , car tu fais qu'en cela peu de gens te ressemblent. Adieu.

E P I T R E I I.

A J O R D A N.

JORDAN, cher atome sceptique ,
Dont le regard perçant de lynx
Et la rigoureuse critique
Te fait du peuple poétique
Plus craindre qu'à Thèbes le sphynx.

Voici de nouveau bavardage ,
Que ton esprit judicieux
N'estimera point comme ouvrage
D'un didactique sérieux.
Ma Muse badine et volage ,
Au lieu d'imiter le ramage
De quelque cygne harmonieux ,
Se contente dans son jeune âge
D'un chant aisé moins ennuyeux.
Qui n'a point l'art comme Voltaire

De prendre son vol jusqu'aux cieux ,
 Doit humblement raser la terre ,
 Cédant aux plus audacieux
 L'art de l'oiseau porte - tonnerre
 Qui plane et vole au haut des airs ,
 Tandis que le ferin en cage ,
 Malgré la prison et ses fers ,
 Sait goûter au moins l'avantage
 De plaire par son gazouillage.

Tiens , je t'abandonne mes vers ;
 Corrige , efface , ajoute , lime ;
 Ne crains point qu'ils soient à couvert
 D'un amour - propre folleffime.
 Je te verrais la plume en main
 Rigoureusement les détruire ,
 Avec le sang froid du Romain
 Qui brûla sa main sans rien dire.

Vous aurez la bonté de me renvoyer ma pièce
 avec vos remarques ce soir. Adieu, Mars m'appelle.

E P I T R E I I I.

A J O R D A N.

JORDAN, mon critique et copiste,
 Vous qui poursuivez à la piste
 Mes fautes en digne limier,
 De grâce, daignez corriger
 Raturer, effacer, transcrire

Ces vers que sous un olivier
Quelque muse m'a fait écrire,
Ces vers que vous voudrez produire
Au Bruxellois double coupeau,
Où Voltaire notre héros
Régit les Muses, et préside
Au bureau d'esprit, et décide
De l'esprit, du goût et des mots.
Adieu. Crainte de vous déplaire
Je renonce à mes chalumeaux,
Et dans votre antre solitaire
Mes vers vous vaudront des pavots.

E P I T R E I V.

A J O R D A N.

SEIGNEUR Jordan, on vous invite
A venir chez nous au plus vite,
Accompagné des agrémens
Que vous mêlez si joliment
Dans vos discours pleins de sagesse,
Et qui plaisent également
Aux barbons et à la jeunesse.
Notre petit Prêtre à rabat
Vous marque son impatience;
Il veut, dit-il, votre présence,
Pour célébrer un sien sabbat
Avec grande magnificence.
Son Marguillier, ce petit fat,

Prétend en fredons marotiques
Psalmodier de longs cantiques,
Pour amuser les auditeurs ;
Ils feront bâiller les apôtres,
Qui je crois du goût de nous autres ;
Connaissent des plaisirs meilleurs.
Il est des raisons plus de mille
Pour vous faire quitter la ville.
Une grosse et jeune catin,
D'accès et d'abord très-facile,
Dont vous nous avez fait le fin ;
Croit qu'une beauté de Berlin,
Captivant votre cœur docile,
Vous retient chez elle sous main.
Revenez à votre catin,
Et rendez-lui le cœur tranquille,
Sans quoi nous verrons un matin
La pauvre fille, en vrai lutin,
De dépit et de jalousie
Se poignarder par fantaisie.
Pour Chazot, qui dans son réduit,
En damné travaille sa flûte,
Qui fait enrager jour et nuit
Tous ses voisins qu'il persécute,
D'un instrument tendre et charmant
Il tire des sons de trompette ;
Willich en a mal à la tête,
Et ses voisins par conséquent.
Le fameux chantre de la Thrace
L'aurait puni de son audace.
Vous lui direz éloquemment,
D'un ton doux, et d'un air bonace,

De l'histoire de Marfyas,
Chazot, ne vous souvient-il pas ?
Nos plaisirs, Jordan, vous séduisent,
Pour le coup mes raisons suffisent,
Vous allez redoubler vos pas.
Ah ! je vous vois chercher vos bottes,
Et vous couvrir de ce manteau
Qui dix ans passés fut nouveau ;
Equipage d'ames dévotes.
Volez sur l'aile de l'amour ;
Catin Vénus vous y convie,
Elle qui veut faire à son tour
Tout le bonheur de votre vie.

Cela signifie qu'on ne saurait se passer de vous à Rheinsberg ; nous en avons fait l'épreuve pendant trois jours, qui nous ont paru des années d'amans. Vous qui avez passé par-là, vous devez savoir que ces années sont du triple plus longues que les années ordinaires ; ainsi tenez-nous compte de notre impatience. La table a besoin de votre secours, la philosophie encore plus.

Nous vous attendons tous lundi au soir à Rheinsberg. Faites provision d'un *fatras* de bonne humeur : apportez-nous toute l'érudition de votre bibliothèque, sans en apporter la poussière, et comptez d'être reçu comme un homme qui nous est nécessaire.

E P I T R E V.

A J O R D A N.

R E V E U R , grognard , sombre Jordan ,
De qui la tristesse profonde
Se consume le long de l'an
Sur le mal qui se fait au monde ,
Enfin dites - moi jusqu'à quand ,
Triste imitateur d'Héraclite ,
Dans votre niche hétéroclite
Morfondrez - vous tous vos talens ?
Esprit né pour les changemens ,
Suivez du joyeux Démocrite
L'exemple et les amusemens.
J'admire fort votre sagesse ,
Mais qu'à Salente l'on me fesse ,
Si je n'y préfère le fel
D'un mot plein de délicatesse ,
Joyeux , piquant et naturel.

Voilà tout ce que vous aurez de moi pour le coup.

E P I T R E V I.

A U R O I.

V O S vers sont aimables , charmans ,
Et ma foi , je me donne au diable

Si

Si jamais prince en fit autant :
 Vous êtes homme inimitable,
 Pour le fait et pour le talent.
 J'aurais dû vous faire réponse,
 Par votre très-humain courtier ;
 Mais mon Apollon trop ratier
 Inutilement je sémence :
 Et qui ne ferait enchanté,
 De votre vive poésie ?
 Gresset en tirerait très-grande vanité ;
 J'en ferais l'ornement de ma savante vie.

EPI TRE VII.

A JORDAN.

JORDAN, tout bon poète et tout peintre fameux
 Doit exceller sur-tout par le rapport heureux
 Des traits hardis, frappans, dont brille son ouvrage,
 Avec l'original dont il offre l'image.
 Le peintre scrupuleux doit dans tous ses portraits
 Imiter le maintien, le coloris, les traits,
 Et les effets divers que produit la nature.
 Le poète évitant des mots la vaine enflure,
 De justes attributs habile à se saisir,
 Doit posséder sur-tout l'art de bien définir.
 Le jugement de l'un est le coup d'œil de l'autre.
 On ne peint point Caton avec un pater-nôtre,
 Ni St. Pierre en pourpoint, ni la Vierge en pompons.
 Les modes ont leur temps, ainsi que le saisons;

B

Chaque âge différent porte son caractère :
 L'un est vif et brillant , l'autre est triste et sévère ,
 Et comme chacun d'eux a d'autres passions ,
 Il faut pour chacun d'eux d'autres expressions.
 Que fuyant l'ignorance , évitant la paresse ,
 Un rimeur n'aille point , plein d'une folle ivresse ,
 Dépeindre la Fortune ou stable ou sans bandeau ,
 Ou dérober au Temps ses ailes et sa faux ,
 Ou donner à la Mort le teint frais d'un chanoine ,
 Confondre le nectar avec de l'antimoine.
 Car pour apprécier un ornement féant ,
 Un nain ne doit jamais lui paraître un géant ,
 Un Zoïle ignoré , fameux comme Voltaire ,
 Broglio pris sans vert , un Condé qu'on révère.
 Tout poëte et tout peintre exact , également ,
 Doit fuir sur-tout du faux le triste aveuglement.
 Rigide observateur de toute bienfiance ,
 Qu'il place les objets selon leur convenance ,
 Et qu'un roi sur le trône ait le sceptre à la main ,
 Que César soit vêtu comme un héros romain ;
 Que choisissant le vrai dans l'air , dans l'attitude ,
 Un Erasme , un Jordan soit dépeint en étude ,
 S'appuyant sur un bras , l'œil vif , spirituel ,
 Et l'esprit au-dessus du monde sensuel ,
 Méditant gravement quelque phrase oratoire ,
 Empoignant le papier , la plume et l'écrivoire.
 Muse , tout doucement ! Sage , discret Jordan ,
 Plus aimable qu'Erasme , autant ou plus savant ,
 Mais plus gueux de beaucoup , grâce au destin peu sage ,
 Qui réunit sur toi ton bien , ton équipage ,
 Qui de livres rongés t'a rendu l'héritier ,
 Sans feu , sans lieu d'ailleurs , même sans encrier ;

Ma Muse ne pouvant chanter ton écritoire,
 Sans faire à nos neveux une imposture noire,
 Mais n'en rendant pas moins hommage à tes vertus,
 Elle te servira de ce que sert Plutus.
 Reçois donc par mes mains l'instrument de ta gloire;
 Aux enfans d'Apollon il sert de réfectoire,
 De tout auteur savant fidelle compagnon,
 Organe de qui veut faire afficher son nom,
 Dans le greffe, au barreau, le commis, le notaire
 Et Bernard, (*) et Fleury, Réaumur et Voltaire,
 En font à leur honneur sortir l'encre à grands flots,
 Et Rollin des anciens en tire les travaux.
 Du fond de ton esprit je vois déjà d'avance
 Découler des torrens de sublime science;
 Je vois déjà rangés sur mes rayons nouveaux
 De tes heureux écrits les gros in-folio;
 Croître et multiplier, ainsi qu'une famille,
 Les livres projetés dont ton esprit fourmille;
 Je te vois éclipsé sous leurs nombreux monceaux;
 Oublier d'Hans Carvel le merveilleux anneau.
 O! Jordan, souviens-toi que toute étude est vaine,
 Qu'on y perd et son temps, sa vigueur et sa peine,
 Enfin qu'on n'a rien fait en ces terrestres lieux,
 Si l'on n'a point appris le secret d'être heureux.

Vous aurez la bonté de faire la critique de la pièce. Les hyperboles y sont outrées; mais je vous jure qu'il n'y a rien de plus sec et de plus aride que le sujet de l'écritoire que je vous envoie. Il aurait été beaucoup plus naturel de l'accompagner simplement de deux mots de prose; tout homme

(*) Le Banquier.

senfé en aurait usé ainfi. C'est à la métromanie que je dois reprocher cette sottise, et bien d'autres que j'ai faites dans ma vie. Souhaitez-moi par reconnaissance que celle-ci soit la dernière.

EPI TRE V I I L.

A J O R D A N.

JE crois te voir, mon bon Jordan,
Te trémouffant d'inquiétude,
Quitter brusquement ton étude,
Chercher Chazot, ce fin Noimand,
Ce Chazot qui fert par semestre
Ou Diane, ou tantôt Vénus,
Et que retiennent en séquestre,
De leurs remèdes tout perclus,
Les disciples de saint Comus.

Je vous vois partir tous les deux
Du paradis des bienheureux
Pour arriver au purgatoire.
Hélas! si je suivais mes vœux;
J'irais peupler ces mêmes lieux
Dont vous quittez le territoire,
Trop sage et trop voluptueux
Pour rechercher la vaine gloire
De vivre en cent ans dans l'histoire
Sur les débris de mes aïeux.

Je crains ces honneurs ennuyeux,
L'étiquette, et tout accessoire
D'un rang brillant et fastueux;

Je fuis ces chemins dangereux
Où nous entraîne la victoire,
Et ces précipices scabreux
Où les mortels ambitieux
Viennent au temple de mémoire
Eriger en présomptueux
Quelque trophée audacieux.

Une ame vraiment amoureuse
Du doux, de l'aimable repos,
Dans un rang médiocre heureuse,
N'ira point en impétueuse
Affronter la mer et ses flots,
Dans la tempête périlleuse
Gagner le titre de héros.

Qu'importe que le monde encense
Un nom gagné par cent travaux?
L'univers est plein d'inconstance;
L'on veut des fruits toujours nouveaux,
De l'esprit et de la vaillance,
Et des lauriers toujours plus beaux.

Laiçons aux Dieux leur avantage,
L'encens, le culte et la grandeur;
C'est un bien pesant esclavage
Que ce rang si supérieur:
L'amitié vaut mieux que l'hommage,
Le plaisir plus que la hauteur;
Et le mortel joyeux, volage,
Gai, vif, brillant, de belle humeur,
Mérite seul le nom de sage,
Lorsqu'il reconnaît son bonheur.

Le bruit, les soins et le tumulte
Ne valent pas la liberté;

Et tout l'embaras qui résulte
De l'ambitieuse vanité,
Ne vaut pas le paisible culte
Qu'en une heureuse obscurité
L'esprit rend à la volupté.

Heureux qui dans l'indépendance
Vit content et vit ignoré,
Qui sagement a préféré
A la somptueuse opulence
L'état frugal et modéré ;
Qui fait mépriser la richesse,
Et qui par goût et par sagesse
A fidèlement adoré
Le Dieu de la délicatesse,
Des sentimens, de la noblesse,
Seul Dieu d'un esprit éclairé !

Hélas ! d'une main importune
Déjà je me sens entraîner,
Et sur le char de la fortune
Mon sort me force de monter.
Adieu, tranquillité charmante,
Adieu, plaisirs jadis si doux,
Adieu, solitude savante,
Deformais je vivrai sans vous.

Mais non, que peut sur un cœur ferme
L'aveugle pouvoir du destin,
Le bien ou le mal que renferme
Un sort frivole et clandestin ?
Ni la fureur de Tisiphone,
Ni l'éclat imposant du trône
Sur moi n'opéreront rien.
Pour la grandeur qui m'environne

Mon cœur n'est que stoïcien ;
 Mais plus tendre que Philomèle ,
 A mes amis toujours fidelle ,
 Et moins leur roi , leur souverain ,
 Que frère , ami , vrai citoyen ;
 Du sein de la philosophie
 Et des voluptés de la vie
 Tu me verras , toujours humain ,
 D'une allure simple et unie ,
 Pacifier le genre humain.

LETTRE PREMIERE.

DU PRINCE ROYAL A JORDAN. (*)

13 Avril.

*D*OCTISSIME, *sapientissime Jordane!* Les enfans de ———
 Fouquet dont je me suis chargé, doivent être mis au 1739.
 collège français de Berlin, qui est derrière ma mai-
 son. Ayez la bonté de prévenir les gens de ce col-
 lège, afin qu'on les reçoive, et qu'ils y soient en-
 tretenus à mes dépens sur le pied du jeune Beaufobre.
 Il faut qu'on leur fasse faire leurs humanités, et je
 réglerai le reste à mon arrivée à Berlin; je payerai
 alors tous les frais et dépens, qu'ils n'ont qu'à avancer
 jusqu'alors.

Je vous souhaite santé et contentement à Ré-
 musberg, et je vous prierai de me rendre visite,
 lorsque nous serons un peu moins affairés. Voici

(*) On n'a point les réponses de M. Jordan à ces Lettres.

— une épitaphe que j'ai faite sur G***, à la requi-
1739. sition de personnes auxquelles je n'ose ni ne puis
rien refuser.

Ci gît un Maréchal, un Ministre, et de plus
Un grand Financier, un Chanoine laïque:
Passans, qui connaissez sa fourbe politique,
Laissez dans l'oubli confondus
Et ses vices et ses vertus.

J'ai tâché d'y mettre le moins de fiel qu'il m'a
été possible, afin que la modération qui doit affai-
sonner toutes nos actions raisonnables, ne s'écarte
pas de la poésie, non plus que du reste de ce que
je puis faire.

Les insectes de Ruppin vous présentent leurs res-
pects, les vieux bouquins s'humilient dans leur
poussière et se mettent à vos pieds, et moi je suis
avec l'amitié que vous me connaissez.

Votre zélé admirateur.

LETTRE II.

DU PRINCE ROYAL.

Petersdorf, 23 Juillet.

MON cher Jordan, nous voyageons il y aura trois semaines bientôt. Il fait une chaleur comme si nous étions à califourchon sur un rayon du soleil; il fait une poussière comme si un nuage nous rendait invisibles aux passans; avec cela nous voyageons comme les anges, sans sommeil et presque sans alimens. Jugez donc si je ne suis pas à présent ce qu'on appelle un très-joli garçon. Si cela continue, on deviendra tout hébété et stupide; mais je me perds dans mes comparaisons; et je vous grille assez mal à propos aux rayons hyperboliques du soleil.

Des nouvelles. Tout le monde se porte bien. Le Roi m'a donné toute son économie de chevaux, ce qui rapporte à présent dix à douze mille écus, et pourra monter dans quelques années à seize ou dix-huit mille: je suis sûr que vous y prenez part; aussi en aurez-vous votre petite portion, et je verrai mes bons chevaux prussiens métamorphosés en livres dans votre bibliothèque.

Adieu, mon cher Jordan. N'oubliez point ceux à qui leur destinée très-ambulante fait parcourir les régions voisines des nations hyperborées, et qui soupirent après la tranquillité et le repos. Mes complimens aux êtres pensans qui pensent bien, à Berlin.

L E T T R E I I I .

D U P R I N C E R O Y A L .

Kœnigsberg , 3 Août.

1739. **M**ON cher Jordan, je vous envoie une lettre pour Voltaire, que vous copierez, que vous fermerez de votre cachet, et que vous ferez partir par la voie de Girard.

Me voici donc arrivé dans la capitale d'un pays où l'on est foudroyé l'été, et où le monde crève de froid en hiver. C'est un pays plus propre à nourrir des ours qu'à servir de théâtre aux sciences. Les habitans souples, flatteurs, rampans; mais fiers, hautains et arrogans, sont aussi fades dans leur humilité, qu'insupportables par leur insolence. Les arts n'ont jamais été cultivés ici, et il y a grande apparence qu'ils ne le feront jamais. Je vous dirai cependant, que j'ai entendu prêcher dimanche un ministre qui m'a surpris par son éloquence: je crois que la bonne Déesse s'est égarée dans ce voisinage, et que pour se mettre à l'abri des glaçons de Courlande, elle s'est logée sur la langue de ce prêtre. Je vous avoue que je n'ai jamais entendu de meilleur allemand, de plus belles phrases, ni un style plus coulant et mieux orné; et il faut avouer que ce M. Kant est sans contredit l'homme du royaume qui débite le plus noblement des pauvretés.

Mes oreilles sont si étourdies par l'éloquence bruyante de notre infanterie, qu'elles soupirent beaucoup après ces sons flatteurs et remplis de moël-

leux, qui les caressent (si j'ose me servir de ce terme) si agréablement dans la paisible et douce retraite de Rémusberg. 1739.

Ma verve est pendue au croc; mais je sens bouillonner quelque chose dans ma tête qui pronostique une inondation de vers assez prochaine. Aiguisez les dents de votre critique, aiguisez vos limes, car je vous avertis que je vous donnerai de la besogne. Enfin, il me semble que j'ai encore cent mille riens à vous dire; il faut que la sagesse retienne l'impérance de ma plume, et que je songe que *doctissimus Jordanus* a des occupations plus dignes de son profond savoir et de sa vaste érudition, que celle de lire les billevesées que lui écrit un voyageur oisif, et qui se livre sans réserve au plaisir de babiller.

Adieu, Seigneur. Soyez persuadé qu'à parler sérieusement, il y a peu de personnes qui vous estiment plus que

Votre très-affectionné.

LETTRE IV.

DU PRINCE ROYAL.

Kœnigsberg 8 Août.

Je vous écris le matin à quatre heures, faute d'autre temps. Vous me croirez bien occupé, si vous en jugez par ce début; mais vous changerez bientôt de sentiment, si vous daignez réfléchir au proverbe

1739. spirituel que je ne fais quel sage a inventé, les apparences sont trompeuses.

Nous nous donnons tout l'exercice imaginable, et cela depuis la pointe du jour jusqu'aux ténèbres de la nuit. Ne vous imaginez point que ce soit pour bouleverser le monde; ne croyez pas non plus que ce soit pour faire quelque grand ouvrage. Nous ne faisons que promener tout doucement avec nous l'oïveté et l'ennui. Ce sont, je crois, les pénates de Kœnigsberg; car les gens qu'on voit et l'air qu'on respire, ne semblent ne nous imprimer autre chose. Enfin, mon cher, je suis à présent à la tête de presque toutes les affaires matrimoniales du pays. Vous savez que j'ai signé par le passé des dispenses de parenté; me voilà à présent près de partir pour les haras, où tout propagera gratis; ainsi je ferai multiplier les créatures de nos États, tant hommes que brutes. Si vous étiez ici, je vous donnerais le choix de la plus jolie fille lithuanienne, ou de la plus belle cavalle des haras. Au moins que votre sagesse ne s'en scandalise point; car entre fille de ce pays et jument de haras, il n'y a que la différence de bête à bête.

Je ferai le 17 à Berlin, où je compte bien de vous voir et de laisser déborder toute une mer d'idées que j'ai retenues par des digues et des boulevards de circonspection, plus forts que ceux par lesquels les Hollandais enchaînent l'océan. Si la comparaison vous paraît trop forte, il ne dépendra que de vous de la réduire à sa juste proportion. Adieu à Jordan et à sa bibliothèque. J'espère de revoir le premier lesté et gai comme un pinson, et l'autre augmentée presque du double.

L E T T R E V.

D U P R I N C E R O Y A L,

Aux Haras de Prusse, le 10 Août.

MON cher Jordan, vous êtes le plus joli garçon du monde; vous m'envoyez tous les jours des lettres de Voltaire, des pièces nouvelles, et vous m'écrivez des lettres charmantes. Je ne vous renverrai rien pour tant de belles choses; car ce pays si fécond en chevaux, si bien cultivé, si rempli de monde, ne fournit pas un seul être qui pense. Je vous assure, si je restais long-temps ici, que je perdrais le peu de bon sens que je puis avoir; mais grâces au ciel, on y a mis ordre; car je pars samedi avant l'astre du jour, et je compte d'être à Berlin mardi, avant que la terre emportée par son mouvement journalier, ait perdu de vue l'œil du monde.

En vérité voilà de l'excellent, et je défie Madame de Scudéry, Sarrafin, Balzac avec Voiture d'avoir fait de plus beau phébus de leur vie. Je travaille actuellement à la préface de la Henriade; j'espère que vous en ferez content. J'ai trouvé un beau champ pour louer; il n'y a que des vérités à dire, et des vérités qui feront plaisir à l'auteur, sans pouvoir blesser la délicatesse du public.

Vous ferez mille fois mieux avec Césaire que je ne fais ici; j'aimerais autant mourir que d'y rester. Un certain je ne fais quoi a glacé ma veine; je ne fais si ce pays n'est pas propre pour penser, ou si le Dieu des vers ne l'a jamais regardé, d'un

1739.

œil favorable ; mais je sens bien que la matière y domine beaucoup sur l'esprit. Je partirai samedi comme une fronde crétoise, et je voyagerai aussi vite qu'il me sera possible, pour arriver mardi à sept heures du soir à Berlin. A présent nous voici aux commissions : mes complimens à Madame Rocoules et au bon Truchsefs. Vous pouvez envoyer par le premier ordinaire le dessein de mes armes, et de ce qu'Honoré vous demande ; car on en trouve à Berlin. Adressez-vous à Truchsefs, qui vous le fera avoir. Adieu, cher Jordan. Je suis à vous, et je me mets à l'ombre de votre science, comme la timide tourterelle qui se cache dans le creux des chênes, pour éviter l'impétuosité des tempêtes, et pour fuir les griffes carnassières des oiseaux destructeurs.

LETTRE VI.

DU ROI.

Wesel, le 2 septembre.

— MON Inspecteur des hôpitaux, je ne devais at-
1740. tendre de vous que des nouvelles des petites mai-
sons ; mais comme votre génie est supérieur à vos
emplois, vous avez su m'écrire de jolies choses.
J'ai fait un voyage à Strasbourg, dont j'ai fait
une description poétique, que j'ai envoyée à Vol-
taire ; mais faute de copiste je n'en ai pu garder
un double. J'ai eu deux accès de fièvre ; je ne fais
encore si ce sera tierce ou quarte ; mais ne vous

en embarrassez pas; quoi que ce soit, il n'y a point de danger. Maupertuis est arrivé; joli garçon, aimable en compagnie, cependant de cent piques inférieur à Algarotti. Je prépare un petit esclandre à M. de Liège, et je veux voir quel train cela prendra, avant que de partir d'ici. Je n'ai point encore résolu où et comment je verrai Voltaire avec la Marquise de l'Astrée; mais je les verrai sûrement. Adieu, bon Jordan de mon ame. Ne m'oubliez pas et fois sûr de mon amitié.

1740.

L E T T R E V I I.

D U R O I.

LA fièvre et moi nous voyageons ensemble,
Nous avons fait grande amitié, dit-on;
De son côté, je le crois, ce me semble,
Mais quant au mien, je vous jure que non.

Si c'est payer de trop d'indifférence
L'excès fâcheux de sa fidélité,
Je fais aveu qu'avec peu de bonté
J'ai soutenu sa barbare souffrance.

Telle en hymen l'assommante constance
N'est dans le fond qu'une importunité,
Quand par malheur l'une ou l'autre partie
Contre son goût se voit mal assortie,
Et que l'Amour, distrait de son côté,
N'a pas ces nœuds lui-même cimenté
Par des désirs d'égale pétulance.
Ecoute, ami, voici la différence

1740.

De ces tableaux si conformes de traits :
 D'avec la fièvre un docteur nous sépare,
 Mais de l'hymen, une loi plus barbare
 Vent que ce soit en révérend congrès
 Qu'on examine une si triste histoire,
 Ou si l'on veut même en plein consistoire
 Qu'on fasse avou de ses honteux secrets.

Et pourquoi donc ton style lamentable ?
 Ne me plains point, mon cas est supportable,
 Mon tribunal n'est qu'à la faculté ;
 A son arrêt je reprends ma santé,
 Et dans l'instant tout mon mal est au diable.

Malheur aux maris qui ont de mauvaises femmes,
 ou aux femmes qui ont de mauvais maris ! Pour
 moi, je n'ai que la fièvre ; des pilules, des poudres,
 des gouttes, des clystères plaideront si bien pour
 moi, que vous n'aurez plus besoin de lamentations.
 Adieu Jordan. Je crois que je serai Lundi à Char-
 lottenbourg.

LETTRE VIII

DU ROI.

Wesel, le 7 septembre.

DE ma chétive infirmerie
 A votre superbe hôpital,
 Salut à votre seigneurie,
 A son air grave et magistral.

L₂

La fièvre qui me persécute ,
M'arrête ici cruellement ;
De quatre à quatre jours je lutte
Contre son triste acharnement.
Algarotti, Dieu du génie
Et de la bonne compagnie ,
Dissipe mes désagrémens ,
Et Maupertuis qui le seconde ,
Pétrit et applatit le monde ,
Afin de distraire mes sens.
Cependant ma rude ennemie
Revient toujours à pas pesans
Ronger la trame de ma vie
Avec ses sanguinaires dents.
Tu fais que du Dieu d'Epidaure
Je ne fus jamais sectateur ,
Et que convaincu de l'erreur
Que l'ignare vulgaire adore ,
J'ai ri du dupé, du trompeur.
Ainsi, bien qu'elle s'en offense ,
Je néglige la faculté,
Et je laisse à ma tempérance
Tout l'embarras de ma santé.

Je ne fais quand la fièvre me passera, mais elle commence pourtant à diminuer : ce qui me donne bonne espérance qu'elle me quittera bientôt. Pour toutes vos belles nouvelles, je n'en ai aucune autre à vous dire, sinon que je compte de voir Voltaire dimanche. Comme je ne saurais voyager, j'espère qu'il se rendra ici. Je partirai jeudi pour Hamm. J'irai lentement, si la fièvre ne me quitte ; mais si

je m'en défais, j'arriverai plus promptement. Adieu,
cher Jordan,

Que le Ciel venille préserver
De malheur et de maladie,
Pour qu'on puisse le retrouver
Gai, content et rempli de vie!

L E T T R E I X.

D U R O I.

A LA fin j'ai vu ces Français,
Dont vous avez chanté la gloire,
A qui nous fefons le procès,
Et dont Vénus pourrait dicter l'histoire;
Ce peuple fou, léger, galant,
Superbe en sa fortune, en son malheur rampant,
Ce chanfonneur impitoyable,
D'un bavardage insupportable
Veut Cacher son esprit auffi sot qu'ignorant.
Il adore la bagatelle,
A cette idole il est fidelle,
Mais d'ailleurs toujours inconstant.
Non, de ce peuple, ami, vous n'êtes plus du nombre;
De cette fange impure on vous vit percer l'ombre,
Et le ciel des enfers ne peut être plus loin:
Vous penfez, ils ne penfent point.

L E T T R E X.

D U R O I.

Potsdam, 24 septembre.

TRÈS-respectable Inspecteur des pauvres, invalides, orphelins, fous, et des petites maisons, j'ai lu avec une mûre méditation la très-profonde lettre jordanique que je viens de recevoir, et j'ai résolu de faire venir votre savant fourré de grec, syriaque et hébreu. Ecris à Voltaire, que quoique je l'aie refusé, je me suis ravisé, et que je voudrais de son petit Fourmont diminutif. 1740.

J'ai vu ce Voltaire que j'étais si curieux de connaître, mais je l'ai vu ayant ma fièvre quarte, et l'esprit aussi débandé que le corps affaibli. Enfin avec gens de son espèce il ne faut point être malade; il faut même se porter très-bien, et être mieux qu'à son ordinaire si l'on peut. Il a l'éloquence de Cicéron, la douceur de Pline, et la sagesse d'Agrippa; il réunit en un mot ce qu'il faut rassembler de vertus et de talens de trois des plus grands hommes de l'antiquité. Son esprit travaille sans cesse, chaque goutte d'encre est un trait d'esprit partant de sa plume. Il nous a déclamé Mahomet, tragédie admirable qu'il a faite; il nous a transportés hors de nous-mêmes, et je n'ai pu que l'admirer et me taire. La du Châtelet est bienheureuse de l'avoir; car des bonnes choses qui lui échappent, une personne qui ne pense point et qui n'a que de la mémoire pourrait en composer un ouvrage brillant. La Minerve

— vient de faire sa physique; il y a du bon. C'est
1740. Kœnig qui lui a dicté son thème; elle l'a ajusté et
orné par-ci par-là de quelque mot échappé à Voltaire
à ses soupers. Le chapitre sur l'étendue est pitoyable,
l'ordre de l'ouvrage ne vaut rien; il y a même de
très-grosses fautes, car dans un endroit elle fait tourner
les astres d'occident en orient. Enfin c'est une femme
qui écrit et qui se mêle d'écrire au moment où elle
commence ses études; car quatre ou cinq ans ne font
pas suffisans pour ces matières, et il ne faut prendre la
plume qu'après avoir bien digéré ce qu'on a à dire et
lorsqu'on se sent maître de sa matière; mais lorsqu'on
se mêle d'expliquer ce qu'on ne comprend pas soi-
même, il semble voir un bègue qui veut enseigner
l'usage de la parole à un muet. Après tout, puisqu'elle
trouve du plaisir à écrire, qu'elle écrive quoique ses
amis dussent lui conseiller charitablement d'instruire
son fils sans instruire l'univers, de ne point parler
d'algèbre dans un livre de métaphysique, et de ne
point dessiner des figures, lorsqu'on peut s'expliquer
clairement sans leur secours.

J'attends demain mon accès de fièvre. Je suis un
peu harassé du voyage, sans avoir cependant perdu
l'envie de bavarder. Tu me trouveras bien bavard
à mon retour; mais souviens-toi que j'ai vu deux
choses qui m'ont toujours beaucoup tenu à cœur,
savoir Voltaire, et des troupes françaises. Si je
n'avais pas eu la fièvre, j'aurais été à Anvers et à
Bruxelles, j'aurais vu le Brabant, et cette Émilie
si aimable et si savante. On en dit beaucoup de
bien d'ailleurs, et ce que j'en dis, ne regarde que
son livre qu'elle aurait pu s'épargner.

Adieu, très-savant, très-docte, très-profond ———
 Jordan, ou plutôt très-galant, très-aimable et très-^{1749.}
 jovial Jordan; je te salue en t'assurant de tous ces
 vieux sentimens que tu fais inspirer à tous ceux
 qui te connaissent comme moi. *Vale.*

Ecrit du moment de mon arrivé. Ami, fais-m'en
 gré, car j'ai travaillé et je vais travailler encore
 comme un Turc, ou comme un Jordan.

L E T T R E X I.

D U R O I.

Ruppin, 28 Novembre.

SEIGNEUR Jordan, te voilà riche en incluses; j'espère que tu les délivreras toutes. Tu verras encore sûrement des scènes à Berlin qui nous divertiront tous deux. Mande-moi ce que tu fais et ce que tu ne fais pas. Des nouvelles du poëte, des nouvelles de l'Italien, de politique, de littérature, de bavardage, enfin tout ce que tes oreilles entendent et ce que tes yeux voient. Rien n'est indifférent dans un temps de crise, et les bagatelles tiennent quelquefois de plus près aux grandes choses qu'on ne le pense.

Je travaille ici, et pour me délasser je fais des vers les plus fous du monde. Je serai vendredi après midi à Berlin, où j'aurai le bonheur d'entendre Jordan.

Ton avare boira la lie de son insatiable désir de s'enrichir; il aura 1300 écus. Son apparition de six jours me coûtera par journée 550 écus. C'est bien

— payer un fou , jamais bouffon de grand seigneur n'eut
1740. de pareils gages.

Adieu, l'ami. Ne m'oublie pas , écris-moi souvent,
et trouve-toi dans mon antichambre vendredi à
quatre heures après-midi.

L E T T R E X I I .

D U R O I .

Ruppin , 30 Novembre.

S E I G N E U R Jordan , ta lettre est supérieure à
un grec et hébreu , et assurément elle ne sent point
la docte poudre de l'antiquité , qui gâte tant d'esprits,
et appesantit tant d'heureux génies.

La cervelle du poëte est aussi légère que le style
de ses ouvrages , et je me flatte que la séduction de
Berlin aura assez de pouvoir pour l'y faire revenir
bientôt , d'autant plus que la bourse de la Marquise
ne se trouve pas toujours aussi bien fournie que la
mienne. Tu rendras à cet homme , extraordinaire en
tout , la lettre ci-incluse , avec un petit compliment
en style de savante maquerelle ; tu en feras autant
aux grâces d'Algarotti , aux courbes de Maupertuis , et
à la tour babylonienne de Des Molarde. Mande-moi
beaucoup de folies , ce qu'on dit , ce qu'on pense et ce
qu'on fait. Berlin , dit-on , a l'air de dame Bellone en
travail d'enfant ; j'espère qu'elle accouchera de quel-
que chose de bon , et que je gagnerai la confiance
du public par quelques entreprises hardies et heu-
reuses. Enfin me voici dans une des plus belles

circonstances de ma vie, et dans des conjonctures qui pourront poser une base solide à ma réputation. Ton prêtre en a une fausse; hélas! je n'ai jamais entendu nommer son nom, et les syllabes qui le composent, n'ont jamais frappé mes oreilles dans l'ordre où vous me les marquez. Mes soins ne font ni d'aujourd'hui ni d'hier pour les bleds, mais c'est de longue main. Dans des temps calamiteux on n'est pas maître des événemens, et tout ce que l'on peut faire, c'est d'être industrieux. Heureusement mes soins n'ont pas été inutiles. Adieu. Je te reverrai vendredi, et si tu me dis, *ma foi, je ne sais rien*, je te donnerai le fouet. Ma lettre commence comme une ode et finit comme un lampon.

1740.

L E T T R E X I I I .

D E M. J O R D A N .

Berlin 14 Décembre

TOUT le monde est ici dans l'attente de l'événement dont la plupart ne peuvent déterminer ni la raison, ni le but. Je suis charmé de voir une partie des Etats de V. M. dans le pyrrhonisme: c'est un mal qui est devenu épidémique. Ceux qui semblables aux théologiens se croient en droit de certitude, prétendent que V. M. est attendue avec une impatience religieuse par les protestans; que les catholiques espèrent de se voir délivrés d'une infinité d'impôts, qui déchirent cruellement le beau sein de leur Eglise. Vous ne pouvez que réussir dans votre cou-

1740. — rageux et stoïque dessein, puisque la religion et l'intérêt trouvent également leur compte à se ranger sous vos étendards.

Wallis, qui commande, à ce qu'on dit, a fait punir un Silésien comme calomniateur: il annonçait l'arrivée prochaine d'un nouveau Messie. J'ambitionne ce genre de martyre.

Les critiques croient la démarche présente directement opposée aux maximes renfermées dans le dernier chapitre de l'Anti-Machiavel.

Le mot de *manifeste* termine à présent presque toutes les conversations: on veut qu'il en paraisse un aujourd'hui, qui ne doit être que la préface d'une ample déduction à laquelle un jurisconsulte travaille. On court chez les libraires, comme on s'empresse à voir un phénomène céleste qu'on aurait annoncé. Voilà le début de ma gazette, qui ne peut être placée aux pieds sacrés de V. M. que deux fois la semaine, vu l'arrangement des postes.

Je passerai la matinée de vendredi en prières et en oraisons: les astronomes prétendent que Mars entrera ce jour-là dans la constellation de la double aigle.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect, etc.

L E T T R E X I V .

DE M. J O R D A N .

Berlin 17 Décembre.

S I R E ,

LE manifeste enfin paraît : tout le monde est surpris de sa brièveté. On attendait et on voulait une déduction ample et circonstanciée ; et au lieu de cela, on recevait un compliment fait aux puissances que l'on croit fort alarmées. On épluche cette déclaration, comme un théologien prêchant un texte de l'Ecriture. Chacun l'explique à sa manière : l'un prétend y trouver une frappante clarté, l'autre au contraire y croit voir une obscurité affectée et politique.

Le peuple prétend ici que le grand Duc de Lorraine a été incognito à Rheinsberg.

Un mot de M. de Beauveau m'a surpris. On parlait des circonstances présentes. Le Marquis, d'un air de réserve, me dit : *Je ne sais qui a fait naître au Roi l'idée de la démarche présente, mais je crois qu'il ne fait pas tant mal. Personne n'entendra mieux le sens de ces paroles que V. M.*

Une nouvelle qui m'a paru originale, et qui est assez répandue : l'Electeur de Saxe a de cuisans remords de conscience de son changement de religion. Il ne fait comment obtenir cette tranquillité d'ame que lui donnait autrefois le luthéranisme. Ce n'est point au Pape auquel il s'adresse, pour lever ses scrupules.

1740.

pules ; mais c'est au Roi de Prusse qu'il ouvre son cœur , pour raffermir sa foi chancelante, et pour donner à son *credo* la consistance nécessaire. *O tempora !*

Une chose est sûre , c'est que tout Paris est plein du changement de religion de V. M. : les lettres écrites à Berlin en sont pleines. Cette nouvelle me fait naître une idée , que les théologiens ne veulent point que le ciel perde. Puisqu'un Roi se prive par son abjuration de ses droits , l'autre les revendique par sa repentance.

J'ai l'avantage d'être avec un respect profond , et un parfait dévouement , etc.

E T T R E X V.

D U R O I.

Du quartier de Milchau , 19 décembre.

S E I G N E U R Jordan, ta lettre m'a fait beaucoup de plaisir par rapport à tous les raisonnemens que tu me marques. Demain j'arrive au dernier quartier auprès de Glogau , que j'espère d'avoir dans peu de jours. Tout favorise mes desseins , et j'espère de revenir à Berlin , après les avoir exécutés glorieusement et de façon qu'on aura lieu d'en être content. Laisse parler les envieux et les ignorans ; ce ne feront jamais eux qui serviront de boussole à mes desseins , mais bien la gloire ; j'en suis pénétré plus que jamais , mes troupes en ont le cœur enflé , et je te réponds du succès. Adieu , cher Jordan.

Ecris-moi tout le mal que le public te dit de ton —
ami, et fais persuadé que je t'aime et t'estimerai 1740.
toujours.

LETTRE XVI.

DE M. JORDAN.

Berlin, 20 Décembre.

SIRE,

LA nouvelle la plus récente que je puisse présenter à V. M. c'est le départ de M. de Beauveau. Il finit hier de parcourir le cabinet de médailles, dont il est autant charmé que l'est le public du riche présent qu'il a reçu. On dit que celui du Roi de France, donné à M. de Camas, lui est fort inférieur en valeur.

On publie une alliance entre V. M., la France, et la Suède. On dit plus que tout cela. On veut que la Reine de Hongrie soit morte en couche; je n'en crois rien.

On implore dans toutes les églises le secours du Ciel pour la prospérité des armes de V. M., et on allègue pour raison unique de cette guerre l'intérêt de la religion protestante. A l'ouïe de ces mots, le zèle du peuple se réveille: on bénit Dieu qui a suscité un défenseur aussi puissant. On se récrie de ce qu'on a osé le soupçonner d'indifférence pour le protestantisme. On assure, sans l'avoir examiné, que les droits de V. M. sont incontestables. Oh, le beau coup d'Etat!

— Le brave Pascal, qui pourrait bien un jour décorer
 1740. sa boutonnière des oreilles de Voltaire, contre lequel il est fort irrité, a fait une action d'un homme d'honneur. Ne sachant à quel saint se vouer, il vint trouver M. de Maupertuis, et lui emprunta dix louis pour faire son voyage. M. de Beauveau, touché de l'état de cet officier, lui offrit place dans sa voiture, pour retourner en France. Pascal l'accepte, et va rendre l'argent à l'astronome bienfaiteur, qu'il remercie.

J'ai l'honneur etc.

L E T T R E X V I I.

D E M. J O R D A N.

Berlin, 24 Décembre.

S I R E ,

LA lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, me remplit de joie et de contentement. Je n'ai jamais douté de la réussite de ses desseins: c'est un bâtiment bien étayé, qui peut même soutenir la tempête et l'orage. Des troupes qui se voient commandées par un roi, ne sauraient être sans gloire. Tirer un peuple d'une famine presque inévitable, conquérir une province au milieu de l'hiver, c'est le plus beau commencement de règne qu'on lise dans l'histoire.

La ville annonçait déjà V. M. dans Breslau, et tout cela fondé sur une lettre qu'un marchand avait reçue. Jamais circonstance n'a mieux été étoffée dans

un roman que ne l'était cette nouvelle. Depuis qu'on croit V. M. agir en faveur du protestantisme, on la fait marcher à pas d'Achille aux extrémités de la Silésie. 1740.

Ce qu'il y a de sûr et de très-certain, c'est que les cours étrangères ont fait ici à leurs ministres des reproches sur leurs relations : ils n'ont pu s'imaginer le but de l'armement, ils les ont accusés d'une trop grande crédulité. Ce n'est que depuis que V. M. se trouve au milieu du camp et que la Silésie est en partie conquise, qu'on commence à le croire.

Wolf a été reçu à Halle à peu près comme les Juifs recevraient leur Messie, qu'ils attendent depuis si long-temps. Une pédante cohorte l'a escorté jusque dans sa maison. Lange, son ennemi, est venu le voir, et l'a comblé de politesses, au grand étonnement de la faculté.

Madame de Rocoules, plus gaie qu'à l'ordinaire, m'a chargé d'envoyer à V. M. les trois pièces ci-jointes, qu'elle croit convenir comme la principale pièce d'une toilette à une dame : c'est l'appendice d'un équipage guerrier.

J'ai l'honneur d'être etc.

L E T T R E X V I I I .

D E M. J O R D A N .

Berlin 25 Décembre.

S I R E ,

1740. J'AI reçu deux pièces du camp écrites avec beaucoup d'esprit, et d'une plaisanterie très-fine. Il est facile d'en reconnaître l'auteur : d'ailleurs on y cite un passage qu'on dit être du Roi Salomon, et qui ne se trouve pas à coup sûr dans les livres qui nous en font restés. Je suis trop zélé partisan d'Horace, pour ne pas révéndiquer cette réflexion, qui lui appartient. Mais Horace ne vaut-il pas Salomon pour l'auteur de l'ingénieuse, mais mordante satire ?

Voici de très-mauvais et impertinens vers venus de Hollande, et envoyés ici à nos libraires. J'ai cru devoir les envoyer à V. M.

Une nouvelle généralement ici répandue, c'est que V. M. allant de Schweidnitz à Lignitz, un archiprêtre avait publiquement exhorté ses chères ouailles à recevoir les troupes prussiennes avec tous les égards qu'elles méritent, et à les assister en tout ce qu'elles pourront. Cette action ne me paraît pas marquée au coin d'un zèle catholique.

Les gazettes, et par conséquent le public, assurent que M. le Comte de Rottembourg est envoyé à Berlin de la part de la cour de France, pour y négocier une affaire de la dernière importance.

Ce qu'on affirme avec une certitude opiniâtre, c'est que V. M. doit s'aboucher avec le grand Duc de Lorraine, et les affaires terminées, aller passer avec ce prince le carnaval à Venise.

1740.

J'ai l'honneur d'être avec tout le respect possible etc.

L E T T R E X I X .

D U R O I .

Neumark , 30 Décembre.

VIVE Jordan et sa belle humeur ! Tu n'engendrerais pas le spleen, mon ami, lorsque tu m'écrivis ta dernière lettre. Pour nous autres, qui sommes ici par voie et par chemin, nous nous flattons avec raison d'être dans peu au bout de notre carrière, et d'avoir fait un petit exploit qui méritera quelque considération. Les bons coups vont se faire, et je me flatte que dans huit jours je pourrai t'écrire quelque chose de plus substantiel que les billevesées dont je t'ai entretenu jusqu'à présent. Nous sommes aux portes de Breslau : Glogau doit se rendre dans peu ; la ville est aux abois, et d'ailleurs nos affaires commencent à prendre le train qu'elles devaient naturellement prendre.

Adieu. Divertis-toi bien, et étudie auprès de ton bon fourneau, tandis que nous nous battons à travers la boue, ou dans la neige. N'oublie pas, je t'en conjure, ton admirateur, qui crêvera un de ces jours de l'estime qu'il a pour toi.

L E T T R E X X.

D U R O I.

— **L**ISTE des nouveaux livres qui sont sous presse
 1740. et qui vont se débiter à Breslau ce 3 de Janvier
 1741.

Le Baron en mauvaise humeur, ou le Sr. P... piqué d'une mouche. Ce livre n'est guère goûté, parce qu'on y remarque beaucoup de passages d'un auteur F. mal entendus et mal traduits, ce qui fait croire au public que l'auteur P. s'est trop précipité en le composant. Le jugement du public peut servir de règle aux auteurs qui ont envie d'écrire, pour bien digérer leur matière avant de la produire.

On débite encore, quoique sous le manteau, un autre livre intitulé: *la léthargie politique, ou façon de guérir le mal hongrais*, à Vienne, et se vend chez Bartenstein.

Nouveau stratagème du Diable pour escamoter une ame au bon Dieu, ou les tours de passepasse de maître Gonin dans les enfers, déduits par un évêque frustré de son diocèse, et enrichi des notes d'un dragon embourbé.

L'amant inconsolable, ou le cocu en herbe, ou le trompeur et demi. Ouvrage rare, écrit par un Italien, se vend à Ferrare, à 6 gros.

Généalogie de l'âne de Balaam. Ouvrage très-curieux et rare, avec les armes de tous ses ancêtres, gravées par Picart, grand in-folio, travaillé par un Anglais et augmenté par un Allemand. Pèse 24 livres et 2 quintaux.

Tableau

Tableau de la résurrection, où l'on voit représentés la perplexité des chanoines troublés dans leur mollesse par le bruit du tambour; le plaisir des*** en se retrouvant pucelles; et la rage des bigots en se voyant damnés. 1740.

L'analyse du droit canon, écrit par le très-érudit Sr. de Linger, avec un commentaire du P. d'A. Ouvrage admirable pour les juriconsultes, et de grand usage pour les rois; le tout enrichi de vignettes dans le goût de Watteau.

La bibliothèque des fots, ou recueil des bons-mots des autres répétés jusqu'à la troisième génération, et retournés dans la friperie des beaux esprits, à l'usage des ignorans de la postérité.

Traité de la chasse forcée, par le Pr. M. ou le cerf en rut, avec une très-profonde dissertation sur les propriétés de***.

Le Diminutif du rien, ou l'art de la bagatelle, par le même auteur.

Traité nouveau d'éloquence par un muet, la propriété des couleurs par un aveugle, et l'art de penser par un extravagant. Ouvrage admirable de philosophie, plus clair que tout ce qui a été produit jusqu'à présent.

Si l'on souhaite quelqu'un de ces livres, on les trouvera à Breslau, rue du bon sens, chez l'homme de Platon.

L E T T R E X X I .

D E M . J O R D A N .

Berlin le 7 Janvier.

S I R E ,

1741. **J**e commence ma lettre par trois *on dit*, que j'aurais bien de la peine à garantir. *On dit* que la Reine de Hongrie a tellement été sensible à l'entreprise de V. M. qu'elle a juré par le Styx, qu'elle aimait mieux livrer tous les Pays-bas à la France, que de voir la Silésie manger son pain et boire son vin sous les étendards brandebourgeois. Cette nouvelle a passé à travers cinq ou six oreilles politiques, qui la ruminent.

On dit que la France prête deux millions à la Bavière, pour que cette dernière puisse soutenir ses justes prétentions.

Enfin, *on dit* que la Russie prendra fortement le parti de l'Empire. Voilà trois objets propres à exercer la politique de ceux qui s'en occupent une partie de la journée.

Une chose est également certaine et particulière, c'est que le bruit de la prise de Glogau étant parvenu à Glogan, tout le monde a été dans la joie, et buvait à la santé de celui qui établissait les murs de Sion, dans un pays où l'erreur avait toujours cherché à les abattre entièrement.

Voici deux morceaux de la gazette de Cologne que je crois devoir envoyer à V. M., du 20 Décembre 1740.

„ M. de Borck..... donna jeudi dernier un grand
 „ repas aux ministres d'Etat et étrangers. On assure
 „ que ce seigneur se trouvant depuis peu à une
 „ table dont le Marquis de Mirepoix était aussi,
 „ celui-ci lui dit qu'il courait un bruit que S. M.
 „ prussienne faisait marcher des troupes pour le
 „ service de notre cour, et que M. de Borck ré-
 „ pondit que non seulement ce bruit était fondé,
 „ mais que le Roi son maître était prêt à en faire
 „ marcher un plus grand nombre pour le service
 „ de la Reine de Hongrie et de Bohême. Le même
 „ Ministre s'est, dit-on, expliqué à peu près de
 „ la même manière dans le repas de jeudi dernier.
 „ Quoi qu'il en soit de ceci, il est certain que la
 „ cour ne paraît aucunement intriguée de la marche
 „ des troupes de Prusse. „

Le second article se termine par cette réflexion,
 qui suit un détail fait des préparatifs pour l'expédition présente. „ La destination de ce corps, dans
 „ cette saison, et dans la conjoncture présente, est
 „ toujours un mystère qu'aucun ministre étranger
 „ n'ose peut-être se vanter d'avoir pénétré. “
 J'ai l'honneur etc.

L E T T R E X X I I.

DE M. JORDAN.

Berlin, le 10 Janvier.

SIRE,

LA déduction des droits incontestables de V. M.
 sur la Silésie, a paru samedi dernier: c'est sur ce

— 1741. sujet que roule à présent la conversation des politiques. On convient assez généralement sur le droit ; mais les articles 15 et 16 sont exposés à la critique. Les uns prétendent que l'auteur aurait dû les omettre , puisqu'ils semblent affaiblir la force des précédentes preuves : les autres voudraient les voir munis d'une autorité. Les personnes qui n'entendent pas l'allemand , attendent avec impatience la traduction de tout l'ouvrage.

On assure que V. M. a les clefs de Breslau entre les mains , que les Bourgeois de ce pays sont charmés d'être sous sa protection. Je n'en suis point surpris : et ils me paraissent agir fort conséquemment.

On a imprimé en Saxe la vie du feu Roi en 2 vol. in 8. J'ai parcouru cet ouvrage , qui à peine mérite d'être feuilleté. Le style français n'en vaut rien , il est écrit sans goût , sans jugement , et même sans prudence. Celle qui paraît en Hollande , et que la Martinière dirige , fera entièrement tomber celle-ci. Je fais traduire à du Molard l'ouvrage sur les conversations anglaises de Swift , dont l'extrait a divertie autrefois V. M.

J'ai l'honneur etc.

LETTRE XXIII.

DU ROI

Ottmachau, le 14 Janvier.

MON cher Monsieur Jordan, mon doux Monsieur Jordan, mon paisible Monsieur Jordan, mon bon,

mon benin, mon pacifique, mon humanissime Jordan.

1741.

J'annonce à ta sérénité la conquête de la Silésie, je t'avertis du bombardement de Neisse, je te prépare à des projets plus importants, et je t'instruis des succès les plus heureux que les flancs de la Fortune aient jamais enfantés.

Voilà qui doit te suffire. Sois mon Cicéron quant au droit de ma cause, je serai ton César quant à l'exécution.

Adieu, tu fais si je ne suis pas avec la plus cordiale amitié, ton fidèle ami.

L E T T R E X X I V .

D E M . J O R D A N .

Berlin, le 14 Janvier.

S I R E ,

IL est arrivé un courier (à ce que prétend le peuple,) il y a trois jours, qui annonce au public curieux la reddition du grand Glogau, avec perte de cinquante grenadiers et de deux officiers. Il y a eu grande alarme à cet égard dans le quartier des dames de Berlin; des pleurs ont été répandus, avant que la nouvelle fût confirmée. C'est commencer par où l'on doit finir. J'ai été fort tranquille sur ce sujet, parce que je fais que V. M. est fort au delà de Breslau, en très-bonne fanté, et que ceux à la conservation desquels je m'intéresse, ont l'avantage et l'honneur de l'accompagner.

1741. J'ai remis à M. Gautier, garde du cabinet des antiquités, les sept médailles, contre quittance. Il ferait bien à souhaiter que toutes celles qui ont été trouvées en Prusse suivissent la même route.

Il y avait dans la gazette d'Utrecht un article que je crois devoir envoyer à V. M. ; c'est dans celle du vendredi, 6 Janv. art. de Ratisbonne. " On écrit de Nuremberg qu'on y paraissait craindre „ que le Roi de Prusse ne renouvelât quelques an- „ ciennes prétentions sur cette ville. "

Le bruit est ici généralement répandu que Berlin aura la consolation de voir V. M. sur la fin du mois. Cette nouvelle est trop agréable pour pouvoir être si facilement crue.

J'ai l'honneur d'être, en attendant que je puisse me mettre aux pieds de V. M., après la glorieuse conquête, avec un respect profond et un attachement inviolable etc.

LETTRE XXV.

DE M. JORDAN.

Berlin, 17 Janvier.

SIRE,

TOUTES les lettres qui viennent de Silésie ne sauraient assez se louer des troupes de V. M., du bon ordre et de la discipline qui y règnent.

On imprima samedi dernier, dans les gazettes de Berlin, une lettre d'un officier prussien, qui veut bien rendre compte au public de ce qui s'est passé

depuis l'expédition de Silésie jusqu'au moment du départ de sa lettre. Il y a des personnes qui prétendant fonder leur raisonnement sur une expérience militaire de plusieurs années, ne sauraient se persuader que tout ce qui est dit par l'auteur sur l'ordre des marches, et sur la rareté des traîneurs, ne soit un peu exagéré. J'ai entendu fortement disputer sur ce point: et l'on convint que ce qui paraîtra exagéré sur ce sujet à un étranger, ne le fera point à une personne qui sera un peu au fait de l'ordre de nos troupes.

Douze ministres partent aujourd'hui pour le pays conquis, ce qui fait beaucoup de plaisir à tout le monde: on les a vus se destiner à ce voyage, avec la même joie que les peuples d'autrefois ceux qui partaient pour la Terre sainte.

Le ministre de l'Empereur est, à ce qu'on m'a assuré, fort chagrin de n'avoir point depuis six ordinaires reçu des lettres de sa cour. Il est du nombre de ces honnêtes gens qui ont l'avantage de pouvoir s'affliger pour les intérêts de leur maître.

Il s'est passé à Hanovre une affaire entre les domestiques de M. de Beauveau, et ceux de l'aubergiste chez lequel il était logé: le différend ne roulait que sur quelques gros: il y a eu à cette occasion des épées tirées, des gens blessés, et un tapage de diable. J'ai bien remarqué que cette nouvelle ne faisait pas plaisir aux amis de ce ministre. D'ailleurs les gazettes de Hollande l'ont rapportée d'une façon à en faire un peu sentir le ridicule. J'ai l'honneur, etc.

L E T T R E X X V I

D U R O I.

Ottmachau, le 17 Janvier.

1741. J'AI l'honneur d'apprendre à votre humanité que nous nous préparons chrétiennement à bombarder Neisse, et que si la ville ne se rend pas de bon gré, nécessité fera de l'abymer. D'ailleurs nos affaires vont le mieux du monde, et tu n'entendras bientôt plus parler de nous; car dans dix jours tout sera fini, et j'aurai le plaisir de vous revoir et de vous entendre environ dans quinze.

Je n'ai vu ni mon frère ni Kayserling; je les ai laissés à Breslau, pour éviter de les exposer aux dangers de la guerre; ils en feront peut-être un peu fâchés, mais je ne saurais qu'y faire; d'autant plus que dans cette occasion on ne peut participer à la gloire à moins que d'être mortier.

Adieu, Monsieur le Conseiller. Allez vous amuser avec Horace, étudier Pausanias, et vous égayer avec Anacréon; pour moi, qui n'ai pour mon amusement que des merlons, des fascines et des gabions, je prie Dieu qu'il veuille bientôt me donner une occupation plus douce et plus paisible, et à vous santé, satisfaction, et tout ce que votre cœur désire.

L E T T R E X X V I I .

D E M . J O R D A N .

Berlin, 21 Février.

S I R E ,

L'ON assure que V. M. a donné un texte aux prédicateurs de Silésie, sur lequel ils doivent prêcher. 1741.
 Ces paroles sont si bien choisies, qu'elles méritent d'être rapportées. On les trouve dans le 1^{er} livre des Macchabées, chap. 16. §. 33. 34. „ *Mais Simon*
 „ *lui répondit et dit: nous n'avons point pris le*
 „ *pays d'autrui, et nous n'en tenons point d'autre:*
 „ *mais c'est l'héritage de nos pères, qui a été pendant*
 „ *quelque temps injustement possédé par nos ennemis;*
 „ *mais lorsque le temps nous a été favorable, nous*
 „ *avons repris l'héritage de nos pères* ". Ce qu'il y a de fâcheux dans tout cela pour nos protestans zélés, c'est que ce livre, comme V. M. le fait parfaitement, n'est point reçu parmi nous, il ne l'est que par les catholiques.

La nouvelle bibliothèque, de Nov. 1740, fait un extrait de l'Anti-Machiavel, dont il paraît des traductions en allemand, en italien et en anglais:
 „ Nous ne connaissons, dit le journaliste, aucun
 „ auteur ou plutôt aucun livre de morale comparable à celui-ci..... ce qui nous étonne, c'est
 „ ce langage si pur, cet usage si singulier d'une
 „ langue qui n'est pas, dit-on, celle de l'auteur.
 „ Plusieurs morceaux nous ont semblé écrits dans

1741. „ des termes si énergiques, le mot propre nous a
 „ paru si souvent employé, et si souvent mis à sa
 „ place, que nous avons douté quelque temps que
 „ l'ouvrage soit d'un étranger”.

L'auteur fait un parallèle de Télémaque et du Machiavel; il donne toute la préférence au dernier, soit par rapport au style, soit par rapport aux choses. Ici, dit-il, on voit un style uni, mais vigoureux, et plein, un langage mâle, fait pour les choses sérieuses que l'on traite. Enfin il remarque qu'il y a des endroits dans ce livre qui supposent une connaissance profonde de la métaphysique.

Je ne pense, ma foi, plus depuis le départ de V. M. Il y a des ténèbres et des ombres fortes dans mon esprit. J'ai l'honneur et le bonheur d'être avec reconnaissance et un respect profond etc.

L E T T R E X X V I I I.

D U R O I.

Schweidnitz, le 24 Février.

A MI Jordan, tu me feras plaisir de me venir joindre avec Maupertuis; prends le chemin de Breslau, et reste là jusqu'à nouvel ordre.

J'avise à présent à nos sûretés, et je prépare tout pour pouvoir faire avec succès la campagne prochaine. Je ne fais d'où vient ta mélancolie; mais j'espère que tu n'auras pas besoin de l'augmenter. J'aime la guerre pour la gloire; mais si je n'étais pas prince, je ne ferais que philosophe. Enfin il faut dans ce

monde que chacun fasse son métier, et j'ai la fantaisie de ne vouloir rien faire à demi.

1741.

Ne m'oublie pas ou mort ou vif, et sois persuadé que de philosophe devenu guerrier, je ne t'en estime pas moins dans le fond du cœur. *Vale.*

L E T T R E X X I X.

DE M. JORDAN.

Berlin, le 28 Février.

S I R ,

VOTRE MAJESTÉ a l'art de guérir les malades d'une manière plus naturelle que le Roi de France ne guérit les écrouelles; à l'arrivée de la charmante lettre dont elle a bien voulu m'honorer, il m'a semblé sentir mon mal diminuer; et j'espère même être bientôt en état d'obéir à l'ordre gracieux que j'ai reçu.

Je ne doute point que M. de Maupertuis ne se rende toujours très-volontiers aux ordres de V. M., et ne fasse le voyage avec moi.

Je viens de recevoir dans ce moment une lettre adressée à un ami, de marseille, où il y a une strophe qui, je crois, mérite que V. M. la lise.

Tous ces raisonneurs du portique
Sous des habillemens grossiers
Cachaient la gloire fantastique
D'être des hommes singuliers;

1741.

Le corps et l'esprit à la gêne,
 Au fond d'un tonneau, Diogène
 Ne cherche pas la vérité;
 Mais ce cynique y vient attendre
 L'instant où le grand Alexandre
 Viendra flatter sa vanité.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, etc.

L E T T R E X X X .

D U R O I .

D'un village dont j'ignore la figure et le nom, le 3 Mars.

JORDAN, je suis bien fâché de l'accident qui vient de t'arriver. Mes vœux seront toujours pour ta conservation et pour tout ce qui peut t'être agréable. Je ne te suis guère resté en arrière ; je viens de l'échapper belle d'un gros parti de housfards, qui a pensé nous envelopper et nous prendre. Sans vanité, ma petite habileté m'a tiré d'affaire. Je n'ai pas perdu un chat de mon monde ; mais le malheur en a voulu à un escadron de Schulenburg, sur lequel 400 de ces housfards sont tombés, et leur ont tué dix maîtres.

Mes complimens à Maupertuis ; dis-lui qu'il ne dépend que de lui d'opter entre l'Islande et la Silésie, et que de quelque côté qu'il se tourne, mon amitié et mon estime l'accompagneront toujours. Il n'a pas tort ; je suis accablé d'affaires, j'en ai de toutes les sortes et façons. Ma foi, si les hommes étaient

sages, ils négligeraient plus qu'ils ne font un fantôme de réputation qui leur cause bien des peines, 1741. et qui leur fait tourner à la peine un temps que le Ciel leur avait donné pour jouir. Tu me trouveras plus philosophe que tu ne l'as cru. Je l'ai toujours été, un peu plus, un peu moins. Mon âge, le feu des passions, le désir de la gloire, la curiosité même, pour ne te rien cacher, enfin un instinct secret m'ont arraché à la douceur du repos que je goûtais, et la satisfaction de voir mon nom dans les gazettes et ensuite dans l'histoire, m'a séduit. Adieu, cher et fidèle ami. Mes complimens à Césarion.

L E T T R E X X X I.

D E M. J O R D A N.

Berlin, le 4 Mars.

S I R E,

VOICI une kyrielle de nouvelles qui me sont parvenues, et qui divertiront peut-être V. M., quelque occupée qu'elle soit à de grands desseins. Le Roi de Prusse, dit un gazetier de Hollande, fait faire de grandes perquisitions touchant l'assassinat de Saint-Clair.

A cette nouvelle on ajoute celle-ci, que le Roi de Prusse a envoyé des prédicateurs en Silésie, „ d'au-
„ tant que ce prince marque beaucoup de zèle pour
„ les intérêts et pour l'accroissement de la religion
„ protestante. On observe dans toutes les églises de
„ Silésie d'y réciter la prière que ce prince a dressée
„ lui-même.”

— Pour ce qui regarde le gazetier de Cologne, je n'en
1741. parle point à V. M., qui fans doute est informée
des impertinences inférées dans sa dernière gazette.

Le bruit est ici général que nous aurons la consolation de voir V. M. dans quinze jours à Berlin : cette nouvelle m'a fort occupé, et me ferait beaucoup de plaisir, d'autant plus qu'on assure que l'armée d'observation n'aura plus lieu.

On parle ici d'une action qui s'est passée sous les yeux de V. M. Trois cents Prussiens se sont fait jour au travers de huit cents hofards impériaux ; ce qu'il y a de particulier, c'est qu'on débite ici que trois ou quatre cents étudiants de Prague, qui se sont avisés de vouloir guerroyer, ont été menés prisonniers à Kustrin. J'ai l'honneur d'être avec un respect profond, etc.

L E T T R E X X X I I.

D E M. J O R D A N.

Berlin, le 7 Mars.

SIRE,

LE nombre des nouvelles est si grand, et elles varient tellement, qu'on a peine à se déterminer dans le choix.

Trois cents étudiants déguisés tentent l'entreprise d'enlever le chef de l'armée prussienne : un jésuite les commande, sous les auspices d'un saint à bonne réputation. Ils sont pris, envoyés à Kustrin. Cette

nouvelle, quelque ridicule qu'elle soit, est affirmée et paraît tous les jours dans le public sous une nouvelle forme, revêtue de différentes circonstances. 1741.

On dit ici gravement que quatorze mille Bavares sont entrés en Autriche.

On continue à protester le retour de V. M. dans quinze jours : ma raison sur ce sujet combat les suggestions de l'amour-propre. Je lesouhaiterais tellement, que je crains de ne pas avoir ce plaisir.

On affirme d'une manière positive qu'il n'y aura point de campement formé par les troupes de Hanovre.

On parle beaucoup de paix : je conte cela avec autant de joie qu'un dévot auquel on parle du bonheur céleste.

On est ici frappé de la promptitude de l'ordre donné aux gendarmes de partir incessamment. Tout cela semble nous éloigner de la paix.

On est surpris de ne rien apprendre de positif et de déterminé sur les opérations de la campagne.

A la suite de tout cela j'aurai l'honneur d'apprendre à V. M. que je suis en partie rétabli, et prêt à obéir aux ordres qu'il lui plaira me donner. J'ai l'honneur d'être, etc.

L E T T R E X X X I I I .

D U R O I .

Schweidnitz, le 10 Mars.

C H E R Jordan, pour le coup Glogau est pris d'emblée, 28 officiers, 2 généraux et 1004 hommes ont été faits prisonniers de guerre, et nous y avons

perdu en tout, un lieutenant et entre 20 et 30
 1741. hommes. C'est une action aussi unique dans son
 genre qu'il s'en soit trouvé dans l'histoire, et la
 valeur de nos troupes s'y est signalée. Je suis per-
 suadé qu'en bon patriote tu te réjouiras fort de cette
 nouvelle. Pour à présent nous allons mettre la der-
 nière main à l'ouvrage, et diriger toutes les opéra-
 tions de la guerre de façon que nous en ayons de
 l'honneur. Si tu n'es pas content de moi pour le
 coup, tu ne le feras jamais, car comme il y a un
 Dieu, je fais ce que je puis.

Mande-moi donc un mot de Kaiferling; j'en suis
 en peine, n'ayant absolument point de ses nouvelles
 depuis mon départ de Berlin. Fais-lui mille amitiés
 de ma part.

Viens me joindre lorsque ta fanté le permettra, et
 sois persuadé que je t'aime toujours sincèrement.

L E T T R E X X X I V .

D E M. J O R D A N .

Berlin, le 11 Mars.

SIRE,

LA lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer
 est divine. Que cette philosophie est belle! Qu'il est
 rare de voir quelqu'un parler contre l'ambition,
 quand il marche heureusement dans le chemin de
 la gloire! Qu'il y a de réflexions à faire sur le
 caractère

caractère du conquérant, et sur ses peines : mais je me souviens de la réflexion que fit un philosophe héros, après avoir entendu certain prédicateur, et je me tais. 1741.

Vous aspirez, dit-on, à la dignité impériale; et la confession de foi de V. M. a été remise au saint Père. Cette nouvelle est des pays étrangers. En voici de la ville, ou plutôt de mon cabinet, où des novellistes les débitent, depuis que je ne fors point.

M. Borck, l'Adjudant, est allé à Vienne pour traiter. A l'ouïe de pareille nouvelle, il sort involontairement de ma bouche une prière éjaculatoire, pour que la paix se fasse. Je crains, ma foi, autant le courage de V. M. que l'ennemi que vous combattez.

La chambre des communes condamne le campement fait à Honovre, et ne veut en rien y contribuer. Je trouve qu'elle a raison, parce qu'on ne gagne guère à combattre.

M. de Brackel offre de parier contre qui voudra la somme de cent louis, que la paix sera faite en trois mois de temps. Si je pouvais l'accélérer en sacrifiant toute ma bibliothèque, j'y mettrais le feu avec autant de zèle qu'Erostrate le mit au temple d'Ephèse. Mor Horace, mon bel Horace y passerait, je le jure.

On dit ici une nouvelle bien triste, que M. de Reyfewitz a été enlevé. Je souhaite que cette nouvelle soit fausse.

M. de Maupertuis part demain, pour aller se mettre aux pieds de V. M. Comme ma santé commence à se rétablir, j'attends les ordres de V. M.

1741. pour avoir la consolation' de voir le plus cher et le plus aimable des maîtres.

Il vient d'arriver un courrier qui annonce la reddition de Glogau: cette nouvelle m'a comblé de joie. J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect, etc.

L E T T R E X X X V.

D E M. J O R D A N.

Berlin, le 14 Mars

SIRE,

LA Gazette française de Berlin en parlant de la conspiration, a effrayé et fait frémir tous les honnêtes gens: j'avouerai à V. M. que je n'ai l'esprit occupé que de cette idée, que j'ai tout le temps de considérer dans le silence du cabinet. Le fait une fois avéré; les personnes capables d'un aussi noir dessein, ne peuvent être que couvertes de confusion et d'ignominie. Les ecclésiastiques catholiques ne sont pas moins à craindre: ils le sont même peut-être plus, parce que leurs démarches sont cachées, et couvertes du voile ténébreux de la religion. Dieu veuille préserver V. M. d'accidens! Je m'appliquerai plus soigneusement à la vertu, afin que mes prières soient exaucées, car on dit qu'il n'y a que celles des justes qui le soient.

La cour de Saxe, dit-on, demande une Princesse de cette maison pour le Prince royal de Pologne.

La Reine de Hongrie cédera toute la Silésie moyennant quarante mille hommes que V. M. lui accorde; voilà deux nouvelles qui n'ont pas même de la vraisemblance: celle-ci en a une nuance, c'est que la cour impériale est fort embarrassée. 1741.

Le voyage de M. de Valory fournit matière à bien des conjectures politiques: il y a, ma foi, de quoi épuiser l'art conjectural, quand il aura été asservi à des règles sûres et invariables par M. Wolf, comme il le promet.

Madame de Rocoules, qui se porte un peu mieux, m'a chargé de la mettre aux pieds de V. M. Quand aurai-je la consolation de pouvoir faire ma cour à Berlin, après une paix stable et constante, à celui qui est la consolation de tout Israël? Je demande grâce pour ces derniers mots théologiques, et j'ai l'honneur, etc.

L E T T R E X X X V I .

D U R O I .

Schweidnitz, le 15 Mars.

CHER Jordan, lorsque ta santé te permettra de venir ici, tu me trouveras tout disposé à te faire bonne réception. Je suis ici en situation avantageuse, et nos affaires, grâces au Ciel, vont à merveille; mais la philosophie n'en va pas moins son train et sans ce maudit penchant que j'ai pour la gloire, je t'assure que je ne penserais qu'à ma tranquillité.

— Adieu, cher Jordan. J'espère de te voir bientôt
 1741. ici. Ne m'oublie pas, et sois persuadé de l'estime
 et de l'amitié véritable que j'ai pour toi. Mes compliments à Césaire.

L E T T R E X X X V I I .

D E M . J O R D A N .

Berlin, 17 Mars

S I R E ,

LA prise de Glogau a rempli de joie tout le public, et on attend, avec une impatience qui me fait plaisir, le détail de cette belle action dans les gazettes. Il n'est point de particulier qui n'y prenne part. Ce que l'on admire le plus, c'est qu'on ait pu arrêter le soldat qui, dans de pareilles circonstances, a presque toujours le droit du pillage. Voilà les avantages réels qu'on retire de la discipline militaire de ce pays.

On se dit ici à l'oreille que la France déclare la guerre aux Hollandais. J'ai peine à le croire; cependant les oracles de la politique l'affirment, à ce qu'on prétend: et je m'en tiens sur ce sujet à la foi de mon curé.

On croit la paix sur le point de se faire, parce que le Prince de Lichtenstein s'est absenté de Vienne et qu'on soupçonne qu'il est allé au camp prussien, pour déterminer V. M. à ne point écouter les propositions de la France, et à recevoir la basse Silésie

que lui offre la Reine de Hongrie, qui aspire à une alliance avec V. M., parce qu'elle la croit plus certaine et moins sujette à caution. Ce sont les raisonnemens d'un nouvelliste, qui après maintes grimaces convulsives accoucha hier de ce système.

Du Molard est allé à Paris attendre les ordres de V. M., par la crainte qu'il avait de ne pouvoir arriver sans la disette au point de l'érection de l'Académie.

J'ai la douce espérance de partir au milieu de la semaine prochaine, pour aller me mettre aux pieds du conquérant de la Silésie.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, etc.

LETTRE XXXVIII.

DE M. JORDAN.

Berlin, le 20 Mars.

SIRE,

J'ESPÈRE d'avoir l'honneur de me mettre aux pieds de V. M. dimanche prochain. Je suis impatient de voir arriver ce moment, pour jouir de cet avantage.

Le Roi d'Angleterre, à ce qu'on dit, veut lui-même commander son armée; on parle même ici de la beauté de ses équipages: on ajoute à cette nouvelle le transport de douze mille Anglais pour l'Allemagne.

On ne parlait que de paix il y a quelques jours. On dit à présent qu'elle est fort éloignée; que V. M.

— 1741. ayant pris des engagemens avec d'autres puissances, la Reine de Hongrie avait trop tardé; qu'elle aurait dû hâter ses négociations.

On débite bien des choses sur le pauvre M. de Reyfewitz, qui me paraissent être sans fondement: on assure que six cents hommes sont entrés par surprise dans Brieg, sans que le blocus s'en soit aperçu.

Toutes ces nouvelles varient chaque jour, sont crues pendant un temps, et rejetées dans un autre.

J'ai vu avec surprise un ouvrage anglais, qui renferme le déisme tout pur, traduit en allemand, se vendre ici publiquement. Voilà de quoi exercer Messieurs les théologiens; ce fera pour quelque temps la pomme de discorde.

Il paraît une excellente histoire de l'établissement des religieux de la compagnie de Jésus. Je suis persuadé que cet ouvrage fera beaucoup de bruit.

On dit que le Comte Pickler a été enlevé par les hussards et transporté à Neisse.

Dieu veuille conserver V. M.! Je puis rendre cette justice au public de Berlin, c'est que tout le monde fait bien des vœux pour sa conservation. J'ai l'honneur d'être avec un respect profond, etc.

LETTRE XXXIX.

DU ROI.

27 mars.

SIEUR Jordan, je marche demain sur Bresslau, et j'y ferai en quatre jours. Vous autres Berlinoïis,

vous avez un esprit prophétique que je ne conçois pas. Enfin je vais mon train, et tu verras dans peu la Silésie rangée au nombre de nos provinces. Adieu. Voilà tout ce que j'ai le temps de te dire. La religion et nos braves soldats feront le reste.

1741.

Dis à Maupertuis que j'accorde les pensions de ses académiciens; et que j'espère trouver de bons sujets pour des élèves dans le pays où je suis; fais-lui bien mes compliments.

L E T T R E X L.

DU ROI.

Pogrel, le 8 Avril.

MON cher Jordan, nous allons nous battre demain. Tu connais le sort des armes, la vie des rois n'est pas plus respectée que celle des particuliers. Je ne fais ce que je deviendrai. Si ma destinée est finie, souviens-toi d'un ami qui t'aime toujours tendrement; si le Ciel prolonge mes jours, je t'écirai dès demain, et tu apprendras notre victoire. Adieu, cher ami, je t'aimerai jusqu'à la mort.

L E T T R E X L I.

DE M. JORDAN.

Breslau, le 11 Avril.

SIRE,

JE fus hier dans de terribles alarmes, le bruit du canon entendu, la fumée de la poudre vue du haut des tours, tout cela fit soupçonner qu'il y avait un

1741.

combat entre les deux armées. Le fait a été confirmé ce matin, mais d'une manière infiniment glorieuse aux troupes de V. M. : la joie a été répandue chez tous les habitans protestans, qui commençaient à craindre à cause des faux bruits que les catholiques prenaient plaisir à répandre. Des personnes qui ont été présentes à l'action ne sauraient assez exalter le sang froid et la bravoure de V. M. Pour moi je suis au comble de la joie. J'ai couru toute la journée pour annoncer cette bonne et glorieuse nouvelle aux Berlinoises que se trouvent ici. Je n'ai jamais senti une satisfaction plus parfaite.

M. de Camas est ici fort mal depuis deux jours, attaqué d'une fièvre chaude. Le médecin se flatte qu'il le tirera d'affaire.

On vient de publier une relation imprimée, mais qui me paraît mal circonstanciée; je me flatte qu'elle paraîtra bientôt d'une main plus habile: un fait aussi glorieux mérite un détail raisonné, et mieux développé. Dieu veuille conserver V. M., pour la consolation et le bonheur de l'Etat!

J'ai l'honneur etc.

LETTRE XLII.

DE M. JORDAN.

Breslau, le 14 Avril.

SIRE,

ON trouve au coin de toutes les rues un orateur plébien qui exalte les faits guerriers des troupes

de V. M. J'ai souvent assisté, par oisiveté, à ces discours, que le cœur dictait plutôt que l'art.

1741.

J'ai quitté ce matin M. de Camas, qui pourrait bien ne pas passer la journée. Le médecin, son chirurgien le condamnent, je ne l'ai guère quitté pendant sa maladie.

On fait ici courir le bruit depuis deux heures que Brieg s'est rendu. Dieu le veuille!

J'attends les ordres de V. M. à Breslau, n'osant pas me rendre à Ohlau, pour me mettre à ses pieds, sans permission.

Cette semaine arrivent MM. de Valory, le ministre de Suède, et Pœllnitz.

On dit que le Cardinal est retenu ici prisonnier. Il y avait sur cet arrêt, dans la gazette Française de Berlin, un article qui a fait plaisir à tout le monde.

On ne fait où est M. de Maupertuis, qui est apparemment pris prisonnier. V. M. en aura sans doute des nouvelles. J'ai l'honneur, etc.

LETTRE XLIII.

DE M. JORDAN.

Breslau, 26 Avril.

SIRE,

IL paraît une nouvelle édition de l'Anti-Machiavel, publié par Voltaire, dans laquelle on a inséré ce qui avait été retranché de la première. La traduction allemande faite à Göttingue paraît ici.

1741.

Dans la feuille hebdomadaire que le Chevalier de Mouhy comptait de faire imprimer à Berlin , et qu'on refuse d'imprimer , il y a les paroles suivantes. " M. le B. de Chambrier.... eût audience la semaine dernière du Roi , lui rendit une lettre de la part de son maître , et fit à sa Majesté le détail de l'affreuse conspiration que le Roi de Prusse a découverte heureusement. Le projet des conjurés était de se défaire de ce monarque à la première occasion favorable , ou de l'enlever s'ils pouvaient : plus de soixante personnes étaient de concert pour cet odieux projet ; c'est leur nombre qui les a rendus suspects... Le chef des conjurés était chargé de lettres en chiffres , dont on l'a obligé de donner la clef. Cette affaire fait un bruit épouvantable. Le Roi de Prusse a donné ordre à tous ses ministres dans les pays étrangers d'en faire connaître l'horreur. Le criminel a été remis sous une garde sûre , et le Roi de Prusse a obtenu du collège électoral qu'il serait jugé à la diète de Francfort , où toutes les pièces justificatives seront examinées par les Electeurs assemblés pour en faire la justice qui conviendra.

" Le Roi d'Angleterre a fait publier que cette conspiration avait été supposée par le Roi de Prusse , de concert avec le Duc de Bavière , pour perdre le grand Duc de Toscane dans l'esprit des Electeurs et de toute l'Europe , pour le frustrer de la couronne impériale , à laquelle il semblait qu'il aurait été appelé ; mais il y a bien peu d'apparence. L'on attend des lettres de

„ Vienne qui doivent nous instruire des moyens —
 „ que la Reine de Hongrie mettra en usage pour ^{1741.}
 „ sauver au grand Duc la honte dont cette action
 „ affreuse le couvrira, si l'on ne parvient pas à
 „ faire connaître la fausseté de cette ignominieuse
 „ accusation. “

On a chanté le *Te Deum* à Vienne: j'ai fait sur
 le champ ce quatrain à l'ouïe de cette nouvelle.

Croyez-vous que pour la Victoire
 Le *Te Deum* à Vienne s'est chanté?
 Non: mais Neuperg à Dieu donne la gloire,
 D'un grand péril promptement évité.

Dieu conserve V. M.! je ne fais plus d'autre
 prière, c'est mon *Pater* de tous les jours. J'ai l'hon-
 neur d'être etc.

LETTRE XLIV.

DE M. JORDAN.

ON dit que la troupe ennemie
 Les blés cueillis avancera vers nous,
 Que la vôtre très-aguerrie
 Languit après le rendez-vous,
 Rendez-vous marqué par la gloire
 Pour faire éclater leur valeur,
 Dans tout le monde très-notoire
 Par le dernier combat vainqueur.
 Pour moi, Sire, je vous supplie,
 De m'accorder la liberté,

1741.

De pouvoir assurer ma vie.
A Breslau, lieu de sûreté.
(Permettez que l'on félicite
Votre invincible Majesté
De l'heureuse réussite,
Qu'on ait ce lieu par la ruse emporté :
Ce fait, très-brillant pour l'histoire,
Fera bouquer vos ennemis ;
Neuperg ne voudra pas le croire,
Wallis en fera peu surpris.)
Là j'entendrai la renommée
Chanter vos exploits éclatans :
Mais si je marche avec l'armée,
La frayeur me prive des sens.
Ce n'est là que trop ma faiblesse,
De ne rien voir, ni rien ouïr :
Pour peu que je sois en détresse
Je rassemble mes sens pour fuir.
Quoi ! direz-vous, n'avez-vous donc pas honte
De vouloir passer pour poltron ?
A cela ma réponse est prompte :
J'imité Horace et Cicéron.
Quoi ! faut-il exposer les restes de ma vie,
Et risquer de me voir prisonnier malheureux,
Je ne vis que pour être heureux,
En servant le héros qui tient la Silésie.

L E T T R E X L V.

1741.

DE M. JORDAN.

Breslau, 2 Mai.

SIRE,

QUE V. M. est charitable ! Elle ne me donne pas seulement de quoi vivre, mais elle a encore la bonté de fournir à mon ame une nourriture spirituelle. J'ai reçu les psaumes italiens sur les airs du mélodieux Lobwasser.

Si je prends plaisir à chanter ,
Ce ne sont point les faits des anges :
Les dévots peuvent les fêter ,
Jordan chantera vos louanges.

Le reste de mes pauvres poumons ne doit être consacré qu'à cela.

On dit, Sire, que vos ingénieurs font un feu d'enfer autour de Brieg, que l'on voyait hier ce feu de nos clochers, que le Commandant ne s'est apperçu que fort tard qu'on travaillait au pied du mur de sa forteresse. Mais ce qui fait plaisir à toute la ville, c'est qu'après la reddition de Brieg, on assure que l'armée de V. M. viendra camper vers les portes de Breslau.

A l'abri des cruels houlards
Et des surprises de la guerre,
Je verrai mon Dieu tutélaire,
Et ses glorieux étendards.

— On les voit plus tranquillement, quand on les
1741. voit sans crainte.

La gazette flamande rapporte un fait bien particulier, que j'ai osé mettre en vers, que voici.

Le Pape plein de charité
Pour la Régente de Hongrie,
Pendant trois jours s'est absenté
De sa très-sainte compagnie:
Un cardinal, à son retour,
Humblement demande au saint père
Ce qu'au ciel il est allé faire,
Et les raisons de ce séjour?
Ah! dit-il, d'un ton lamentable,
Au ciel je me suis transporté,
Pour implorer la Vierge charitable,
Et le secours de sa bonté.

Mais, ô chers cardinaux, quelle fut ma surprise,
Quand approchant cette Divinité,
Je la vis sur son trône assise
L'ordre prussien à son côté!

Quoique V. M. aille toujours de victoire en victoire, je ne cesserai de souhaiter la paix, parce que c'est le seul moyen de vous conserver au milieu de vos peuples, dont vous êtes toute la consolation. Plût à Dieu que tout le monde aimât aussi peu les lauriers que moi!

Je n'aspire point à la gloire,
Je ne veux lauriers, ni guerdon;
Tout le beau temple de mémoire
Vaut-il les lauriers d'un jambon?

J'ai l'honneur, l'avantage et le bonheur d'être etc.

L E T T R E X L V I.

D U R O I.

SOPHISTE de vos passions,
Apprenez une fois, Jordan, à vous connaître,
Et renoncez à ces raisons
Que vous nous alléguez, peut-être
Pensant que nous ne connaissons
Ce mal si déguisé qui ne veut point paraître.
Jordan, tous vos soins font en vain;
En vain vous parlez d'étisie,
De diarrhée, hydropisie,
Car déjà notre camp est plein
Que de fait votre mal n'est que poltronnerie;
Allez donc, je vous congédie.

1741.

L E T T R E X L V I I.

D E M. J O R D A N.

Breslau, le 24me jour de mon exil.

S I R E,

LES beaux vers de V. M. m'ont enchanté; mais
le reproche de désertion m'a fait frémir.

Je ne suis point un déserteur
Soit de la foi, soit de l'armée:
Et jamais pareille équipée
Chez moi ne fut un effet de la peur.

— C'est un effet de la prudence, dont un ordre de
1741. V. M. m'aurait guéri, si elle l'avait bien voulu.

Quoiqu'obéir soit un devoir
Que l'on fait avec répugnance,
Il ne l'est plus quand l'ordonnance
Sort de votre royal manoir.

de ce manoir que l'art qui l'a formé, que celui
qui l'habite, rendent un séjour délicieux, sur-tout
quand la foudre repose sous le lit, et que les grâces
occupent le fauteuil. Je me donne au maître du
Styx, si V. M. exige de moi des vers:

Jamais je n'ai fait de bons vers,
A peine fais-je écrire en prose:
Et tenter impossible chose,
C'est avoir l'esprit à l'envers

Elle est impossible pour moi; je me contente
d'avoir assez de connaissances pour goûter le plaisir
des vers, et pour envier le bonheur de ceux qui
en font de bons.

La maladie de la satire, que V. M. veut bien
m'imputer, est de toutes les maladies de l'esprit,
si c'en est une, celle que je crains le plus: elle
l'est à coup sûr dans un particulier.

Qui oserait avoir le cœur
De se livrer à la satire?
L'art séduisant de médire
N'est bon que pour un grand seigneur.

Je

Je ne demanderai pas ce talent au bon Dieu ;
 mais je lui demanderai le talent de la patience ,
 lorsque l'on est attaqué par plus fort que soi.

V. M. me fait toujours le reproche de ma mauvaise
 humeur : oserais-je dire qu'à cet égard V. M. est
 semblable à ce médecin qui souhaitait à son malade
 la fièvre , afin d'avoir le plaisir de la lui guérir ?
 Vous pouvez me guérir , Sire , en m'ordonnant
 d'aller au camp , pour me mettre à vos pieds , et
 vous assurer du respect profond avec lequel j'ai
 l'honneur d'être etc.

L E T T R E X L V I I I.

D U R O I.

Au camp de Grotkau , 5 mai.

DÉJA vous tremblez à Breslau ,
 Lorsque nous marchons à Grotkau ,
 Et les sièges et les batailles
 Vous attendrissent les entrailles.
 En un mot , paisible Jordan ,
 Jamais aucun lièvre en son gîte
 Ne s'apprête à courir si vite
 Que vous quand vous levez le camp.

Mais raisonnons , je vous en prie.
 Que devient donc en ce moment
 Cette grave philosophie
 Dont vous nous parlez si souvent ,
 Et ce stoïcisme insolent
 Qui vous fait mépriser la vie
 Quand le danger n'est pas présent ?

1741.

Le canon gronde, et son tonnerre
Ebranle le fond de la terre,
Il tombe une grêle de fer,
Le plomb vole et remplit tout l'air,
Et la mort qu'enfante la guerre,
Ouvre un gouffre tel qu'un enfer.
Il sort une flamme infernale
De cette gueule triomphale,
Qui porte la destruction.
Ici c'est le feu de Bellone,
Et plus bas le glaive moissonne
Sans pitié, sans compassion.

Tel qui dans le sein de la flamme,
De la mort, de mille dangers,
Garde la tranquillité d'ame
Egale aux objets étrangers,
Mérite en effet l'apostrophe
De vrai sage et de philosophie;
Les autres sont des imposteurs.

Voyez donc, Messieurs les auteurs,
Qu'elle est grande la différence
Du solide et de l'apparence;
Combien les dehors imposteurs
Sont différens de l'évidence?

Dans vos studieuses erreurs,
Au fond d'une bibliothèque,
Vous faites très-bien les docteurs,
De votre valeur intrinsèque
Le danger peut nous éclaircir;
Il paraît, on vous voit courir.
Nous plus forts d'esprit que ces sages,
Nous opposons à ces orages

Le flegme et l'intrépidité.
 Que tout périsse et se confonde,
 Que tout se bouleverse au monde,
 Rien n'ébranle ma fermeté.

1741.

C'est ainsi que d'un camp très-guerrier je prends
 la liberté de saluer votre sagesse. Le compliment
 que vous fait ma Muse, sent un peu son militaire;
 mais vous y trouverez du vrai, et je vous prie
 par parenthèse de vous souvenir que la vérité a
 toujours été ma maîtresse. Lorsque je me mêlerai
 de courtoisie, ma muse vous fera un compliment
 plus obligeant. En attendant, je vous prie de croire
 que je n'en suis ni plus ni moins

Votre admirateur et ami.

L E T T R E X L I X.

D E M. J O R D A N.

Breslau, 5 mai.

SIRE,

J'AI l'honneur de féliciter V. M. sur la prise de
 Brieg : sa campagne se finira, lorsqu'à peine les
 autres y entrent; rien de plus glorieux que tout
 cela aux armes de V. M. Dieu veuille seulement
 la conserver au milieu de toutes ses victoires!

J'ai reçu une lettre de Paris dans laquelle on
 m'a envoyé l'épithaphe de Rousseau, faite par lui-
 même, deux années avant sa mort.

De cet auteur noirci d'un crayon si malin,
 Passant, veux-tu savoir quel fut le caractère?
 Il avait pour amis, Tiron, Brumoi, Rollin,
 Pour ennemis Gacon, Pittaval et Voltaire.

Une nouvelle qui me surprend, c'est que M. de
 1741. Voltaire fait représenter son Mahomet à Lille; je
 regarde cela comme une espèce d'injure faite au
 théâtre de Paris. J'ai l'honneur d'être avec un
 profond respect etc.

L E T T R E L.

DU ROI.

Au camp de Molwitz, 6 mai.

J E vous écris de ce beau camp
 Où tout le danger qu'on y trouve
 Exerce la valeur, l'éprouve;
 Où mille Mirmidons de Mars,
 Autrement nommés les houlards,
 Viennent vingt fois dans la journée
 Nous souhaiter la bonne année;
 Où les bombes et la batterie
 Vers Brieg font un feu de furie.
 Or donc dans ce camp si terrible,
 Où tout semble annoncer la mort,
 Nous vivons tranquilles, paisibles:
 Tout ce qui reluit n'est pas or.

Vous voyez, Monsieur, par les belles choses
 que j'ai l'honneur de vous dire, qu'on peut prendre
 la peur à tort; c'est ce qu'on appelle être poltron
 en pure perte. Je m'étais flatté jusqu'ici, mais sans
 fondement, que j'aurais de vous une apparition
 béatifique; mais les dangers nous séparent si bien,

que je crains de ne vous pas posséder de sitôt. On débite que votre dernier voyage vous a causé de si grandes incommodités, que les médecins de Breslau ont été obligés d'user de tous les astringens possibles, pour arrêter les effets que votre grande prudence avait opérés sur votre tempérament. 1741.

Vous n'ignorez plus que la ville de Brieg s'est rendue; nous l'avons trouvée entourée de mines et de fougasses. Vous êtes bien heureux d'avoir évité l'assaut général, sans quoi à califourchon sur une bombe, on vous aurait vu arriver en paradis. Hélas! pauvre Jordan, qu'eût dit alors le bel Horace, votre bibliothèque, Margot de la plante etc.

Pour ne vous pas distraire plus long-temps de votre laborieuse étude, je finis une lettre que vous trouverez peut-être déjà trop longue, en vous assurant qu'une autre fois j'userai plus du *vertatur stylus*. Soyez persuadé que malgré tous les petits reproches que je viens de vous faire, on vous estime autant dans mon camp qu'on pourrait vous priser au Portique ou au Lycée, et que dans mon petit particulier, les qualités de l'ami effaceront les défauts du poltron. Adieu.

L E T T R E L I.

DE M. JORDAN.

Breslau, 8 mai.

SIRE,

J'AI reçu la lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer: c'est la première qui m'ait causé de la

1741. douleur. Je n'en ai pas l'obligation à ma mauvaise étoile.

Je n'ai quitté le camp que lorsque V. M. m'a ordonné de le quitter: si j'ai fait connaître quelque sentiment de crainte, c'est une preuve que j'ai été plus naturel que prudent: d'ailleurs à quoi m'aurait servi de cacher des faiblesses qui n'auraient pu échapper aux yeux clairvoyans de V. M., qui a la bonté de supporter les hommes tels qu'ils sont, et de conniver à mes défauts?

L'histoire du médecin de Breslau débitée à V. M. ferait fort jolie, si elle ne regardait pas un homme qui n'a de maladie que celle d'aimer trop le genre humain et de penser tristement.

Je n'attends que les ordres de V. M. pour me mettre à ses pieds, pour avouer ma faiblesse, et pour l'assurer du zèle et du respect profond avec lesquels j'ai l'honneur d'être etc.

LETTRE LII.

D U R O I.

9 mai.

*Au camp retranché de Molwitz,
Endroit où mortier, où baubitz;
Où canon, où fusil décharge,
Et d'où Jordan gagna le large.*

COMMENT! vous prenez gravement
Mes vers, mon épître volage?
Je vous connaissais autrement;
Vous me trompez, c'est grand dommage.

Le ton léger du badinage
Vous aurait-il paru mordant ?
Si l'esprit pèche , c'est l'usage ;
Mais pour le cœur est innocent.

1741.

C'est ainsi que je réponds à la très-sérieuse lettre que vous venez de m'écrire. Je ne suis pas aujourd'hui d'humeur assez atrabilaire pour m'affliger d'un malheur qui n'existe pas encore, et je plains votre esprit de tout mon cœur des tourmens inutiles qu'il vous cause.

C'est plutôt quelque vent malin ,
Qui s'arrêtant dans son chemin ,
Ou cheminant avec paresse ,
Dans votre corps fait le lutin ,
Et vous angoisse et vous oppresse.

Voilà ce qu'en dit la faculté ; c'est à votre garde-robe d'en décider , car je crois qu'en ces fortes d'affaires elle peut passer pour juge compétent.

Si vous ne jugez pas à propos de promener vos hypocondres , ni de vous crotter comme un barbet , vous ferez admirablement bien de rester à Breslau.

Je n'ai à vous parler depuis quelques jours que de pluie , de neige , de grêle et de mauvais temps ; il n'y a pas là de quoi vous mettre de bonne humeur ; mais j'y renonce , car je n'y réussirais pourtant pas.

Je suis , ni plus ni moins , un des plus zélés amis de M. Jordan. Adieu.

L E T T R E L I I I.

D E M. J O R D A N.

Breslau, 12 mai.

SIRE,

1741. J'AI reçu la jolie description de V. M. touchant Maupertuis ; son domestique partit hier , et ne doute point que son maître ne revienne à Breslau furement.

On ne parle ici que de la paix , que l'on assure prochaine ; je le souhaite plus que je ne l'espère. Les ennemis , à ce qu'on dit , fuient quand l'armée de V. M. fait mine de les approcher. On dit qu'ils l'ont fait à Strehlen.

La gazette de Leyde dit que le cheval de M. Maupertuis ayant pris le mors aux dents au milieu de la bataille , l'avait jeté dans l'armée ennemie.

Je ne fais ce que c'est que mauvaise humeur : j'en puis même alléguer une preuve ; j'ai pris la liberté d'envoyer à V. M. deux lettres dans lesquelles il y avait des vers : et je ne fais des vers que lorsque la joie ne me permet pas de raisonner.

J'entendis hier bon nombre de messes , par amusement , puisque je ne puis aller à l'église par dévotion : nous n'avons point ici de culte au rit réformé , et

Pour moi , comme une humble brebis ,

Sous la houlette je me range ;

Il ne faut aimer le change ,

Que des femmes et des habits.

Bayle , dans l'art. de Racan , à ce que je crois.

Ce qui me remplit de joie, c'est qu'on assure
 que V. M. se porte à présent à merveille, et que ^{1741.}
 les maux de tête sont dissipés.
 J'ai l'honneur etc.

L E T T R E L I V.

D U R O I.

Au camp de Molwitz, 13 mai.

NON, ces vers ne sont qu'empruntés,
 Cela ne s'appelle point rire ;
 Vos esprits n'étaient pas montés
 Pour plaisanter ni pour écrire.
 J'aime mieux vos vivacités
 Et votre mordante satire
 Que ces belles moralités
 Qu'un autre avant vous a pu dire.
 Vous êtes aimable et charmant,
 Dites ce que votre ame pense ;
 Il nous suffit de l'agrément
 Dont elle fera la dépense :
 Tout fera nouveau , naturel ,
 Assaisonné de ce bon sel
 Que produisit jadis Athènes ,
 Et que plus d'un savant par haine
 Masque des horreurs de son fiel.

Hélas ! quittez donc par sagesse
 Ce grave et froid raisonnement ,
 Ennuyeux assaisonnement
 De notre insipide vieillesse ,
 Et laissez au calculateur

1741.

Qui distingue, somme et argué ;
 Et qui flottant parmi l'erreur
 Croit qu'un chacun a la berlue ,
 L'avantage si peu flatteur
 De son algèbre qui le tue.
 N'oubliez donc pas qu'en effet
 Il faut profiter de la vie ,
 Que c'est là ma philosophie ,
 Comme ceci votre portrait.

En vérité, Monsieur d'un autre monde, pensez donc enfin que deux lettres joviales ne fussent pas pour convaincre la chrétienté de votre bonne humeur, et qu'il faut de la continuation à vos charmes. Puissiez-vous demeurer à Breslau tant que la peur vous y retient, puisse l'ennemi être aussi timide que vous, et moi avoir toujours l'avantage de votre amitié! Ce sont les vœux de celui qui a l'honneur d'être, très-prudent, très-grave, très-favantissime Jordan,

MONSIEUR,

De votre doctissime sapience

Le très-religieux admirateur.

LETTRE LV.

DU ROI

Au champ de Molwitz, 16 mai.

Pour le coup je vous reconnais,
 Et votre esprit se manifeste
 Par la façon légère et preste
 Dont vos aimables vers sont faits.

Que votre grande ame alarmée
Sans peur chemine vers l'armée;
Vous n'y trouverez sur ma foi
Aucun hafard, point d'embuscade,
Et très-paisiblement chez moi
Vous pourriez boire rasade.
Si cet appât insuffisant
N'est pas ce qui vous détermine,
Sachez qu'à Brieg on voit par cent
Des bouquins rongés de vermine,
Et de ces gros in-folio
Ornés de pédantesque mine,
De ces livres vraiment brutaux
Dont on vous casserait l'échine,
Et qui font le charme des sots.
Si tout ceci ne peut vous plaire,
Je vous garantis le plaisir
Que le long du jour à loisir
Vous n'aurez rien du tout à faire.
Tenez, je vous offre à l'encan
Tous les charmes de notre camp;
Car pour vous tenter par la gloire
Mes vers arriveraient trop tard,
Vous qui long-temps avez eu part
Au temple immortel de mémoire.

1741.

L E T T R E L V I.

D U R O I.

D'UN ton mélancolique et tant soit peu pleureur,
Grondant et de mauvaïse humeur,

1741.

Vous m'apprenez donc la nouvelle
 Que Maupertuis l'applatisseur
 S'en vient en Saxe à tire d'aile,
 Tout pâle et tranfi de frayeur.
 A peine réchappé de la griffe ennemie,
 Du fabre meurtrier des barbares houlards,
 Il abjure à jamais la vie
 Qu'il vient de mener par folie
 Avec les fiers enfans de Mars.
 Quel est, disaient-ils, quel peut être cet homme ?
 Un soldat dit, c'est un forcier,
 L'autre, il faudra donc l'écorcher,
 Un autre plus rusé le croit prêtre de Rome.
 Pardi, ne soyez pas surpris,
 Messieurs, je vous apprendrai pis :
 Il est géomètre, astronome.
 A Vienne, où tout esprit bouché,
 En lits de drap d'or est couché,
 Où la folle magnificence
 De pompons coiffe l'ignorance,
 Jugez s'il était bien venu.
 Allez Monsieur de la science,
 (Lui disait avec suffisance
 Un fat affectant l'ingénu,)
 En pays de nous inconnu.
 Tout après avec bienfiance
 Il lui donna du pied au cu.

Voilà l'histoire telle que vous deviez me la rapporter et telle qu'un homme très-désœuvré aurait dû l'habiller. Je ne fais ce que vous avez ; mais vos lettres deviennent plus tristes et plus noires de jour en jour. Je crois que si vous le pouviez, vous

voudriez communiquer à tout l'univers la tristesse et le chagrin inutile qui vous dévore. Croyez-moi, devenez raisonnable; grisez-vous, faites la débauche et soyez joyeux. Le comble de la folie dans le monde c'est la tristesse; soyez donc sage, aimez-moi un peu, et ne doutez point que je ne sois toujours votre très-joyeux serviteur.

1741.

L E T T R E L V I I .

D E M. J O R D A N .

26 mai.

S I R E ,

ON est ici extrêmement impatient d'apprendre des nouvelles sur la marche de l'armée de V. M. On dit que les ennemis se retirent à mesure que V. M. avance. On ne ferait pas mieux, quand je ferais à la tête du conseil Autrichien. Qui peut tenir contre l'ardeur guerrière des troupes de V. M.?

Il y a encore une nouvelle édition de l'anti-Machiavel, avec quantité de pièces justificatives, en faveur de M. de Voltaire. Voici une épigramme imprimée dans la Bibliothèque britannique sur l'éditeur de cet ouvrage.

Des auteurs' peu considérables
 Ont eu d'illustres éditeurs;
 Et les plus illustres auteurs,
 Des éditeurs très-misérables;
 L'éditeur et l'auteur sont aussi quelquefois
 Deux fots obscurs qu'unit leur goût pour les sonnettes;

rap-
 curait
 mais
 es de
 vous

Mais ici nous voyons le Prince des poètes
Editeur du prince des rois.

Dieu veuille ramener bientôt V. M. dans nos
quartiers!

J'ai l'honneur d'être, etc.

LET TRE LVIII. DU ROI.

Au champ de Grotkau, 1 juin.

— **S**EIGNEUR Jordan, Pœllnitz m'écrit qu'il men-
1741. voie des vers; pour moi je lui écrirai que je lui
envoie de l'argent. Je n'ai point reçu de poésie par
sa lettre, et il ne recevra aucune monnaie par la
mienne.

Tu ne me dis pas le mot du cher Césarion, et
tu ne me parles que de ton chien de libraire et de
son fichu livre.

Nous nous battons trois fois, livrerons quatre
affauts, et engagerons cent escarmouches; après
quoi tu me reverras, humble Gamaliel, aux pieds
de Paul Jordan, apprendre de toi la sagesse, et l'art
de la paix.

Adieu, cher ami. Ménage-toi; pense, je t'en
prie, à la part que prennent à ta santé les demoiselles du Werder et de la Ville-Neuve. Salut.

L E T T R E L I X.

1741.

DE M. JORDAN.

Breslau, 3 juin.

S I R E,

LA lettre qu'il a plu à V. M. de m'accorder, peut me garantir contre dix jours de tristesse. Vous savez guérir tous les maux, plus efficacement que le Roi de France ne guérit les écrouelles. M. le Baron ne manquera pas de vous envoyer les vers; il y est doublement intéressé. Césarion est arrivé à Berlin en bonne santé; il a fait le voyage en quatre jours: on va toujours vite, quand on va où la tranquillité règne; c'est ce que j'écris à M. de Kayserling, lui qui regarde comme un malheur de ne pas voir de ses yeux les effets tristes de la guerre.

La lettre de V. M. me fait frémir: trois batailles, quatre assauts, cent escarmouches, ne font pas trembler Jordan, mais ils épouvanteraient le Diable.

Vous aimez le bruyant tumulte

De Bellope & du champ de Mars;

Quoiqu'à ses traits toujours en butte,

Vous n'aimez que ses étendards.

Les dons précieux de Minerve,

Et les biens sacrés de Cérès,

Tout ce bonheur ne se réserve

Qu'aux chers ministres de la paix.

V. M. me fait bien de l'honneur, ou plutôt elle se moque bien de moi, en me parlant de Gamaliel

— qui étudie l'art de la paix. Que je suis heureux
 1741. quand V. M. est à Berlin, ou à Rheinsberg ! Je
 partage mon temps entre le plaisir de servir V. M.,
 et celui du loisir agréable de ma retraite.

Là, tranquille en ma retraite
 J'attends les décrets du Destin ;
 Ma joie n'est point inquiète
 Entre Bacchus & ma catin.

Il n'y a que le besoin des hôpitaux et de la
 conférence qui fait que je pense à Berlin.

L'hôpital de la charité,
 Humblement Jordan vous demande,
 Qui n'est d'aucune utilité
 Partout où Bellone commande.

Conquérant de la Silésie,
 Prince guerrier, quoique benin,
 Je vous conjure & vous supplie
 De m'envoyer vite à Berlin.

Tout m'attriste en cette contrée :
 L'on n'y boit que de mauvais vin,
 L'on n'y voit que fille infectée.
 Que ne puis-je aller à Berlin !

L'on ne parle ici que de guerre
 Et le soir & dès le matin ;
 Mars est le Dieu qu'on y révère.
 Que ne puis-je aller à Berlin !

Le bruit du canon me réveille
 Le cri du soldat inhumain
 Ne permet pas que je sommeille,
 Que ne puis-je aller à Berlin !

Ce qui m'engage à demander cette grâce à V. M., ———
c'est qu'on assure ici la paix comme une chose cer- 1741.
taine. Cela me fait tourner la cervelle de joie ; je
veux célébrer ce beau jour dans l'endroit où je brille
le plus , dans ma bibliothèque , où mes livres ne
disent mot , et écoutent mes pauvretés , et on
assure que dans peu Berlin aura le bonheur de
voir V. M.

J'ai l'honneur d'être , etc.

L E T T R E L X.

D U R O I

Sans date.

E S T - il permis de m'écrire religion pour me
persuader de vous laisser aller à Berlin ? Ne devez-
vous pas mourir de honte de votre impatience en-
fantine pour partir ? Vous viendrez ici , s'il vous
plaît , pour en faire amende honorable en plein
champ , et vous me fléchirez plutôt par la pitié
que me fera votre poltronnerie que par l'attachement
que vous avez pour Messire Jean Calvin. Mes vers
ne seront pas de votre goût assurément , parce qu'ils
sont hardis et vrais : mais je m'en console , parce
que j'en suis content , et que vous pouvez les con-
server comme étant ma confession de foi.

Mandez-moi , je vous prie , s'il est vrai que la
paix est conclue , si les troupes prussiennes resteront
ici , ou si l'on parle de bataille , en un mot ba-
vardez un peu.

L E T T R E L X I.

D U R O I.

Au camp de Freyvalde, 13 Juin.

1741.

V I F, ou plutôt fort pétulant,
 Vous voulez donc, mon cher Jordan,
 Quitter les champs de Silésie ?
 Quel peut être dans votre plan
 La raison qui vous y convie ?
 Vous êtes trop bon courtifan
 Pour me dire de votre vie
 Que c'est chez nous où l'on s'ennuie ;
 Mais rempli de sincérité,
 Charmant Jordan, je vous en prie,
 Dites ici la vérité.
 N'est-ce pas la bibliothèque
 Dont l'attrait puissant & vanté,
 Le bel Horace ou le Sénèque,
 Ou peut-être quelque beauté,
 Dont l'enchantement vous attire ?
 Et lorsque votre cœur soupire,
 Trop sensible à la volupté,
 Ce vous est trop peu que d'écrire.
 Car après tout, votre hôpital,
 Rempli d'extravagans qu'on lie,
 Sinistre & funeste arsenal
 Des misères de notre vie,
 Ce lieu si triste & si fatal
 Ne vaut pas notre compagnie.
 Ce n'est que la légèreté

Des Français, engeance frivole,
Suprême & despotique idole,
Votre unique Divinité,
Dont les charmes & l'inconstance
Vous font penser que dans l'absence
Git toute la prospérité.
J'ai cru, moi, dans mon innocence
Que dans l'art de la jouissance
Se trouvait la félicité.
Jordan, j'apprends à te connaître :
Si tu logeais au paradis,
Pour mieux trouver le vrai bien-être,
Par changement tu voudrais être
Dans l'enfer auprès des maudits.

1741.

Voilà tout ce que j'ai à vous dire en vers ; ce que je vous écris en prose n'est pas moins vrai, et j'ose vous assurer qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver un endroit où vous seriez d'accord de vous tenir en repos. Nous partirons dans peu de notre camp pour aller à Strehlen ; il ne s'agit ici d'ailleurs que d'affaires de housfards.

Adieu, cher Jordan. Mes respects au Portique, au Lycée. Ma philosophie est la très-humble servante de la vôtre, comme je suis moi votre très-humble serviteur.

L E T T R E L X I I

D E M. J O R D A N.

Breslau, 17 Juin,

S I R E,

1741.

J'AI reçu vos aimables vers
 Écrits de façon très-normande :
 Que Dieu m'accable de revers,
 Si je fais ce qu'on y commande !

Je puis assurer à V. M. que j'ignore si elle m'ordonne d'aller à Berlin ou de rester à Breslau :

A quoi donc nous sert la critique ?
 Nous rend-elle moins incertains,
 Puisque l'esprit académique
 Toujours nous offre deux chemins ?

Ce n'est pas le premier chagrin que m'a causé le pyrrhonisme. Une dose de la philosophie dogmatique m'aurait d'abord déterminé : mon penchant pour la secte de l'académie, la crainte de manquer à mon devoir, tout cela me rend indéterminé. La jérémiade envoyée il y a cinq ou six jours dissipera peut-être ces doutes.

Car en bonne foi de chrétien
 Je ne puis séjourner en ville
 Où le culte calvinien
 Est rejeté comme acte de Sibylle.

Je n'ai jamais été courtisan ; vous n'avez pas besoin de cette engeance, qui déguise perpétuellement

la vérité, et on ose la dire devant V. M. Pourquoi ne
la dirais je pas ? Je m'ennuie à Breslau, puisque je ^{1741.}
n'y puis faire ma cour à V. M., et que je n'y ai
point ma bibliothèque, où

Je goûte la tranquillité,
Reposant dans le sein des Muses;
Mon bel Horace à mon côté
M'engage à mépriser les ruses
Du monde, & de sa vanité.

Les Français sont inconstans, cela est vrai: ils le
sont par légèreté, j'ai assez d'esprit pour l'être par
volupté. Je ne le suis jamais en amitié.

Je ne suis jamais inconstant
A l'égard d'une aimable belle:
Dès qu'un mérite est éminent,
On cesse alors d'être infidelle.

Ce n'est pas tout: oserais-je demander à V. M.
une grâce ?

Très-humblement je vous supplie,
Conquérant de la Silésie,
De me donner un billet à *Vorspann*,
Pour que je puisse en ménageant
Conserver ma bourse garnie,
Et la garantir d'été.

J'ai l'honneur d'être, etc.

P. S. On ne parle ici que de paix,
On croit y voir finir la guerre,
Et tout prospérer à souhaits,
Sous Frédéric que le monde vénère.

L E T T R E L X I I I.

DE M. JORDAN.

Breslau, 19 Juin.

SIRE,

1741. J'AI honte d'accabler V. M. par la fréquence de mes lettres, et de mes vers, qui doivent paraître à vos yeux ce que paraît un portrait de barbouilleur aux yeux de Pefne.

Ce n'est que mon oisiveté
Qui produit tout ce bavardage,
C'est trop de témérité,
Que de rimer à mon âge.

Ce qui me passe, c'est la bonté des vers que V. M. compose, dans un temps où elle se promène par toute la Silésie avec son armée, et y porte la terreur.

Les neuf sœurs du sacré vallon,
Exalteront par des chants d'allégresse
Les nobles faits du germain Apollon,
Qu'eût adoré la respectable Grèce.

Je remercie très-humblement V. M. de la gracieuse permission qu'elle a bien voulu me donner d'aller voir ma chère bibliothèque, qui fait le plus réel bonheur de ma vie.

Chacun est heureux à sa guise :
Victorieux en province conquise,
Votre bonheur est solide & parfait ;
Le mien était ici très-imparfait ,

Puisque j'étais en entière disette
De livres, vin⁷, & de saine fillette.
Votre bonheur est sous vos étendards;
Je suis heureux, puisque je pars.

1741.

Le bonheur dépend de l'idée qu'on s'en forme.
Je suis fortement embarrassé sur la nature de mon
bonheur. Je le cherche dans l'étude, quoique la
réflexion nous rende souvent malheureux, et que
la distraction nous divertisse et nous égaye. Tous
les hommes se ressemblent; ceux qui pourraient être
fort heureux, s'appliquent à ne pas l'être.

Un quidam l'autre jour fortement soutenait
Que le bonheur était très-volontaire,
Que qui fortement le voulait,
Pouvait par son esprit au malheur se soustraire;
Je répondis à cela vivement,
Que les esprits sont de trempe diverse;
C'est œuvre de tempérament,
Quand on se rit de la détresse.
Mais ce qui beaucoup surprenait,
C'est que tel qui pouvait rendre sa vie heureuse,
Au lieu de cela s'appliquait
A se la rendre malheureuse.

Dieu ramène bientôt V. M. dans le sein de sa
capitale! Un bonheur sur lequel mon pyrrhonisme
ne saurait mordre, c'est celui d'être avec un entier
dévouement et un respect profond, etc.

L E T T R E L X I V .

D U R O I .

1 Juillet.

1741.

D'UN brin de raison , dans ce camp ,
 Qui ne vaut pas un fol la livre ,
 Ce sot monde s'applaudit tant ,
 Que pour l'être moins il s'enivre.
 Le sage & libertin Jordan
 Veut cette épigramme en présent.
 Quelle distraction extrême !
 Car il oublie en ce moment
 Qu'il en est le fujet lui-même.

L E T T R E L X V .

D U R O I .

Fait au camp de Strehlen , 12 Août.

LORSQUE les bleds fauchés la cohorte ennemie
 Essayera quelque hafard ,
 Tu peux , pour assurer ta vie ,
 Éviter l'ennemi , te soustraire aux houxards
 Dans les murs de Breslau , centre de Silésie ;
 Mais tant que le farouche Mars
 Exaltera notre furie ,
 Tranquille en ta philosophie
 Tu peux compter que mes égards
 Pour ta docte poltronnerie
 Te sauveront chez les beaux arts ,
 Avant que le péril et la peur t'y convie .

L E T T R E L X V I.

DE M. JORDAN.

Berlin, 12 Août.

SIRE,

VOICI des vers irréguliers, faits fort irrégulièrement, par un homme qui n'a jamais été régulier. ——— 1741.
Envisagez-les comme ces bordures dans le goût de Barroc, qui ont eu cependant l'avantage de vous plaire. J'ai une envie démesurée de voir vos troupes monter la garde sur le marché de Breslau, de la boutique d'un libraire nommé Korn; vous ne sauriez, Sire, refuser cette consolation à Siméon, qui veut voir le salut, non d'Israël, mais de l'Allemagne. Les troupes de V. M. ont acquis à très-juste titre cette prérogative.

Je pourrais alléguer à V. M. des raisons de fanté; elle est si délicate, que je ne puis en jouir que par de fréquens hommages, toujours involontaires, rendus à la faculté. Il y a six mois que j'eus la témérité de les refuser; mais la nécessité m'y force présentement.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE LXVII.
DE M. JORDAN.

Breslau, 19 Août

SIRE,

1741. **J**E suis arrivé à Breslau, que j'ai vue avec grande joie, ornée et parée par vos belles troupes. Les filles y regardent voluptueusement les soldats de V. M.

Je n'en suis point du tout surpris,
Ils donnent de l'amour par l'air & par la taille,
Hercules dans un jour où vous donnez bataille,
Hercules en vigueur dans l'île de Cypris.

On se dit ici à l'oreille que V. M. est sur le point de conclure une alliance avec la France; je n'en fais rien; une chose fais-je bien sûrement, c'est que le voyage imprévu de M. de Valory donne de la tablature à tous les ministres: comme une comète à vaste queue en donne à Messieurs les astronomes.

On prétend qu'en moins de trois jours il y aura une bataille: j'ai peur de ce mot, comme les Romains en avaient de ceux qui expriment la mort:

Je n'aime point ce qui détruit,
J'aime bien ce qui multiplie;
Un combat peut priver votre corps de la vie
Que l'amour pour nous a construit.

C'est une obligation que votre pays a à l'amour, et il y a, j'ose le dire, de l'ingratitude à ne pas le conserver.

On attendait ici V. M., il y a quelques jours. —
 Monsieur de Bulau a quitté pour cela l'hôtel qu'il ^{1741.}
 occupait. Vous ferez reçu ici comme les Juifs rece-
 vraient le Messie, s'il jugeait à propos de venir.
 J'ai l'honneur, etc.

L E T T R E L X V I I I .

D U R O I .

Au camp de Reichenbach, 30 Août.

VOUS nous croyez dans ces combats
 Que votre valeur n'aime pas,
 Et vous pensez que notre armée,
 Dans son courroux trop animée,
 Disperse dans ces champs épars
 L'Autrichien et ses hounfards.
 Tout doucement, Monsieur le sage,
 Sachez qu'on fait cent argumens
 Plutôt qu'on ne gagne avantage
 Sur des ennemis vigilans.
 Attendez donc pour voir éclore
 Ce beau soleil de notre aurore
 Que nous favorisent les vents.
 Tout pilote pour faire voile
 Guette les plus heureux momens,
 Que le secours des élémens
 Le seconde en enfant la toile.

Ce sont ces momens favorables que nous attendons
 pour ne point manquer notre coup. Je tiens nos arran-
 gemens presque certains, et je présume qu'en jouant
 à jeu sûr, on ne m'en saura pas plus mauvais gré.

1741. Nous avons ici le plus beau camp de la Silésie; cela forme le plus superbe payfage du monde, dont la belle et nombreuse armée qui y campe ne fait pas le moindre ornement.

Adieu, ami Jordan. Faites mes complimens à la philosophie, et dites-lui que j'espère de la revoir au quartier d'hiver. Je vous prie de dire aux belles-lettres que c'est là le rendez-vous que je leur donne, et que pour avoir suspendu leur commerce pour un temps, je ne prétends pas le finir, mais le reprendre avec plus de goût et de plaisir lorsque la campagne sera terminée.

Je suis de ta candeur, de ton savoir, de ta philosophie, et sur-tout de ton bon commerce

Le grand admirateur et ami.

LETTRE LXIX.

D E M. J O R D A N.

Breslau, 30 Août.

SIRE,

ROBINSON arriva hier; il surprit par son arrivée les grands et les petits de la ville: les idées de paix se réveillent. Ce qui me charme, c'est que tout cela contribue à la gloire de V. M.

Ce redouté Roi prussien

Fait le rôle d'une coquette:

Tous aspirent à la conquête

Et lui ne se gêne pour rien.

Le Français a l'air un peu capot, mais mordant; le Milord est gai, le Hollandais enrage, et dit que ce voyage est fait inutilement, que l'heureux négociateur n'a que des pauvretés à proposer. Pœllnitz était hier aux prises avec le Hanovrien; ce dernier difait le Roi mon maître paraîtra bientôt dans toute sa gloire; l'autre d'un air caustique riposte: ce sera apparemment quand il ira à l'autre monde pour juger les morts. 1741.

On dit qu'il y a six cents housfards qui battent l'estrade entre Breslau et Neumarck: je n'irai pas à coup sûr m'éclaircir du fait.

Dieu veuille conserver V. M.!

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE LXX.

D U R O I.

Au camp de Reichenbach, 2 Septembre,

QUAND le grand négociateur
De l'anglicane politique
Sera plus penaud qu'un fondeur,
Renvoyé sans avoir étalé sa boutique
Au défunt viennois Empereur,
Lors dans ma lanterne magique
L'Anglais connaîtra son erreur:
D'abord se confessant, prenant le viatique,
Le sublime médiateur,
Renonçant en Europe à toute sa grandeur,
Rendra son ame en Jamaïque,
Et de notre législateur
Deviendra paisible Cacique.

1741. C'est une prophétie que j'ai trouvée dans les
centuries de Nostradamus; je vous la donne pour
ce qu'elle me coûte, s'entend pour une réponse de
votre part, qui ne laissera pas d'être charmante; elle
me payera au double de la dépense que j'ai faite,
et elle me payera au centuple, si vous m'y donnez
des assurances de m'aimer toujours. Adieu. Envoyez
l'incluse à Voltaire.

L E T T R E L X X I.

D E M. J O R D A N.

Breslau, 2 Septembre.

S I R E,

Vos vers sont charmans. Je ne saurais assez les
lire. Ils ne se ressentent pas de la facilité avec la-
quelle vous les faites.

On ne parle ici que du beau rôle que vous jouez:
on assure que le Saxon vient demander en grâce à
V. M. qu'il puisse contribuer en quelque chose à la
gloire de votre maison;

Le très-fin ministre Bulau,
Avec un air soumis que l'humilité donne,
Vient vous offrir comme un cadeau
Tout le pouvoir de sa couronne.

Je me flatte que V. M. voudra bien lui accorder
cette glorieuse prérogative.

Je bénis Dieu, et je rends grâces aux soins de
V. M. de ce que les affaires vont si bien. A l'abri
de vos ailes, je dors aussi tranquillement que je

le ferais, si j'étais maître du palladium. Les Berlinoises craignent une seconde bataille : pour moi je ne la crains plus, parce que je suis assuré de la victoire ; et si j'étais à portée de faire le Jean Baptiste à ces bonnes gens, je les exhorterais à s'en fier entièrement à leur Messie.

1741.

Je suis fort tranquille et content,
Frédéric est comblé de gloire ;
Il met à profit sa victoire
Et son politique talent.

Cependant V. M. ne se lève pas si matin que le Roi d'Angleterre, qui sue sang et eau pour ne rien faire.

Le monarque anglais tous les jours
Se lève au point du jour, pour ne faire qu'eau claire ;
Tandis que le prussien n'interrompt point le cours
De ses exploits guerriers, pour écrire à Voltaire.

Les Muses feront toutes glorieuses de voir que V. M. veut bien ne les pas oublier. Quand je ferai au milieu de mes livres, je ne manquerai pas de leur dire ce que V. M. m'ordonne :

Le Roi, votre Dieu tutélaire,
Ne regarde son ami Mars
Que comme un ami nécessaire,
Pour lequel il faut des égards.
Mais pour vous, filles du Permesse,
Il vous caresse par plaisir ;
Les amusemens du loisir,
Marchent avec lui sans cesse.
J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE LXXII.

DE M. JORDAN.

Breslau, 4 Septembre.

SIRE,

1741. J'AI reçu vos vers admirables, et ceux dont vous honorez Voltaire, que j'ai d'abord fait partir.

Oui, ces beaux vers dont le sens prophétique
De Robinson nous fixe le destin,
Son maître et lui se trémoussent en vain
Pour nous montrer leur peu de politique.

V. M. fait parler à Nostradamus un langage bien spirituel, qu'on ne trouve pas dans les ouvrages que tout le monde lit, et qu'on n'entend point.

La manière ironique dont il plaît à V. M. d'apostropher mon pauvre petit esprit, n'est-elle pas anti-morale?

Quoi! j'aurais tout l'esprit qu'on trouve en Silésie?
C'est de moi joliment se ficher de bon cœur:
Moi, qui n'aurai, pour mon malheur
Jamais qu'un filet de génie:

comme le beau-parleur dit, en parlant d'une fauce,
un filet de vinaigre.

Votre esprit est comme un torrent,
Qui s'étend et qui tout embrasse,
Et rien ne peut lui faire face,
Qu'il ne le renverse à l'instant.

Je

Je n'ai de l'esprit que ce qu'il faut de goût à un honnête homme pour distinguer quel est le bon vin de Champagne. C'est tout ce qu'il m'en faut. Je suis d'ailleurs à présent comme un économe qui ne sème point ses terres faute de grain. V. M. est sur le point d'entrer en Bohême, et mon magasin d'esprit est à Berlin. 1741.

On dit que la Lune ne luit
Que par secours de lumière empruntée;
Otez-lui le soleil, elle est ce qu'est la nuit,
Et l'on voit sa splendeur tout à coup éclipée.

V. M. donne de la tablature à tous les politiques. Les partisans de la Reine de Hongrie cherchent sur le visage du Ministre saxon les effets de son voyage à l'armée. Il est fort pour l'artifice

On ne peut découvrir en rien
Ce qui se passe dans son ame;
Car toujours un égal maintien
Cache adroitement ce qu'il trame:
Ce maintien, jamais inégal,
Est, dit-on, aussi nécessaire
Que jugement au sieur Voltaire,
Qu'œil de Jordan à l'hôpital.

Je demande en grâce à V. M. une œuvre de sur-rérogation, c'est la continuation de ses bonnes grâces que je tâcherai de mériter. J'ai l'honneur d'être, etc,

LETTRE LXXIII.

1741.

DU ROI.

Au camp de Reichenbach, 7 Septembre

A MI, demain nous décampons;
Ni tous les saints, ni le grand diable,
Ne savent point où nous allons;
Mais vous, mon confident aimable,
Je vous apprends que nous ferons
Dans peu le siège désirable
Du fort de Neifs que nous prendrons.

Si la voix de la renommée
Vous informe dans vos cantons
Que notre florissante armée
Vainquit aux champs filéiens
Ces orgueilleux Autrichiens,
Que votre grande ame alarmée
Ne craigne pas pour mes destins.

Quiconque enchaîne la victoire,
Doit en en poursuivant le cours
Sans peur sacrifier ses jours
Au laurier brillant de la gloire.
Si du fort l'éternelle loi
Précipite dans la nuit noire

L'ombre de votre ami, l'ombre de votre Roi,
Qu'au moins le souvenir de cette ombre légère
Long-temps après ma mort vous soit récente et chère.

Je vais faire divorce pendant quelques jours avec
les Muses; mais comme ce que nous allons faire à
présent achève de nous assurer la tranquillité en Silésie,

et que cette opération sert de base à nos quartiers d'hiver, j'en ai la réussite extrêmement à cœur. 1741.

Adieu, cher Jordan. Ne m'oublie pas, et sois bien persuadé de l'amitié que je conserverai toute ma vie pour Messire Charles Etienne. Ainsi soit-il.

L E T T R E L X X I V.

D U R O I.

Au camp de la Neifs, 15 Septembre

DE Neifs, Jordan, je vous écris
 Que ce projet qu'enfanta ma prudence,
 Ami, n'a pas mieux réussi
 Que le rocher qui fit une souris.
 Vous connaissez la lente suffisance
 De ce Mentor à qui dans mon enfance
 Le soin de mes jours fut commis;
 Par sa flegmatique indolence
 Neuperg avec nos ennemis
 Ont prévenu l'instant d'être surpris.
 Malgré ce contre-temps funeste,
 Je poursuis mes premiers desseins:
 Vienne dans peu, doit jouer de son reste,
 J'en ai mêlé les cartes de mes mains,
 Et dans ce mois où la feuille fanée
 Annonce la fin de l'année,
 Mars ramenant la douce paix
 Dont la campagne fortunée
 De Berlin fait le centre des attrait,
 Nous goûterons l'heureuse destinée
 De gens sans guerre et sans procès.

1741. Nous sommes ici vis-à-vis de l'ennemi et très-près les uns des autres. Neuperg n'ose..... devant nous, sans craindre que nous ne l'entendions, de sorte que la bataille est plus vraisemblable que jamais. Nous avons le plus beau camp du monde, et ces deux armées qu'on apperçoit d'un coup d'œil, semblent deux furieux lions couchés tranquillement chacun dans leur repaire.

Ecrivez-moi souvent, et foyez persuadé que l'amitié que j'ai pour vous est inviolable. Adieu.

L E T T R E L X X V.

D U R O I.

Au camp de la Neisse, 17 Septembre.

PETIT Parthe toujours poltron,
 Qui ne savez que par la fuite
 Vous dégager de la poursuite
 De l'amour séduisant et du houpard fripon,
 Normand dans vos discours, sur-tout lorsqu'à la lutte
 Deux jouteurs d'argumens échauffent la dispute;
 Vous ne dites ni oui ni non,
 Quand vous craignez qu'on vous réfute:
 Vos adroites raisons que vous jugez en butte
 A de bien plus forts argumens,
 S'échappent comme des serpens.

Ce sont les avantages que vous procure l'Académie, qui combat en cédant et qui n'affirme rien.

Votre requête est très-jolie, mais peu acceptable, d'autant plus que je me flatte de vous voir ici dans

peu de jours en toute fureté, lorsque nous ferons
le siège de Neisse et que Neuperg aura décampé. 1741.

Mes complimens à Pœllnitz. Dites à Voltaire
que s'il n'avait rien à faire à Bruxelles, il me ferait
plaisir de venir en Novembre ou Décembre à Berlin.
Marquez la même chose à Maupertuis. Adieu, *Jor-*
dan Tindaline. Aime-moi toujours et sois persuadé
que *ego sum totus tuus*. Vale.

L E T T R E L X X V I.

DE M. JORDAN.

Breslau, 18 Septembre.

SIRE,

NE vous plaignez pas de ce que le projet de Neisse
n'a pas réussi: tout le monde fait que ce n'est pas
la faute de V. M.; l'action dont parle le public, re-
lève cette ombre du magnifique tableau de la guerre
de Silésie.

Quoi! votre illustre Majesté

Va de sang froid, armée de courage,

Brûler un magasin tout rempli de fourrage,

Aux yeux de l'ennemi planté!

On s'est dit même à l'oreille que V. M. était
légèrement blessée au bras; un homme a osé assurer
qu'il l'avait vu en écharpe.

Ce bras que votre peuple adore,

Et sous lequel on vit en fureté,

Que l'ennemi redoute encore,

Que le public a justement vanté

H 3

1741. Cette nouvelle me fit beaucoup de peine : mon imagination triste ne pouvait se résoudre à la croire fautive ; car , à parler naturellement à V. M. ,

Ce bras est un palladion
Que bien humblement je révere :
Ma foi , de tout je désespere
S'il reste dans l'inaction.

V. M. fait un magnifique portrait du plaisir que l'on goûtera à Berlin à l'abri de cette paix qu'elle voudra bien accorder à l'Europe, qu'il en prie. Quand verrai-je ce salut de mes yeux ?

M. Poellnitz voudrait être franc-maçon : V. M. veut-elle permettre qu'il le soit ?

Voici une lettre qui ne fera bonne qu'autant qu'elle aura le bonheur d'amuser V. M.

C'est là le fruit de mon oisiveté,
Ce ne l'est point de mon indifférence :
Des stoïques rigueurs nullement entêté,
Je goûte le plaisir comme un être qui pense.

Pour être indifférent il faudrait ne pas penser. Descartes a dit pédamment : je pense , donc je suis ; pour moi j'aurais dit : je goûte le plaisir , donc je pense. Une indifférence que j'ambitionne , c'est celle qui me porterait à ne plus faire de vers.

Sire , je n'ai que poésie en tête ,
Et mauvais vers coûtent autant que bons
A ceux qui d'Apollon n'ont pas reçu des dons :
Vous et l'amour m'avez rendu poète.

Je fais à l'égard des vers ce que fait Petrini à l'égard du violon. Je ne suis pas assez aveugle pour

ne pas sentir que je suis poëte comme je suis soldat. 1741.
Je me dédommage du malheur que j'ai de ne pouvoir me vanter de ces distinctions, par le bonheur que j'ai, (bonheur contre lequel l'indifférence ne tient point) d'être avec un très-profond respect, etc.

L E T T R E L X X V I I .

D U R O I .

24 Septembre.

*D*OMINE, j'envoie à ta doctorale science une très-badine lettre pour Gresset, que je te charge de lui envoyer, de copier, de critiquer et de parapher. Si tu trouves cette lettre jolie, envoies-en une copie comme en ton nom à Voltaire.

Adieu. J'ai beaucoup à faire aujourd'hui. Une autre fois ma lettre sera plus longue, et par conséquent t'ennuiera davantage. Fais bavarder Pœllnitz.

L E T T R E L X X V I I I .

D E M. J O R D A N .

Breslau, 24 Septembre.

S I R E ,

M. Algarotti est arrivé avec le Ministre de Russie, qui est gai et content :

Car il est tout glorieux
Des faits prussiens qui décorent gazette,

1741.

Et il ressemble à la trompette
Qu'au jugement on entendra des cieux.

Le pauvre Suédois est triste et capot, quelques efforts qu'il fasse pour cacher sa tristesse par un extérieur composé : il fait cependant espérer une chance plus heureuse.

Le fort d'ailleurs est journalier :
Il n'en est pas chez nous de même ;
Puisque dans tout exploit guerrier ,
Le soldat sent le prix de sa valeur extrême.

On assure comme un fait positif la prise de Linz, on ajoute même que l'armée française va à grands pas faire le siège de Vienne, pendant que vous ferez celui de Neisse : Dieu veuille qu'il soit bientôt fait, pour que V. M. puisse goûter, après tant d'exploits guerriers qui vous font, Sire, si glorieux, la tranquillité et le repos !

Vous goûterez les plaisirs d'une paix,
Que vous procurez à la terre :
Jupin quittait par fois son glaive & son tonnerre,
Pour goûter du plaisir les séduisans attrails.

J'écris aujourd'hui à Voltaire et à Maupertuis, suivant l'ordre de V. M.

Frédéric, Maupertuis, Voltaire,
Ces beaux esprits ingénieux,
Nous feront goûter sur la terre
Des plaisirs enviés des Dieux.

C'est pour moi de l'ambrosie que des discours tels que ceux que j'ai eu l'honneur d'entendre quelquefois prononcer à ces trois têtes penfantes.

A l'imitation des poètes du siècle passé, j'ai choisi une maîtresse à laquelle je puisse quelquefois adresser des vers, ne pouvant lui présenter autre chose. Je ne fais si V. M. sera contente de cette petite pièce sur l'accord du cœur et de l'esprit. 1741.

L'esprit n'a sur le cœur qu'un très-faible pouvoir,
Et le cœur tient l'esprit toujours en esclavage:
L'esprit prescrit au cœur un austère devoir,
Mais le cœur prend, Iris, le plaisir en partage.
Voulez-vous sur l'amour fonder votre bonheur?
Usez dans votre choix d'une sage prudence,
Ne confiez le bien de votre tendre cœur,
Qu'à celui des amans qui réfléchit, qui pense.
Qui pourrait condamner semblable liaison?
Ma raison fut toujours sensible à la tendresse;
Mon cœur vous aime, Iris, puisqu'il vous le confesse,
Et mon esprit convient que mon cœur a raison.

Ce n'est pas seulement en amour que mon cœur
et mon esprit s'accordent, quelque brouillés qu'ils
soient quelque fois.

Mon cœur est charmé de servir
Un Roi que mon esprit admire:
Tous deux ressentent le plaisir
De son aimable et doux empire;

Car j'ai l'honneur et l'avantage d'être, etc.

L E T T R E L X X I X.

D E M. J O R D A N.

Breslau, 6 Octobre.

SIRE,

— **L**A ville fourmille de nouvelles que je crois fausses. 1741. Il semble que l'espérance de la paix tombe, et qu'on n'y veut plus penser. On assure que l'armée de V. M. vient se camper vers Brieg, dans l'ancien camp. On a écrit de Neisse que la ville était ouverte aux deux partis, et que le magistrat avait donné une somme très-considérable pour obtenir cette espèce de neutralité. Cette nouvelle, toute ridicule qu'elle est, s'accrédite. On flatte le public du bonheur de voir V. M. à Breslau le 20 de ce mois; et les Etats s'y assembleront deux jours après pour l'hommage. On prétend que la chose est impossible: 1°. parce que ceux qui sont dans la haute Silésie ne peuvent venir, quelque bonne volonté qu'ils aient, sans courir de grands risques; 2°. parce qu'on ne laisse pas assez de temps à plusieurs vassaux pour recevoir les pleins pouvoirs de leurs chefs respectifs.

On m'a assuré que la belle armée de V. M. entrerait dans les quartiers d'hiver le 19, et que le premier de Novembre toute la Cour ferait à Berlin.

J'ai écrit à Voltaire et à Maupertuis, comme V. M. me l'a ordonné.

La pauvre Madame de Rocoules est morte: c'est une lumière qui s'est éteinte faute d'huile.

On dit la Reine de Hongrie entièrement brouillée avec son époux. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE LXXX.

DE M. JORDAN.

Breslau , 11 Octobre.

SIRE,

MILORD Hinford arriva hier, pour la consolation des politiques; il a apporté deux nouvelles: l'une que l'armée de Neuperg était en meilleur état qu'on ne le croyait: l'autre qu'il attendait que l'armée de V. M. entrât dans les quartiers d'hiver pour en faire autant. 1741.

La gazette de Cologne, du 6 Octobre, dit: " que le bruit est général à Dusseldorf, que la grande affaire de Juliers et de Bergue est entièrement ajustée en faveur du Prince et des Princes de Sulzbach, le Roi de Prusse ayant, dit-on, renoncé à ses prétentions, moyennant un équivalent qu'on lui procure ailleurs. "

Le public de Breslau est impatient de voir arriver V. M. pour l'hommage. Ils ont la démangeaison des illuminations: ils se flattent qu'on le leur ordonnera.

Thiriot m'a écrit de Paris, et me parle de la mort du pauvre Rollin.

Ci-gît le très-bigot Rollin,
Qui quitta les plaisirs de l'être
Et ce qu'on a de plus certain,
Pour l'espoir d'un très-grand peut-être.

J'ai l'honneur d'être, etc.

L E T T R E L X X X I.

D E M. J O R D A N.

Breslau, 12 Octobre.

SIRE,

1741. **L**E long séjour que le Ministre d'Angleterre fait à Neisse, fait tourner la tête aux politiques; les uns disent qu'il y est malade, et les autres qu'il y négocie.

Il va paraître, à ce qu'on dit, une histoire critique de la ville de Breslau, composée par un jeune officier, qui, dit-on, en est fort mécontent, sur-tout des dames, dont il se plaint. L'ouvrage est en français, on en a même vu des feuilles, qu'on tâche de supprimer. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour en avoir, et en envoyer à V. M.

On baptisa avant-hier le fils du Baron de Schwertz, dont V. M. est le parrain; il se nomme Frédéric-Guillaume-Maximilien-Jean-Népomucène.

L'enfant de Schwertz est baptisé

Du nom de Frédéric et de Népomucène:

Le voilà bien favorisé,

Recevant de deux saints l'assistance certaine.

Le premier me paraît d'un plus puissant secours;

Il peut, il fait aux besoins satisfaire;

Pour le second, il faut au Ciel avoir recours,

Encore n'y fait-on souvent que de l'eau claire.

On fait ici force préparatifs pour l'hommage que les Etats de Silésie doivent rendre à V. M. On

prépare le trône dans la salle des chevaliers que le Cardinal occupait il y a un an. 1741.

J'ai reçu les devises qu'on m'a envoyées par ordre de V. M. : j'ai remis celles que me fit faire l'oïfiveté, à son Excellence M. de Podewils. Il ferait à souhaiter que tous les savans des Etats de V. M. en envoyassent : ce serait le moyen d'en avoir de bonnes. J'ai etc.

L E T T R E L X X X I I .

DE M. JORDAN.

Breslau , 18 Octobre.

S I R E ,

LES titres dont il plaît à V. M. de m'honorer, n'ont rien qui me touche : l'inspection générale des infirmités humaines révolte l'esprit et le cœur, et ma raison me fait mépriser les autres.

Je n'eus jamais la vanité
De vouloir un orgueilleux titre;
Je n'en fus point, Sire, entêté.
Qu'on mette au - dessus d'une épître :
A Jordan , serviteur de Votre Majesté,
Je ne troquerais pas ce titre respecté
Contre ceux que donne la mitre.

Les titres font aux gens raisonnables ce que font les pompons à une femme sensée ; ils font même si peu de chose, qu'ils n'ont pas l'avantage d'orner.

— Une femme parée, quelque laide qu'elle soit, fixe
 1741. les regards pour un moment, si l'économie de sa
 parure est régulière; et on ne saurait par des titres,
 quelque ronflans qu'ils soient, engager les personnes
 raisonnables à jeter les yeux sur un homme qui
 n'a pas d'autre mérite. D'ailleurs

Je suis fait pour les hôpitaux
 Tout aussi peu que pour Cythère:
 L'un est le rendez-vous des maux,
 L'autre un séjour qui désespère.

Et je ne veux être ni désespéré, ni malade. Le
 caustique correspondant de V. M. qui me dit amou-
 reux, me fait plus d'honneur que je ne mérite.

Je ne suis point, Sire, amoureux;
 Je ne le fus qu'une fois en ma vie:
 Et je hais de l'amour les feux,
 Comme vous la bigoterie.

J'avouerai à V. M. que ma raison a été sur le
 point d'essuyer un échec par l'amour; mais elle est
 trop vieille pour être si aisément dupe.

Le puissant, mais sot Dieu d'amour
 Qui loge aux yeux de Célimène,
 Ne s'est logé chez moi qu'une seule semaine;
 Encore est-ce un trop long séjour.

Je ne lui donnais que du grec et du latin à lire;
 et je lui ai prouvé par de bons argumens pris de
 la plus fine métaphysique, qu'il devait s'en aller
 au diable. Je n'ambitionne pas ses faveurs, j'aimerais
 mieux celles du Dieu des vers, pour répondre à
 cent quarante deux, marqués au bon coin, qui
 partent d'une main

Qui fait frémir par son tonnerre
Tous ses orgueilleux ennemis,
Et qui va donner à la terre,
La paix que vous avez promis.

1741.

Si ce Dieu m'était favorable, je ne ferais pas
aussi embarrassé que je le suis à présent.

Quoi! cent quarante vers auxquels il faut répondre?
C'est m'imposer un fardeau trop pesant:
Mon pégase est rétif, il trotte en haletant;
Un travail aussi fort ne peut que le morfondre.

Quand je suis monté sur ce poétique animal, il
me semble voir Don Quichotte monté sur sa Ros-
sinante.

J'admire la politesse de V. M., qui me nomme
le transfuge de la pédanterie; plutôt à Dieu que cela
fût! C'est un écueil contre lequel tous les gens de
lettres vont se heurter. C'est une maladie de l'esprit,
dont je ne me crois pas exempt. Ma fine galanterie
est un être de raison.

Jordan est fait pour la galanterie,
Comme oiseau saint Luc pour voler,
Comme le sont vos soldats pour trembler
Devant la cohorte ennemie.

La description de la vie du soldat pendant l'au-
tomne est charmante.

Ce qui me paraît étonnant,
C'est qu'au milieu de cette bise,
Vous composez à votre guise,
Et vos vers n'ont rien de glaçant.

Quand je les lis, ils m'échauffent l'imagination,
comme la voix de Farinelli échaufferait celle de

1741. Graun. Sans cela mon esprit est sec et froid; j'ai beau l'exciter, il me manque au besoin.

Qu'il fasse froid, qu'il fasse chaud,
Mon esprit est toujours le même:
Bizarre jusques à l'extrême,
Il n'obéit jamais quand il le faut,

Ma volonté est obligée de faire avec mon esprit ce que fait un homme sage avec sa femme qui est chagrine: il gémit, il prend patience, et se tait.

On assure ici, comme une chose positive, le départ de Neuperg pour la Moravie. Dieu le conduise! Il laisse à V. M. le champ libre; il a raison de le faire, puisqu'il y va de son intérêt, et il fait bien de vous laisser prendre Neisse, puisque la résistance qu'il voudrait faire, ne pourrait que lui coûter beaucoup de monde, et sa Reine n'en a pas trop.

J'ai l'honneur d'être etc.

LETTRE LXXXIII.

DE M. JORDAN.

Breslau, le 21 Octobre.

SIRE,

ON dit que le Prince Léopold est devant Neisse, et que la garnison ne saurait tenir long-temps; qu'elle abandonnera bientôt la place aux troupes de V. M.

On

On assure ici positivement [que Neuperg a eu l'honneur de s'entretenir avec V. M. à deux reprises; 1741. tout cela fait soupçonner la paix prochaine.

Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'on a reçu ici des lettres de Venise, dans lesquelles on marque que V. M. y est attendue cet hiver. Cette nouvelle m'a fait plaisir, parce qu'elle a réveillé en moi l'espérance que j'ai toujours eue de voir l'Italie. On dit que Cataneo confirme ce bruit.

La bourgeoisie se prépare à faire des illuminations; il paraît même qu'elle a beaucoup d'empressement à se distinguer sur ce sujet.

Il est arrivé ici une aventure assez singulière. Le libraire Korn, revenu de Leipzig, veut aller rendre visite à M. Blockmann, dont toute la bourgeoisie est charmée. Au lieu d'aller chez ce premier, qu'il n'a jamais vu, il entre chez M. Voëkel, Conseiller saxon, qu'il croit le Directeur de la ville. Les complimens faits, ce dernier lui demande des nouvelles de Leipzig: Korn qui croit parler à M. Blockmann, lui dit qu'on était fort mécontent en Saxe, qu'on ne payait personne, qu'on y persécutait les luthériens, et mille autres choses semblables. M. Voëkel ne pouvait comprendre la raison de ce discours; enfin cette comédie se termina au moment que le libraire demanda des choses relatives aux fonctions du Directeur, et le libraire s'aperçut de sa bétise.

J'ai l'honneur d'être etc.

LETTRE LXXXIV.

DU ROI.

Au quartier général de Neintz, 25 Octobre.

1741.

JORDAN, quand votre ame légère
Un jour aura rompu les liens
Qui la retiennent prisonnière
Dans votre corps chez les humains,
Alors sa vertu passagère
Changeant et d'état et de nom,
Ira fournir la carrière
D'un tendre et paisible pigeon,
Tenant en bec branche d'olive;
Non loin de la natale rive
Vous vous pavanerez en Paix:
Et si, colombe fugitive,
Vous alliez périr par les traits
Que d'une main toujours active
Le chasseur lance avec succès,
Alors votre pauvre ame errante,
Habitant nouvelle maison,
Choisira la troupe bélante
Pour se changer en doux mouton.
Jamais autre métamorphose;
Et sur mon salut je réponds,
Que de tout être qui compose
Le monde que nous habitons,
Votre ame en sa métempsychose
Exclura sur toute autre chose
L'aigle, le cancre et les lions.

Votre plume débonde de ce dont votre cœur est plein. Vous voulez la paix à toute force, et par malheur vous ne l'aurez pas ; mais je vous promets en revanche une prompte fin de campagne. Venez ici le 27 au plus tard , je veux vous parler ; après quoi il dépendra de vous de prendre les devans pour Berlin.

1741.

Berlin , où les arts réunis
Rappellent de l'antique Grèce ,
Les savans et pompeux débris ,
Berlin , dont les puissans abris
Surent couvrir votre jeunesse ,
Où la paix habite en Déesse ,
Qu'entoure mainte forteresse
Assurant son sacré pourpris ,
Berlin où git votre maîtresse ,
Votre cœur et tous vos esprits ,
Berlin , dépôt de vos écrits ,
Seul témoin de votre sagesse ,
Ce Berlin votre paradis.

Vous y retournerez donc dès qu'il vous plaira ,
pourvu que vous me promettiez de m'aimer toujours
et d'être sûr du réciproque de mon côté. Adieu.

LETTRE LXXXV.

DE M. JORDAN.

Berlin, le 27 Janvier.

S I R E,

1742. — LES sentimens sont fortement partagés sur votre retour: les uns assurent que ce sera le 12 de Mars, d'autres le 15, d'autres enfin le 25. Il y en a qui veulent parier que ce ne sera qu'au mois de Novembre. Ceux qui cherchent à découvrir la raison de tous les événemens, disent que si V. M. vient à Berlin, c'est une preuve indubitable d'une paix prochaine, à laquelle toute l'Europe aspire; d'autant plus qu'on assure que les grenadiers se sont rejoints à leurs régimens respectifs, et que les belles troupes de V. M. rentrent en quartier d'hiver pour se reposer. D'autres prétendent que tout cela est faux, que la guerre commencera de nouveau au printemps. Certaines gens, qui veulent tenir un milieu, assurent comme une chose indubitable qu'il y a une suspension d'armes sur le tapis. On dit la France embarrassée; que les troupes se consument en Allemagne; que le Maréchal de Belle-Isle vient à Berlin, à son retour de Paris; que V. M. a envoyé un Adjudant à Dresde, qui y est venu à coup sûr pour une affaire de la dernière conséquence, mais qui est fort secrète; qui ne saurait y avoir porté la nouvelle de la prise d'une place; que le Cardinal a dit qu'il voyait dans son miroir magique les actions de tous les princes de l'Europe, qu'il n'y

avait que celles du Roi de Prusse qu'il n'y voyait point. Je suis mortifié d'être au bout de mes *On dit.* 1742.

Pesne a fini le tableau de V. M.; c'est la plus belle pièce que l'on puisse voir. Il ferait dire des messes, si on voulait le lui permettre, pour qu'on eût en Silésie et dans ce pays la fureur du jeu.

J'ai l'honneur d'être, etc.

L E T T R E L X X X V I.

D U R O I.

Olmütz 2 Février.

Tu me fais la guerre, impitoyable Jordan, sur ce que je ne t'enjoins point de la façon la plus positive de m'écrire. N'as-tu pas assez d'esprit pour comprendre que quand même je défendrais à tous les fots et à tous les importuns de m'écrire, cela ne regarde point mon cher Jordan? Doutes-tu du plaisir que j'ai à te lire, et de la satisfaction que je ressens dans mon exil de recevoir des lettres de ma patrie? et quand même toutes ces raisons ne te frapperaient pas, sache et apprends que deux mots sortis de la plume de mon ami me sont plus précieux que toutes les pointes les plus subtiles qu'enfantent les cervelles stupidement prodigues de gens nés sans amitié ou sans génie; conçois que ma sensibilité trouve des appas jusques dans tes grands caractères, et que pour peu que le permette le soin de tes audiences et de ta bibliothèque, je me louerai beaucoup de ta correspondance. Quant aux nouvelles qui me regardent, je ne puis te rien dire, sinon

1742. que le Démon qui me promène en Moravie, me ramènera à Berlin.

Je suis un grand fou, cher ami, de quitter ce repos pour la frivole gloire de succès incertains; mais y il a tant de folie dans le monde, et je compte celle-ci au nombre des vieilles.

Je te recommande les idées couleur de chair, à l'exclusion des noires. Pendant mon absence peins-toi tout en beau, et fers-toi des touches de Watteau préférablement à celles de Rembrand. Adieu. Je te prie, ne demandes pas des vers d'un homme qui n'a que de la paille hachée et du foin en tête; plains-moi, mais aime toujours ton fidelle ami.

L E T T R E L X X X I I .

D U R O I

Grossbitich , 11 Février.

D'UN manoir bien peuplé de saints,
 Dont l'habitant simple et crédule
 Au saint père baise les mains ,
 Ou bien aussi la sainte mule ,
 Où règnent encor les forciers ,
 Et tous les antiques vertiges
 De vampires , de vains prodiges ,
 Long-temps bannis de nos quartiers ;
 D'un gîte où la plus noire envie
 En vérité n'envirait rien ,
 Où je ne ferais de ma vie ,
 Si la gloire , cette folie ,
 Ne m'en eût frayée le chemin.

De l'endroit le plus diabolique de la Moravie, et de l'Europe entière, des chemins les plus détestables, de la fatigue la plus insupportable, revenu un moment à moi-même, je vous écris pour vous montrer que je n'oublie pas au milieu de mes travaux le plus laconique des griffonneurs. Mandez à Maupertuis que mon voyage de Moravie lui préparera celui de Berlin, ce qui prouve bien l'axiome de Wolff que tout est lié dans le monde. Cette connexion ici est véritable, mais je ne fais pas si chacun la devinera. En un mot la paix ramènera chez moi tous les arts et toutes les sciences. Dites à Maupertuis que je me réserve alors à lui témoigner ma reconnaissance du passé.

Ecris-moi des lettres de six cahiers, bavarde beaucoup, et mande-moi tout ce qui te passera par la tête.

Adieu au plus aimable et au plus quinteux mortel de Berlin. Souviens-toi quelquefois du philosophe guerrier qui soupire après Rheinsberg et ses amis.

L E T T R E L X X X V I I I.

D U R O I.

Znaïm, 25 Février.

MON cher Jordan, à en juger par vos lettres, vous êtes l'homme du monde le plus occupé; vous croquez des nouvelles et vous paraîsez avare de votre temps. Peut-être rédigez-vous un in-folio en un in-douze; car j'ai trop bonne opinion de vous pour vous croire capable d'écrire un gros livre.

Si vous jugez au contraire d'après mon bavardage,

vous vous imaginerez que je suis ici désœuvré, et pour tout passe-temps occupé à votre contenance favorite; mais non, je puis vous confier entre nous qu'il ne s'agit pas de moins que de porter de grands coups à la maison d'Autriche, et que de la façon dont les choses vont, peut-être peu de semaines seront d'une décision infinie dans les affaires de l'Europe. Mes hofsards approchent jusqu'à quatre milles de Vienne. Lobkowitz fuit, Khevenhuller accourt, enfin la confusion est totale chez l'ennemi.

Dites à K*** que j'ajouterai quelque chose à sa pension pour le contenter, et que j'espère qu'alors il me donnera du repos. Adieu. Souviens-toi que j'aime autant les longues lettres que je hais les gros ouvrages. Ne m'oublie pas, et dis à Kayserling qu'il est un ingrat, un paresseux, un perfide d'oublier les absens; mais ce n'est pas le premier à qui l'amour a fait tourner la tête. Adieu.

L E T T R E L X X X I X.

D U R O I.

Znaïm, 28 Février.

CHER Jordan, Messieurs les hofsards m'ont escamoté le plus joliment; ou pour mieux dire, le plus vilainement du monde les lettres où il y en avait une pour vous. Savoir si l'ennemi en profitera. C'est de quoi je doute; car autant que je m'en ressouviens, c'était un tissu de misères et de pauvretés. Vous y profitez le temps que vous auriez perdu à les lire. Le public aura peut-être l'avantage d'en

posséder Tindal jordanien quelques semaines plutôt, et moi j'aurai la mortification de manquer un jour de poste de vos lettres. Voilà bien des conséquences que cause une lettre égarée. Je vis ici à Znaïm du jour à la journée, quelquefois fort occupé et quelquefois très-désœuvré. Je m'applique cependant, lorsque j'en ai le loisir; je lis, je compose et je pense beaucoup. C'est tirer profit de sa machine, direz-vous; il est vrai, mais je réponds que l'on fait bien de profiter de son estomac, d'autant plus que la digestion est quelquefois incertaine. De même doit-on dans cette courte vie user soi-même de ses ressorts, car ils s'usent sans cela inutilement et par le temps, sans que l'on en profite.

Les maisons ont toutes ici des toits plats à l'italienne, les rues sont fort mal-propres, les montagnes âpres, les vignes fréquentes, les hommes fots, les femmes laides et les ânonns très-communs. C'est la Moravie en épigramme.

Dans ce moment je reçois votre lettre moitié prose, moitié vers, dont je vous remercie; mais elle n'est pas encore assez longue, et vous devez savoir que je fais une grande différence entre les longs ouvrages et les jolies lettres. Mettez tout Berlin dans vos vers, des bagatelles, des riens; car ma curiosité est un gouffre insatiable, sur-tout en fait de raisonnemens politiques, qui pour la plupart du temps sont fort biscornus.

Les nouvelles de l'ennemi que j'apprends incessamment, me font croire que nous en viendrons aux mains; alors je souhaite fort que la fortune des Prussiens me favorise pendant quelques heures,

1742. ou pour mieux dire pendant ce jour , afin que l'affaire se termine par-là aussi glorieusement qu'elle a été commencée. Ne vous inquiétez pas en attendant. Guérissez-vous , et n'oubliez pas vos amis absens qui vous aiment bien. Adieu.

L E T T R E X C.

D E M. J O R D A N.

Berlin, 29 Février.

S I R E ,

JE suis tout glorieux de ce que V. M. daigne m'écrire et m'envoyer des vers dans un temps où elle est occupée par les affaires les plus importantes et les plus épineuses.

V. M. n'est pas à coup sûr en pays de connaissance , quand elle est au milieu de cette cour céleste , qui n'est ma foi pas digne d'occuper le manoir où vous habitez. Il faut avouer que la gloire conduit V. M. par une route bien peu agréable. J'ai remarqué que tous les chemins qui conduisent à l'immortalité , font de même. Je frémis pour la santé de V. M. , et je crois pouvoir démontrer en bonne logique , et par de bons argumens , que j'ai raison.

Je crois avoir si bien raison ,
Que je me sens prêt à combattre
Sur ce sujet contre *Sexte* ou *Pyrrhon* ,
Qui vous apprend l'art d'en terrasser quatre.

Je connais par mon expérience que vous en démontriez même plus. A peine suis-je guéri des

bottes de logique que V. M. me portait autrefois. Je m'en glorifie, comme St. François de ses stigmates. 1742.

Les Hollandais ont acheté le Luxembourg quinze millions, les politiques de Berlin sont fort charmés de cet achat : ils regardent cela comme un raffinement de ruse digne d'être admiré. Les partisans de la France condamnent cette conduite ; on suppose déjà M. Fénélon faisant tapage à la Haye, et remettant les choses sur l'ancien pied.

On dit que la gazette de Hollande marque que l'Empereur ira d'abord à Cologne, pour y adorer les trois Rois, dont les noms sont sûrement connus de V. M., qui n'ignore pas des faits de cette nature.

V. M. m'ordonne de bavarder ; j'obéis :

Vous voulez que Jordan bavarde,
Et bavardons, puisqu'il le faut :
Le triste Dieu d'ennui vous garde,
De fréquent et pareil affaut !

On étourdit en Angleterre ces songe-creux par le bruit des cloches : Dieu veuille que mon babil vous amuse ! J'aimerais presque mieux qu'il endormît V. M. ; cela ferait du bien à sa santé, et je lui ferais alors fort utile.

Quoi ! votre esprit, occupé fortement
Des intérêts de Prusse et de l'Empire,
Lirait comme un délassement,
Tout ce discours qui tient fort du délire ?
J'en suis, ma foi, très-fortement surpris !
Mais dans le fond, peut-on si bien écrire ?
Quand on n'a pas ce dont on est épris,
On ne saurait ni badiner, ni rire.

1742. D'ailleurs j'ai perdu ma santé, et je suis condamné à boire trois bouteilles de tisane par jour pour la recouvrer. Est-il possible de faire des vers et d'avoir de l'esprit à ce prix-là ? Je ne connais point le chemin qui conduit à la gloire, je le crains même, par une poltronnerie réfléchie ; mais ce que je fais bien, c'est que celui qui conduit à la santé, est bien disgracieux.

Au diable soit Esculape et remède,
Et tout réparateur de l'humaine santé ;
Ils minent par leurs soins ma chère humanité ;
Je meurs, en guérissant, si Dieu ne m'est en aide.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LE T T R E X C I.

D U R O I.

Znaïm, 8 Mars

CHER Jordan, si je voulais vous faire un détail de tout ce qui se passe ici, je serais bien occupé ; car nous avons de l'ouvrage autant que nous en pouvons supporter. Je ne saurais vous parler de l'avenir ; il est très-incertain ; tout ce que j'en fais, c'est que nous avons de la besogne devant nous, et qu'assurément le bâtiment n'est pas encore totalement élevé.

L'orgueil des Autrichiens me paraît le précurseur de leur ruine. Cette ruine nous coûtera, mais elle

ne s'ensuivra pas moins. Je crois à présent Berlin le séjour de l'ennui et des femmes. J'imagine qu'il y a de quoi désespérer un honnête homme d'y être, et que ceux qui s'en trouvent éloignés doivent des actions de grâces à la Providence.

Je vis fort philosophiquement, je travaille à l'infini, je m'amuse autant que je le puis, et du reste je ne pense qu'à me réjouir. Je t'en souhaite autant de tout mon cœur et prie Dieu d'avoir le cher Jordan en sa sainte garde.

LETTRE XCII.

D U R O I.

Pohrlitz, 11 Mars.

MON cher Jordan, que te dirai-je d'ici ? rien de nouveau. Que nous marchons, que nous allons bloquer Brunn, que nous avons pris trois cents prisonniers à Gœding, que nous en prendrons davantage, et que la guerre se fera plus vivement que jamais. Jugé après cela si je reviendrai à Berlin, et si la douce paix paraît proche ? Je crois que cette année nous présentera de plus grands événemens encore que la précédente. Les choses s'embrouillent de plus en plus, et il n'est aucune prudence humaine qui, dans un état aussi critique, puisse juger solidement des affaires. Le temps tirera le voile qui couvre à présent les événemens, et alors de nouvelles scènes se développeront. On a vu une comète à Vienne, et tout le monde dit là-bas que cela leur présage du bonheur. Pour moi, je suis

1742. d'un sentiment contraire, et je m'imagine que ce n'est pas dans le ciel, mais sur terre, qu'il faut tirer des horoscopes; c'est par de bonnes mesures prises à propos, par de mûres délibérations, par des résolutions promptes et justes que l'on peut juger des entreprises et de leur succès.

Adieu, cher Jordan. Je te crois las de mon bavardage, mais j'espère que tu ne le feras pas de l'amitié et de l'estime que j'ai pour toi. *Vale.*

● ● ● ● ●
L E T T R E X C I I I .
● ● ● ● ●
D E M. J O R D A N .

Berlin, 18 Mars.

I R E,

ENFIN Madame la Comète a fait un tour de son métier; elle a causé la mort du Cardinal de Fleury, qui est enfin allé faire visite à l'autre monde: une de ses camarades avait déjà rendu le même service au monde à la mort de Mazarin. Cette importante nouvelle amuse infiniment Messieurs les nouvellistes politiques, et leur fournit ample matière à réflexions. On est impatient de savoir qui lui succédera: si le gouvernement de l'Etat sera confié au Cardinal Tencin, sin renard s'il en fut jamais, créature des jésuites, qui pour le malheur du genre humain influent beaucoup sur les événemens. On croit que cette mort changera le système présent de l'Europe, que Chauvelin pourrait bien remonter sur sa bête. On attribue cet accident imprévu aux divers chan-

gemens arrivés depuis peu. Il tomba, dit-on, en faiblesse, lorsqu'il apprit la chute de Walpole; la conduite de la Sardaigne, la troisième augmentation de Hollande, ont été les instrumens dont la mort s'est servi pour achever son important ouvrage. Enfin on est impatient de voir si cette mort accélérera la paix, ou si la guerre continuera.

Monsieur Finck, Ministre d'Angleterre, est arrivé ici depuis deux jours : il compte, à ce qu'on dit, de repartir mardi prochain.

On assure qu'il n'y a plus de bataille à craindre pour nous ; je respire à l'ouïe de cette nouvelle : on dit même plus, que V. M. a formé une chaîne pour se mettre à l'abri de toute surprise, et qu'après que cet ouvrage sera achevé, nous aurons la consolation de la voir. Cet oui-dire me redonne la santé : je suis effectivement parti depuis quelques jours, pour aller voir le Colonel de Cannenberg, qui est retombé malade.

On assure que les troupes autrichiennes sont allées au-devant de l'armée française, pour les empêcher de se joindre à V. M.

M. de Pœllnitz est arrivé depuis quelque temps ; il se met aux pieds de V. M., il ne fait s'il ose l'incommoder par ses lettres.

Pesne se rétablit ; il a employé ses premières forces à finir le tableau du cocuage, qui est une pièce achevée et parfaite, suivant le sentiment des connoisseurs.

Je suis au bout de mes nouvelles. On m'écrit de Paris que Voltaire y est arrivé, et qu'il y séjournera trois mois : que son Mahomet pourrait

— bien paraître: que le Canapé couleur de rose de
 1742. Crébillon le fils, n'a pas eu le succès qu'on avait
 lieu d'espérer.

J'ai l'honneur d'être etc.

LETTRE XCIV.

D U R O I.

Au quartier de Scowitz, 17 Mars.

TRÈS-cher Jordan. La différence qu'il y a entre le loisir de Berlin et les occupations de Scowitz font, que l'on fait des vers à l'un, tandis que l'on fait des prisonniers à l'autre. Je vous jure que j'ai été si fort tourmenté, et quelquefois inquieté, qu'il ne m'a guère été possible de penser avec cette liberté d'esprit qui est la mère de l'imagination, et par conséquent de la poésie.

Les ennemis, forts de 4000 hommes, ont attaqué un village où Truchsefs et Varenne étaient commandés avec 400 hommes, et ne pouvant dompter ces braves gens, ils ont mis le feu au village. Tout ceci n'a point fait perdre contenance à nos troupes qui ont tué près de 200 hommes et quelques centaines de chevaux à l'ennemi. Truchsefs, Varenne et quelques officiers ont été légèrement blessés; mais rien ne peut égaler la gloire que cette journée leur vaut. Jamais Spartiates n'ont surpassé mes troupes; ce qui me donne une telle confiance en elles, que je me crois dix fois plus puissant que je n'ai cru l'être par le passé. Nous avons fait de plus 600 prisonniers hongrais, et nos braves soldats,

qui

qui ne favent que vaincre ou mourir , ne me font rien redouter pour ma gloire.

1742.

Donnez cette peinture à Knobelsdorf pour marque de mon souvenir. Marquez-moi quel est le Marquis d'Argens , s'il a cet esprit inquiet et volage de fation , s'il plaît ; en un mot si Jordan l'approuve ? Si je vous revois un jour , vous devez vous attendre à un débordement de babil extrême. Ma foi , l'honneur de faire tourner la grande roue des événemens de l'Europe , est un travail très-rude ; l'état moins brillant de l'indépendance , de l'oisiveté et de l'oubli , est selon moi plus heureux , et le vrai lot du sage dans ce monde. Je pense souvent à Rémusberg , et à cette application volontaire qui me familiarisait avec les sciences et les arts ; mais après tout il n'est point d'état sans amertume. J'avais alors mes petits plaisirs et mes petits revers ; je naviguais sur l'eau douce , à présent je vogue en pleine mer , une vague m'emporte jusqu'aux nues , une autre me rabaisse dans les abîmes , et une troisième me fait remonter plus promptement encore jusqu'à la plus haute élévation. Ces mouvemens si violens de l'ame ne font pas ce qu'il faut aux philosophes ; car , quoi qu'on dise , il est bien difficile d'être indifférent à des fortunes diverses , et de bannir la sensibilité du cœur humain. Vainement veut-on paraître froid dans la prospérité , et n'être point touché dans l'affliction ; les traits du visage peuvent se déguiser , mais l'homme , l'intérieur , les replis du cœur n'en sont pas moins affectés. Tout ce que je désire pour moi , c'est que les succès ne corrompent point l'humanité et ces

— 1742. — vertus dont j'ai toujours fait profession. J'espère et je me flatte que mes amis me retrouveront toujours tel que j'ai été, quelquefois plus occupé, rempli de soucis, inquiet, surchargé d'affaires, mais toujours prêt à les servir, et à vous prouver sur-tout que je vous estime et vous aime de tout mon cœur. Adieu.

L E T T R E X C V.

D U R O I.

Sclowitz, 19 mars.

J'AI reçu votre seconde lettre en vers et en politique; elle est charmante, et je crois qu'il n'y a que vous qui puissiez dire de jolies choses sur ***. Cependant cela n'est pas étonnant; car vous possédez parfaitement bien cette matière et l'on voit même que vous sentez ce que vous dites.

A Vienne sur les toits perchés
Et s'armant de longues lunettes
Les gens à la cour attachés
Lisent leur sort dans les planètes.
Une comète s'est fait voir.
Le sexe, qui veut tout savoir,
Demande, comment l'a-t-on vue? ...
Très-flamboyante et chevelue.
L'*** dit, se laissant choir:
„ Dans sa queue était mon espoir;
„ On n'en voit point, je suis perdue.

De là les politiques concluent que le moment fatal à la maison d'Autriche ne tardera guère à venir, et que tout est perdu pour eux. 1742.

Il est bien sûr que nous aurons une bataille ; il se pourrait même que ce fut l'anniversaire de Mollwitz. Je ne vous dis point ceci pour vous effrayer, mais parce que la chose est vraie et qu'elle ne saurait manquer. J'ai meilleure espérance que jamais, et je crois être sûr de mon fait, autant qu'on peut l'être en choses humaines.

Envoyez-moi un Boileau, que vous achetez en ville ; envoyez-moi encore les lettres de Cicéron depuis le tome III jusqu'à la fin de l'ouvrage ; que vous achetez de même : il vous plaira de plus d'y joindre les Tusculanes, les Philippiques, et les Commentaires de César.

Adieu, Jordan. Je vous embrasse de tout mon cœur, en priant Dieu de vous avoir en sa bonne et sainte garde. Mes complimens à mes amis.

L E T T R E X C V I.

DE M. JORDAN.

Sans date.

SIR,

J'AI une grande nouvelle à apprendre à V. M. ; nouvelle intéressante ; nouvelle qui ne se passe point sur la terre, et que les mortels n'ont point occasionnée ; nouvelle qui nous vient de la première main, et qui excite l'attention de tous ceux qui

1742. s'intéressent à la nouveauté. C'est une grande comète à queue, qui paraît au ciel depuis trois jours, qui a déjà causé trois ou quatre rhumes à ceux qui ont voulu la voir marcher dans son orgueilleuse route. Les sentimens sont partagés sur les effets qu'elle produit, ou les accidens qu'elle annonce. Les uns la croient de mauvais augure, et pensent qu'elle n'est venue que pour allumer le feu de la guerre dans toute l'Europe; et d'autres au contraire ont la politesse de la prétendre bienfaisante. La seule chose que je crains, c'est que d'un coup de sa queue elle ne dérange toute l'économie de notre pauvre globe.

Il paraît un mauvais journal en Hollande, sous le titre du *Cyclope errant*. Voici deux passages que j'en ai tirés. Il est bon de remarquer que cet auteur est toujours allégorique.

„ Il y en a un pour le Roi de Prusse, dont nous
 „ avons représenté la vertu héroïque: je l'ai tiré
 „ d'une figure que j'ai vue au palais *Farnèse*, qui
 „ représente un *Hercule*, avec la peau de lion, et
 „ appuyé sur sa massue: il tient dans une main trois
 „ pommes cueillies dans le jardin des Hespérides,
 „ qui représentent trois sortes de vertus: la mo-
 „ dération de la colère, la tempérance, le généreux
 „ mépris des délices du monde.

„ Je viens de recevoir un ordre pour une armure
 „ destinée aux académiciens qui voudront suivre
 „ *Bellone*, d'autant qu'un des premiers de l'académie
 „ de Berlin, ayant été curieux, et étant venu trop
 „ à la légère, son cheval n'ayant point la charge
 „ ordinaire qu'un *Bucéphale* a coutume de porter,

„ l'a emporté dans l'armée ennemie, ce qui a in-
 „ quiété les gens de lettres, qui se réjouissent
 „ fort de ce qu'il est retrouvé. Je lui ai envoyé
 „ un télescope, afin qu'il puisse découvrir les objets,
 „ sans courir les mêmes risques. „

1742.

Le pauvre Pefne est fort mal, il est au lit depuis quatre jours.

La Duchesse de Wurtemberg est si contente des grâces de V. M., qu'elle vous canoniserait, s'il était permis aux femmes de se mêler des intérêts du ciel. Vous seriez, Sire, son saint, comme V. M. l'est de bien d'autres. Nous sommes fort bons amis avec le Marquis d'Argens: elle a à sa suite un jeune homme nommé Despars, qui a tout l'esprit possible: je n'ai guère vu de personnes s'exprimer dans la conversation d'une façon plus ingénieuse.

Nous avons un nouveau philosophe qui paraît sur l'horizon de Berlin: c'est ce jeune Vatel, qui a si bien défendu la philosophie de Leibnitz.

J'ai l'honneur d'être, etc.

L E T T R E X C V I I.

D U R O I.

Sans date.

JE m'attendais à recevoir à tout moment la nouvelle que cette fluxion qui te lutine t'avait rendu tout à fait aveugle, et j'avais préparé pour ce sujet de fort beaux vers que j'ai été bien mortifié de ne pouvoir t'envoyer. J'aurais tant souhaité que cet aveuglement eût été enfin accompli; car alors

— tu n'aurais plus eu de prétexte pour t'absenter d'ici,
1742. et ma rivale, ta bibliothèque, te serait devenue aussi inutile qu'une Vénus le pourrait être à un impuissant.

Tu me fais trembler pour cette bonne Europe par la comète que tu prophétises. Je voudrais que le prophète et le phénomène fussent tous les deux au diable, plutôt que de voir notre aimable petit globe servir de nourriture à la voracité ennemie de ce brigand d'astre. Écoute, docte et sublime Jordan, je t'avertis que si désormais tu pronostiques encore des choses funestes et malheureuses, et surtout des calamités publiques, ton nom sera rayé du nom des grands hommes, ton ame errante sera aveugle dans l'autre monde, tes statues seront couronnées de chardons et ta mémoire sera effacée de mon cœur.

L E T T R E X C V I I I .

D U R O I .

Schlowitz, 23 Mars.

JE n'ai jamais autre chose à vous dire qu'à me louer de vos lettres.

On y trouve de ce bon sel,
Epice de qui fait écrire;
On y trouve de la satire,
Du sublime et du naturel,
Et ces vers qu'avec nonchalance
Vous faites en dépit de l'art,

Se ressentent de l'éloquence
De ceux qui boivent le nectar.

1742.

J'ai vu ce que vous nous prédisez si favamment
à l'égard de la comète qui vient de paraître. Mau-
pertuis a pris la fièvre chaude de cette comète,
qu'il n'a pas annoncée comme de règle, et qui a
eu le front de se produire sans certificat ni passe-
port des astronomes.

Chacun là-dessus fait sa glose;
L'un nous pronostique la Paix,
L'autre craint beaucoup pour la chose
Qu'étaient Messieurs les Anglais.
Pour moi, je crois le ciel plus sage,
Il ne s'enquiert de notre rage,
Ni de tous nos petits procès.

Nous vivons fort laborieusement et philosophi-
quement à Scowitz. J'attends bien impatiemment
Cicéron, dont la lecture me convient si fort dans
les circonstances présentes.

Le saint et vénérable Empire
De l'Empereur qu'il vient d'élire
Croit être l'auteur tout de bon;
Ou du Danube ou de la Seine
Lequel d'eux le triomphe entraîne,
Il en payera la façon.

C'est ce qui paraît d'autant plus que l'on doit
s'attendre à voir la Reine de Hongrie accablée encore
par l'Empire.

1742.

Tel un sanglier belliqueux,
 Quand des chiens la troupe ennemie
 L'affaillit, attente à sa vie,
 Les repousse long-temps, mais succombe sous eux.

Je ne fais quel vertige il a pris à Pœllnitz d'aller
 à Francfort sans ma permission; ce garçon n'a que
 de l'esprit, et pas pour un sou de conduite.

Comment à cinquante ans être encor hanneton ?
 L'omoplate voûtée, hypocondre et cynique;
 Du ponant jusqu'au sud étendre sa critique ?
 Dieu ! dans quel âge enfin lui viendra la raison ?

Le Cardinal de Fleury n'est pas mort comme vous
 le croyez ; il est plein de vie et de santé. Pensez
 donc à quelque autre événement que le prophétique
 phénomène aura signifié.

Le monde est également fou.
 Ridiculement où vous êtes
 L'on fait influencer les comètes ;
 Jordan, c'est tout comme chez nous.

Adieu, mes complimens à tous mes amis et amies.
 Pensez aux absens, dormez tranquillement en dépit
 des hafards que nous affrontons ; aimez-moi toujours
 et foyez sûr de l'amitié que j'ai pour vous.

L E T T R E X C I X.

D U R O I.

Schowitz, 28 Mars.

MON cher Jordan, vous irez chez Madame de***, et lui direz qu'après que je l'ai assez instruite de mes volontés sur le sujet de son fils, dont elle a disposé malgré mes intentions, si elle ne le fait revenir incessamment, je me vengerai d'elle en maître irrité, qui punit une mauvaise citoyenne qui agit contre l'État. Annonce-lui ma vengeance, et dis-lui que j'ai des moyens en main plus qu'elle ne pense pour me faire raison de son infidélité et de sa trahison; qu'elle a trouvé le moyen de se brouiller avec tout le monde, et qu'à la fin je suis obligé d'avouer que le monde a raison, mais qu'il y a des maisons de correction pour les méchantes femmes, comme il y a des endroits où l'on met en séquestre les mauvais citoyens. Adieu, sois persuadé que je t'aime de tout mon cœur.

L E T T R E C.

D E M. J O R D A N.

Berlin, 31 Mars.

S I R E,

JE suis très-obligé à V. M. de ce qu'elle veut bien être contente de mes lettres; et sur-tout de celle que V. M. nomme la seconde. Quoique j'écrive

1742. régulièrement deux fois par semaine, il n'y a plus moyen d'envoyer une épître sans quelques mauvais vers de ma façon.

J'ai des vers aussi furement
La marotte et la maladie,
Que vous savez tacitement
Louer mes vers, ou ma folie.

Si je dis de jolies choses sur la***, c'est l'envie de plaire à V. M. qui me les fait dire: j'aurais bien de la peine à parler raison, encore moins à penser couleur de chair, si je sentais ce que je dis dans le sens de V. M.

Vous savez par l'allégorie
Affaisonner la vérité;
Et l'on ne peut qu'être enchanté
De votre morale embellie.

Dire à un amant qui aime sa maîtresse qu'il doit ne la plus aimer, c'est le rebuter: mais quand on lui présente pour modèle le papillon qui se brûle les ailes, on est écouté. On donne aux malades des pilules couvertes d'une feuille d'argent, pour leur en dérober l'amertume.

Les vers de V. M. sur la comète de Vienne sont charmans et la pointe en est fort piquante. Je ne suis point surpris qu'une femme dévote s'alarme en voyant une comète sans queue.

On ne croit pas le moment de la chute de la maison d'Autriche aussi proche qu'on le croit en France. La raison qu'on en allègue, c'est qu'elle a de puissans amis, qui l'assistent en lui fournissant de l'argent. On dit d'ailleurs

Qu'un flambeau que l'on croit s'éteindre
En s'éteignant jette un plus vif éclat
Que sa flamme souvent dans ce débile état
A causé des malheurs qu'on ne saurait dépeindre.

1742.

V. M. paraît me croire entre les mains des médecins, pour délivrer mon sang d'un certain venin; mais

Je jure par le Dieu Jupin,
Et par mon bon ami Mercure,
Que jamais un pareil venin
N'a faisi ma pauvre nature.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CI.

DU ROI.

Sclowitz, 2 Avril.

DE votre fauteuil velouté
Que votre Muse érige en Pinde,
D'où vous jugez en liberté
Du Mansfanarès jusqu'à l'Inde
Sur l'humaine fragilité;
Vos vers et votre aimable prose,
Cher Jordan, me sont parvenus;
Ce sont ici mes revenus,
Et mes galions du Potosé.
Quand le postillon trop tardif
N'apporte point de vos nouvelles,
Je voudrais du temps fugitif
Que vous puissiez avoir les ailes;

1742.

Du moins que votre esprit actif
Me détachât de ses parcelles ,
Afin de rapetasser celles
De mon esprit lourd et chétif.
Plongé dans la mélancolie ,
Je forme de lugubres sons ,
Et je détonne les fredons
De l'assoupissante élégie ;
Je fréquente les lieux cachés ,
Les sombres forêts, les rochers :
Soyez touchés de ma souffrance ,
Echo , répète mes accens ,
Jordan , c'est ta cruelle absence
Qui cause ici tous mes tourmens ,
Dis-je ; et les échos tristement
Répondent à ma doléance.

Une comète s'est fait voir ,
Me dit-on , et quelque astrologue
Assure que c'est le prologue
Du jour où selon mon espoir
De ce Jordan si fort en vogue
Chez laïque et chez pédagogue
Je jouirai de l'aube au soir.
Quel sabbat , quelle synagogue ,
Lorsque nous pourrons nous revoir !

Tu te couronnes de roses ,
Dans les jardins d'Anacréon
Toute nouvellement écloses ;
Tu nous diras de belles choses ,
Comme nous aurait dit Maron ,
Quand le vin lui portait au crâne ,
Que son Apollon furieux

Lui fesoit chanter la tocané
A la table des demi-Dieux.

1742.

En attendant ce jour-là, quelques feaux d'eau s'écouleront encore par la Morave: cependant il n'en fera ni moins désiré, ni plus vivement senti lorsqu'il arrivera.

Nous sommes à la veille de fort grands événements; il est impossible de les pronostiquer; mais il est sûr que nous apprendrons dans peu de ces grandes nouvelles qui changent ou fixent la face politique de l'Europe. Pense un peu au pauvre Ixion qui travaille comme un forçat à cette grande roue, et fois persuadé que jamais fortune ni malheur, fanté ni maladie, principauté ni royaume ne me feront rien changer à l'amitié que j'ai pour toi, Adieu.

L E T T R E C I I.

D E M. J O R D A N.

Berlin, 3 Avril.

S I R E,

Je suis tout orgueilleux de l'approbation dont V. M. veut bien honorer mes lettres: cela est bien propre à m'encourager.

Vous louez mes vers profaïques:

Mais plaignez-en plutôt l'auteur;

Car il n'est versificateur

Qu'en dépit des lois poétiques:

1742.

Son fel est un fel frelaté
Qui ne sent point du tout l'Attique;
Son goût est un peu trop gothique
Pour imiter l'antiquité.

Pour revenir à la comète, j'avouerai à V. M. que je suis fort peu satisfait de sa conduite; à peine daigne-t-elle se faire voir; on dit pourtant qu'elle a des talens, qu'elle peut paraître avec décence, et qu'elle gagne à être vue. Je n'en fais rien; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour lui rendre mes hommages: on m'a dit qu'elle se plaçait vers l'étoile polaire, et que de là elle vous considérait bataillans.

Je suis malheureux, car ma vue
Voit souvent les objets bien peu distinctement;
Mes yeux et mon esprit ont souvent la berlue,
Et me manquent à tout moment.

Il ne me reste que l'ouïe, l'attouchement, et le goût. Pourvu que ceux-là ne diminuent point, je suis content, parce que j'ai appris à me contenter.

Jordan peut être fort heureux,
S'il conserve du goût pour un bon vin qui mouffe,
S'il se sent rajeunir en touchant peau bien douce,
S'il entend les récits de vos faits glorieux.

Que lui faudrait-il davantage?

Voir un peu moins, est-ce être malheureux?
Pénétrer tout par l'esprit et les yeux
N'est pas toujours un avantage.

Il en est, Sire, de nos raisonnemens politiques comme de ceux que l'on fait sur les tours d'adresse d'un joueur de gibecière. V. M. ne veut absolument

point que le Ciel se mêle de ce qui regarde les hommes. — 1742.

Le Ciel n'a point de part à ce qu'il nous voit faire,
C'est là ce que nous dit le pur raisonnement :
Mais les ressorts secrets de maint événement
Font que mon cœur me dit tout le contraire.

V. M. recevra aujourd'hui les Tusculanes de Cicéron, les Philippiques, les commentaires de César: comme je n'ai pu trouver ce dernier à Berlin, Madame de Montbail me les a donnés pour V. M. Les autres seront prêts sur la fin de la semaine.

Les gazettes ne parlent que des malheurs de l'Empire: tout cela me touche beaucoup.

Je plains les malheurs de l'Empire:
Qui mettra fin à ses calamités?
Celui qui fut un Empereur élire,
Saura le délivrer de ses perplexités.
Le trône impérial pour lui n'a d'avantage
Que celui d'être ami de Votre Majesté;
Quand pourra-t-il avec tranquillité
Jouir du fruit de votre ouvrage?

Tandis que la comète est sur notre hémisphère, elle jouit encore du droit de prophétiser: ce n'est que lorsqu'elle a disparu qu'il faut interpréter le but de son apparition: il s'agit de voir ce qu'elle a pu occasionner d'extraordinaire.

Un Empereur sans terres, sans argent,
N'est pas chose trop ordinaire:
Un Electeur, Evêque protestant,
Qui crée Evêque qu'on révère:

1742.

Un Roi qui, dans un an de temps,
 Sans qu'il en coûte à son peuple une obole,
 Sait conquérir pays vaste et puissant :
 Et que Jordan attrape ***
 Ce font tous là de grands événemens
 Que le destin aux curieux apprête,
 Que l'on reçoit avec empressement,
 Qu'on ne peut voir sans secours de comète.

V. M. m'avait chargé d'une commission pour K***, que j'ai exécutée: cet honnête homme ne demanderait pas mieux que de servir V. M.; mais il voudrait ne pas être dans l'oisiveté à son âge, tandis que ses amis sont à l'armée; il regarde son état comme un état de honte. Il proteste d'ailleurs qu'avec son revenu, il n'est pas en état de vivre à Berlin, où effectivement tout est fort cher.

V. M. m'a renvoyé la requête du jeune philosophe de Vatel, sans m'ordonner ce que je dois lui répondre.

Vous m'ordonnez, Sire, de faire vos complimens à vos amis et à vos amies: je ne saurais exécuter les ordres de V. M., parce que le nombre en est trop grand. Je n'ai été que chez les élus. Dieu veuille conserver V. M.! Mes prières éjaculatoires n'ont d'autre but.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE

LETTRE CIII.

DU ROI.

Schowitz, 3 Avril.

Pour aujourd'hui je n'ai pas à me plaindre de
votre bavardage, mais bien de ce que vous parlez 1742.
beaucoup de l'univers et très-peu de Berlin. Je
voudrais que vous me disiez des nouvelles de ce
qui se passe chez vous, parce qu'elles intéressent
beaucoup ma curiosité.

Les nouvelles d'ici font que les Autrichiens font
les incendiaires dans leur propre pays; il ne se
passe pas de jour qu'ils ne brûlent deux ou trois
villages.

La faiblesse et l'envie,
La haine et la fureur
Arma leur main impie
Du flambeau destructeur;
Ainsi la triste Moravie
De Troie essuyant le destin,
Périt victime de Vulcain.

Vous badinez spirituellement sur la gloire et
fort à votre aise, travaillant cependant avec beau-
coup de soin pour votre réputation, et vous
voulez que d'autres restent les bras croisés sans rien
faire.

C'est, Jordan, votre bon exemple
Qui m'anime à remplir la carrière d'honneur;
Les lauriers d'Apollon vous ceignent dans ce temple;
Les chênes verts de Mars seraient un salaire ample
Pour votre petit serviteur.

L

— 1742. Laissez-moi les chênes et jouissez des lauriers, et permettez que mon ambition fasse son chemin, comme la vôtre, dans des carrières très-différentes. Vous vous servez de l'appât du plaisir, pour me conduire de cette aimable voie vers la paix, plus aimable encore.

Qui me fait des plaisirs ces peintures naïves ?
 Quel est cet épicurien
 Qui fait voir le souverain bien
 Avecque des couleurs si vives ?
 C'est Jordan le stoïcien.

La contradiction est peut-être aussi manifeste sur ce fait que celle que vous me reprochez touchant la liberté, que j'aime et dont je me prive.

Oui, le monde est la petite maison
 Où cinq mille ans la folle espèce habite,
 Qui sans bon sens dirige sa conduite,
 Et qui toujours parle de sa raison.

Je vous envoie une peinture, parce que je suppose que vous en ornerez votre bibliothèque, et je suppose en même temps que vous regretterez le port de lettre. Tout est contradiction, hors l'amitié avec laquelle je suis votre sincère ami. Adieu.

Dites à Knobelsdorf que pour me divertir, il m'écrive sur mes bâtimens, mes meubles, mes jardins, et la maison d'opéra.

LETTRE CIV.

DU ROI.

Wichau, 5 Avril.

PEUT-ÊTRE mes observations sur votre état
 sont-elles aussi peu certaines que celles de ces astro- 1742
 nomes qui se disputent entr'eux sur l'existence, la
 forme, le temps et la figure de cette comète qui a
 fait tant de bruit à Vienne, et qui a tant fait pro-
 phétiser de fous. Ayant appris de vous le grand art
 de douter, vous ne devez pas trouver mauvais que
 j'en étende les branches jusqu'à votre maladie, d'au-
 tant plus que votre santé m'est chère et mérite bien
 mes attentions.

Au Dieu réservé du mystère
 Je recommande votre affaire;
 Non pas à ce Dieu charlatan,
 Cet empirique d'Epidaure
 Qui par son baume et son onguent
 Augmente, embellit et décore
 Des gens que son poison dévore,
 La cour de Messire Satan.

Je vous recommanderais bien encore au Dieu de
 l'amour et des plaisirs, si je ne craignais pour vous
 les flèches empoisonnées dont ce petit traître ailé se
 sert quelquefois.

Si l'on vous voit estropié,
 Ce ne fut point à cette guerre
 Que l'orgueil et l'inimitié
 Se font en embrasant la terre;

L 2

1742.

Mais sur l'amour voyez vos droits,
Vous le servîtes sans subsides,
Il vous doit donc pour vos exploits
Placer parmi ses invalides.

Je compte bien de vous y^avoir un jour, en vous félicitant sur la bonté de votre établissement et sur l'agrément du voisinage, car je crois que Césarion vous y tiendra bonne compagnie, et que ce qu'on appelle gens aimables dans le monde ne tarderont pas à vous suivre.

Je suis à présent à Wichau, d'où je marche en Bohême, par des raisons qui m'ennuieraient à vous déduire. Je compte d'être le 20 de ce mois au plus tard avec toute l'armée à quelques milles de Prague. Vous comprenez bien que c'est pour défendre cette capitale de la Bohême contre les Autrichiens, et pour soutenir la faiblesse des Français, qui ne sauraient la défendre.

Voilà un raisonnement militaire qui vous vaut une prise de quinquina, ou dont vous vous embarrassez très-peu. Adieu, cher Jordan. Ecrivez-moi souvent; beaucoup de détails; et de tous les riens que vous pouvez apprendre, barbouillez vos cahiers.

Je suis votre fidelle ami et admirateur.

LETTRE CV.

DE M. JORDAN.

Berlin, 6 Avril.

SIRE,

J'AI été enchanté des derniers vers qu'il a plu à
V. M. de m'envoyer. Quelque accoutumé que je
sois à être surpris de vos talens, je ne puis cepen-
dant comprendre

1742.

Comment on peut, en occupant le trône,
Fesant tapage en l'univers,
N'ayant de soins que pour Mars et Bellone,
Avoir esprit, et faire de beaux vers.

Le Pégase de V. M. est infatigable, et ce qui me
fait donner au diable, c'est qu'il ne bronche point
dans son allure: celui des autres est haletant, dès
qu'il est un peu fatigué. Il n'en est pas de même du
vôtre.

Je fais qu'Apollon le protège;
Le mien ne peut souffrir les lois
D'un pas régulier de manège,
Qu'il ne soit d'abord aux abois.

J'ai beau lui donner de l'éperon dans les reins;
il est aussi immobile que le cheval de Troie; j'ai
beau lire vos vers, pour animer mon esprit, et pour
le monter sur le bon ton, tout devient inutile.

J'ai beau m'asseoir sur fauteuil velouté
Qui, suivant vous, ressemble au Pinde,
Mon esprit est toujours rétif, et dégoûté
De voir qu'en vain il se gêne et se guinde.

— Ma vieille Raïson vient alors à mon secours, qui
 1742. me conseille de ne plus faire des vers, et de me
 contenter de la prose. Je lui réponds dans l'accès
 de ma colère.

Apprenez, Raïson, à vous taire :
 Mon héros veut absolument
 De moi des vers, en dépit du talent ;
 Que ne fait-on pas pour lui plaire ?

Bayle dit de la Bourrignon, qu'elle avait une
 chasteté pénétrative.

Votre esprit est pénétratif,
 Et m'échauffant par sa divine flamme,
 Il porte l'esprit dans mon ame
 Par un pouvoir qui me rend plus actif.

Que je plains V. M. d'être engagée, par des
 circonstances inévitables, dans un genre de vie qui
 ne peut que lui déplaire à la longue, et altérer sa
 santé ! C'est le motif qui me fait souhaiter passion-
 nément la paix, quelque intérêt que je prenne à
 la gloire de V. M. Je m'attends toujours à quelque
 grand coup de théâtre de sa part.

Tel qu'un nocher qui craindrait le naufrage,
 Nous vous verrons arriver dans le port.
 Vous ferez seul, par un secret ressort,
 Succéder le calme à l'orage.

Que je ferai heureux, quand j'aurai l'honneur à
 Rheinsberg ou à Charlottenbourg de faire ma cour
 à V. M., de la voir, dépouillée de ce foudre qui
 fait frémir l'Europe, goûter les agréments d'une paix
 solide ! Je me représente ce plaisir, comme les

dévots celui d'être à table avec Abraham et Jacob. —
Quand je le goûterai, je ne troquerai pas mon bon- 1742.
heur contre celui de favoriser l'ambrosie.

Quelque plaisir qu'on ait à la table des Dieux,
Pareil plaisir n'est fait que pour une ombre :
Ceux que l'on goûte sous votre ombre ,
Sont moins divins, mais plus délicieux.

Dieu veuille garantir la fanté de V. M., et la
conserver ! C'est le principal objet qui m'occupe.
L'homme n'est jamais sans une idée favorite, qui
tient le rang entre celles qui se promènent dans
le vaste pays de l'esprit : celle-là marche à la tête
des autres, parce qu'elle a le droit de prééminence.
Je vais assez souvent chez le Tourbillon, pour
parler raison, et pour m'entretenir sur ce sujet.
Nous sommes alors comme ces dévots qui ne sont
jamais plus heureux que quand ils parlent de leur
patron.

J'ai l'honneur d'être, etc.

L E T T R E C V I.

D U R O I.

Prostnitz, 8 Avril.

J E ne puis te faire des vers aujourd'hui, car nous
marchons sur ces chemins montagneux où l'on voit

Des poteaux avec leurs merlettes
Qui disent aux passans, en Bohême vous êtes,
Où les saints par-tout ennichés
Sur ponts et rochers sont perchés,

1742.

Où les gueux en grosse cohorte,
 Le chapelet en main et bien fort nasillant,
 Pensent par leurs chansons émouvoir le passant,
 Où, si vous marchez sans escorte,
 Les pandours de mauvaise humeur
 Vous déshabillent Monseigneur.

C'est par ces routes que la plus grande partie de
 notre armée marche pour se joindre au Prince d'Anhalt
 et au Prince Léopold auprès de Pardubitz, et

Non loin de ces lieux qu'habita
 Wallenstein et le grand Ziska,
 Près de ce camp si fort célèbre
 Où le héros bohémien
 Démit en un jour la vertèbre
 A ces troupes, le fier soutien
 De ceux qui lui faisaient la guerre,
 Comme lui ravageaient la terre.

Voici des vers qui sont venus au bout de ma
 plume je ne fais comment; et que vous trouverez,
 je crois, très-mauvais.

Ce sont les bons qui me sont difficiles,
 Pour les mauvais ils ne me coûtent rien.
 Tous les auteurs ne sont pas si habiles
 Que l'est Jordan Tindalien.
 Les Muses sont queteuses, indociles,
 Lorsque la cour on ne leur fait pas bien;
 Et moi qui cours par les champs, par les villes
 Comme un bandit, comme un maître vaurien,
 J'y perds mon temps, et tous mes soins futiles.

Ainsi n'est pas favori du Dieu qui veut; il faut être son courtisan assidu, et avoir par-dessus tout une physionomie semillante, et un certain je ne sais quoi du goût d'Apollon. Adieu, mon cher. Je n'ai pas le temps de vous dire d'autres pauvretés. 1742.

L E T T R E C V I I.

DE M. JORDAN.

Berlin, 14 Avril.

S I R E,

LE pyrrhonisme de V. M. est un ennemi dangereux à combattre; on ne fait par quel endroit le prendre.

Dans l'art de douter fort expert,
Vous savez aux raisons donner de l'apparence.
C'est une anguille qui se perd
En la serrant à toute outrance.

Je ne me serais jamais imaginé que le pyrrhonisme ferait employé pour démontrer l'accusation que je crois fausse dans toutes ses parties. J'ai cru au contraire que rien ne m'était plus favorable que ce pyrrhonisme même.

Ce phénomène rubicond
Qui s'était placé sur ma face,
Indique à des yeux de Pyrrhon
Que du venin il est douteuse trace.

Je suis à cet égard sain comme l'enfant qui est à naître; il y a aussi peu de venin dans mon corps, qu'il y a de vertu guerrière dans mon ame.

1742.

Vous dont l'esprit est si dispos
Pour soutenir les droits du pyrrhonisme,
Prouverez-vous par congru syllogisme
Que je puis passer pour héros ?

Il y a long-temps qu'on peut me ranger au nombre des invalides du Dieu de l'amour, dont je ne prononce cependant jamais le nom qu'en tremblant, non parce que je suis tout à fait inhabile à son service, mais parce qu'en général nos facultés s'usent et déperissent.

Tout déperit et s'use dans le monde,
L'esprit vieillit, et perd de sa vigueur :
Or je conclus par raison très-profonde,
Que je ne puis éviter ce malheur.

D'ailleurs le pourpoint de Scarron s'usait, d'où vient mes facultés ne s'useraient-elles point ? J'emploie le reste des forces qui me sont restées dans l'esprit, de l'attachement que j'ai eu pour l'amour en faveur de l'amitié, qui ne procure que du plaisir et de la satisfaction. Je connais des maîtres pour lesquels on ne saurait avoir assez de ses sentimens.

Je suis persuadé qu'on a instruit V. M. de la dispute du Marquis d'Argens avec Madame la Duchesse. Cette dispute a été vive, la séparation bruyante, et le raccommodement très-éclatant. Les savans et les femmes sont partagés sur la cause de cette dispute. Les uns disent que c'est la jalousie.

Ce Dieu qu'on nomme Jalousie
Qui redoute un culte étranger,
Et qu'on doit toujours ménager
Pour le repos de notre vie.

C'est ce Dieu qui les a brouillés. On dit que le Marquis d'Argens est amoureux, et on veut qu'il ne le soit que de sa femme et de ses livres. Il jure son grand juron qu'il ne l'est point, on ne l'en croit pas. On veut qu'il reste trois ans à Stutgard. 1742.

Sacrifier raison et liberté
Qui font le charme de la vie
Aux faibles de l'humanité,
Sera-ce donc philosophie?

Lui qui aime le séjour de Berlin, qui croit que c'est le seul qui lui convienne, ne veut s'en absenter que pendant trois semaines. Voilà la vraie origine de cette dispute. On s'est raccommode d'une façon assez marquée. D'Argens, aux genoux de la Duchesse, lui a redemandé son estime; cette entrevue a tiré des larmes des assistans. Ils ne logent cependant plus ensemble; on se voit, mais c'est avec une froideur réfléchie.

On est toujours prêt à montrer
Qu'on hait d'Argens par féminin caprice;
Le philosophe est prêt à démontrer
Que la raison veut ainsi qu'il agisse.

Leur haine est systématique, c'est là la bonne. Le Marquis d'Argens travaille à une comédie sur l'embarras de la Cour; je lui ai conseillé que la scène soit dans l'antichambre de la Duchesse.

Puisque c'est là que l'on voit tour à tour
Les passions jouer toutes leurs rôles,
Qu'on sacrifie à la haine, à l'amour,
Que la raison n'y vait pas deux oboles.

1742. J'ai cru ne pouvoir mieux faire qu'en engageant le Marquis d'Argens à composer lui-même une relation de tout ce qui s'est passé, pour divertir V. M.; personne ne le peut mieux que lui.

J'ai l'honneur d'être etc.

L E T T R E C V I I I . D U R O I .

Leitomischel, 15 Avril.

TON Pégase fécond en rimes redoublées
Laisse arrière de toi mes Muses essouffées;
En vain d'un feu divin me croirai-je animé,
Que tes vers me font voir que j'ai trop présumé!
Ebloui par l'éclat de ta vive lumière,
Je m'arrête tremblant tout court dans ma carrière, .
Et voyant à quel point ton vol t'a su porter,
Je ne puis que t'aimer, te lire et t'admirer.

Ce sont les sentimens que *divus Jordanus Tindaliorum* a su m'inspirer par ses deux spirituelles lettres, où il a mis sans exagération autant d'esprit qu'il m'en faudrait pour tout un mois dans ma dépense ordinaire. Vous avez le diable au corps avec vos vers, et vous en ferez si bien, que je n'en ferai plus.

On dit qu'à Rome un architecte ignare,
Voyant ce temple où l'orgueil de la tiare
Sut étaler son faste et sa grandeur,
Où l'art sur-tout paraît en sa splendeur,
Surpris, frappé de ce bel édifice,
Dès ce moment abjura son office,
A l'admirer bornant tout son bonheur.

Je vous laisse faire l'application de ces vers, dont
la comparaison cadre si bien avec vos vers et le 1742.
cas que j'en fais.

Voulez-vous que ma Muse chante
Le train de ma vie ambulante ?
Tantôt rôti, tantôt glacé,
Tantôt haut, tantôt bas percé,
Souvent nageant dans l'abondance,
Et souvent usant d'abstinence,
Par les fatigues harassé,
Jamais rebuté ni lassé.
Quelque sort que le ciel m'envoie,
Méprisant les vaines erreurs,
Et toujours simple dans mes mœurs ;
Je suis plus enclin à la joie
Qu'aux mélancoliques vapeurs,
Dont la cruelle frénésie
Empoisonne de ses noirceurs
Les plus beaux jours de notre vie.

Si vous voyiez couleur de chair, vous seriez le
plus aimable et le plus heureux mortel que Dieu
eût créé ; mais comme il n'y a rien de parfait dans
ce monde, vous ne ferez qu'aimable. Je vous prie,
mettez-vous l'esprit en repos sur l'Europe. Si l'on
voulait prendre à cœur toutes les infortunes des
particuliers, la vie humaine entière ne ferait qu'un
tissu d'afflictions. Laissez à chacun le soin de démê-
ler sa fusée comme il pourra, et bornez-vous à par-
tager le sort de vos amis, c'est-à-dire d'un petit
nombre de personnes. C'est en honneur tout ce que
la nature a droit de demander d'un bon citoyen ;

1742. fans quoi notre cerveau ne fournirait point assez d'humidités pour les larmes que nous aurions à répandre.

L'Europe qu'un lutin lutine,
A, dit-on, perdu la raison;
Il est vrai qu'elle en a la mine,
Et mérite bien ce soupçon.

L'Abbé de Saint-Pierre se fait fort d'ajuster l'intérêt des princes de l'Europe aussi facilement que vous composez vos vers. Ce grand ouvrage ne s'accroche à rien qu'au consentement des parties intéressées. Vous connaissez ces visions d'arbitrage, et ces folies synonymes.

Je n'ai rien à vous dire d'un endroit où il ne se passe rien, sinon que nos soldats font autant de Césars, et que je vous aime toujours, malade, mélancolique, ou gai et sain, également. Adieu.

L E T T R E C I X.

D E M. J O R D A N.

17 Avril, second beau jour de l'année.

SIRE,

J'AI reçu la lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, qui était de Proßnitz: comme je porte ordinairement en poche la Silésie, la Moravie, la Bohême, l'Autriche, la Bavière, la Hongrie et la Turquie, je suis toujours à portée de suivre l'armée redoutable de V. M.

Je crains qu'augmentant vos conquêtes

Il ne faille grossir un peu trop mon Atlas,

Et que tous les progrès qu'heureusement vous faites

Ne soient pour vous de séduisants appas.

C'est bien alors que je pourrais dire comme Bias,
je porte tout avec moi, puisque j'aurais toute l'Eu-
rope en poche.

Les Bohémiens qui vous voient entrer dans leur
pays sans chapelets, ni rosaires, doivent avoir
une bien mauvaise idée de leurs saints, qui ne bran-
lent point, et qui voient fort tranquillement agir
l'armée de V. M.

Et que font donc ces célestes***

Dans leur riant et splendide manoir?

Ils n'ont pas plus d'esprit que mes pantoufles,

Puisqu'ils n'ont pas l'art de vous décevoir.

Je crois que vous avez le secret de les enchanter,
comme les Sirènes qui enchantent par la douceur
de leur mélodie. Je me défie diablement des poètes,
et de l'effet de leur poésie. Vous leur adressez sans
doute quelques prières en beaux vers, par lesquels
vous captivez leur bienveillance.

Je connais l'effet de vos vers,

Et leur séduisante harmonie :

J'adoucirais par eux tous mes revers,

Si j'en avais dans cette vie.

Mais on n'en a point quand on vous sert. Mes
vers sont si rudes, qu'ils sont propres à faire fuir
ceux qui voudraient en entreprendre la lecture, ou
à produire l'effet que produisait la peau de Ziska.
Aussi ne coulent-ils pas de source ; je ne les enfante

1742. qu'à force de contorsions, et de mouvemens convulsifs.

Quand j'ai des vers l'inquiétante manie,
De leur accès je suis si fortement épris,
Que tel qu'est un dévot au tombeau de Paris,
J'ai de vrais accès de Pythie.

Or avec bien des contorsions, la Pythie sur le trépied ne disait que des pauvretés.

A propos de Ziska et de Wallenstein : je demande en grâce à V. M. de ne les pas prendre pour modèles.

Ils savaient aux humains faire sanglante guerre,
Vous savez l'art de les rendre contens :
Ils étaient fléau de la terre,
Et vos vertus en font les ornemens.

L'habileté de Jordan Tindalien consiste dans une chose bien réelle, c'est qu'il sent son ignorance, et qu'il en connaît toute l'étendue. Je demande pardon à V. M. de ce petit trait de louange que je me donne en passant, parce qu'il faut être fort savant pour bien connaître l'ignorance.

Hélas ! Jordan Tindalien
N'est pas formé pour la science :
On est heureux dans l'ignorance,
On ne l'est pas lorsqu'on n'ignore rien.

On commence à reparler de la paix : la raison qu'on en allègue, c'est que les affaires sont si fortement embrouillées, qu'elles ne peuvent pas rester long-temps dans cet état de crise.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE

L E T T R E C X.

D U R O I.

Chrudim, 11 Avril.

*D*IVE *Jordane*, à présent les vers coulent chez vous comme un torrent. Je crois que vous avez 1742.
 Apollon à gage, et les neuf sœurs pour servantes ;
 il n'est pas possible autrement de travailler comme
 vous faites. Il faut de plus que vous ayez trouvé
 une mine de jolies choses dans le Pinde, et quel-
 que nouvelle veine de belles pensées.

Pas même la moindre faillie,
 Ni vaudeville, ni bon mot,
 Ne me vient à ma fantaisie ;
 Vous gardez pour vous seul l'esprit et le génie,
 Les agrémens sont votre lot,
 Hélas ! le mien est d'être un sot.

Voilà ce qu'on gagne à faire la vie de chien que
 nous menons ici pour l'amour de la gloire, comme
 disait notre ami Chaulieu.

De cet aimable trépassé
 Célébrons encor la mémoire ;
 Mais vous, qui l'avez surpassé,
 Méritez encor plus de gloire.

Il n'en est point qui ne doive ceindre votre front.
 Cette prudence inséparable de votre courage n'est
 pas une des moindres qualités qu'il faut admirer en
 vous.

1742.

La prudence du vrai courage
Est la source et le sûr appui ;
Le reste est une aveugle rage
Que d'un instinct brutal séduits
Admirent tant de faux esprits.

Vous savez trop bien que l'on ne peut jamais être plus brave, que lorsque la circonspection ne nous expose aux dangers que par nécessité ou par raison ; et comme vous êtes extrêmement prévoyant, vous ne vous y exposez jamais ; d'où je dois conclure que peu de héros vous égalent en valeur. Votre bravoure conserve encore son pucelage ; et comme toutes les nouvelles choses sont meilleures que les vieilles, il s'ensuit que votre courage doit être quelque chose de tout-à-fait admirable. C'est une fleur qui est près d'éclore, qui n'a encore souffert ni des ardeurs du soleil, ni des vents du nord ; enfin c'est un être si digne d'estime, qu'il est digne de la métaphysique et des dissertations de la Marquise sur la nature du feu.

Il ne vous manque qu'un plumet blanc pour ombrager les bords de vos audaces, une longue rapière, de grands éperons, une voix un peu moins grêle ; et voilà mon héros tout trouvé. Je vous en fais mes complimens, divin et héroïque Jordan, et je vous prie de jeter du haut de votre gloire quelque regard débonnaire sur vos amis, qui rampent ici dans les fanges de la Bohême avec le reste du troupeau des humains.

Je crois que d'Argens est fou ; ne lui en dis rien cependant, et garde-toi bien d'aigrir la bile de

notre philosophe, qui me paraît avoir plus de cette
 marchandise que de bon sens. Adieu. Tu connais ^{1742.}
 tous les sentimens que j'ai pour toi.

L E T T R E C X I.

DE M. JORDAN.

Berlin, 22 Avril.

SIRE,

JE suis au bout de mon latin, et je ne fais par
 où commencer la lettre que je dois écrire à V. M.

Je ne fais plus que vous écrire,
 Je n'ai pas brin de nouveauté:
 Tout est tranquille en la cité,
 Où l'on attend la paix pour rire.

Les gazettes nous flattent de la paix. Celle de
 Cologne plaint le monde de ce que le dévoiement
 du Cardinal qui continue, pourrait être un obstacle
 à cette paix, qui marche aussi lentement que le
 messager du Mans. Je me souviens à cette occasion
 des remarques de Bayle sur le dévoiement de Jules
 César, où il prouve, à sa façon ordinaire que V. M.
 imite si bien, que les plus grands événemens sont
 souvent causés par de pures vécilles. La dispute de la
 Duchesse avec le philosophe, quoique causée par
 une vécille, n'en est pas moins sérieuse: on pousse
 la vengeance jusqu'au point de ne vouloir point
 manger sur des assiettes d'argent, parce que ce der-
 nier mot réveille des idées de vengeance et de haine
 qui font manquer l'appétit.

1742.

Le Marquis soutient tout sans fiel et sans venin.
On a beau s'emporter, rien du tout ne l'étonne;
Son ennemi le frappe au moment qu'il pardonne:
Entre-t-il tant de fiel dans un cœur féminin?

Tout le monde attend avec beaucoup d'impatience le jugement de V. M. sur cet important différent. Pour moi je ne dis rien, mais je fais bien ce que j'en pense.

On dit ici que les Russes ont pris le parti de la France; cela me fait plaisir: que les Autrichiens ont été étrillés devant Scharding; cela me remplit de joie: que la Reine de Hongrie persiste à ne vouloir point céder; cela me fait peur: que le Roi d'Angleterre envoie un corps de troupes en Allemagne, que la Hollande suit son exemple; cela me fait frémir. On ajoute que le Roi de Pologne a fortement la goutte; qu'il est cependant attendu à Glogau, où le Roi de Prusse doit le recevoir, pour l'y régaler magnifiquement. Voilà ma gazette, qui me paraît aussi sèche qu'elle est peu intéressante. C'est par cette raison que je me hâte de finir.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CXII.

DE M. JORDAN.

Berlin, 24 Avril, temps pluvieux.

SIRE,

LA lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, est
arrivée heureusement pour moi, car j'étais au bout 1742.
de mon latin : mon Apollon s'en était allé au diable,
et il y a en ville une tranquillité qui ne peut que
désoler tous ceux qui ont besoin de nouvelles pour
écrire.

Vos vers charmans, ingénieux
Ont ranimé mon languissant génie :
Le feu, l'esprit de votre poésie,
Me font parler le langage des Dieux.

C'est à la vérité un langage qui ressemble beau-
coup à la *lingua Franca*, et avec lequel je ne se-
rais pas fort en état de me faire entendre, si j'étais
condamné à séjourner pendant quelque temps sur le
mont Parnasse : malgré tout cela V. M. daigne louer
mes vers ; il m'est bien difficile de ne pas envisager
cela comme une satire fine et délicate.

Je connais le Roi Frédéric,
Aux dépens du prochain il aime parfois rire,
Il eut toujours un peu le tic
De la noble et fine satire.

1742. C'est en effet de la faire la plus fine, que la résolution prise de ne plus faire des vers, parce que le Tindalien en fait de bons : le langage des vers est devenu pour V. M. un langage ordinaire, parce qu'elle a su se le rendre familier.

L'architecte de Rome qui voyant la régularité d'un superbe édifice, renonça pour toujours à son art, pour ne se livrer qu'à l'admiration, me ressemble comme deux gouttes d'eau : il ne me reste, pour rendre la ressemblance plus parfaite, que de l'imiter entièrement.

Quitter des vers l'inquiétante marotte
Et renoncer à langage éloquent,
De tout parti c'est le plus conséquent
Pour quiconque a cervelle sous calotte.

Or, grâces à Dieu, je m'efforcerai toujours à conserver le peu que j'en ai.

La description que V. M. fait de sa présente manière de vivre, paraîtrait poétique à celui qui ne connaîtrait pas la façon de penser de V. M. quand elle est à l'armée ; car,

Qui dit un roi, dit un mortel heureux
Qui ne connaît ni peines, ni fatigue,
Qui n'a de soins dans ces bas lieux
Que d'éloigner tout fouci qui l'intrigue ;
Le roi est fait pour les plaisirs,
Et le savant est né pour la misère :
Le premier, quand il veut, satisfait ses desirs
Tandis que le dernier de faim se désespère.

La comète a jugé à propos de changer les choses.
Il est un pays commandé par un Roi, qui fait la

guerre en hiver, qui souffre les injures de l'air; —
tandis que par sa grâce son homme de lettres est mol- 1742.
lement assis dans un canapé, jurant contre sa ma-
ladie, qui lui défend l'usage des plaisirs qu'il fe-
rait en état de se procurer.

Ne pense pas qui veut couleur de chair, l'esprit
humain est si peu maître de soi, que cela fait pitié;
j'en ai vraiment compassion. J'ai tort de m'affliger
du mal qui arrive dans la société, par la même
raison qui me porte à me chagriner de ce que la
récolte des vins n'est pas bonne en France. La so-
ciété ne fait qu'un corps. La Fontaine a bien prouvé
dans sa fable de l'estomac la nécessité qu'il y a que
les parties réciproquement s'affligent du mal que
ressent le tout dont elles dépendent.

Je ne sai si l'Europe a perdu la raison; mais une
chose fais-je bien, c'est qu'elle est fort à plaindre de
ce qu'on la lui a fait perdre.

Si l'on refuse à l'homme sain
Ses plaisirs et sa nourriture,
Et que du soir jusqu'au matin
On le tourmente sans mesure,
Cet homme sain perd à l'instant
Cette santé dont il abonde,
Et n'a plus de contentement,
Ni de plaisirs dedans ce monde.

Il faudrait que l'Europe eût la cervelle bien forte
pour résister à deux têtes qui lui donnent de la
tablature.

Il est permis au nonagénaire Abbé de St Pierre
de vouloir entreprendre d'ajuster les intérêts des

1742. Princes de l'Europe, comme on permet aux jeunes gens de faire des folies en faveur de leurs maîtresses. J'excuse le dessein de cet Abbé, comme j'excuse Alexandre, qui pleurait de ce que le monde était trop petit.

Enfin la maison de travail aura lieu; il fallait l'activité de Monsieur le Ministre d'Etat de Happe pour le succès d'une pareille entreprise, à laquelle V. M. a bien voulu contribuer. Je lui en rends grâces en mon particulier, par l'intérêt que je prends à ce qui regarde la société. La police sera bien réglée; il manque encore une chose, c'est que V. M. commette au chef de police le soin du pavé et des bâtimens de la ville. J'ai l'honneur d'être, etc.

L E T T R E L X X V I I I.

D U R O I.

Chrudim, 27 Avril.

D O C T I S S I M E *Jordane Tindaliensis,*

Phébus qui dans tous vos écrits

Sait répandre son abondance,

Econome dans sa dépense

Il en refuse à mes esprits.

Phébus limite l'Eminence (*)

Qui n'accorde qu'à ses amis

Le droit lucratif d'être admis

Dans les faveurs de la finance.

(*) Fleury.

Après cela je ne m'étonne point que vous m'écriviez tant de vers et si peu de nouvelles. Vous êtes plus inspiré par les neuf aimables sœurs, protectrices des arts et des sciences, que par ce monstre aux yeux de lynx, aux oreilles de levrier, et à la chevelure de Méduse. 1742.

Amant favorisé des Grâces,
Elles vous bercent dans leurs bras,
Vous estimez plus leurs appas
Que ce monstre qui dans les places,
Aux halles et dans les villages
Répand avec un grand fracas
Ce qu'il fait ou qu'il ne fait pas.

Tout cela fait que j'apprends peu de nouvelles de Berlin et que je reçois beaucoup de vers ; un peu de l'un et un peu de l'autre me ferait un grand plaisir. Vous ne me dites rien de toutes les sottises qui se font régulièrement et périodiquement. Vous ne m'apprenez rien de vos correspondances de savans, de mes édifices, de mes jardins, de mes amis, en un mot de toutes les choses qui m'intéressent.

Tous les divers événemens
Du grand théâtre politique
Ressemblent à ces changemens
Que fait la lanterne magique ;
Marquez-en donc vos sentimens.
Du moins d'une sempiternelle
Contez-moi les égaremens.
L'histoire de la bagatelle

1742.

Par vous reçoit des agrémens;
 Car tout ce qu'on nomme nouvelle
 De la demeure paternelle,
 A du charme pour les absens.

Vous me croyez peut-être trop occupé pour penser à mes amis ; mais vous devez sentir qu'ils vont de pair avec les plus grandes affaires.

Ce sont les intérêts du cœur
 Que l'on préfère à la durée,
 A l'ambition égarée,
 Et même au plaisir suborneur
 Dont souvent l'ame est animée,
 Et qui pour un peu de fumée
 Abandonne son vrai bonheur,
 Amitié, chaste et pure flamme,
 Amitié, présent que les Cieux
 Nous firent pour nous rendre heureux,
 Régnez à jamais dans mon ame.

Je viens à présent à notre itinéraire. Je suis avec la grande armée en Bohême. Le Prince d'Anhalt va commander en haute Silésie, le Prince Didier va quitter la Moravie, faute d'y trouver de quoi subsister. Nous resterons apparemment dans cette situation jusqu'à ce que le vert vienne, ce qui peut encore aller à deux mois. Voilà tout ce que j'avais à vous dire, en vous assurant des sentimens que j'ai pour vous. Adieu.

LETTRE CXIV.

DE M. JORDAN.

Berlin, 29 Avril.

SIRE,

VOUS comparez, mais très-malignement,

1742.

Ma façon de vers ordinaire

Au cours impétueux d'un rapide torrent :

Mais convenez que l'eau n'en est pas toujours claire.

V. M. n'aura pas beaucoup de peine à en convenir, si elle veut être dans ce moment plus philosophe que poète, et avouer que cette comparaison ne cadre qu'autant que la conclusion lui est annexée. Ce qui me console, et me justifie, c'est que souvent l'eau de l'Hippocrène, quand je la puise, est fort trouble, et que je ne connais point l'art de la tirer au clair. V. M. fait en me louant ce qu'on fait à un perroquet auquel on donne du sucre.

Souvent par telle nourriture

On fait jaser son perroquet :

Je vous tiens lieu, par mon caquet,

D'animal de cette nature.

Qu'importe, pourvu que jaye l'honneur d'amuser V. M. je suis content; d'ailleurs j'en tire un avantage réel, c'est que je reçois des lettres pleines d'esprit et de vers, qui sont charmantes.

Marquées au coin de Chaulieu,

A ce bon coin qui rend inimitable;

Qui vous fait chérir de ce Dieu

Que servent les neuf sœurs, à ce que dit la fable.

1742. Tout le monde ne peut pas posséder cette prérogative. Il en est de la poésie comme du courage. Tous les hommes ne sont pas braves ; aussi tous les hommes ne sont-ils pas poètes. La nature fait un homme brave, comme elle fait un homme avec des talens supérieurs pour la poésie. Un poltron peut faire une action de valeur, au moins à ce que l'on m'a dit, car je ne le fais point par ma propre expérience. Un homme qui n'est pas né poète, peut faire une fois en sa vie quelques bons vers, parce que la nature se plaît quelquefois à faire de l'extraordinaire. Je me rends justice sur la prudence, en avouant que je possède cette qualité :

Je n'eus jamais occasion
De faire essai de mon courage :
Peut-être en ai-je davantage
Qu'Annibal, ou que Scipion :
Mais soit prudence, ou modestie,
Je ne veux point me mettre dans le cas,
Qu'on reproche à ma prud'homie,
Qu'elle a du cœur, ou qu'elle n'en a pas.

Je vois par-là l'affaire indécise, et j'en conclus que poétiquement parlant, je puis passer pour poltron, mais non pas philosophiquement ; car en due forme de syllogisme, la chose ne saurait être démontrée. D'ailleurs, à quoi diable me servirait le courage ; je n'ai point d'ennemis à combattre que les faiblesses de la nature humaine, que je serais bien fâché de détruire ; car quoique souvent elles me fassent du mal, j'avouerai cependant qu'eussé-je autant de courage qu'Alexandre, je ne voudrais pas

les combattre dans un combat régulier. Ce que j'aurais le courage de vaincre, ce serait la faiblesse pour la gloire, si cet ennemi me faisait ombrage, puisque cette faiblesse nous coûte la tranquillité et le repos.

1742.

On dit ici qu'Ingolstadt est pris d'assaut par les Autrichiens, qui ont passé même la bourgeoisie au fil de l'épée. On ajoute que la chancellerie de V. M. va être transportée à Glatz :

Que le pauvre Tindalien,
Par très-occulte maladie,
Possède un corps qui ne vaut rien
Pour le séjour de cette vie.

J'ai l'honneur d'être etc.

L E T T R E C X V.

D U R O I.

A Chrudim, 29 Avril. Jour fatirique, d'un soleil clair, et le premier du bourgeonnement de quelques arbustes.

ENFIN la demeure éthérée
Aux astronomes consacrée,
Qu'une troupe d'Autrichiens
Gardait à ses fiers souverains,
De tout le monde séparée,
Fréquentant au lieu des humains
Les chats-huans de la contrée,
Ou quelque ombre triste, égarée,
Qui plaignait encor ses destins,
Environnée de Prussiens,
De tout secours désespérée,
Ses tours, ses forts, ses ravelins
Sont tombés ce jour dans nos mains.

1742. C'est-à-dire que Glatz s'est rendu le 28 de ce mois par capitulation, de sorte que je suis à présent maître sans réserve de toute la Silésie.

Monsieur***, mauvaise copie de quelque chétif original anglais, vient de prendre le parti décisif de nous quitter. Vous pouvez vous imaginer jusqu'à quel point je regrette sa perte.

Cet imitateur sans génie
De l'extérieur des Anglais,
En a copié la folie,
Mais il manqua leurs meilleurs traits.
Sans le vrai, tout est ridicule;
Mars n'a jamais l'air d'Alcidon,
Sans la force on n'est point Hercule,
Ni sans la sagesse un Caton.

Pardonnez à ce trait qui m'est échappé contre un homme que vous honorez de votre estime; mais je crois que cette estime est du nombre de celles

Que tous les jours de nouvel an,
L'on se débite en compliment,
Qu'on se jure et qu'on se proteste,
Quand sous la barbe doucement
L'on voudrait plus sérieusement
Que l'autre crevât de la peste.

Vous ne me dites rien des nouvelles berlinoises, du Tourbillon, de Césarion, ni de l'histoire de la galanterie.

Ni de votre aimable goutteux
Qui devient si fort amoureux,
Que cette violente flamme
Aux incurables met son ame,

Ni de son vigoureux tendron,
Qui lorsqu'on joue au corbillon
Répond de sa bouche de rose,
Avec connaissance de cause,
Quand on demande, *qu'y met-on?*

1742.

Tenez, voilà assez de sottises pour une fois;
contentez-vous-en, cher Jordan, jusqu'au premier
ordinaire, où j'espère de ne point demeurer en
reste. Adieu.

L E T T R E C X V I.

D E M. J O R D A N.

Berlin, 1 Mai.

S I R E ,

J E ne parlerai aujourd'hui à V. M. que politique
et que guerre, et je ferai dans la règle, puisque
ce sont là vos plaisirs chéris; ces occupations sont
aussi chères à V. M. que l'est à une coquette l'assor-
timent de sa toilette. Car

Toujours combattre vaillamment,
En politique éviter la surprise,
Et découvrir adroitement
Ce qu'Envoyé cache et déguise,
Dans un travail même accablant
Se reposer, occupant son génie,
Regarder tout comme un amusement,
Savoir quitter les plaisirs de la vie,

c'est là le fort de V. M.

1742. Le goût de la politique commence pareillement à s'introduire à Berlin. On commence toutes les conversations par se demander : que font les armées, où sont-elles ? Les gens de lettres quittent leurs livres, pour lire les gazettes, qui mentent et qui ne nous sont jamais favorables, je ne fais pourquoi.

On dit ici que l'armée ennemie s'est emparée d'Olmutz : d'autres disent au contraire qu'elle s'est retirée en Autriche, parce qu'elle craint d'être attaquée par devant et par derrière. Les plus raffinés politiques assurent que dans moins d'un mois Messieurs les Autrichiens auront la bonté de déguerpir de la Bavière.

On ne parle à présent que de la harangue de Milord Stairs aux Etats de Hollande. On fait un commentaire sur ces paroles : „ Quand V. H. P. „ auront ainsi mis toutes leurs frontières en état de „ ne craindre aucune surprise, elles pourront pro- „ téger leurs alliés de la manière qu'elles le trou- „ veront le plus convenable : et par -là d'autres „ princes qui auront envie de se joindre aux puis- „ sances maritimes, pour maintenir la liberté de „ l'Europe, pourront le faire plus librement et sans „ crainte.” On demande de qui on veut ici parler ? C'est là-dessus que les raisonnemens varient. C'est une énigme dont chacun croit avoir le mot.

Certain quidam à mine politique
Sur ce sujet voulait mon sentiment :
Je répondis, sans nul détour oblique,
Que je pouvais assurer par serment

N'en

N'en rien savoir : mais qu'avec assurance,
 Quoique jamais je n'eusse été devin,
 Je pouvais bien, en toute confiance
 Lui déclarer qu'on campait à Chrudin.

1742.

J'ai lu une relation que l'on dit venir de l'armée, aussi circonstanciée que relation puisse l'être, d'un fait que je crois faux dans toutes ses parties, dans laquelle on parle du dessein qu'un commandant d'une place autrichienne avait formé contre la vie de V. M.; dessein échoué par la dextérité d'un Juif.

V. M. veut-elle une nouvelle aussi comique qu'elle est fautive? c'est que le père de Maupertuis a fait mettre son fils dans un couvent, parce que ce fils voulait épouser une fille qui ne lui convenait point.

Que j'aime à voir une telle faiblesse
 Dans le cœur d'un mathématicien!

Fût-on même stoïcien,
 Jamais, en pareil cas, la raison n'est maîtresse.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect, et un dévouement parfait, auxquels m'engagent la raison et la reconnaissance, etc.

L E T T R E C X V I I.

D U R O I.

Chrudin, 5 Mai.

DOCTISSIME Doctor Jordane, je vous demande des nouvelles de Berlin à cor et à cri, et vous avez la dureté de me les refuser. Je ne reçois de vous que des gazettes du Pinde et les oracles d'Apollon. Vos

N

— vers sont charmans ; mais je veux des nouvelles.
 1742. Mandez-moi donc quel temps il fait à Berlin, ce qu'on y fait, ce qu'on y dit ; et si toutes les sources sont taries, parlez-moi au moins du cheval de bronze.

Et de cet équestre héros
 Que l'on a décoré d'esclaves,
 Pour avoir mis dans ses entraves
 Les Suédois, les Visigoths.

Entretenez-moi de toutes les bagatelles qu'il vous plaira, pourvu que ce que vous me direz, soit relatif à ma patrie, et daignez entrer un peu plus dans les détails.

Vous qui si poliment habillez la satire,
 Tenez pour un temps son journal ;
 Permettez aux absens de badiner et rire
 Sur quelque sot original,
 Que très-abondamment Berlin peut vous produire ;
 Marquez-en le trait principal,
 Et fachez, lorsqu'on veut plaire en se faisant lire,
 Qu'au lieu d'un style doctoral,
 Élégant, simple, ou trop égal,
 Il faut que la malice en écrivant inspire.

Peut-être avez-vous trouvé de cette malice en trop copieuse portion dans la dernière lettre que je vous ai écrite ; je vous en fais bien des excuses en ce cas, quoique vous sachiez bien qu'il ne dépend pas de nous d'être tristes ou gais, et que c'est un effet du tempérament, comme tant d'autres opérations machinales de notre corps. Peut-être croyez-vous qu'il en est autrement de la satire, et que cette

drogue se trouve toujours en même abondance chez
les personnes qui y inclinent. 1742.

Jamais je ne fus entiché
De cette bavarde folie ;
Pour l'avoir il faut du génie ;
Je n'en ai point , j'en suis fâché.

Il ne me reste qu'à ramper géométriquement sur
les pas de l'usage, et à suivre en gros l'exemple de
notre bon et ridicule genre humain.

Qui sans afficher son dessein ,
Soit ennui , soit par complaisance ,
Déchire entre soi le prochain ,
Et dans les bras de l'indolence
Distille ce mortel venin
Dont il nourrit sa médifance ,
Ce qui vraiment n'est pas chrétien.

Mais nous ne nous piquons pas trop de l'être,
nous autres, et l'on pense assez communément qu'il
vaut mieux être père d'un bon mot que frère en
Jésus-Christ. On oublie un peu ce qu'est cette ten-
dresse fraternelle, quand on a fait la guerre.

Tous ces talpatfchs et ces pandours
Qui nous entourent tous les jours ,
Sur mon Dieu ne sont pas mes frères,
De Satan je les crois vicaires ,
Et bâtarde de singes et d'ours.

Comment voulez-vous qu'on respecte l'humanité
dans des gens qui n'en ont tout au plus que de
légers vestiges. Je crois qu'une ressemblance de
mœurs fait plus de liaison parmi les hommes qu'une

— structure de corps égale; je dispute l'un et l'autre
1742. à nos ennemis. Le moyen après cela de les aimer!

Nous nous préparons à l'ouverture de la campagne, qui n'aura pas encore lieu si tôt, et il se pourrait fort bien que nous passassions encore le 20 de ce mois sous les toits. Nous sommes assez tranquilles à présent. Le vieux Prince d'Anhalt couvre la haute Silésie, et votre serviteur rassemble ici ses principales forces, pour tomber avec une grande supériorité sur l'ennemi; ce qui ne peut se faire qu'à l'arrivée du fourrage.

Tenez, voici une petite leçon militaire pour vous arranger les idées de ce que vous devez penser sur nos opérations, et pour que si l'on en parle devant vous, vous sachiez que dire.

La Moravie, qui est un très-mauvais pays, ne pouvait être soutenue faute de vivres, et la ville de Brunn ne pouvait être prise, à cause que les Saxons n'avaient pas de canons, et que lorsqu'on veut entrer dans une ville, il faut faire un trou pour y passer. D'ailleurs ce pays est mis en tel état, que l'ennemi ne saurait y subsister, et que dans peu vous l'en verrez ressortir.

Adieu, *doctissime Jordane*. Travaillez bien à l'honneur de la science, et comptez-moi au premier rang de vos admirateurs et de vos amis. *Vale.*

L E T T R E C X V I I I .

D E M. J O R D A N .

Berlin, 5 Mai.

S I R E ,

J'AI reçu deux lettres de V. M. également spirituelles, comme le sont toutes celles qui partent de sa main. La dernière est pleine d'esprit, mais de cet esprit qui assaisonne ce qu'il dit d'un sel préparé par la Satire même: 1742.

Vous connaissez également

L'art de toucher parfaitement la lyre,

Vous guerroyez habilement,

Vous excellez dans la satire.

Votre Majesté veut des nouvelles: on dit que le Roi de Pologne a acheté un brillant à Leipzig, qui coûte huit cents mille écus: qu'il y a un abbé à Vienne, de la part de la France, nommé Fargé, qui y négocie, et qui y est très-incognito: qu'il y aura une suspension d'armes.

Pour ce qui regarde les nouvelles littéraires;

Grâces je rends à Votre Majesté

De demander nouvelles littéraires;

J'en suis fourni; je puis sans vanité

Vous en donner, et des moins ordinaires.

On a pris la défense de Machiavel, que l'auteur de l'Anti-Machiavel a fort dénigré: le défenseur est anonyme, et son ouvrage est imprimé en Hollande.

1742.

Son anonyme qualité
Est un effet de sa prudence :
Car il mérite en vérité
D'être réduit à pénitence.

Voltaire y est furieusement maltraité. V. M. a reçu quelques livres, qu'il ne fera pas nécessaire de lui envoyer: de nouveaux tomes de l'édition in-quarto de Rollin, le beau poëme de Racine sur la Religion, un nouveau recueil de pièces d'éloquence et de poésie. Tout cela attendra dans la chambre de V. M. le moment d'être feuilleté par ses royales mains.

Quand viendra cet heureux moment
Où la paix faite et confirmée,
Nous vous verrons tranquillement
Bien profiter de votre destinée !

Le Tourbillon a été malade, et a gardé la chambre pendant quinze jours. J'ai eu l'honneur de le voir quelquefois. Je vais faire chez le Tourbillon une partie de raison, comme on va ailleurs faire une partie d'ombre. La dispute de la Duchesse avec son philosophe a occupé presque tout le monde, sur-tout les dames; le Tourbillon a su s'y soustraire, en prenant souvent le parti de la retraite.

Knobelsdorf parti hier pour Rheinsberg: Césarion est toujours le même; mais ce qui m'afflige, c'est qu'il perd sa gaieté, et peut-être sa fanté.

Voici une lettre de Voltaire, écrite à un ecclésiastique de Londres, qui est charmante. J'espère par la poste de mardi envoyer à V. M. le commencement d'un poëme dans le goût de Scarron, sur les

travaux d'Hercule, qui me paraît charmant. L'auteur lui-même me l'a communiqué. On m'a demandé mon sentiment sur cette question : s'il faut user du plaisir toutes les fois qu'on le peut ? Je soutiens que oui, et qu'on pêche en agissant autrement. J'exposerai mon sentiment à la critique également sûre et fine de V. M.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CXIX

DU ROI.

Chrudim, 8 Mai.

FREDERICUS Jordano, salut. J'ai reçu une lettre de Knobelsdorf dont je suis assez content ; mais tout en est trop sec, il n'y a pas de détails ; je voudrais que la description de chaque astragale de Charlottenbourg contint quatre pages in-quarto, ce qui m'amuserait fort.

Vous voilà donc enfin devenu politique, et plus Mazarin que Mazarin même.

Le roman de la conjecture
Et la fureur des intérêts
Font la monstrueuse figure
D'un politique à grands projets ;
Sur tout il combine, il augure,
Et ses soupçons, rêves inquiets,
Qui fouillent tout en vrais furets,
Même en la plus simple aventure

1742.

Penfent découvrir des secrets.
Toujours fous l'emprunt d'autres traits
Au public, fôt de fa nature,
Il donne de la tablature.
Sous les voiles les plus épais
Il cache fa noirceur impure
Et fes dangereux trébuchets.

C'est cette politique fur laquelle vous raisonnez
felon la façon des hommes, qui imputent toujours
à leur prochain tout le mal qu'ils feraient, s'ils
étaient en leur place; mais enfin il eft permis à Jor-
dan de faire ma fatire, le temps me juftifiera devant
le public.

Jordan, votre esprit de poëte
Débite poétiquement
Que de fait politiquement
Je fais un peu la girouette.
Ah! fi c'était affurément,
La Renommée eût hautement
Sonné le cas fur fa trompette.

Vous voyez par tout ceci que votre esprit court un
peu trop en avant dans la campagne des événemens.

Nos destins font cachés aux-cieux,
Et toute la science humaine
Pour les approfondir eft vaine;
Nul tube jufque dans ces lieux
Ne rend les objets à nos yeux,
Et la politique incertaine
Suspend fes délirs curieux.
Les gazetiers nécessaires

De la fable que l'on promène
Font des événemens pour eux;
Les fots que leur suffrage entraîne,
Ajoutent foi, ne sachant mieux;
Mais vous que les eaux d'Hippocrène
Ont foulé de leurs flots vineux,
Mais vous dont la raison est saine,
Croirez-vous encor de Lorraine
Tous les contes fastidieux?

1742.

Tenez, voilà toute la politique en vers; il ne nous manque plus pour nous achever de peindre, qu'un traité de paix avec ses préliminaires en poëme dramatique.

Je vous ai fait dans ma lettre d'avant-hier votre catéchisme sur nos opérations et je vous ai détaillé au long et au large ce qui se passait ici; j'ajoute aujourd'hui que mon pronostic s'est accompli, puisque les Autrichiens ont quitté la Moravie, faute de subsistance. Vous verrez bientôt les suites qu'auront toutes ces grandes affaires, et ce que tant de mouvemens compliqués des deux armées causeront d'effets. Adieu, *diva Jordane Tindatiensis*.

LETTRE CXX.

DE M. JORDAN.

Berlin, 8 Mai.

SIRE,

— N'EST-IL pas surprenant qu'on me demande mon
 1742. avis sur cette question; s'il faut user du plaisir
 quand il se présente à nous? Je serais tenté de ne
 point répondre, car

Il faut penser bien gaiement

Pour décider cet important problème:

Quand on est triste par soi-même,

On ne peut du plaisir parler que faiblement.

Et j'avouerai à V. M. que si j'ai de la joie ce
 n'est que dans l'esprit; je n'en ai point dans le
 cœur; ainsi cette joie n'est point naturelle, c'est une
 joie aussi fausse que l'était l'air majestueux de Baron,
 quand il jouait le rôle de Mithridate. J'entreprendrai
 la décision de cette question, moyennant que
 je ne consulte que l'esprit: je prouverai sous ses
 auspices, non-seulement qu'il faut user du plaisir
 quand il se présente à nous; mais même qu'on com-
 met un péché, quand on ne le fait pas.

Fuir le plaisir, c'est hérésie;

En profiter, c'est agir sagement:

L'un est péché, qui damne sûrement,

L'autre a son prix en l'une et l'autre vie.

Je n'aurai pas beaucoup de peine à prouver qu'il
 faut user du plaisir, quand il se présente; puisque

notre inclination nous y porte tous, à la vérité les uns plus fortement que les autres. Vouloir prouver cette vérité, c'est vouloir prouver qu'il est nécessaire de boire quand on a bien soif. 1742.

Le sentiment est toujours écouté;
Nous le suivons même avec complaisance:
Ce précepteur n'est jamais rebuté,
Et son autorité jamais ne nous offense,

parce que le sentiment nous prescrit des devoirs qui conviennent non seulement à notre goût, mais même à nos besoins. J'ai une foule de raisons à alléguer à V. M. pour prouver ma thèse. La première, c'est que nous devons remplir les devoirs de notre vocation. Qui pourrait douter que nous ne soyons faits pour le plaisir? Ce n'est que par son secours que nous conservons nos organes, et que nous les fortifions. Chaque organe a une portion déterminée de plaisir qui lui est adjugée: les uns ont à la vérité été plus avantagés que les autres: mais comme il y a des plaisirs auxquels ils participent tous, ils se trouvent en cela dédommagés de ce qu'ils ont reçu de moins. Cette compensation forme une espèce d'égalité entre eux. Ce plaisir que nos organes ressentent, est un aliment qui les entretient. Dès qu'il est ménagé à proportion de la capacité de chacun, il ne nuit jamais. Un mouvement proportionné à nos forces rétablit nos organes; est-il excessif, il les affaiblit, et les détruit ensuite.

Qui voudrait imiter Hercule,
Qui satisfait cent filles en un jour?
On craint toujours pareil émule
Dans la carrière de l'amour.

— A beau mentir qui vient de loin; or cette histoire
 1742. nous est venue du pays de la fable; pays aussi éloigné de nous que le sont les terres australes de notre continent. Nous sommes donc faits pour le plaisir, comme le poisson est fait pour l'eau. La disposition de nos organes à la vue du plaisir prouve que nous sommes faits pour lui: cette disposition change à proportion de la force de l'impression qu'occasionne la présence du plaisir. Nous sentons de la répugnance pour ce qui peut nous nuire, et nous sentons une force qui nous entraîne vers les objets qui peuvent nous causer de la satisfaction.

Un pouvoir secret nous entraîne
 Vers le plaisir malgré notre raison:
 Elle a beau susciter obstacles à foison,
 Nature fait les surmonter sans peine.

Cette force est si puissante, qu'elle dissipe même la crainte naturelle au beau sexe: l'amour inspire du courage et de la fermeté aux personnes qui naturellement en ont le moins. Cette passion fait plus de héros que l'ambition et l'amour de la gloire. La présence du plaisir a cet avantage, c'est que par son influence, dont j'ignore l'origine, elle concentre tellement l'homme, qu'il n'est plus occupé que des moyens de rendre les hommages qu'on exige. A la vue du danger, la raison de notre conservation et l'amour de la gloire se trouvent dans un conflit de juridiction: chacun se croit en droit de la prééminence, et se récrie sur ses prérogatives. Il n'en est pas de même du plaisir; il étouffe toutes les idées qui ne se rapportent point à son service, et il en

bannit toutes celles qui n'y sont pas accessibles : personne n'ose lui contester l'avantage de la supériorité. 1742.

Quand l'amour une fois s'est emparé du cœur,
On ose alors tout entreprendre ;
On ne connaît dans le pays du Tendre,
Ni la crainte, ni la terreur.

Tout cela prouve que nous sommes faits pour le plaisir. Je prouverai dans la lettre suivante qu'on peut aussi peu se refuser au plaisir, sans commettre un péché, que je puis me soustraire à l'obligation des nouvelles. Voici des vers d'un M. de St André qui est à Berlin ; j'y joins la comédie du Marquis d'Argens sur l'embarras de la cour, qui à mon avis est trop sérieuse.

Pourquoi d'Argens dans cette comédie
Semble du rire ignorer les appas ?
C'est que jamais philosophe en sa vie
N'a de la cour mieux senti l'embarras.

D'Argens partit avant-hier. Ginkel, à ce qu'on dit, a reçu une lettre de Pétersbourg, dans laquelle on marque que notre ministre est fort lié avec celui de la Reine de Hongrie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

L E T T R E C X X I.
D U R O I.

Chrudim, 11 Mai.

1742. CHER Jordan, j'ai la tête si étourdie par un chaos d'affaires qui m'est survenu tout à la fois, que je te demande quartier pour le coup. Je suis si occupé, j'ai tant à penser, tant à écrire, tant d'ordres à expédier, qu'il m'est impossible de te parler beaucoup raison. Tout ce que je puis te dire, c'est que nous camperons le 13 de ce mois, que les Autrichiens marchent à nous, et que certainement, s'il n'arrive pas quelque miracle, je ne pourrai revenir à Berlin que vers la fin d'Octobre ou le commencement de Novembre. Adieu. Je te recommande à la garde de la philosophie et du Dieu de la santé.

L E T T R E C X X I I.
D E M. J O R D A N.

Berlin, 12 Mai.

S I R E,

J'AI séquestré mon Apollon,
Adieu j'ai dit aux neuf pucelles,
J'ai quitté le sacré vallon,
Pour vous débiter des nouvelles.

V. M. doit avoir reçu deux ou trois de mes lettres, remplies de nouvelles de politique, de

littérature, et de ville : la précédente roulait sur le —
plaisir ; mais à parler naturellement, ce n'est qu'afin 1742.
d'en entendre parler V. M.

C'est l'esprit qui nous fait connaître
Ce que plaisirs ont de plus séduisant ;
Vous en avez infiniment ,

Qui pourrait mieux que vous nous en parler en maître ?

On dit ici que Bruhl de la cour de Saxe est entièrement disgracié, que le Prince de Weissenfels en est l'unique cause, qu'il a représenté au Roi que l'armée Saxonne manquait de tout.

Oui , le bonheur de Bruhl nous est vanté par-tout ,
Car il a tout le bien qu'en ce monde il désire ;
Les Saxons cependant n'ont rien , manquent de tout ;
Ah ! le beau champ pour la satire !

On ajoute que Rutowsky a eu le même sort, qu'il a quitté l'armée. Voilà des discours que je ne garantis point, et qu'on débite ici d'un air mystérieux.

Il fait fort mauvais temps à Berlin : le vent du nord semble avoir pris à tâche de nous faire donner tous au diable, et le soleil est allé je ne sais où : s'il paraît, ce n'est qu'en rechignant. Je soupçonne qu'il paraît dans son beau à Chrudim, parce que V. M. y est, et que le soleil connaît le dévouement que vous avez pour lui.

Le cheval de bronze porte toujours son héros, devant lequel je ne passe guère sans faire un salut-malec ; car pour ne rien déguiser à V. M. c'est des princes morts celui que j'honore et que j'estime le plus : s'il y avait des saints parmi les électeurs, je n'en choiserais point d'autre.

1742.

On bénit Dieu de ce qu'on ne voit plus de pauvres en ville, et de ce qu'on a su délivrer le public de cette engeance.

La Duchesse part dimanche pour les terres du Comte de Gotter: tout le monde lui donne sa bénédiction, et lui souhaite un bon voyage. D'Argens est le précurseur; il partit il y a trois jours, en jurant contre les bienfécances qui lui font faire cent milles d'Allemagne fort inutilement. Il en appelle toujours à la raison, que les hommes ne connaissent plus. D'Argens ne connaît pas si bien le pays de la raison, que V. M. connaît celui de la satire, qui est pour moi un labyrinthe dont je redoute même l'entrée. Tout le monde n'a pas le secret du fil d'Ariane. C'est un présent que les Dieux ne font qu'aux princes, quand ils leur accordent la prérogative de l'autorité.

La K*** est fort triste de voir que K***, auquel elle a promis sa fille aînée, et qu'elle regardait comme le soutien futur de sa famille, est sur le point de partir. Je crois qu'elle cherche à se retirer sur ses terres en Ostfrise, et qu'elle en demandera la permission. J'avouerai naturellement à V. M. que je plains son sort: K*** ne peut digérer la mortification de rester à Berlin, tandis que tout le monde est à l'armée.

Je ne fais si V. M. a reçu tous les livres que j'ai expédiés pour l'armée, conformément à ses ordres.

J'ai l'honneur et le bonheur d'être, etc.

LETTRE

LETTRE CXXIII.

DE M. JORDAN.

Berlin, 15 Mai.

SIRE,

J'AI reçu la dernière lettre de V. M., qui est écrite d'un style politique, qui renferme beaucoup de sens, sous peu de paroles. Le portrait du politique y est tracé au vrai. J'en entendis hier un avec autant de soumission et de docilité, que V. M. entendrait le Sr. Epicure, s'il revenait au monde pour y prêcher la volupté. Il prétendait que l'Angleterre faisait à V. M. des propositions très-avantageuses; qu'elles tendaient à affermir la possession de la Sicile; qu'on ne voyait point qu'il fût de l'intérêt de la maison de Prusse que la guerre continuât, puisqu'elle possède actuellement au-delà même de ce qu'elle prétendait. Tout mauvais politique que je suis, je jurais qu'il n'y avait pas dans tout ce discours le bon sens, et qu'il en était des actions des Princes à peu près comme des énigmes, dont le sens paraît contradictoire tant qu'on en ignore le mot.

On croit assez généralement qu'il y a une suspension d'armes sur le tapis. Pour moi, je n'en fais rien du tout: ce que je fais bien, c'est que tout le monde loue et admire Charlottenbourg, et qu'on est charmé des réparations faites au parc.

J'ai eu l'honneur d'apprendre à V. M. la mort de l'abbé du Bos: une particularité nécessaire à cette

1742. nouvelle, c'est qu'on a trouvé vingt-cinq mille jetons de l'académie dans sa chambre, qu'il a su s'approprier.

En voici une assez divertissante. Le père Patau, abbé de Ste. Geneviève, reçoit un présent de confitures et de fleurs, accompagné d'une lettre arabe, sans qu'on lui dise de quelle part elle vient. L'abbé Fourmont ambitionne l'honneur d'en être lui seul l'interprète: il y travaille pendant quatre jours; feuillete pour cela dictionnaires arabes, turcs et persans. Il trouve enfin fort heureusement que la lettre est écrite par des Turcs de la suite de l'Ambassadeur, qui veulent se faire chrétiens. L'abbé Patau en fait grand bruit, en parle à la Reine d'Espagne. La Reine fait de grands éclats de rire, et proteste qu'il n'y a pas un mot de tout cela dans la lettre. On s'adresse à M. de Fiennes, qui l'interprète sur le champ, et y trouve un compliment à la turque, où Dieu et Mahomet sont invoqués en faveur de l'abbé, et où on lui marque que ces fleurs et ces fruits contenteront le goût et les yeux. Pour couper court, c'est la Reine d'Espagne qui avait joué ce tour à l'abbé, en lui faisant écrire une pareille lettre par un petit marchand d'Alep qui vend des bijoux au palais royal.

J'ai l'honneur d'être, etc.

CH.
avon
bien.
et au
Ad
nou
sario

C
E
V. M.
et dis
est tou
avance
le défel
lières,
parvien
récréat
plus tr
que le

L E T T R E C X X I V.

D U R O I.

Du champ de bataille de Chotusitz, 17 Mai.

C H E R Jordan, je te dirai gaiement que nous —
avons bien battu l'ennemi. Nous nous portons tous bien. Le pauvre Rottembourg est blessé à la poitrine
et au bras, mais sans danger, à ce que l'on croit. 1742.

Adieu. Tu feras bien aise, je crois, de la bonne
nouvelle que je t'apprends. Mes complimens à Cé-
sarion.

L E T T R E C X X V.

D E M. J O R D A N,

Berlin, 20 Mai.

S I R E,

C E n'est pas la dernière lettre dont il a plu à
V. M. de m'honorer qui pourra me combler de joie
et dissiper les vapeurs d'une tristesse anglaise: elle
est toute propre à en répandre. Les Autrichiens
avancent vers l'armée que V. M. commande; c'est
le désespoir qui les guide, les armes sont journa-
lières, ce n'est qu'à travers un océan de sang qu'on
parvient à la victoire. Ces objets me paraissent peu
récréatifs: j'avouerai que je n'en connais pas de
plus tristes, puisqu'on se voit en proie à tout ce
que le sort, souvent bizarre, a de plus funeste, et

— qu'on risque d'être frustré du bien que l'on aime
1742. et que l'on chérit le plus. Mais tirons le rideau sur
ce sujet.

Ginkel a reçu son rappel, il part dans peu de
temps, à ce que l'on dit. La Duchesse est partie;
voici des vers que l'on dit être de sa composition,
contre la comédie de l'Embarras de la cour.

Pendant au croc toute philosophie,
Pour se livrer aux appas de l'amour,
Frère d'Argens fit très-humble folie,
Et se rendit l'embarras de la cour.
Sur ce sujet jamais sa comédie
N'a pu paraître au coin d'un bon auteur,
Ni réjouir, malgré tout son génie,
Un public las de rire de l'acteur.

J'ai lu une pièce qui me paraît assez ingénieuse
sur l'état présent des affaires de l'Europe, qui est
représenté sous l'idée d'un bal que V. M. ouvre
avec la Reine de Hongrie, qui se plaint que cette
danse l'a mise sur les dents. Le Duc son époux ne
danse pas, parce qu'il a fait venir des fouliers de
France qui le blessent. Pour les Hollandais, ils ne
jugent à propos de danser qu'à la danse des flam-
beaux. L'allégorie est poussée assez loin, ma mé-
moire ne m'en fournit pas toutes les circonstances.

On dit que la Hollande a accordé cent mille
écus par mois à la Reine de Hongrie: que les
Anglais vont beaucoup au-delà, qu'ils lui ont ac-
cordé deux cents mille livres sterling.

On m'a assuré que le Général Prætorius entrait
au service des Etats de Hollande, qui manquent
d'officiers d'état major.

J'ai l'honneur d'être etc.

LETTRE CXXVI.

DU ROI.

Au camp de Schlep, 20 Mai.

*F*REDERICUS Jordano, salut. Sans doute que vous aurez déjà reçu la lettre où je vous ai appris notre victoire. Aujourd'hui j'ai la satisfaction de vous apprendre qu'elle n'a pas été fort sanglante pour nos troupes, ce qui me la rend d'autant plus agréable, et permet que l'on s'en réjouisse de tout son cœur. Nos avantages sont complets, et la déroute de l'ennemi, que nous avons poursuivi deux jours, est si terrible, la consternation, la douleur et l'abattement si universels, que rien n'en approche.

Personne n'est mort de notre connaissance. Le cher Rottembourg qui est blessé, en reviendra, et l'on compte tout au plus que nos morts montent à 1000 ou 1200 hommes; la perte de l'ennemi est taxée entre 6 et 7000 hommes. La relation qui paraîtra de ce qui a précédé et suivi la bataille, est dressée par moi-même, et elle est conforme à la plus sévère vérité.

Je crois que la paix nous viendra dans peu, et que je reviendrai à Berlin plutôt que vous n'avez osé l'espérer.

Dites à Knobelsdorf qu'il m'arrange mon cher Charlottenbourg, qu'il finisse ma maison d'opéra. Et pour vous, faites provision d'une humeur gaie et contente.

Adieu, cher Jordan. Tu vois que je ne t'oublie

— pas, puisque j'ai songé à toi le moment d'après la
 1742. victoire. *Vale.* Mes complimens à Césarion; dites-
 lui que nos cavaliers ont été autant de Césars.

L E T T R E C X X V I I.

D E M. J O R D A N.

Berlin, 22 Mai.

S I R E,

J E félicite V. M. de la victoire remportée sur ses
 ennemis : les Prussiens sont faits pour vaincre ,
 comme les Autrichiens le sont pour être battus.
 Jamais prince ne fit campagne plus glorieuse.

Tirer son bien des mains de l'ennemi,
 Deux fois sur lui remporter la victoire;
 Et tout cela dans un an et demi
 C'est, ma foi, là le comble de la gloire.

V. M. ne saurait s'imaginer la joie générale que
 cela cause à tous ses sujets; pour moi, quand la
 nouvelle en est venue, j'ai couru la publier, pour
 qu'elle se répandit plutôt : j'ai fait arrêter des per-
 sonnes dans des voitures, pour la leur annoncer,
 et j'arrêtais les passans, pour les engager à parti-
 ciper à ma joie. Je trouvai le Tourbillon dans une
 joie excessive, qui me décocha en entrant ces pa-
 roles : parlez-moi d'un tel Roi. Le secrétaire de
 Bavière, dès qu'il en eut appris la nouvelle, vint
 courir chez une personne, pour en entendre la con-
 firmation : cette personne, d'un air grave et sérieux,

lui dit : voilà encore une couronne que le Roi de Prusse donne à votre maître. 1742.

Vous avez l'art de faire un empereur ;
Par vos exploits vous savez nous convaincre
Que sous vos lois on parvient au bonheur ,
Que vous avez l'art de régner et vaincre.

Que V. M. ne soit point surprise de ce que ma lettre est irrégulièrement composée ; la joie s'est emparée de ma raison , et il en est de la joie comme de l'ivresse causée par le vin de Champagne , qui fournit à l'esprit des idées qui amusent. Je crois voir le Roi d'Angleterre , qui est mortifié du premier transport de ses troupes , jaloux des succès étonnans de son cher neveu : les Hollandais ne savent de quel côté se tourner.

On a fait une chanson que l'on chante à Paris , et qui marque bien la légèreté de ce peuple.

Par le conseil de l'Éminence ,
En diminuant sa dépense
Louis croit soulager nos maux ;
Conseils indécens , et profanes !
Ah Sire , gardez vos chevaux ,
Mais défaites - vous de vos ânes.

Que comme un vrai foudre de guerre
Broglie soit armé du tonnerre ,
On en est surpris , et comment
Radote - t - on sous la calotte ?
Non , il ne va précisément
Que pour rechercher sa culotte.

J'ai l'honneur d'être , etc.

LETTRE CXXVIII.
DU ROI.

Au quartier général de Neintz, 25 Octobre.

— **F***REDERICUS Jordano*, salut. Si je suivais mon inclination, je vous écrirais : venez, mon cher Jordan, 1742. me tenir compagnie, et raisonner avec moi sur l'incertitude de nos connaissances et sur le néant de la vie humaine; mais comme je suis pour règle de préférer le bien-être de mes amis à ma satisfaction particulière, je vous dirai : mon cher Jordan, demeurez paisible citadin de Berlin, fréquentez bien Haude, donnez audience aux savans dans votre bibliothèque, achetez des livres à tous les encans, écrivez-moi lorsque vous n'avez rien de mieux à faire. Je suis sûr d'être obéi en vous parlant sur ce ton, au lieu que tout ce que je pourrais dire à un poltron, pour l'inviter à venir dans une armée, ne ferait qu'en pure perte.

Le pauvre Rottembourg n'est point dangereusement blessé; mais il souffre beaucoup de la gravelle. J'espère que dans huit jours cela se dissipera. Je n'ai point encore eu jusqu'à présent assez de tranquillité d'ame pour rimer; car j'ai continuellement à faire, et ce n'ont été jusqu'à présent que des arrangemens perpétuels.

Nos pertes de la dernière bataille se montent en tout à 1700 hommes, 6 officiers d'infanterie et 15 de cavalerie, ce qui n'est pas beaucoup pour une bataille aussi décisive que l'a été celle de Chotusitz.

Adieu, ami. Faites donc que ce gros Knobelsdorf me mande comment se portent Charlottenbourg, ma maison d'opéra et mes jardins. Je suis enfant sur ce sujet; ce sont les poupées dont je m'amuse.

1742.

Vous savez tout ce que je pense sur votre sujet, ainsi il est inutile de le répéter. *Vale.* Mes complimens à la bonne Monbail et au Tourbillon, à la petite Tettau aussi.

LETTRE CXXIX.

DE M. JORDAN.

Berlin, 26 Mai.

SIRE,

ON attend ici avec une très-grande impatience l'arrivée d'un second courrier qui nous donne un détail circonstancié de la bataille; l'on est même extrêmement curieux d'apprendre quelle a été l'issue de la poursuite des ennemis. On regarde cette bataille comme décisive, et elle est d'autant plus glorieuse à V. M. que ni la France ni la Saxe n'y ont part. Les seuls Prussiens ont jusques ici soutenu avec gloire tout le poids de la guerre, et ils ont conduit les choses au point où elles sont présentement. Si la paix se fait, c'est à V. M. seule que l'Europe en est redevable. Pendant que V. M. gagne des batailles, on chanfonne en France, on danse à Moscou, on peste à Londres, et l'on calcule en Hollande.

1742. Il passe ici tous les jours des comédiens, des musiciens, des artistes, des peintres qui vont à Moscou. Les artistes vont voir Knobelsdorf. Le fameux Valeriani lui a rendu visite, et a été extrêmement content des desseins qu'il lui a montrés de l'opéra etc. Cet Italien convenait que tout y ressentait l'antique et le goût du Palladio.

Voici des vers du jeune Vatel, qui attend la décision de son sort, présentés à Sa Majesté la Reine mère à l'occasion de la dernière bataille.

On dit ici le Comte de Rottembourg mort, je n'en crois rien: je me flatte qu'il se rétablira, puisque V. M. m'a fait l'honneur de me dire que l'on avait espérance qu'il se rétablirait. N'est-il pas fâcheux que les hommages que l'on rend à la gloire, soient accompagnés de tant de risques?

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CXXX.

DE M. JORDAN.

Berlin, 27 Mai.

SIRE,

On ne parle ici que de la victoire remportée sur les Autrichiens, quoique dans cette joie il y entre un peu d'inquiétude sur ce qu'on n'a pas des nouvelles des suites de cette action glorieuse aux troupes de V. M. Le peuple conte l'histoire suivante. Un jeune homme inconnu, au plus fort du combat, s'est mis à la tête de quelques escadrons, et a combattu avec une valeur qui a tellement surpris V. M.

qu'elle lui a fait demander son nom pour le récompenser. Ce jeune homme n'a jamais voulu le dire, et s'est retiré, sans que jusques ici on ait pu découvrir qui il était. Voilà une histoire sur laquelle le peuple, qui est toujours superstitieux, fait des commentaires. 1742.

Voici une chanson qui par sa naïveté divertira V. M. L'auteur n'en veut pas être connu; j'ai eu beaucoup de peine à la lui arracher.

Les deux plus jeunes princes de Wirtemberg ont beaucoup diverti leur gouverneur par la joie excessive qu'ils ont témoignée à l'ouïe de la bataille; mais dès qu'ils ont appris que le Comte de Rottembourg était blessé, ils se sont mis à pleurer très-amèrement, en déplorant le malheur qu'ils avaient de se voir exposés à la perte de leur meilleur ami.

Le pauvre Kayserling est au lit depuis huit jours: c'est un violent accès de goutte qui l'y oblige: il m'a chargé de le mettre aux pieds de V. M.

J'en fais si V. M. reçoit toutes les pièces que je lui envoie; elle recevra la semaine prochaine la suite des travaux d'Hercule, avec une comédie où le portrait du philosophe brouillé est représenté au naturel.

Il y a ici un homme qui a fait un vase de fleurs en haute-lice, que tous les connaisseurs admirent: Knobelsdorf et Pefne souhaiteraient bien que V. M. pût le voir; c'est un morceau achevé. L'ouvrier est des Gobelins; la misère ne lui permet pas d'attendre le retour de V. M. Pefne travaille à force aux plafonds de Charlottenbourg.

J'ai l'honneur d'être, etc.

L E T T R E C X X X I.

DE M. JORDAN.

Sans date.

S I R E,

1742.

ON est impatient de voir l'effet que la dernière victoire aura produit. La gazette de Leyde marquait que cette nouvelle avait causé de la consternation dans l'esprit du peuple anglais. On cherche en Hollande à se persuader que cette bataille n'est point décisive. On dit avec tout cela qu'il y a un peu de mésintelligence entre la Hollande et l'Angleterre. On ne comprend point les raisons du cantonnement. Voilà des nouvelles échappées par hasard de la bouche des maîtres politiques, qui souvent sont aussi silencieux que l'étaient autrefois les disciples de Pythagore.

Les réflexions que fait V. M. sur les révolutions qu'un seul homme peut occasionner, sont également justes et ingénieuses. Je parlerai franchement à V. M. Ces révolutions ne m'ont pas surpris. Je n'ai pas eu l'honneur de lui faire ma cour pendant quatre semaines, que j'ai été convaincu que V. M. était destinée à faire des grandes choses. Tout le monde était alarmé de voir une guerre au commencement du règne de V. M., parce qu'on ne prévoyait pas que cette carrière ferait glorieusement parcourue. V. M. a fait voir à l'Europe ses talents dans l'art militaire, et dans la politique. V. M. montrera toujours à son peuple, que si elle fait être le

destructeur acharné de ses ennemis, elle fait aussi être le père tendre de ses peuples. V. M. a par cette guerre montré qu'on ne l'attaque point impunément, et qu'elle a des troupes redoutables. 1742.

Les bâtimens croissent à vue d'œil, le poète a presque fini son premier opéra, les danseurs sont attendus, les pauvres disparaissent des rues, on file beaucoup à la maison de travail. Le nouveau directeur, sensible au souvenir de V. M., ira soigneusement visiter la maison qui lui est confiée, quoiqu'elle soit, pour son malheur, au bout de la *Wilhelms-Straße*.

J'ai l'honneur d'être etc.

LETTRE CXXXII.

D U R O I.

Au camp de . . .

F*REDERICUS Jordano*, salut. Il est arrivé ce que vous avez prévu; nous avons eu une bataille décisive, vous en favez le succès; les suites en sont que le Prince Charles quitte la Bohême, et qu'il va vers Brunn ou vers Wittingau.

Rottembourg se remet de ses blessures, et nos pertes ne sont pas excessives.

Voilà ton ami vainqueur pour la seconde fois dans l'espace de treize mois. Qui aurait dit, il y a quelques années, que ton écolier en philosophie, celui de Cicéron en rhétorique, et de Bayle en raison, jouerait un rôle militaire dans le monde? Qui aurait dit que la Providence eût choisi un poète

1742.

pour bouleverser le système de l'Europe et changer en entier les combinaisons politiques des rois qui y gouvernent? Il arrive tant d'événemens dont il est difficile de rendre raison, que celui-ci peut être hardiment compté de ce nombre. C'est une comète qui traverse cette orbite et qui dans sa direction suit un cours différent de toutes les autres planètes.

J'attends de tes nouvelles avec impatience; mais écris-moi force bâtimens, meubles et danseurs. Cela me récréé et me délasse de mes occupations, qui, pour être toutes importantes, deviennent difficiles et sérieuses. Je lis ce que je puis, et je t'assure que dans ma tente je suis autant philosophe que Sénèque, ou plus encore.

Quand nous verrons-nous sous ces beaux et paisibles hêtres de Rémusberg, ou sous les superbes tilleuls de Charlottenbourg? Quand pourrons-nous raisonner à notre aise sur le ridicule des humains et sur le néant de notre condition? J'attends ces heureux momens avec bien de l'impatience, d'autant plus que pour avoir essayé de tout dans le monde, on en revient pour l'ordinaire au meilleur.

Adieu, cher Jordan. N'oublie point ton ami et conserve-moi dans ton cœur avec toute la fidélité qu'Oreste devait à Pylade.

L E T T R E C X X X I I I .

D U R O I .

Au camp de B..., 27 Mai.

F*REDERICUS Jordano*, salut. J'ai vu tous les caractères d'une joie sincère dans la lettre que vous m'écrivez ; j'y reconnais bien et l'ami et le philosophe. Nous allons nous mettre à présent en quartier de cantonnement, et je crois, vu la situation présente, et les avantages que les Français viennent de remporter récemment sur le Prince Lobkowitz, que cette guerre touche à son dernier période. 1742.

Adieu, cher Jordan. Dès que je serai cantonné, je vous écrirai de plus longues lettres et peut-être pourrai-je, plutôt que je n'ai osé l'espérer, t'entretenir dans le nouveau Lycée de Charlottenbourg, et t'assurer de vive voix que je t'aime et t'estime de tout mon cœur. *Vale.*

L E T T R E C X X X I V .

D E M. J O R D A N .

Berlin, 2 Juin.

S I R E ,

TOUTES les gazettes sont remplies de faits glorieux de l'armée prussienne, qui dans l'histoire figurera à côté de la légion fulminante, sous l'épithète d'invincible. On dit ici que nonobstant

1742. la défaite de l'armée autrichienne, on a chanté le *Te Deum* à Vienne. Je ne saurais m'imaginer que cela soit vrai; on n'en dit rien dans les nouvelles publiques. Il y a une feuille qui paraît en Hollande, qu'on nomme le Magasin politique, qui n'a pas l'art de ménager ses expressions. Le Spectateur en Allemagne, qui se fait à Berlin, lui donnera sur les doigts, comme il le mérite.

On fait ici des gageures sur l'arrivée du transport des troupes anglaises; il y en a qui prétendent que le premier en est arrivé à Ostende, et d'autres qui disent le contraire. S'il n'est pas fait encore, la victoire de V. M. pourrait bien l'empêcher pour toujours.

On dit ici que le Maréchal de Belle-Isle ira à Vienne, après avoir été à Dresde, à Prague, et au camp de V. M. Cette démarche fait entrevoir une lueur de paix, qui fait plaisir à tout le monde.

Algarotti quitte Dresde, et s'en va en Italie, fort dégoûté de l'Allemagne. Ses amis croient qu'il se jettera dans l'Eglise.

On dit ici les Français devant Passau: on voudrait voir les troupes de V. M. dans l'inaction pendant le reste de la campagne: c'est une belle qu'il faut ménager, et ne pas mettre sur les dents. V. M. a supporté jusques ici tout le poids de la guerre; ses alliés n'ont rien fait. C'est à eux à présent à payer leur quote part. Voilà les discours du public politique. Tous les Francs-maçons m'ont chargé de demander à V. M. la permission de faire le jour de la St. Jean une procession avec la musique, comme cela se pratique en Angleterre. J'attends les

ordres

ordres de V. M. sur ce sujet, pour les leur communiquer.

1742.

Césarion continue toujours à tenir le lit. Que l'espérance de voir bientôt ici V. M. est une espérance agréable! Qu'elle a de vertu et d'efficace sur mon esprit!

J'ai l'honneur d'être, etc.

L E T T R E C X X X V.

D U R O I.

Au camp de Kuttemberg, 4 Juin.

FREDERICUS Jordano, salut. Je suis si affairé, que bien loin d'avoir l'esprit libre, je l'ai plus embarrassé que jamais. Nous avons ici les deux Belle-Isle et quelques officiers français. Le pauvre Britz a payé son tribut à la nature; je le regrette beaucoup comme un fort brave garçon et une ancienne connaissance. Rottembourg est tout à fait hors de danger; les victimes de la patrie qui ont en dernier lieu si généreusement combattu, se remettent en grande partie; les chirurgiens me donnent très-bonne espérance de leur guérison.

Je ne fais pas trop quand je vous reverrai. A parler franchement, je ne présume point que ce soit avant la fin de la campagne. Adieu, *diva Jordanc*. Je n'ai l'esprit ni gai ni épique. Aime-moi toujours, et sois persuadé de mon estime et de mon amitié. Mes complimens à Césarion, au Tourbillon et à l'Architecte.

P

L E T T R E C X X X V I

DU ROI.

Au camp de Kuttemberg, 5 Juin.

— *FREDERICUS Jordano*, salut. Vous ferez sans doute
 1742. à présent informé des heureuses suites de notre
 victoire. Les ennemis se sont retirés jusqu'à Bud-
 weis, où ils se sont joints avec le Prince Lob-
 kowitz. Vous voyez par-là que le fait est incon-
 testable, et que rien ne confirme si fort notre
 supériorité que la fuite de l'ennemi, et une retraite
 de seize milles d'Allemagne.

La relation imprimée de Berlin qui sans doute
 court à présent tous les cafés de l'Europe, est sortie
 de ma plume. J'ai détaillé toute l'action avec
 exactitude et avec vérité. L'histoire de l'inconnu
 est une fable en pure perte; un maître de poste y
 a donné lieu, qui se trouvant auprès des équipages,
 crut trouver plus de sûreté en combattant avec les
 autres qu'en demeurant seul auprès des équipages.

Je plains le pauvre Césarion. Avouez-moi qu'il
 est bien fait lui pour se marier; il me fait cepen-
 dant beaucoup de compassion et par le corps et par
 l'esprit. Rottembourg se rétablit tout à fait, et nous
 sommes ici assez tranquilles. Je lis beaucoup, lors-
 que je n'ai pas d'ouvrages plus sérieux à faire;
 enfin ma tente ressemble infiniment plus à la de-
 meure d'un philosophe que le tonneau ridicule de
 Diogène, ou le bouge indécent de Leibnitz.

J'ai reçu les vers que vous m'envoyez. L'Her-
cule travesti me paraît assez trivial : j'espère que la
comédie que vous me promettez, vaudra mieux.

Adieu, Jordan tindalien,
Fidelle ami, bon citoyen,
Mais qui, par prudente sagesse
Se ménage plus d'un moyen
Pour cacher sa grande faiblesse,
L'attachement pour son espèce,
Dans les antres poudreux du vieux pays latin.

L E T T R E C X X X V I I

D E M. J O R D A N.

Berlin, 5 Juin.

S I R E,

J'AI reçu deux lettres de V. M. en même temps :
voilà plus d'honneur et de plaisir que je n'en
mérite : cet avantage me sert de remède ; c'est un
excellent lénitif pour un homme, qui depuis le mois
de Novembre, est entre les mains de la faculté meur-
trière : mon corps est très-cacochyme, et l'esprit
qui le sert. Je sens malgré tout cela de la joie dans
le cœur depuis le gain de la bataille, et depuis le
moment où l'on a commencé à se flatter que V. M.
reviendrait à Berlin. Haude ne bat que d'une aile :
Francheville faisait une feuille périodique qui au-
rait pu devenir fort intéressante ; mais il n'est point
encouragé, et le censeur le rebute. Ma bibliothèque

— fait mes délices, parce qu'en la feuilletant, je
1742. me persuade de plus en plus que tout est frivole
dans le monde littéraire. La seule étude salutaire
aux hommes est celle qui nous apprend à vivre
avec eux, à les connaître; et celle qui contribue
à notre conservation et à notre plaisir. Je regarde
les autres comme des jouets qui amusent les enfans.
Personne n'est plus convaincu de tout cela que
V. M., qui a tant philosophé en sa vie.

Le bâtiment de l'opéra croît à vue d'œil; c'est
une observation que tout le monde fait: les pla-
fonds de Charlottenbourg avancent, et Pefne y
travaille avec beaucoup d'affiduité.

On était impatient de voir une relation de la
bataille, faite par la cour de Vienne: elle a enfin
paru dans les gazettes; on voit par cette relation
que les Autrichiens avouent qu'ils ont été battus
par les redoutables Prussiens en due et bonne forme.

On prétend que le Comte de Tœrring va à
Vienne.

Dieu veuille conserver V. M., et que j'aye la
consolation de la voir bientôt dans les superbes
jardins du riant Charlottenbourg!

J'ai l'honneur d'être, etc.

L E T T R E C X X X V I I I .

D U R O I .

Au camp de Kuttemberg, 7 Juin.

F*REDERICUS Jordano*, salut. Nos maudits Français gagent tout, pendant que je raccommode tout. Voilà deux oisons que l'Empereur et le Roi de France avaient choisis avec bien du soin pour commander en Bavière, qui laissent passer à Khevenhuller le Danube en leur présence. Il est impossible de compter toutes les fautes qu'ont faites ces généraux. Qu'en résultera-t-il? Que tout le poids de la guerre tombera sur moi. Belle consolation que de faire des conquêtes pour les autres! Le Prince Charles a marché vers la Moldau, pour attaquer le Maréchal de Broglio, qui se tient à Frauenberg. Belle-Isle est à Dresde, les Saxons sur leurs frontières. Quelle bigarrure! Voici le point critique de cette année. Dans quinze jours, la scène des événemens sera plus éclaircie.

1742.

Mandez-moi ce que l'on dit de cette bataille, si elle fait grand bruit dans le monde; si le peuple y prend part, si l'on croit que l'armée est en état de battre mes ennemis, si l'on me suppose de l'entendement en fait de guerre? en un mot tout ce qui peut être relatif à cette matière.

Ecrivez-moi beaucoup au sujet de Charlottenbourg, du parc, de la maison d'opéra, et faites de grandes descriptions, afin de m'entretenir longtemps sur des sujets agréables et divertissans.

1742.

Dieu fait quand je pourrai vous entretenir dans ces charmantes retraites, et parler raison hors du tourbillon du monde et des embarras. Je crains fort que ce temps désiré ne soit encore plus éloigné qu'on ne le croit; en attendant je lis et pense beaucoup. Peut-être me trouverez-vous plus raisonnable que je ne l'ai été, savoir si j'en vaudrai mieux; c'est un *latus per se*.

Faites mes complimens à cet ami qui a le cœur et le corps malades. Dites à Pœllnitz que je ne lui écris point, à cause que j'ai à faire, mais que ses lettres me font plaisir, et qu'il fera bien de m'en écrire souvent.

Je vous conjure de me faire avoir une bonne lorgnette, qui découvre les objets de loin, et à peu-près pour votre vue.

Adieu, *dive Jordane*. N'oublie pas le pauvre Ixion qui tourne comme un forcené à la roue des événemens de l'Europe, et fois sûr que je te consacre une amitié égale à ma durée.

LETTRE CXXXIX. DU ROI.

Au camp de Kuttemberg, 10 Juin.

J'ÉTAIS né pour les arts, nourrisson des neuf sœurs;
 Tout y conviait ma jeunesse.
 Un cœur compatissant, avec de simples mœurs,
 M'inspiraient peu de goût pour l'orgueil des grandeurs;
 Je n'estimais point la prouesse
 D'un héros tyrannique entouré de flatteurs.

Les grâces, la délicatesse,
Les folâtres erreurs d'un cœur plein de tendresse,
Le Dieu des doux plaisirs, les charmes séducteurs
La volupté de toute espèce
Dans l'île de Cypris me parèrent de fleurs.
De cet état heureux j'ai goûté les douceurs.
Bientôt un coup du fort sur un plus grand théâtre,

Sujet à des revers fameux,
M'a fait monter malgré mes vœux;
Là d'un air triomphant, altier, opiniâtre,
D'un lustre éblouissant, bouillant et valeureux,
La Gloire, ce fantôme, apparut à mes yeux;
J'encensai ses autels, et ce culte idolâtre,
Brillant dans ses erreurs non moins que dangereux,

Rendit mes pas audacieux.
Mais la Gloire bientôt, me traitant en marâtre,
Me rappelant à moi, dans ses plaisirs affreux
Me fit voir les malheurs des humains furieux,
Et ce hideux monstre qui nage
Dans des torrens de sang répandus par sa rage,
Immole les humains pour illustrer son nom,
Pour humer de l'encens, ou pour ceindre son front.
Que périsse plutôt à jamais ma mémoire!

Non, je n'ai point l'esprit farouche de Néron;
Le sang de mes amis versé pour ma victoire
Me pénètre le cœur du plus affreux poison.
Serai-je plus heureux en vivant dans l'histoire?
Un seul siècle écoulé, que dis-je? — une saison
Replonge dans l'oubli le plus fameux renom.
Dans ce monde étonnant que contient l'Elysée,
De tous ceux dont la mort trancha la destinée,

Pensez-vous que les morts nouveaux

Auront le pas sur ces héros ?

1742. Vous mourrez ; votre nom que déchire l'envie,
Même après le trépas ne peut trouver de port
Contre la noire calomnie.

Heureux est le mortel de qui le bon génie
Sait vivre dans l'oubli satisfait de son sort !

On m'ignorait avant ma vie,
Que l'on m'ignore après ma mort.

Voilà de la morale cadencée et toisée, j'espère que vous en ferez content. Je me flatte quelquefois de pouvoir encore passer un bout d'automne à Charlottenbourg, et raisonner avec vous sur le vide et la nullité de toutes les choses de cette vie. J'ai conclu le marché pour le fameux cabinet du Cardinal de Polignac ; je l'aurai en entier, on l'enverra par Rohan à Hambourg. Ce fera pour Charlottenbourg un ornement de plus, et qui vous amusera autant que votre bibliothèque.

Encouragez Francheville jusqu'à mon retour.

G A Z E T T E.

Charles de Lorraine et Lobkowitz se font joints ; ils ont passé la Moldau, et chassent devant eux un troupeau de Français dont Broglie est le berger. Les Prussiens vont marcher à Prague, pour remettre les Français dans le bon chemin, ou pour faire la paix.

Adieu, cher Jordan. Je ne vous dis rien de l'estime, de l'amitié et de tous les sentimens de votre serviteur.

LETTRE CXL.

DE M. JORDAN.

Berlin, 12 Juin.

SIRE,

JE me flattais que nous aurions bientôt l'honneur de voir V. M. jouir tranquillement à Charlottenbourg du fruit de ses travaux militaires ; mais la lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, semble m'avoir envié le bonheur de cette espérance. On dit que le Maréchal de Belle-Isle ne quittera V. M. que pour aller à Vienne : je voudrais pouvoir me le persuader, ce serait un lénitif, toujours bon à prendre ; mais ma diable de raison, toujours ennemie de la tranquillité de mon ame, m'objecte que si le Maréchal allait à Vienne, les préliminaires de la paix seraient au moins signés. Je regrette le pauvre Britz, et tant d'honnêtes gens, victimes volontaires de l'amour de la gloire.

On prétend que les ennemis sont dans le dessein de hasarder une seconde bataille ; on assure la chose très-positivement. Quoique je ne les craigne plus, je voudrais bien cependant qu'ils se tinssent en repos.

On dit ici qu'un jeune officier a été tué dans un duel, en faveur des beaux yeux de la galante Comtesse de Breslau. Cela m'a surpris. La salle de musique sera faite samedi prochain, elle représente le Parnasse et les Muses : dans une quinzaine de jours il y en aura encore deux d'achévées. On

— ne saurait être plus assidu à son travail que ne l'est
1742. Pefne.

La goutte de Césarion est à la main : il me paraît d'ailleurs assez bien depuis huit jours, soit pour la santé, soit pour l'humeur.

La K*** ira, je crois, sur ses terres ; elle continue à être malade ; je la plains : ne pas se bien porter, avoir cinq filles à marier, un fils qui fait le vagabond, ne pouvoir pas disposer d'un homme dont on voudrait faire son gendre ; il y a dans tout cela de quoi se chagriner.

J'ai reçu des bijoux de la part de V. M. pour les vendre : ils ont été expédiés le 23 de Mai et ne sont arrivés ici que le douze. J'en rends raison à Frédersdorf, pour ne pas importuner V. M. Les Francs-maçons attendent avec impatience la permission de V. M., et d'Argens l'exemption des droits d'accise pour ses effets.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CXLI.

D U R O I.

Au camp de Kuttemberg, 13 Juin,

*F*REDERICUS *Jordano*, salut. A la fin je vous apprends cette nouvelle tant attendue, tant désirée, le but de la guerre, cette grande nouvelle ; en un mot la conclusion d'une bonne et avantageuse paix.

Je vous laisse du temps pour respirer. Je conçois qu'une nouvelle si peu attendue et si agréable ne

laissera pas que de vous réjouir beaucoup. Cependant que votre joie ne vous rende pas indiscret; je vous défends de parler de ceci jusqu'au temps où la nouvelle en fera publique.

1742.

J'ai fait ce que j'ai cru devoir à la gloire de ma nation; je fais à présent ce que je dois à son bonheur; le sang de mes troupes m'est précieux, j'arrête tous les canaux d'une plus grande effusion, qu'une guerre faite par des barbares n'aurait pas laissé d'entraîner après soi, et je vais me livrer de nouveau à la volupté du corps et à la philosophie de l'esprit. Je serai environ le 15 ou le 20 de Juillet à Berlin. Portez-vous bien vers ce temps-là, et faites provision de tout ce que votre esprit peut imaginer de plus divertissant et de plus agréable; en un mot que je retrouve en vous la sagesse de Platon, l'éloquence de Cicéron, l'esprit serviable d'Atticus et le support d'Epicure.

Adieu, très-pacifique Jordan. Ton ami le fier-à-bras te saluera bientôt sous l'appareil modeste et simple d'un philosophe.

L E T T R E C X L I I

D U R O I

Au camp de Kuttemberg, 15 Juin.

FREDERICUS Jordano, salut. Enfin voilà la paix venue, cette paix après laquelle vous avez tant soupiré, pour laquelle tant de sang a été répandu, et dont toute l'Europe commençait à désespérer. Je ne fais ce que l'on dira de moi; je m'attends

1742.

à la vérité à quelque trait de satire, et à ces propos ordinaires, ces lieux communs que les fots et les ignorans, en un mot les gens qui ne pensent point, répètent sans cesse après les autres. Mais je m'embarrasse peu du jargon insensé du public, et j'en appelle à tous les docteurs de la jurisprudence et de la morale politique, si après avoir fait humainement ce qui dépend de moi pour remplir mes engagements, je suis obligé de ne m'en point départir, lorsque je vois d'un côté un allié qui n'agit point, de l'autre un allié qui agit mal, et que pour surcroît j'ai l'apprehension au premier mauvais succès d'être abandonné, moyennant une paix fourrée, par celui de mes alliés qui est le plus fort et le plus puissant ?

Je demande si dans un cas où je prévois la ruine de mon armée, l'épuisement de mes trésors, la perte de mes conquêtes, le dépeuplement de l'Etat, le malheur de mes peuples, et en un mot toutes les mauvaises fortunes auxquelles exposent le hasard des armes et la duplicité des politiques ; je demande si dans un cas semblable, un souverain n'a pas raison de se garantir par une sage retraite d'un naufrage certain, ou d'un péril évident ?

Nous demandez-vous de la gloire ? Mes troupes en ont suffisamment acquis. Nous demandez-vous des avantages ? Les conquêtes en font foi. Désirez-vous que les troupes s'aguerrissent ? J'en appelle au témoignage de nos ennemis, qui est irrévocable. En un mot, rien ne surpasse cette armée en valeur, en force, en patience dans le travail et dans toutes les parties qui constituent des troupes invincibles.

Si l'on trouve de la prudence à un joueur, qui après avoir gagné un sept-leva, quitte la partie, combien plus ne doit-on point approuver un guerrier qui fait se mettre à l'abri des caprices de la fortune après une fuite triomphante de prospérités ?

1742.

Ce ne sera pas vous qui me condamnerez, mais ce seront ces stoïciens dont le tempérament sec et la cervelle brûlée inclinent à la morale rigide. Je leur réponds qu'ils feront bien de suivre leurs maximes, mais que le pays des romans est plus fait pour cette pratique sévère que le continent que nous habitons, et qu'après tout un particulier a de tout autres raisons pour être honnête homme qu'un souverain. Chez un particulier, il ne s'agit que de l'avantage de son individu, il le doit constamment sacrifier au bien de la société ; ainsi l'observation rigide de la morale lui devient un devoir, la règle étant : il vaud mieux qu'un homme souffre que si tout le peuple périssait.

Chez un souverain, l'avantage d'une grande nation fait son objet, c'est son devoir de le procurer ; pour y parvenir il doit se sacrifier lui-même ; à plus forte raison ses engagements, lorsqu'ils commencent à devenir contraires au bien-être de ses peuples.

Voilà ce que j'avais à vous dire, et dont vous pourrez faire usage en temps et lieu dans les compagnies et les conversations, sans faire remarquer que la paix est faite.

Pressez Knobelsdorf d'achever Charlottembourg car je compte y passer une bonne partie de mon temps.

— Adieu, cher Jordan. Ne doutez point de toute
 1742. la tendre amitié que j'ai eue, que j'ai, et que
 j'aurai pour vous jusqu'au dernier soupir de ma vie.

L E T T R E C X L I I I.

D E M. J O R D A N.

Berlin, 18 Juin.

S I R É,

J'AI vu par la lettre de V. M. qu'elle n'est point du tout contente des Français; ils viennent de faire une bévue bien grande à l'égard du corps de Khevenhüller: les gazettes de Leipzig disent même qu'ils ont été battus par les Autrichiens. V. M. m'ordonne de lui dire ce que pense le public sur les affaires présentes. Comme je ne fais qu'obéir, je parlerai sur ce sujet avec toute la franchise dont mon ame est capable, et je rapporterai scrupuleusement les différens ouï-dire.

V. M. peut déjà être assurée d'une chose, c'est qu'en général les Français ne sont point aimés: on voit avec peine qu'ils soient dans le cœur de l'Allemagne, pour y porter le désordre, et pour y pêcher ensuite en eau trouble: on n'a pas vu avec plaisir que V. M. se soit alliée à la France, qui, à ce que l'on prétend, voudrait voir la puissance de V. M. affaiblie. On le présume, parce qu'ils n'ont envoyé que de fort mauvaises troupes en Allemagne, qu'ils n'ont encore rien fait en faveur de leurs alliés depuis le commencement de la guerre,

que tout le poids en a été sur V. M. seule. Avec tout cela bien des gens croient que V. M. dupera le Cardinal, qu'il n'est pas encore où il croit en être. Les plus raffinés politiques disent que V. M. pourrait tirer plus d'avantages de l'alliance avec la Hollande et l'Angleterre, qui accorderaient tout ce qu'il plairait à V. M. pour la faire entrer dans leur parti. On compare V. M. à une belle que tout le monde recherche, et qui est en droit de vendre ses faveurs à un fort haut prix. Voilà, foi d'homme d'honneur, la quintessence de ce que j'entends dire depuis fort long-temps. J'ai toujours répondu par les paroles de la Sévigné: on ne peut juger des événemens, à moins qu'on ne connaisse le dessous des cartes.

La dernière victoire fait encore beaucoup d'honneur à V. M.; toutes les relations vantent l'intrépidité qu'elle y a fait paraître: on est surpris des talens de V. M. dans l'art militaire. Le peuple a témoigné beaucoup de joie à l'ouïe de cette victoire; et s'il y a une raison qui l'engage à souhaiter que V. M. revienne, c'est afin de ne la plus voir exposée aux risques de la guerre.

Voici des lorgnettes de toutes les façons: V. M. aura la bonté de choisir celle qu'elle croit lui pouvoir convenir, et de me renvoyer les autres. J'ai eu de la peine à les trouver.

Le tapissier dont j'ai eu l'honneur de parler à V. M. qui a fait ce beau vase de fleurs en haute-lice, attend la décision de son sort.

Dieu veuille conserver la santé de V. M. et la ramener bientôt au milieu de nous! Si je croyais

1742. aux messes, je vendrais jusques à mes livres pour
en faire dire, et je ne bougerais des autels.
J'ai l'honneur d'être etc.

L E T T R E C X L I V.

D U R O I.

Au camp de Kuttemberg, 18 Juin,

LES palmes de la paix font cesser les alarmes ;
Au tranquille olivier nous suspendons nos armes.
Déjà l'on n'entend plus le sanguinaire son
Du tambour redoutable et du tonnant clairon ;
Et ces champs que la guerre en exerçant sa rage
Souillait de sang humain, de morts et de carnage,
Cultivés avec soin fourniront en trois mois
L'heureuse et l'abondante image
D'un pays régi sous des lois.

Et ces vaillans guerriers que l'intérêt des maîtres,
Ou rendait ennemis, ou tels feisait paraître,
De la douce amitié resserrant les liens,
Se prêtent des secours et partagent leurs biens.
La Mort l'apprend, frémit, et ce monstre barbare
De la discorde en vain secouant les flambeaux,
Se replonge dans le Tartare,
Attendant des crimes nouveaux.

O Paix ! heureuse Paix ! répare sur la terre
Tous les maux que lui fit la destructive guerre,
Et que ton front paré de renaissantes fleurs
Jusqu'à jamais ferein prodigue tes faveurs !

Mais

Mais quel que soit l'espoir sur lequel tu te fondes
Je le dis sans détour, et tu n'auras rien fait,
Si tu ne peux bannir deux monstres de ce monde;
L'Ambition et l'Intérêt.

1742.

Ma Muse, qui s'emporte quelquefois, vient de
produire ces stances; l'imagination se réchauffe en-
core de temps en temps chez moi, lorsque les af-
faires dont je suis souvent surchargé le permettent.

Ce sera à Charlottembourg que je compte retrou-
ver mon Apollon, quoique les soins et l'âge en
doivent diminuer le feu. Si je vois qu'il me refuse
totalement, je me jeterai dans l'éloquence et la mo-
rale. Nous passerons des jours heureux, du moins
raisonnables, car nous raisonnerons beaucoup.

Là sous le studieux ombrage
De ces tilleuls verts et fleuris,
Nous rirons du frivole ouvrage
Des mortels par des riens épris,
Et des Catins et des Fleurys,
Et des fous qui se jugent sages,
Et font de pompeux étalages
De leurs puériles écrits.

Que nous rirons de ces maris
De qui le bruyant cocuage
Fait la fable du voisinage
Et n'est ignoré que par eux!
Et des autres qui plus heureux
Se sont fait au maquerellage!

Nous passerons devant nos yeux
La bigarrure de ce monde,

1742.

Les projets sur quoi l'on se fonde,
Et les vains objets de nos vœux ;
Enfin cette erreur si commune
Aux souverains , aux conquérans ,
La gloire , objet de leur encens ,
De leurs malheurs , de leur fortune.

Hélas ! de cette illusion
Mon cœur a trop senti les charmes,
J'ai fait renaitre d'Illion
L'illustre conspiration

De tant de rois ligués pour former les alarmes.

Hélas ! qu'il m'en coûta de larmes !
Mais à présent que la raison
De mes mains fait tomber les armes ,
Ainsi qu'un frénétique , à peine revenu
D'un long et véhément délire,
De mes revers tout confondu ,
Et retournant à la vertu ,
Je me repose , et je respire.

Adieu , cher Jordan. Je suis de tous vos admirateurs le moins flatteur , et de tous vos amis le plus sincère.

LETTRE CXLV.

DE M. JORDAN.

Berlin, 19 Juin.

SIRE,

J'AVOUERAI à V. M. que depuis samedi dernier ———
mon corps a subi une agréable métamorphose. 1742.

Je n'ai, Sire, plus de douleur,
Je réfléchis couleur de rose,
Mon ame est exempte de peur,
Ah, l'heureuse métamorphose!

La paix faite, le cabinet du Cardinal de Polignac acheté, font des événemens contre lesquels la mauvaise humeur la plus anglaise ne saurait tenir.

Le peuple débite que le Ministre de Podewils est allé à Vienne; je ne fais sur quel fondement cette fausse nouvelle s'est répandue: une chose fais-je bien, et qui me comble de joie, c'est que V. M. finit bien glorieusement une carrière qu'elle avait glorieusement commencée. Le beau morceau d'histoire que celui de la conquête de la Silésie!

Voici une lettre qu'un inconnu a écrite au Tourbillon; elle donnerait tout au monde pour en favoir l'auteur: je lui en ai demandé copie; elle a eu la bonté de me l'envoyer. J'ai cru devoir la communiquer à V. M., qui aura bien la bonté de n'en point parler. J'y joins plusieurs autres pièces, qui pourront amuser V. M.

1742. Mes occupations présentes ne m'ont pas laissé le temps de répondre aux beaux vers de V. M. : je puis lui assurer qu'elles se multiplient tous les jours.

Tantôt il faut placer un professeur ,
Puis ordonner qu'aucun gueux dans la rue
(Que cependant faim , ou soif exténue)
N'aille troubler le bourgeois promeneur .
Il faut signer les ordres salutaires ,
Frais émanés du grand conseil françois .
Quand on a tant de troubles à la fois ,
On peut gémir sous le poids des affaires
Bientôt il faut arpenter long chemin ,
Sur mes deux pieds , voiture apostolique ,
Pour visiter les pauvres qu'au matin
On a tirés d'une place publique .

J'ai l'honneur d'être , etc.

LETTRE CXLVI.

DU ROI.

Au camp de Kuttemberg , 20 Juin.

TIREZ-VOUS des barbares mains
De vos mal-adroits médecins ,
Et laissez au vulgaire ignare
Boire le poison que prépare
La faculté des assassins

Auriez-vous foi à des pilules,
Vous que parmi les incrédules
Nous comptons pour un des plus fins ?
Telle est la raison des humains,
Incertaine et contradictoire,
Par des effets fort clandestins
Vous plaçant dans un confistoire
En rang d'oignon parmi les saints,
Et le soir dans un réfectoire
Chez des diables et des lutins.
Ainsi raisonnent les robins :
Cette erreur paraît bonne à croire ;
Mais celle-ci, c'est autre histoire,
J'en ris avec les libertins.

1742.

J'espère qu'avec toute votre sagesse vous reviendrez une bonne foi de l'erreur des médecins. Croyez-moi, ils n'entendent rien ou presque rien au métier qu'ils font de nous guérir ; j'aimerais autant entretenir un joueur de gobelets pour m'enseigner la philosophie, qu'un médecin pour me rendre la santé. Je suis bien aise que celle de Césarion se remette. Je me flatte de vous revoir bientôt tous ensemble. Tout part d'ici journellement pour retourner chez foi. Adieu, cher Jordan. N'oubliez pas vos amis et aimez-moi toujours.

L E T T R E C X L V I I .

D U R O I .

Kuttemberg, 23 Juin.

— *F*REDERICUS *Jordano*, salut. Hier la paix fut publiée
 1742. au son des timbales et des trompettes. J'espère que
 cette nouvelle ne vous fera pas moins de plaisir que
 la première que je vous annonçai. Mandez-moi avec
 toutes les circonstances ce qu'en dit le public, et
 ne me cachez rien du tableau.

Je pars après-demain d'ici pour Kolin : de là nous
 marchons à Chlumetz, et de Chlumetz je prends
 la poste pour Glatz, où j'arriverai le 28; je m'y
 arrêterai le temps qu'il faudra pour régler les af-
 faires militaires qui regardent les fortifications, et les
 affaires civiles qui regardent l'économie et la justice.
 De là je pars pour Neisse, où je réglerai de même
 ce qui regarde les réparations de cette forteresse
 et ce qui est du ressort des arrangemens nouveaux
 que je suis obligé de faire en haute Silésie; de là
 je pars pour Brieg, faisant toujours fortifier. J'arrive
 à Breslau le 4 de Juillet, et j'y resterai jusqu'au 9,
 où j'irai à Glogau, encore pour fortifier. J'en par-
 tirai le 11 pour Francfort, et le 12 à midi votre
 très-humble serviteur aura l'honneur de vous assurer
 de ses devoirs. Vous et Pœllnitz partirez encore
 l'après-midi pour Charlottembourg, Césarion de
 même, si sa santé et l'amour le lui permettent. Voilà
 mon itinéraire, et l'histoire de ce qui se fera du 23
 de Juin jusqu'au 12 Juillet inclusivement.

Je vous rends grâces des yeux que vous m'en-

voyez ; c'en font de véritables pour un aveugle comme moi. Adieu, cher Jordan. La tête me tourne des affaires que j'ai expédiées aujourd'hui. 1742.

Mes complimens à Pœllnitz. Ne m'oublie pas, cher Jordan, et dis au Tourbillon que son mari nous a assigné un champ de bataille où il est impossible de combattre faute de terrain.

LETTRE CXLVIII.

DE M. JORDAN.

Berlin, 23 Juin.

SIRE,

ON ne parle ici depuis quelques jours que de la paix : je ne fais d'où ce bruit s'est répandu. On dit que V. M. a donné des ordres qui la supposent infailliblement ; que les gardes vont à Ruppín ; qu'on a pris des arrangemens nécessaires pour les régimens qui reviennent de l'armée, on nomme même ceux qui feront à Berlin en garnison. On dit que V. M. arrive le 25 à Breslau, enfin une infinité de choses semblables.

La dernière lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, mérite d'être gravée sur l'airain : c'est la lettre la plus sensée qu'on puisse écrire : elle figurerait placée dans Jules César et Cicéron : j'en suis enthousiasmé. La démarche de V. M. porte avec foi sa justification : il en est des alliances comme des contrats ; ils ne valent qu'autant que les parties contractantes en remplissent les conditions réciproquement. Le bon

1742. sens, le droit naturel font et feront les apologistes de cette conduite, qu'a tenue autrefois le grand Electeur à l'égard de la France. D'ailleurs les moralistes ne conviennent-ils pas généralement qu'on est autorisé à faire un petit mal pour en éviter un plus grand ? Je défie les casuistes les plus rigides de pouvoir répondre d'une manière sensée aux raisons que V. M. allégué dans sa lettre.

Quand je considère en gros les différens événemens arrivés depuis la mort de l'Empereur, ils me paraissent tous concourir à la gloire de V. M. Le Roi de Prusse, qu'on ne croit occupé que de ses plaisirs et de la lecture, commence le premier à faire tête à une puissance redoutable, dans un temps où l'on devait s'y attendre le moins : l'Europe est frappée de la témérité de cette entreprise ; la bataille de Molwitz, des villes rendues, en font entrevoir la réussite. Il n'est aucune puissance qui ne travaille à mettre dans son parti le jeune vainqueur de la Silésie. La France réussit à le gagner, et se croit à l'abri de tout sous les auspices heureux de cette alliance. L'Electeur de Bavière est placé sur le trône impérial, et obtient la couronne de Bohême par la valeur des troupes prussiennes, et par la négociation de la France. Les Autrichiens semblent par un coup heureux, mais imprévu, de la providence, se relever de leur chute. Le Roi de Prusse, jaloux de cette espèce de gloire, les remet par une victoire nouvelle dans l'état d'abaissement. Ses conquêtes que le temps multipliait, ses succès heureux demandaient, pour être affermis et confirmés, d'abandonner des alliés dont les démarches sourdes indiquaient des desseins

peu favorables à la gloire de la maison de Prusse : on abandonne incontinent ces alliés , sans craindre leur puissance , qu'on affaiblit par là , et dont on dérange tout d'un coup les desseins. Ce tableau , que mon imagination peint mieux que ma plume , se présente toujours à mon esprit ; je ne puis le perdre de vue.

1742.

Harper a été invité par l'Impératrice de Russie à venir à Moscou : Chétardie lui a écrit sur ce sujet une lettre que j'ai vue. Knobelsdorf l'a détourné de ce dessein.

Le maître des ballets est arrivé , avec la danseuse Roland , et quelques autres. On travaille à force à Charlottembourg , où je fus dernièrement. J'y trouvais des architectes qui venaient de Dresde , pour s'y former le goût. Cela flattait ma vanité , je ne sais pourquoi.

J'ai l'honneur d'être etc.

L E T T R E C X L I X.

D U R O I.

Au camp de Kuttemberg , où je ne resterai pas long-temps , 24 Juin.

*F*REDERICUS *Jordano* , salut. Enfin nous voici au moment de notre départ , et près d'évacuer cette Bohême où nos officiers ont recruté leurs bourses et leurs compagnies , où nous avons battu les Autrichiens , et dont nous les aurions chassés , si je n'avais préféré la conservation du sang prussien à la vaine gloire d'apocabler une femme malheureuse et

1742.

un pays ruiné. C'est sous ces auspices que je rentre dans mon pays, où rien n'interrompra l'ordre de la paix et de la tranquillité publique, que la violence et l'audace de mes voisins. Je suis sensible à l'approbation que vous donnez à ma conduite, et j'espère que le vulgaire léger, volage, inconsideré commencera du moins à prendre quelque confiance en moi, et ne me croira point aussi insensé que l'on m'accusait de l'être au commencement de la guerre.

Ce n'est point par huit jours d'ouvrage que l'on peut juger de la capacité d'un homme, et principalement dans les affaires. Le public n'en connaît point les ressorts; il se fait des idées grossières des choses; de fausses préventions l'offusquent, il ajoutera foi à des bruits de ville sans fondement, et sur des notions aussi frivoles il se fera un système, qu'il trouvera très-mauvais que le gouvernement ne suive point; mais si l'on comparait les fausses démarches que ferait un politique qui suivrait aveuglément les conseils du public, avec les tours différens que prennent ceux qui sont chargés des affaires, on verrait bientôt les lourdes fautes que les uns auraient fait commettre, et que la conduite des autres est un système raisonné et suivi. Mais comme la plupart des gens ne sont point raisonnables, il est impossible qu'ils entrent dans des sentimens qui demandent du bon sens, et il est par là même impossible qu'ils jugent bien de la conduite de ceux dont ils ne connaissent ni les projets ni les moyens.

Il est fâcheux que les actions des hommes d'Etat soient soumises à la critique de tant de juges aussi

peu capables que le font ces gens décififs que la fainéantife et l'efprit de médisance rendent politiques; mais ce ne font que les moindres défagrémens qu'ont à effuyer ceux qui comme moi font dévoués au fervice de l'Etat. Vous avez bien à vous plaindre du foin que vous donnent vingt gueux fur lesquels vous avez infpection; j'en ai des millions à conduire et à nourrir, et je ne m'en plains point. Mais vous êtes paresfeux, et vous ne vous êtes aperçu qu'à préfent que les affaires du Parnaffe font plus faciles à terminer que celles qui regardent la fociété.

1742.

Je crois que les vers du Poméranien à la Morrien font de Manteufel; je ne fais pas trop ce qu'ils veulent dire, mais j'ai admiré le tour de l'épifode qui fe trouve au bas de la lettre; je crois même que Madame Morrien a composé elle-même ce vers pour fervir de véhicule à des chofes qu'elle était bien aife que j'apprijf. Les vers fur l'âne font miférables, ceux au Comte Podewils font ordinaires, mais ceux du Faune font jolis. J'ai reçu de Greffet une épître charmante, dont je vous régalerai à mon retour.

Il fallait la paix en Bohême,
De Polignac le cabinet,
Pour changer votre face blême,
Et votre chagrin de carême
En air ouvert et fatisfait.
Jordan, votre joie eft extrême;
Mais je vous plains de tout mon cœur
De rechercher votre bonheur
En tout autre lieu qu'en vous-même.

Je n'ofe en dire davantage après ce trait de

1742. morale. Recevez en attendant mes protestations de la sincère estime et de tous les sentimens avec lesquels je suis, etc. etc. etc.

LETTRE CL.

D U R O I.

Glatz 28 Juin.

FREDERICUS Jordano, salut. Ecoute, l'ami Jordan; j'ai trop à faire ici, fortification, justice, économie militaire, pour t'écrire beaucoup; mais je te parlerai davantage à Berlin. Adieu. Tes vers allemands sont de l'hébreu pour moi.

LETTRE CLI.

D E M. J O R D A N.

Berlin, 30 Juin.

S I R,

VOTRE Majesté traite bien mal les médecins, il est sûr qu'ils vont souvent à tâtons dans tout ce qu'ils font; le pays dans lequel ils marchent, est un pays de ténèbres et d'obscurité: la nature leur est peu connue. Il en est cependant qui par leur habileté savent prévenir les dangers. Rien de plus utile dans un pays qu'un bon chirurgien. Si j'étais prince, je voudrais avoir à cet égard ce qu'il y a de meilleur en Europe.

J'ai eu l'honneur d'entretenir V. M. des discours ———
que tient le public sur la grande et intéressante nou- 1742.
velle de la paix. V. M. peut être assurée d'une chose,
c'est que généralement tout le monde en est pénétré
de joie. On est en particulier charmé de voir le
Cardinal éloigné de ses vues, et ses desseins échoués.
Il n'y a sur ce sujet qu'une seule voix.

On doit publier ici la paix ce matin: je me pré-
pare à assister à cette cérémonie, j'aurai la conso-
lation d'être le témoin de la joie qu'en ressent le
peuple.

Le Tourbillon ne peut comprendre quel est ce
terrain assigné par son époux, où il est impossible
de combattre; cette énigme, à coup sûr ingénieuse,
est pour nous indéchiffrable.

V. M. fait de bien belles réflexions sur l'esprit
léger et inconfidéré du peuple: sa légèreté peut
cependant être fixée; V. M. en a l'art. Il est de
certains coups de théâtre qui savent fixer l'esprit par
le secours de l'admiration. Les succès heureux de la
campagne charmaient le peuple; mais comme ces
succès semblaient éloigner le moment désiré de la
paix, on se livrait à la crainte; ce moment est arrivé
dans le temps qu'on y pensait le moins, et V. M.
l'a fait naître par des moyens qu'on n'avait pas
lieu de prévoir. C'est là le coup de théâtre qui frappe.

V. M. me fait tort, si elle me croit capable de
me plaindre de l'occupation que me donne la direc-
tion de la maison de travail. Je n'ai qu'un but dans
ce monde, auquel je suis toujours prêt à tout
sacrifier, c'est de montrer mon parfait dévouement
au service de V. M., et de me rendre utile à ma

1742. patrie, si l'on m'en croit capable. Mon esprit, indéterminé quelquefois, ne varie point sur ce sujet. J'ai l'honneur et le bonheur d'être, etc.

L E T T R E C L I.

D U R O I.

Neisse, 1 Juillet.

*F*REDERICUS *Jordano*, salut. Votre lettre m'a beaucoup diverti par rapport aux propos du public. Je ne connais point le magasin dont vous me parlez, et personne ne l'a même ici. Les vers de Francheville sont trainans et ennuyeux; la pointe du conte n'est pas assez aiguïfée, en un mot il ne fait point rire, c'est pourquoi je le condamne. Vous voyez par les lieux d'où je date mes lettres comme je m'approche tout doucement de chez vous, et comme les événemens se succèdent.

Je fais travailler ici à de grands ouvrages; cet endroit doit devenir la barrière de l'Etat, et la sûreté de mes nouvelles conquêtes. Je dirige d'ici les nouveaux arrangemens de la province; je règle les affaires de droit, et j'arrange les économiques, peut-être aussi dérangées que les premières.

Enfin, je compte toujours être à Berlin le 12 de ce mois, et vous y assurer verbalement de tout le galimathias de tendresses et protestations que l'on fait à ses amis lorsqu'on ne les a vus de long-temps.

Vale.

L E T T R E C L I I I .

D U R O I .

Breslau , 5 Juillet.

F*REDERICUS Jordano*, salut. Voici la dernière lettre que je vous écrirai de ce voyage. J'ai rempli ma tâche en entier, j'ai fini toutes mes affaires, et je reviens dans ma patrie avec la consolation de n'avoir aucun reproche à me faire envers elle. 1742.

Vous me trouverez plus philosophe que je ne l'ai jamais été, et plus encore praticien que spéculatif. J'ai eu beaucoup à faire depuis que je ne vous ai vu; aussi suis-je si étourdi de tout cet ouvrage, que je rendrai grâces à Dieu d'en être délivré; il y a de quoi faire tourner la cervelle à un honnête homme. Préparez-vous à bien philosopher avec moi dans les belles allées de Charlottenbourg. Adieu, cher Jordan. Le 12 je vous en dirai davantage.

L E T T R E C L I V .

D E M. J O R D A N .

Berlin , 8 Septembre.

S I R E ,

D'ARGENS et moi avons entendu déclamer à Francheville le premier chant, et une partie du second, sur la guerre de Silésie. Je puis assurer à V. M. qu'il y a plusieurs endroits dont Voltaire même tirerait vanité; ce qui nous divertit, c'est l'enthousiasme avec lequel il les récite: cela m'engagea à faire ces quatre vers.

L'autre jour j'entendis Damon
 1742. Déclamer ses beaux vers d'une façon étrange :
 S'il fait, dis-je, des vers, comme en ferait un ange,
 Il les récite en vrai démon.

On se dit à l'oreille qu'il y a des régimens qui ont reçu ordre de marcher. Je ne saurais me l'imaginer; peut-être est-ce uniquement parce que je suis partisan de la paix : qui ne le ferait pas ?

J'aurai l'honneur de faire ma cour à V. M. à Potsdam, suivant l'ordre qu'elle m'a fait la grâce de me donner. Je m'en fais un plaisir d'avance, puisqu'on assure que les eaux d'Aix et les bains ont produit sur la précieuse santé de V. M. des effets merveilleux.

Tous les ministres étrangers ont été, il y a deux jours, voir la maison royale d'Oranienbourg : le Lord Hinford, à ce qu'on m'a dit, n'a pu assez admirer la beauté de la situation du château, et le malheur de la destruction du jardin l'a affligé. Les spéculatifs font de grands raisonnemens sur l'union qui semble régner entre les ministres des différentes cours respectives.

On a gravé à Paris le dernier portrait que Pefne a fait de V. M. : je n'y ai pu découvrir que peu de ressemblance. Il y a au-dessous ces quatre vers, faits par le Chevalier de Neufville.

S'il fut par sa naissance au trône destiné,
 Les droits de ses vertus sont-ils moins légitimes ?
 Héros dans les actions, Héros dans ses maximes,
 Il est roi philosophe, et soldat couronné.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE

L E T T R E C L V.

D U R O I.

Breslau, 21 Septembre.

*F*REDERICUS Jordano, salut. J'ai reçu et lu le premier chant du poëme filésien, trop mauvais pour que j'en parle, et d'une louange trop effrontée pour que je permette qu'on l'imprime. Je souhaite que l'opéra réussisse mieux; du moins le poëte a-t-il été instruit de l'idée que j'ai sur ce sujet. 1742.

J'ai trouvé beaucoup d'affaires qui pourront prolonger mon séjour ici de quelques jours. Je fais à présent quelques vers; mais je suis encore trop répandu pour en faire de bons.

Les bustes du Cardinal de Polignac arriveront bientôt à Berlin, et les chanteurs de même. Je me réjouis de l'un et de l'autre; mais plus encore de revoir mon cher Jordan de bonne humeur, et plein de ce contentement d'esprit qui va si bien à tout le monde, et principalement aux philosophes. *Vale.*

L E T T R E C L V I.

D U R O I.

Breslau, 27 Septembre.

*F*REDERICUS Jordano, salut. J'ai reçu la lettre que l'érudit, le charitable, le théologique, l'impeccable, le politique Jordan m'a écrite, et je me suis fort diverti des *on dit*, où pour l'ordinaire l'oisiveté

R

— ou la malignité du public fait que je trouve ma
 1742. part. J'aurai achevé dans peu de temps ma tournée silésienne, où je n'ai pas laissé que de trouver une occupation infinie. J'ai dépêché plus d'affaires en huit jours que les commissions de la maison d'Autriche n'en ont terminé en huit années, et j'ai réussi presque généralement en tout. Ma tête ne contient à présent que des calculs et des nombres; je la viderai de tout cela à mon retour, pour y faire entrer des matières plus choisies.

J'ai fait des vers que j'ai perdus; j'ai commencé à lire un livre que l'on a brûlé; j'ai joué sur un clavecin qui s'est cassé, et j'ai monté un cheval qui est devenu estropié. Il ne me manque plus pour m'achever de peindre, que de vous voir payer d'ingratitude l'amitié que j'ai pour vous. *Vale.*

L E T T R E C L V I I.

D U R O I.

Sans date.

QUE te dirai-je, finon que tu fais des vers comme Tibulle, et que tu penses comme Scarron.

Et sur votre lyre savante
 J'entends encor la voix qui chante
 De l'immortel Anacréon;
 Mais cette volupté qu'il vante,
 Etais beaucoup moins indolente
 Que celle de votre Apollon.
 Pourquoi, malgré votre faiblesse,

Afficher la froide sagesse
D'un austère fils de Platon ?

1742.

Personne ne vous en fait gré. Vous martyrisez votre chair dans ce monde, sans obtenir la couronne du martyr dans l'autre. Quelle triste occupation ! Pour moi, qui vis selon les lois d'Epicure, et qui ne me refuse point au plaisir, je ne tire point vanité d'une sagesse que je ne possède pas, ni ne me vante des sottises que je fais.

Adieu. Je vais écrire au Roi de France, composer un solo, faire des vers à Voltaire, changer les réglemens de l'armée, et faire encore cent autres choses de cette espèce.

L E T T R E C L V I I I.

D U R O I.

Potsdam, 5 Mai.

J E croyais, Jordan, qu'en prophète
Vous m'annonceriez la comète
Homicide de l'univers,
Cette sanguinaire planète
Qui nous enverrait aux enfers ;
Mais au lieu de telles nouvelles,
Vous faites des contes divers,
Que le papillon sur ses ailes
Vous a rassemblés dans les airs.
Tout cela n'a rien qui nous presse.
Hélas ! qu'est-ce qui m'intéresse
Au prix de ces plus grands objets,

1743.

1743.

Si cette comète traîtresse
 Abyrne nos plus beaux projets?

Tâchez de dissuader Pesne de son émigration.
 C'est un fou qui va être payé, et qui après avoir
 habité trente années à Berlin, n'a pu encore se
 corriger de l'inconstance et de la légèreté de sa
 nation.

J'ai pris aujourd'hui de la rhubarbe, dont j'a-
 vais grand besoin. Si la comète vous en laisse le
 temps, prenez-en aussi. Je ne vous dirai point de
 venir ici, car je serais au désespoir que vous y fus-
 siez à contre-cœur. Adieu.

L E T T R E C L I X.

D U R O I.

Potsdam, 12 Mai.

JORDANOMANIE,

JORDAN, perfide ami, dont l'humeur se rebêque,
 Lorsqu'une fois tu fors de ta bibliothèque,
 Toujours enseveli dessous un tas poudreux
 De livres ignorés par nous, par nos neveux,
 Hypocondre par goût, amoureux par semestre,
 Chez qui tantôt prévaient le ciel ou le terrestre,
 Veuille ce ciel, par ses bienfaits fameux,
 En te rendant plus gai, te priver de tes yeux!
 Alors enfin, alors flattant mon espérance,
 Ce Potsdam négligé verrait ton excellence;
 On irait te hucher sur notre sacré mont,
 Et tu ferais le seul bel esprit du canton.

S'entend, tu aurais le privilège de l'être; mais c'est peine perdue: tant que ta bibliothèque subsistera, il n'y aura pas moyen de te tirer de Berlin, et comme j'ai vu que cela te ferait de la peine, j'ai renoncé à l'envie que j'avais de te voir. Adieu.

L E T T R E C L X.

D U R O I.

Potsdam, 27 Juin.

J E vois que vous tremblez encor,
 Vous craignez pour vous, pour le monde,
 Que le grand phénomène Hector,
 (Que le ciel à jamais confonde!)
 Vienne terminer notre sort.
 Pour vous, ce serait grand dommage:
 Dans la fleur encor de votre âge,
 Vous avez fait au genre humain
 Au moins mille fois plus de bien
 Que ce prélat qu'en beau langage
 La Neuville a rendu divin.
 Par-tout votre bon cœur opère,
 Par vos soins l'école s'éclaire,
 Le pauvre par vous est nourri,
 Les fous vous appellent leur père,
 Les Magdelaines leur mari.

Voilà pourquoi il est bon que cette vilaine comète se passe encore pour quelque temps de l'appétit de vous rôtir. Pour moi, il n'y aurait pas tant de perdu pour le monde.

1743.

Car vous savez que jeune fou
 J'ai renversé ces vieux systèmes
 Que les marins, peuple jaloux,
 Avaient élevés pour eux-mêmes,
 Que nos aïeux Topinambous,
 Qui les vénéraient à genoux,
 Auraient cru que c'était blasphème
 De penser à les voir dissous.
 Ainsi quand sur moi misérable
 Cette affreuse comète Hector
 Lancerait son feu redoutable
 Elle n'aurait, ma foi, pas tort.

Du moins tu vois que je fais me rendre justice,
 et que si je connais ton mérite, j'ai encore la vertu
 de t'estimer et de t'aimer sans jalousie. Voltaire, je
 crois, va quitter la France tout de bon. Adieu.

L E T T R E C L X I.

D U R O I.

Potsdam, 12 Juillet.

P A R I S et la belle Émilie
 A la fin ont pourtant eu tort :
 Boyer avec l'Académie
 Ont malgré sa palinodie
 De Voltaire fixé le sort.
 Berlin, quoi qu'il puisse nous dire,
 A bien prendre est son pis aller.
 Mais qu'importe ? Il nous fera rire
 Lorsque nous l'entendrons parler

De Maupertuis et de Boyer,
Plein du venin de la satire.

 1743.

Il arrivera bientôt, car je lui ai envoyé un passeport pour des chevaux. J'ai tracassé comme un vrai lutin depuis que je ne t'ai vu. Je ne saurais te dire des nouvelles de la république des lettres, sinon que Mauclerc n'est plus à Stetin, que les Poméraniens sont peu lettrés, que les Rheinsbergeois le sont moins depuis qu'Etienne Jordan n'y est plus; mais qu'en revanche on y mange de meilleures cerises qu'autrefois, et cela par la raison que l'air devenait tout soporifique des exhalaisons grecques et latines qui sortaient d'une certaine chambre où un certain savant étudiait beaucoup. Adieu.

LETTRE CLXII.

D U R O I.

Potsdam, 20 Août.

*F*REDERICUS Jordano, salut. Fais-moi venir des quinze espèces de figues de Marseille, savoir en tout quatre cents figuiers, tous en caissons et tous en état de porter du fruit la même année. Cependant je souhaiterais plus de figuiers verts que des autres. Je voudrais aussi que l'on m'envoyât trois cents ceps de vigne qui soient tous en état de porter du fruit la seconde année: pour ceux-là il faudrait les faire partir cet hiver, très-bien empaquetés cependant. Je t'envoie d'ailleurs l'étiquette des choses et raretés provençales que je souhai-

R 4

1743. terais avoir. J'ai fait un article de gazette pour Berlin, où Potier est tympanisé de la belle manière. J'ai déjà écrit pour avoir un autre maître de ballets, et j'en aurai assurément un moins fou, car il est impossible de l'être plus que Potier. Je suis bien aise d'être défait de cet extravagant, et fâché que la Roland ait quitté avec lui; mais nous vivrons sans Potiers et Rolands, et nous ne nous en divertirons pas moins. Ta philosophie dit que j'ai raison, et moi j'en conclus que j'ai très-fort raison, puisqu'un sage m'approuve. *Vale.*

L E T T R E C L X I I I.

D U R O I.

Sans date.

CROIS-TU, Jordan, mon cher enfant,
 Qu'à ce maudit frère d'Argens
 Je rumine à chaque moment?
 Chez moi sont d'éternels tourmens :
 L'un me dit un mot un instant,
 Un autre me présente un plan,
 Là le procès d'un payfan,
 Ici dégoûts d'un courtifan;
 Et moi que ce bruit insolent,
 Ce vrai tapage de Satan
 Étourdit tout le long de l'an,
 Malgré ce fracas que j'entends
 Puis-je encor penser à d'Argens ?

Fais donc venir de d'Argens ce que tu jugeras
 à propos, sans me donner la question pour une

douzaine de bouteilles de vin de plus ou de moins, —
 et sans me fatiguer des vétilles de la Provence. 1743.
 Voici d'autres vers en réponse à Voltaire.

Je ne fais cas que de la vérité;
 Mon cœur n'est pas flatté d'un séduisant mensonge.
 Je ne regrette point, dans l'erreur de ce songe,
 La perte du haut rang où vous étiez monté,
 Mais ce qui vous en reste, et que vous n'osez dire,
 S'il est vrai que jamais il ne vous soit ôté,
 Vaut à mes yeux le plus puissant empire.

Nos deux faquins de cabrioleurs ont été rattrapés,
 et leur procès fera instruit dans les formes. Ces
 coquins ont voulu espadonner; il faut une punition
 pour mettre des bornes à leur impertinence. Adieu.
 Je t'admire et me tais.

L E T T R E C L X I V.

D U R O I.

Potsdam, 24 Août.

Q U E fait notre infirme Satyre
 Ce bon et fiévreux Chambellan,
 Qui fait si plaifamment médire
 De tout homme qu'il entreprend?
 Depuis qu'il n'est plus courtifan,
 Qu'il est auteur, qu'il doit écrire,
 Qu'il est enrôlé par d'Argens,
 Et même à titre de génie,
 Devant son fàvoir prudemment
 Mon ignorance s'humilie.

1743.

Car vous savez assurément
 A quel point l'on est ignorant
 Quand on n'est pas reçu dans votre académie.
 Mais pourquoi cette compagnie
 N'a-t-elle pas très-sagement
 A quelque médecin savant
 Ordonné que la maladie
 Évacuât le corps souffrant ?
 Sur le *status morbi* on ferait deux volumes.
 Dieu ! l'on verrait briller quelque savante plume.
 Tandis que l'on raisonnera,
 Que le poulx on lui tâtera,
 Que sur sa pédantesque enclume
 Des remèdes on forgera ;
 Tout doucement dans l'autre monde,
 Fesant révérence profonde,
 Le vieux Satyre s'en ira.

Gare que je ne prophétise, car je crains pour
 le cacochyme Pœllnitz. Ce ferait dommage pour
 nous, et ce ferait une banqueroute pour les anges ;
 car selon les saints son ame fera dévolue aux griffes
 de Messire Satanas.

Je serai mercredi à Berlin ; prépare-moi une
 plaisante comédie, et fais la chose galamment.

Voltaire viendra ici dans huit jours. Je te prie,
 fais mettre l'article de Potier dans la gazette de
 Paris et de Londres. Adieu, Messire Jaques Etienne.
 Je suis ton grand et petit serviteur.

LETTRE CLXV.

DU ROI

Potsdam, 26 Août.

LORSQUE Voltaire viendra
 Avec sa valeur intrinsèque,
Doctissime le logera
 Dans sa belle bibliothèque.

1743.

Voilà tout ce que j'ai à te dire pour le logement de Voltaire. Quel plaisir pour un Jordan de posséder en même temps le bel Horace relié en marroquin rouge, et le cacochyme Voltaire relié en veste de drap d'or ! Messieurs Achard et Monsieur Boëtiger diront : Ah ! le grand homme que Jordan, il loge chez lui ce qu'il y a de plus célèbre ! On te fera une ode comme au cabaretier des Muses. Que de belles productions vont éclore ! Jordan, divin Jordan, je touche au moment de ton apothéose, à ce moment que j'attends avec tant d'impatience, à ce moment où tous ces titres de livres appris par cœur, tout ce fatras immonde de littérature va enfin illustrer mon savantalasse.

Je te vois, mon cher coryphée,
 Sur un tas de livres poudreux,
 Tous symétrisés en trophée,
 Placé comme un vainqueur heureux.

Mon idiotisme se mettra mercredi très-humblement aux pieds de ta sagesse. Je me flatte de te voir alors chez moi et de t'assurer etc.

L E T T R E C L X V I.

D U R O I.

Sans date.

1743. **T**U m'as nommé dans ta lettre un mot barbare d'un livre dont Voltaire s'est servi. Dis-moi ce qu'il signifie, car je n'y comprends rien. Ce que je puis t'assurer, c'est que Voltaire a fait une subtile collection de tous les ridicules de Berlin, pour la produire en temps et lieu, et que le secrétaire des impromptus y trouvera sa place comme moi la mienne: j'ai perdu ces vers qu'il a écrits dans des tablettes, renvoie-les-moi.

Ah! ne croyez jamais sincères
 Les beaux propos des beaux esprits;
 Ils sont charmans dans les écrits,
 Mais quand ces Sirènes légères
 Par leurs chants extraordinaires
 Espèrent vous avoir surpris,
 A ces ravissantes chimères
 On entend succéder des cris;

Ils prennent tout à coup des langues de vipères,
 Et leurs louanges mercenaires
 Deviennent d'accablans mépris.

C'est une petite leçon de ton très-humble serviteur, dont tu peux profiter; et comme je fais que pour tout au monde il ne faut point parler prose dans ta maison, je te l'habille en rimes, où, à la faveur des jeux et des ris, elle pourra se présenter devant ton tribunal.

L E T T R E C L X V I I.

D U R O I.

Sur les maux de la vie.

PERMETS, sage Jordan, que plein de bile noire

Des maux de mes égaux je te fasse l'histoire,

Et qu'en examinant l'humaine infirmité,

Elle nous apprivoise à sa nécessité.

L'homme, dès le moment que sa faible paupière

S'ouvre, et qu'il voit du jour l'éclatante lumière,

Nous semble par ses cris et par son air chagrin

Pressentir quel fera son malheureux destin.

En effet la douleur d'abord lui fait la guerre :

De ce monstre odieux tel est le caractère,

Sous des noms différens il cache son venin ;

Il est cruel, barbare, et toujours inhumain.

D'abord d'un os aigu revêtant la figure,

Il perce la gencive à l'abri de l'enflure.

Tantôt en nous couvrant de ses bourgeons hideux,

Il laisse de ses maux des souvenirs affreux,

C'est sa rage qui souffle aux feux ardens des fièvres :

Voyez ce malheureux ; son ame est sur ses lèvres,

Et son sang échauffé, pressé violemment,

De canaux en canaux roule rapidement.

Et toi, fille d'enfer, implacable migraine,

Quel démon t'engendra dans les flancs de la haine ?

C'est ta douleur horrible et ton affreux poison,

Qui vainqueur de nos sens troublent notre raison.

Et toi goutte chronique, et toi triste gravelle,

Et toi le mal de Roi d'invention nouvelle,

1743. Vous qui le disputez à tous les autres maux;
 Inflexibles tyrans, ou du moins leurs égaux,
 Hélas ! que le plaisir en vos tourmens s'expie,
 Que les jours passagers d'une si courte vie
 D'ennemis conjurés, ligüés et dangereux
 Sentent de noirs complots se préparer contre eux !
 De notre faible corps les maux et la misère
 Nous obligeant enfin d'abandonner la terre,
 Alors de tous ces maux le mal le plus fâcheux,
 C'est le médecin même, aussi barbare qu'eux.
 C'est lui qui fait en grec nommer la maladie;
 A hâter le trépas son métier s'étudie.
 Si chez quelque malade on croit à son fâveur,
 On l'appelle, et sa vue écarte tout espoir.
 Que le malade crève, ainsi le veut la mode !
 De Galien, dit-il, j'ai suivi la méthode.

Reconnais à ces traits ramassés au hasard,
 Peints par ma main novice, et sans secours de l'art,
 Les dangers menaçans dont la triste cohorte,
 Soit chez nous, soit ailleurs, sans cesse nous escorte.
 Ni le sombre réduit où se tapit le gueux,
 Ni l'éclatant dehors d'un palais somptueux,
 Aux dures lois du sort ne peuvent nous soustraire :
 De la mort chaque humain est né le tributaire;
 Mais pour que son aspect nous semble moins hideux,
 Ayons le cœur, Jordan, d'en occuper nos yeux.
 Quiconque sans effroi pense à se voir détruire,
 Atteint le plus haut point où la raison aspire.
 Le sage est au-dessus des troubles de la peur,
 Et c'est lui seul qui sait mépriser la douleur.

LETTRE CLXVIII.

DU ROI.

Potfdam, 17 Novembre.

QUAND d'Argens contrefait l'habitant d'Idumée

Il me tromperait tout de bon,

Et son habileté me semble consommée;

Mais quand il veut parler la langue d'Apollon,

On ne comprend point son jargon,

Et pour l'académie et pour sa renommée

Qu'il renonce au sacré vallon.

1743.

Es-tu encore d'une humeur de chien? Es-tu triste, sombre, rêveur, plus fou de ta bibliothèque qu'il ne te convient de l'être? Si attaché à ton Boëriger, Achard, aux beaux-esprits de la Ville-neuve, et aux marmousets des Des-champs, que l'on ne puisse te parler fans te voir vaincu par l'impatience de les rejoindre? Si tout cela subsiste encore, je ne veux point te voir; mais si tu es sage, viens chez moi mardi après dîner recueillir mes éloges et mes careffes. *Vale.*

LETTRE CLXIX.

DU ROI.

Potfdam, 20 Novembre.

AVARE de ses jours, Harpagon des instans,

De lui je n'ai point de nouvelle,

A sa bibliothèque uniquement fidelle,

Il est mort pour tous les vivans,

1743. Sans m'écrire une bagatelle,
Ou quelques mots en prose ou en vers élégans.

Au siège d'Apollon je te cite en justice,
Si tu ne te veux point résoudre au sacrifice
De quelques-uns de tes momens.

Lime, travaille, écris, et que tous tes ouvrages
Echappent, mis au jour, aux dangereux naufrages
Que prépare à jamais et l'oubli et le temps,
Et que de ton esprit la brillante étincelle
Rende ta science immortelle,
Ainsi que le font tes talens.

Si tu ne m'écris point et que tu te contentes de
deux mots de lettre, je ferai une satire contre ton
silence, pire que les Philippiques et les Catilinaires.
Vale.

L E T T R E C L X X.

D U R O I.

Potfdam, 6 Mai.

1744.

U N E tempête
Dedans ta tête
De guet-apens
D'un coup te prend,
Pauvre Jordan;
Adieu ma fête,
Et mon bon temps.
Car fans toi, mon enfant,
Je ne suis qu'une bête,

Cela

Cela s'entend.
Mais ta cervelle
Pourquoi croit-elle
Que d'un abcès
La loi cruelle
Tranche à jamais
Tous les attraits
D'une tête si belle,
Et faite à si grands frais.
Parque infidelle!
Si tu le fais,
Je ne t'appelle
Jamais pucelle,
Mais en mutin
Devant le Tin
Je te querelle,
Et rime en tin.

1744.

Ma Muse se prosternant à tes pieds, t'adresse ces légèretés; incapable de prétendre aux honneurs des grands ouvrages, elle se borne aux petits, satisfait que le nom de Jordan illustre ses écrits, et qu'il les protège.

A l'abri d'un nom si fameux
Courez, mes vers, à nos neveux;
Méprisez la vaine critique,
Que d'auteurs l'envieuse clique
Répand sur les auteurs heureux
Qui célèbrent des noms fameux.

Dites à la future race,
Que Jordan préside au Parnasse,
Et qu'il met le comble à nos vœux,
Et soutenez, avec audace

1744.

Que les auteurs sont bienheureux
 Qui célèbrent des noms fameux.
 Jamais des vers pour les Saumaïse,
 Ces auteurs de docte fadaïse,
 Ni pour tant d'autres savans gneux,
 Mais les Muses se pâment d'aïse
 En voyant les auteurs heureux
 Qui célèbrent des noms fameux.
 Jordan, l'Apollon que j'invoque,
 Jordan, l'amî que je provoque
 A venir dans ces charmans lieux,
 Toi qui rends ma lyre moins rauque,
 Ainsi mes vers ne sont heureux
 Qu'en célébrant des noms fameux.

Achète-moi les collections de cartes dont je puis
 avoir besoin, et fais-moi relier cela par provinces;
 mais point d'Afrique, d'Asie, ni d'Amérique, ni
 d'Espagne ni de Portugal. Adieu.

L E T T R E C L X X I.

D E M. J O R D A N.

Berlin, 26 Août.

S I R E ,

O N attend avec bien de l'impatience la nouvelle
 de la prise de Prague. Dieu veuille qu'elle arrive
 bientôt, et celle de la conservation de la santé de
 V. M.

On est par-tout enchanté de l'élégance et de la beauté du rescrit communiqué à la cour d'Angleterre : c'est effectivement une pièce d'une éloquence parfaite. 1744

Ma santé continue toujours à être dérangée.

Le Baron de Pœllnitz est arrivé se portant fort bien ; il a écrit à V. M., et il en attend les ordres.

J'ai l'honneur d'être, etc.

L E T T R E C L X X I I.

D E M. J O R D A N.

Berlin, 29 Août.

S I R E,

L'ON est fort impatient d'apprendre des nouvelles du Rhin, mais sur-tout de la Bohème : rien de plus singulier que les bruits qui se répandent sur tous ces événemens, en voici quelques-uns : que les Autrichiens sont entrés dans le pays de Clèves : que la Saxe est menacée par la cour de Vienne d'un corps de troupes qui entreront dans ce pays, pour les punir de ce qu'ils ont accordé le passage libre aux Prussiens : que les Hanovriens sont dans une si grande consternation, qu'ils ne s'aperçoivent pas même qu'elle éclate trop sensiblement : que le Prince Charles a passé le Rhin.

Je ne suis point encore sorti de mon réduit littéraire : je commence à me rétablir, mais les progrès que je fais vers la santé sont fort lents.

— Le manifeste a été commenté: les notes en ont
 1744. été fort goûtées; on en soupçonne M. de Spon.

Je me flatte que V. M. a lu l'Observateur hollandais qui s'imprime à Berlin, et qui y paraît une fois par semaine: j'estime l'auteur heureux, s'il a gagné par ces deux feuilles l'approbation de V. M. J'ai l'honneur d'être etc.

L E T T R E C L X X I I I

D U R O I.

Sans date.

MON cher Jordan, je te remercie de tes deux lettres, que je viens de recevoir. Je voudrais pour ma consolation que tu me donnasses des nouvelles de ton entière convalescence. Sois tranquille, mon enfant, pour ce qui nous regarde. Nos affaires sont en bon train, et je crois que nous serons dans peu de jours maîtres de Prague.

L'ami Duhan se porte fort bien, et trotte comme un jeune homme. Nous avons beaucoup de fatigues, que je supporte mieux que je n'aurais dû l'attendre de mon tempérament. Je suis fort occupé à présent à régler les préparatifs du siège. Notre gros canon est arrivé un peu tard, sans quoi la ville ferait déjà à nous. Adieu, cher Jordan. Ménage ton individu pour l'amour de la monade, et sois persuadé que l'attraction de ton bon cœur opère toujours fortement sur moi en raison inverse du quarré des distances. Dieu te bénisse!

LETTRE CLXXIV.

DU ROI.

Sans date.

MON enfant, donne cette incluse à la Monbail, et assure-la de mon amitié. Tu es bien cruel de ne me pas dire un mot de ta santé. Tu me parles de Prague deux pages de suite, et pas un mot de Jordan. Si tu retombes dans la même faute, je ne te la pardonne pas. Ne t'embarrasse pas de moi; mais n'oublie pas ton ami, qui t'aime bien. Adieu.

1744-

LETTRE CLXXV.

DE M. JORDAN.

Berlin, 3. Septembre.

SIRE,

LA lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer a été un puissant lénitif à mon mal, qui ne m'a point encore quitté. Je bénis le Ciel de voir toutes les circonstances favoriser les desseins de V. M. La défaite du Prince Charles a répandu une grande joie dans la ville, et soutient l'espérance des âmes timides.

Que cet atome, dont parle si modestement V. M., fait de fracas dans le monde! C'est une monade qui forme de grands projets, qui fait surmonter les difficultés qui se présentent, et qui vise toujours au grand.

Je suis impatient d'apprendre le sort de la ville
1744. de Prague. Tout retentit ici du combat avec les
houfards de Festetitz, et de la prise de Kœnigsgrätz.

Dieu veuille seulement, au milieu de ce brillant
appareil de gloire, conserver la santé de V. M.,
dont l'Empereur, et les Etats de Brandebourg et
de Prusse ont besoin! Je crains autant cet amour
excessif de la gloire, qu'un amant passionné les
charmes vainqueurs de sa maîtresse.

On dit ici à l'oreille que la Reine de Hongrie
est brouillée plus que jamais avec la cour de Russie;
nouveau sujet de joie pour le pauvre philosophe
malade.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CLXXVI.

DE M. JORDAN,

Berlin, 18 Septembre.

SIRE,

LA mort du Prince Guillaume m'a extrêmement
frappé, et me fait toujours craindre pour V. M.
On dit ici qu'un page de Monseigneur le Prince
Henri a été tué à son côté. Au nom de Dieu, SIRE,
ménagez une santé dont la conservation intéresse
tout l'Etat. J'en frémis, et je pleure les effets
sinistres qu'un excès d'amour pour la gloire peut pro-
duire.

Hier on débita déjà la nouvelle de la prise de
Prague; je la crois prématurée. Le public paraît

fort content de la réponse à la déclaration de la cour de Vienne. Je l'ai lue avec plaisir : mais rien ne m'a tant frappé que la déclaration faite à l'Angleterre. 1744.

Il paraît une critique de l'Observateur Hollandaïs : cette pièce occasionnera quelque altercation littéraire, qui ne laissera pas d'amuser.

V. M. m'ordonne de l'entretenir de ma santé : elle est toujours mauvaise, et je ne vois point jusques ici qu'elle prenne le train de devenir meilleure. Il faut souscrire aux volontés de la providence. Dieu veuille seulement conserver V. M.!

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CLXXVII.

DU ROI.

Sans date.

*F*REDERICUS *Jordano*, salut. Je te plains, mon cher ami, de ce que tu es encore malade. Je m'intéresse véritablement à ton individu, et je ne fais pour-quoi, mais je voudrais que Jordan se portât bien. Ne sois pas inquiet de ce qui me regarde. Nos affaires vont, grâces au Ciel, bien ; et quant à ma personne, c'est si peu de chose dans l'univers, qu'à peine peut-il s'apercevoir que les atomes qui me composent, existent. Tu trouveras ce traité bien métaphysique, mais tu fais que la guerre ne détruit les arts que lorsque ce sont des barbares qui la font. Nous ferons dans quelques jours à Prague, où les affaires commenceront à devenir sérieuses. Nous en tirerons bon parti, et je me persuade qu'à l'égard

1744. de notre militaire, rien ne ternira la réputation des troupes. Nous avons eu bien des fatigues, de mauvais chemins, et un temps bien plus mauvais encore; mais qu'est-ce que la fatigue, les soins et le danger en comparaison de la gloire? C'est une passion si folle, que je ne conçois point comment elle ne tourne pas la tête à tout le monde.

Tu ne connais jusqu'à ce jour
Que le contentement de boire,
Et tu préféras à la gloire
Les touchans plaisirs de l'amour.

Adieu. En voilà assez. Ecris-moi souvent, et sois persuadé que je t'aime toujours, et que, raillerie à part, je m'intéresse à ton bien et à ton bonheur autant et plus que ne le peuvent faire les Boëtiger, les Achard, etc. etc. etc.

L E T T R E C L X X V I I I.

D E M. J O R D A N.

Berlin 3 Octobre.

SIRE,

O N ne peut être plus sensible que je ne le suis à la part que veut bien prendre V. M. à ma maladie, qui continue toujours. La prise de Prague, l'heureux accouchement de Madame la Princesse, sont des événemens qui font diversion à l'impression que peut causer mon mal. Il me serait bien difficile de ne pas être inquiet sur le sujet de V. M., qui

tous les jours est exposée aux dangers les plus imminens.

1744.

On dit ici que le Prince Charles est à Piseck : que V. M. va droit à lui pour l'attaquer : que les Hongrois ne veulent point monter à cheval, comme la Reine de Hongrie le demande ; que les Français voyant leur Roi malade, cherchent à faire la paix : que l'Impératrice de Russie enverra huit mille hommes, pour se joindre, Dieu fait quand, à l'armée autrichienne. Voilà les nouvelles qui se débitent.

Dieu veuille conserver V. M., et que j'aye bientôt la consolation de pouvoir l'assurer de bouche que je suis avec un respect profond, etc. !

L E T T R E C L X X I X.

D U R O I.

Sans date.

*C*ARO *Jordano*, salut. Je compte, cher ami, de te revoir au mois de Novembre. Je désire ta guérison de tout mon cœur. Notre campagne est finie.

Je philosophe, je moralise et je pense beaucoup. Ne m'oublie pas, et sois sûr que je t'aime de tout mon cœur ; mais porte-toi mieux, et conserve-toi pour ton ami.

L E T T R E C L X X X.

D E M. J O R D A N.

Berlin, 10 Octobre.

S I R E,

— ^{1744.} O N ne parle ici que des progrès victorieux de V. M.: de telles nouvelles ne contribuent pas peu au rétablissement de ma santé. Ce qui m'afflige cependant quelquefois, ce sont les fausses et impertinentes nouvelles que quelque esprit méchant et mal intentionné prend plaisir à forger, pour avoir celui de les voir répandues. Suivant ces nouvelles, les Prussiens ont été battus, leur cavalerie entièrement abymée, le Feldmaréchal de Schwérin pris prisonnier, deux cents prisonniers ont été arquebusés, parce qu'ils se sont révoltés: et cent nouvelles de cette nature. Ce qui m'a fait plaisir, c'est de voir la joie de tout le peuple à la naissance du Prince, et que j'ai appris que V. M. se portait parfaitement bien. Cette nouvelle est d'une nature à dissiper le spleen le plus opiniâtre, et à réjouir un pauvre philosophe qui crache le fang, et qui aime la vie, parce qu'il a l'avantage d'y être heureux.

J'ai l'honneur et le bonheur d'être, etc.

LETTRE CLXXXI.

DE M. JORDAN.

Berlin, 17 Octobre.

SIRE,

PUISQUE V. M. m'ordonne si gracieusement de 1744.
l'entretenir de ma santé, j'ai l'honneur de lui dire
qu'elle est toujours très-mauvaise; j'eus la semaine
dernière un violent crachement de sang, et la toux
continue son même train. Nonobstant tout cela,
M. Eller me flatte, et me fait espérer ma guérison.

On est ici fort inquiet sur ce qu'on ne reçoit
point de nouvelles de l'armée: on dit que le Feld-
maréchal de Schwérin a eu ordre d'attaquer les
Saxons, ou de leur proposer de se retirer; que le
Prince Charles a ordre d'éviter, autant qu'il le pourra,
les occasions d'un combat. Voilà les nouvelles qui
se débitent.

Les réflexions naturelles, composées par Milord
Chesterfield sur la conduite de V. M., paraissent
aujourd'hui, imprimées chez Haude, en allemand,
en français et en anglais: il paraît une traduction
française de cet ouvrage, faite à Paris, que l'on dé-
bite à Leipzig: celle de Bielefeld est fort bonne, et
la traduction est exacte.

LETTRE CLXXXII.

DU ROI.

Sans date.

— 1744. VOICI une lettre que j'ai reçue de Voltaire, avec la réponse que j'y ai faite. Ayez la bonté de me marquer ce qu'il faut y corriger, et je le changerai. Comme ce n'est pas mon dessein de la transcrire, ne marquez rien dans la lettre même. Voici aussi l'épître à Kayserling, que vous pouvez copier corrigée, telle que la voilà. Comme je l'envoie à Voltaire, vous voudrez bien vous hâter de copier ma réponse, afin que demain à midi tout puisse être de retour ici. Faites mes amitiés à la Princesse, et dites-lui que je lui écrirai demain si j'en ai le temps, et que je lui recommande le soin de sa santé. Mes amitiés à toute l'aimable société. *Sum totus* à toi. Knobelsdorf pourra me rapporter tout ce fatras d'écriture.

LETTRE CLXXXIII.

DU ROI.

Sans date.

MON cher Jordan, ayez la bonté de rester à Berlin jusqu'à dimanche, le Comte Truchsefs vous donnera quelque commission pour moi : il vous faudra louer une chaise pour m'apporter ce dont il vous chargera. Je vous rembourserai l'argent, dès

que vous arriverez à Rémusberg. Je partirai demain au soir d'ici. Dans quinze jours au plus tard je pourrai rembourser vos frères et me tirer des dettes. 1744.

Ayez la bonté de faire commander par eux une tabatière d'or qui ait le poids de 150 écus, et qui avec la façon, qui sera toute simple, puisse monter au prix de 200 écus. Il faudra de plus qu'on achète à part mon portrait en miniature, et qu'on l'y place quand elle sera achevée. Cette pièce est destinée à gagner quelque bonne ame; ainsi faites qu'on l'ait au plutôt. Je me repose sur votre dextérité, sur votre prudence et sur votre discrétion, étant tout à vous.

LET TRE CLXXXIV.

D U R O I.

Sans date.

F AITES copier, s'il vous plaît, la lettre que je vous adresse, et marquez-moi les fautes que vous y trouverez. Je suis si occupé, que j'ai eu à peine le temps d'écrire à V. Machiavel est à moitié achevé. Nous avons juré aujourd'hui que c'est une bénédiction, et j'espère de faire cette année une heureuse entrée et sortie à Berlin.

La chanson du grenadier français a été faite à tête reposée. Ordinairement ces sortes de vaudevilles ne sont pas rimés avec autant de justesse: il me paraît que la chanson est trop exacte pour un grivois, et trop platte pour un bel esprit. Adieu, à revoir jeudi.

L E T T R E C L X X X V .

D U R O I .

Sans date.

— ^{1745.} M O N cher Jordan, on dit que ta fanté s'est dérangée de nouveau ; d'autres disent que tu te remets, je ne fais qu'en croire. Je ferai dans peu de jours à Berlin, et fais du moins que quelqu'un qui t'aura vu, me dise à mon arrivée positivement de tes nouvelles. Adieu. Je souhaite qu'elles soient bonnes.

L E T T R E C L X X X V I .

D E M . J O R D A N .

Berlin, 20 Mars.

S I R E ,

J E suis encore dans le même état où j'étais lorsque j'eus l'honneur et l'avantage de faire ma cour à V. M. Les pas que je fais vers la guérison me paraissent fort lents, ce qui ne laisse pas que d'embarrasser quelquefois la faculté, qui se voit assez souvent désorientée par des accidens qu'elle ne pouvait prévoir ; malgré tout cela ils veulent et prétendent que j'entreprenne le voyage de Montpellier sur la fin d'Avril ou au commencement de Mai: je laisse à la Providence le soin de déterminer à cet égard ce qui sera convenable.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CLXXXVII.

DU ROI.

Sans date.

*F*REDERICUS Jordano, salut. J'ai reçu votre lettre avec bien du plaisir, et j'ai vu que votre santé n'est ni si bonne ni si sûre que je le désire. Tu feras, mon enfant, ce que tu trouveras à propos pour ta santé, et tu iras dans la contrée de la terre la plus propre pour la rétablir. 1745.

Je vous mande que j'ai fait des vers, mais que je les veux corriger avant que de vous les envoyer. Vous vous attendiez peut-être à recevoir des nouvelles d'un genre tout différent; mais voilà comme est fait le monde, il s'y passe souvent le contraire de ce que l'on imagine. Faites mes complimens à l'aimable témoin gouteux et au perfide Duhan; dites à l'un et à l'autre que je les aime bien.

Je suis ici parmi toutes les contregardes, enveloppes, ravelins et avant-fossés de l'univers. J'ai beaucoup d'occupation, de soucis et d'inquiétudes, mais je ne me plaindrai de rien, pourvu que je puisse bien servir la patrie, et lui être aussi utile que j'en ai la volonté.

Adieu, cher Jordan. Je vous souhaite tous les biens imaginables, et principalement la santé, sans laquelle il ne nous est pas possible de prendre part à quoi que ce soit. Aimez-moi toujours, et n'oubliez par les amis absens.

LETTRE CLXXXVIII.

D U R O I.

Sans date

— 1745. **M**ON cher Jordan, ne me chagrine pas par ta maladie. Tu me rends mélancolique, car je t'aime de tout mon cœur. Ménage-toi, et ne t'embarrasse pas de moi. Je me porte bien. Tu apprendras par les nouvelles publiques que les affaires de l'État prospèrent. Adieu. Aime-moi un peu, et guéris-toi, s'il y a moyen, pour ma consolation.

LETTRE CLXXXIX.

DE M. JORDAN.

Berlin, 24 Avril.

SIRE,

MON mal augmente d'une façon à me faire croire que je n'ai plus lieu d'espérer ma guérison. Je sens bien dans la situation où je me trouve la nécessité d'une religion éclairée et réfléchie. Sans elle nous sommes les êtres de l'univers les plus à plaindre. V. M. voudra bien après ma mort me rendre la justice, que si j'ai combattu la superstition avec acharnement, j'ai toujours soutenu les intérêts de la religion chrétienne, quoique fort éloigné des idées des théologiens. Comme on ne connaît la nécessité

de

de la valeur que dans le péril, on ne peut connaître l'avantage consolant qu'on retire de la religion que dans l'état de souffrances. Les païens en ont su tirer parti, et j'en fais l'expérience. V. M. peut m'en croire; elle m'a toujours soupçonné de fœcinianisme: comme j'ai toujours abhorré le nom de secte, je crois que chaque honnête homme a sa religion formée suivant les lumières de son esprit, et confirmée suivant ses besoins. Que je meure, ou que je vive, je mourrai, je vivrai dans les sentimens de la plus vive reconnaissance, due à toutes les grâces dont il a plu à V. M. de m'honorer.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Fin des Lettres de M. Jordan.

E L E G I E

DE LA VILLE DE BERLIN,

Adressée au Baron DE PÖLLNITZ.

VIENS à moi, fille des cieux, Déesse de la douleur, des cœurs tendres, que tes larmes généreuses coulent aujourd'hui en faveur d'une amante abandonnée, que tes cheveux épars et flottans soient les modèles de mon ajustement; que ma voix soit l'écho de tes accens plaintifs! C'est à toi d'anoblir ma douleur, et de donner des grâces au désespoir dans lequel me plonge le plus perfide des hommes. Jours heureux que je passois avec lui! vous ne faites qu'aggraver ma peine et mon noir chagrin, lorsque je vous compare à la situation délaissée où je me trouve à présent; ces beaux jours où mes fiacres, régis par la sagesse de mon amant, me réjouissaient par chaque secousse qu'ils donnaient à mon pavé, prenant ces secousses pour des agaceries de mon infidelle; ces jours où il réglait toutes ces cérémonies ridicules qui passaient par mes rues ou dans mes maisons; ces jours où mes Haude et mes des Champs chantaient ses éloges dans toutes les gazettes. O jours heureux; c'est en vain que je rappelle votre mémoire; la main du Temps, armée de son éponge irrévocable, vous a effacés du nombre des êtres, et vous n'existez plus que dans mon cœur. Oui, perfide, c'est dans ce cœur ulcéré que tu es encore

profondément gravé et que le bouleversement de mes murs et de mes tours pourra seul t'effacer. Si encore tu me quittais, ô le plus volage de tous les amans ! pour une beauté supérieure à la mienne, comme celle de Paris que nous reconnaissons toutes pour la plus parfaite, comme celle de Rome la coquette, de Londres la débauchée, d'Amsterdam la grosse marchande, ou de Vienne la dédaigneuse ; mais tu me quittes pour me préférer, qui ? une petite gueuse dont le nom même est presque inconnu parmi nous. Je suis aussi outrée que si la Vénus de Médicis se voyait préférer une petite Dubuiffon. Ah ! cruel, est-ce ainsi que tu oublies la bourse de mon public tant de fois ouverte à ton industrie, les boutiques de mes marchands tant de fois prêtes à se vider pour toi, ma Ville neuve empressée à te procurer des petites maisons, etc. etc. etc. ? La douleur me suffoque. Mais du moins aurai-je la consolation que Bareuth ne sera pas mieux traitée que Berlin, et quand mon chagrin aura sapé le fondement de tous mes édifices, que mes habitans tes créanciers seront tous morts de faim par les soins que tu as pris de les plonger dans la misère, alors tu pourras lire sur ma tombe ces tristes paroles :

Quand le monde trompeur méprisera tes charmes,
 Tu viendras arroser mon tombeau de tes larmes,
 Et les yeux tout en pleurs tu diras tristement,
 C'est toi seule, Berlin, qui m'aimas constamment.

Moi, Hippocrate, par la crédulité des humains
 Dieu de la médecine, j'atteste, affirme, confirme et

garantis, que depuis le départ frauduleux du Baron de Poëllnitz, la ville de Berlin n'a ni bu ni mangé de chagrin; que ce printemps, attaquée d'une mélancolie violente elle a voulu se noyer dans la Sprée, que nous l'avons à la vérité sauvée alors par la saignée, mais que depuis elle prend les pâles couleurs, et une fièvre étique qui la mine et lui occasionne des chaleurs si violentes, qu'il sort de sa tête de grosses et noires fumées de salpêtre, on doit craindre pour sa vie, et il y a *periculum in mora*, si l'amant chéri ne vient point la fléchir par ses soumissions et la consoler par de nouvelles assurances de fidélité.

P R O P H E T I E.

LORSQUE le lion de l'orient passera le capricorne de la canicule, les puissances terrestres seront émues, et le chien à trois têtes aboiera, les élémens tressailliront, et l'on entendra de toute part la trompette des événemens qui annoncera les changemens de l'univers; alors le cheval chauve mourra de famine, et l'hirondelle fera en proie au vautour. Mortel, songe à ta fin qui s'approche.

LET TRES

D U

ROI DE PRUSSE

ET DE LA

MARQUISE DU CHATELET.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1891

LETTER

TO

THE

BOARD OF

TRUSTEES

OF

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1891

CHICAGO

ILLINOIS

1891

CHICAGO

ILLINOIS

1891

CHICAGO

ILLINOIS

1891

CHICAGO

ILLINOIS

L E T T R E S
D U
ROI DE PRUSSE
ET DE LA
MARQUISE DU CHATELET.

LETTRE PREMIERE.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Cirey, 16 Février.

MONSEIGNEUR,

JE reçois dans le moment la lettre dont V. A. R. m'a honorée. Je ne puis vous exprimer, Monseigneur, la joie que j'ai de ce que V. A. R. est résolue à donner quelques momens de son loisir à la physique. L'étude de la nature est une occupation digne de votre génie, et je suis persuadée que cette carrière nouvelle vous fournira de nouveaux plaisirs. Pour moi je suis bien sûre qu'il m'en reviendra des instructions. Si je ne craignais pas de vous importuner, je prierais V. A. R. de m'instruire du chemin qu'elle compte suivre dans cette étude; je me flatte bien que la philosophie newtonienne fera celle

1737.

1737. que vous étudierez; Newton et son commentateur méritent cet honneur également.

Il n'y a pas moyen de soutenir davantage l'embrasement des forêts par le vent, puisque V. A. R. persiste à le croire impossible, et que M. de Voltaire est contre moi. Je trouve que ce qu'il mande sur cela à V. A. R. vaut mieux que tout mon ouvrage. Je suis plus hardie sur ce qui concerne le fleuve qui gèle l'été en Suisse; car je n'ai assuré sur cela autre chose sinon que Scheuchzerus rapporte que dans l'évêché de Bâle il y a un fleuve qui gèle l'été et coule l'hiver. Il y a des montagnes couvertes de glaces dans le Pérou entre le 23 et 24^{me} degré de latitude, qui ne fondent jamais, et M. de Tournefort, dans son voyage du Levant, rapporte qu'à Trébizonde il gelait toutes les nuits au mois de Juillet jusqu'au lever du soleil; cependant ces régions sont plus méridionales que les nôtres, et le soleil est par conséquent beaucoup plus long-temps sur l'horizon, et M. de Tournefort, qui a examiné la terre de ces climats, l'a trouvée très-chargée de sels et de nitre. Ce que V. A. R. dit sur les grottes de Besançon est très-vraisemblable; mais ces deux causes, les parties nitreuses que la chaleur du soleil fond et fait couler dans les grottes, et la terre qui en forme le lit, qui abonde vraisemblablement aussi en nitre et en sels, contribuent à ce phénomène; mais il me semble qu'il ne s'ensuit pas que les fleuves fussent geler en été; car il est rare que dans nos climats la chaleur du soleil soit assez forte pour élever une assez grande quantité de particules nitreuses pour causer la nuit en retombant la congélation

des eaux courantes. C'est là une des raisons pour lesquelles ce phénomène est plus commun dans les pays chauds; mais il est nécessaire de plus, pour l'opérer, que la terre abonde en nitre et en sel. 1737.

Avant de quitter la physique, oserais-je demander à V. A. R. si Thiriot lui envoya il y a environ trois mois un petit extrait du livre de M. de Voltaire inséré dans le journal des savans de Septembre 1736. Je n'avais pas osé le présenter moi-même à V. A. R.; mais j'avoue que je serais bien curieuse de savoir si elle en a été contente.

Puisque V. A. R. est informée de l'horrible libelle de l'abbé des Fontaines, elle ne fera pas fâchée sans doute d'apprendre la suite de cette affaire, à laquelle vos bontés pour M. de Voltaire font que V. A. R. s'intéresse. Tous les gens de lettres maltraités dans ce libelle ont signé des requêtes, qui ont été présentées aux magistrats, et il y a lieu d'espérer qu'ils feront une justice que le lieutenant criminel aurait faite à leur place; ainsi la cause de M. de Voltaire devient la cause commune, et c'est en effet celle de tous les honnêtes gens.

On m'avait trompée en me mandant que Thiriot avait envoyé le libelle à V. A. R., et je voudrais bien que tous ses torts dans cette affaire ne fussent pas plus réels; mais il s'est très-mal conduit, et je ne l'attends au point où les sentimens de reconnaissance qu'il doit à M. de Voltaire auraient dû toujours le tenir, que quand V. A. R. le lui aura ordonné. Il a eu l'imprudence de me mander qu'il avait envoyé à V. A. R. une lettre qu'il m'a écrite et d'ont j'ai été très-offensée; je ne fais trop sous quel prétexte il a

1737.

cru pouvoir m'écrire une lettre ostensible, et comment il a osé envoyer cette lettre à V. A. R., qui devait lui paraître une énigme, si elle ne connaissait point la Voltairomanie. Ce qui est bien certain, c'est que Thiriot ne devait jamais sans ma participation montrer cette lettre à personne; or, non-seulement il l'a presque rendue publique sans ma permission, mais il l'a envoyée à V. A. R. Je ne me soucie point du tout que le public soit informé que Thiriot m'écrit, et il ne lui convenait en aucune façon d'oser me compromettre. C'est ainsi qu'il a réparé les torts qu'il avait avec M. de Voltaire. Je ne m'attendais pas à être obligée d'écrire un *factum* sur Thiriot à V. A. R.; mais l'imprudence de ses démarches m'y a forcée. Il faut encore que vous me permettiez, Monseigneur, de vous envoyer la copie de la lettre que Madame la Présidente de Bernières a écrite à M. de Voltaire sur cette malheureuse affaire; elle fera voir à V. A. R. à quel point les hommes peuvent porter la méchanceté et l'ingratitude, et combien Thiriot est coupable de n'en avoir pas usé avec M. de Voltaire comme a fait Madame de Bernières, qui cependant lui doit bien moins.

Je suis désespérée de penser que je vais ce printemps dans un pays où V. A. R. était l'année passée; cependant je me console par l'idée que ce voyage me rapproche de V. A. R. et des pays qui sont sous la domination du Roi votre père. Les terres que M. du Chastellet va retirer, sont enclavées dans le comté de Loo et ne sont pas loin du pays de Clèves; on dit que c'est un pays charmant et

digne de faire la résidence d'un grand Roi; cette idée —
 m'empêchera de vendre ces terres, qui d'ailleurs sont 1737.
 à ce qu'on m'assure, très-belles. Je vais aussi solliciter
 des procès à Bruxelles, et je me flatte que V. A. R.
 voudra bien alors m'accorder quelques recomman-
 dations. Tout cela fera un peu de tort à la physique;
 mais l'envie de me rendre digne du commerce de
 V. A. R. me fera sûrement trouver des momens
 pour l'étude.

Je demande à V. A. R. la permission de mettre une
 lettre pour M. de Kayserling dans son paquet, ne
 sachant où le prendre. J'espère, Monseigneur, que
 vous voudrez bien aussi me permettre d'envoyer sous
 votre couvert deux exemplaires de mon ouvrage sur
 le feu, dont l'académie vient de faire achever l'im-
 pression, l'un pour M. Jordan et l'autre pour M.
 de Kayserling. Il faut enfin que je demande pour
 dernière grâce à V. A. R. de me pardonner la longueur
 de cette lettre en faveur des sentimens de respect et
 d'admiration qui me l'ont dictée, et avec lesquels je
 suis, etc.

P. S. Rousseau est retourné faire de mauvaises
 odes à Bruxelles. Je prie V. A. R. de m'écrire
 toujours par M. Plets.

LETTRE II.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Cirey, 27 février.

MONSEIGNEUR,

1737. LA lettre dont V. A. R. m'a honorée, a versé du baume sur les blessures que les ennemis de M. de Voltaire et du genre humain ne cessent de lui faire. Il a suivi le conseil que V. A. R. daigne lui donner; il n'a point fait paraître son mémoire, il s'est plaint à M. le Chancelier; l'affaire est renvoyée à M. Hérault, lieutenant-général de police, et j'espère que M. Hérault, qui a déjà condamné l'abbé des Fontaines en 1736 pour un libelle contre plusieurs membres de l'académie française, vengera M. de Voltaire et le public. Tout ce que je désire, c'est que M. de Voltaire ne soit point obligé à quitter Cirey, et ses études, pour aller poursuivre sa vengeance à Paris, et je me flatte que le ministère public s'en chargera. L'intérêt que V. A. R. veut bien y prendre, me persuader qu'elle fera bien aise de savoir à quoi en est une affaire qui est venu troubler si cruellement le repos d'un homme que V. A. R. honore de tant de bontés.

A l'égard de Thiriot, il est inexcusable d'avoir osé rendre publique une lettre qu'il lui a plu de m'écrire, que je ne lui demandais pas. et qu'il a montrée non-seulement sans ma permission, mais même contre mes ordres; je ne cache point à V. A. R. combien j'en ai été offensée, et je ne crois

pas qu'il s'avise davantage de compromettre ainsi mon nom. Je ne doute point que la lettre que V. A. R. lui a fait écrire, ne le fasse rentrer dans son devoir, et j'ose assurer qu'il en avait besoin. Il est vrai que c'est une ame de boue, mais quand la faiblesse et l'amour-propre font faire les mêmes fautes que la méchanceté, ils sont aussi condamnables. Je crois, Monseigneur, que vous faites bien de la grâce à la vertu de la comparer à quelque chose, mais j'avoue que sans application votre comparaison du thermomètre m'a paru charmante; elle est très-juste pour la plupart des hommes; elle a de plus un petit air de physicien qui me plaît infiniment; mais, Monseigneur, j'aurais bien quelques reproches à faire à V. A. R. sur la dernière lettre qu'elle a écrite à M. de Voltaire : j'avais cru que la physique serait dans mon département; mais je sens bien que ce Voltaire est ce que les Italiens appellent *cattivo vicino*. 1737.

L'expérience de la montre sous le récipient est très-ingénieuse; elle a été faite à Londres par M. Derham, et V. A. R. peut en voir le détail et le succès dans les Transactions philosophiques, N°. 294. La privation de l'air ne causa aucune altération au mouvement de cette montre, ce qui est une belle preuve contre l'explication que les Cartésiens donnaient du ressort; car si la matière subtile en était la cause, l'air, qui est une matière très-subtile, devrait y contribuer. Il y a d'ailleurs d'autres raisonnemens qui prouvent, premièrement, que cette matière subtile n'existe pas, et secondement que quand elle existerait, elle ne pourrait causer le ressort. Mais, Monseigneur, on est bien embarrassé

1737. pour savoir ce que c'est que le ressort. M. Keills l'a expliqué par l'attraction, mais je ne fais si son explication est satisfaisante; car l'attraction n'est pas toujours bonne à toute sauce, et on en a un peu abusé dans ces derniers temps; j'ai bien peur qu'il ne faille recourir à Dieu pour le ressort, et que ce ne soit un attribut donné par lui à la matière, comme l'attraction, la mobilité et tant d'autres que nous connaissons et que nous ne connaissons pas: mais je suis encore bien ignorante sur tout cela. Je vais prendre auprès de moi un élève de M. Wolf, pour me conduire dans le labyrinthe immense où se perd la nature; je vais quitter pour quelque temps la physique pour la géométrie. Je me suis aperçue que j'avais été un peu trop vite; il faut revenir sur mes pas; la géométrie est la clef de toutes les portes et je vais travailler à l'acquérir. Je suis au désespoir du contretemps qui rend les marches de V. A. R. si contraires aux miennes; mais je me console par le plaisir d'avoir une terre qui touche presque aux Etats du Roi votre père, et par l'espérance de vous y assurer quelque jour des sentimens respectueux avec lesquels je suis, etc.

L E T T R E I I I .

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Cirey , 26 août.

MONSEIGNEUR ,

J E viens de recevoir la galanterie charmante de V. A. R., et je m'en fers pour lui en marquer ma reconnaissance. Si vous aviez pu, Monseigneur, m'envoyer votre génie, je pourrais me flatter de répondre aux vers dont vous avez accompagné ce joli présent, d'une façon digne à V. A. R.; mais je suis obligé de ne lui envoyer que de vile prose pour toutes les bontés dont elle m'honore. J'ai su par Thiriot que vous désiriez un ouvrage très-imparfait et très-indigne de vous être présenté, que Messieurs de l'académie des sciences ont traité avec trop d'indulgence; je prendrai donc la liberté de l'envoyer à V. A. R.; mais le paquet est si gros, et le mémoire si long, qu'il me faut un ordre positif de votre part; je crains bien, quand vous me l'aurez donné, que V. A. R. ne s'en repente, et qu'elle ne perde la bonne opinion dont elle m'honore, et dont je fais assurément plus de cas que des prix de toutes les académies de l'Europe. J'espère que cette lecture engagera V. A. R. à m'éclairer de ses lumières. Je fais, Monseigneur, que votre génie s'étend à tout, et je me flatte bien pour l'honneur de la physique, qu'elle tient un petit coin dans votre immensité. L'étude de la nature est digne d'occuper un loisir que vous devrez un jour au

1738.

— bonheur des hommes, et que vous pouvez employer
1738. à présent à leur instruction.

M. de Voltaire est actuellement très-tourmenté de cette maladie dont M. de Kayserling a fait le récit à V. A. R. ; son plus grand chagrin, Monseigneur, est de se voir privé par là du plaisir qu'il trouve à vous marquer lui-même son admiration et son attachement ; les lettres dont vous l'honorez, augmentant tous les jours l'un et l'autre.

V. A. R. a trouvé deux fautes dans la dernière Épître qu'il vous a envoyée, qui lui avaient échappé dans la chaleur de la composition, et dont je ne m'étais point aperçue en la lisant ; il les a corrigées sur le champ, tout malade qu'il est ; ainsi, Monseigneur, c'est vous qui nous instruisez même dans ce qui concerne une langue qui vous est étrangère, et qui nous est naturelle. Je me flatte que M. Jordan et M. de Kayserling seront aussi discrets que V. A. R. et que cette Épître, qui n'a point encore paru en France, ne courra point ; c'est encore une obligation que nous aurons à V. A. R. Pour moi, Monseigneur, qui vous admire depuis long-temps dans le silence, la plus grande que je puisse vous avoir, c'est de m'avoir procuré l'occasion de vous marquer moi-même les sentimens que les lettres dont vous honorez M. de Voltaire m'ont inspirés pour vous, et avec lesquels je suis, etc.

LETTRE

L E T T R E I V .

D U P R I N C E R O Y A L .

Sans date.

MADAME, si j'ai pu vous obliger par l'encrier — que j'ai pris la liberté de vous offrir, j'en ai été ^{1738.} récompensé suffisamment par la lettre que vous me faites le plaisir de m'écrire. Je me trouve extrêmement flatté des sentimens avantageux que vous témoignez sur mon sujet ; et je craindrais fort qu'une partie n'en disparût, si j'étais assez heureux pour vous voir. Il faut que le digne Voltaire vous ait connu, Madame, lorsqu'il composa sa *Henriade*, et je jurerais presque que le caractère de la Reine Elisabeth d'Angleterre est tracé d'après le vôtre : en effet on ne trouve nulle part en Europe, ni dans le monde entier, de Dame dont l'esprit solide ait pu produire des ouvrages sur des matières aussi profondes que celles que vous traitez en vous jouant. J'espère de les admirer plus en détail, ces excellens ouvrages, lorsque je tiendrai de votre faveur les deux dissertations dont vous avez honoré l'académie. Il ne me convient point de m'ériger en juge, mais il peut me convenir d'interroger. Je me tiendrai honoré de vos instructions ; puisse-je en recevoir sur toutes sortes de sujets ! Fontenelle dit que les hommes font des fautes, et que les grands hommes les avouent. M. de Voltaire ne dément ce caractère en quoi que ce soit. J'ai hasardé des doutes que j'avais sur quelques vers de ses épîtres, et il les corrige.

1738.

Il faut avoir autant de supériorité qu'il en a sur le reste des hommes pour avoir autant de condescendance. Vous connaissez son mérite, et j'ose m'adresser à vous, Madame, pour l'assurer que je le compte au rang de mes vrais amis, c'est-à-dire que je me fie à sa sincérité.

Que vous êtes heureuse, Madame, de posséder un homme unique comme Voltaire, avec tous les talents que vous tenez de la nature! Je me sentirais tenté d'être envieux, si je n'abhorrais l'envie: mais je sens bien que je ne pourrai m'empêcher d'être de vos admirateurs. Je fais que vous enchantez les personnes par vos grâces, et que vous les surprenez par la profondeur de vos connaissances. J'ai vu de vos vers charmans, je viens de recevoir de votre prose; mais malheureux qui ne vous entretient que par lettres, et qui ne vous connaît qu'à la distance d'une centaine de lieues. J'en dirais bien davantage, si je ne craignais de vous importuner, et de vous ennuyer ainsi que ces acteurs qui jalent comme des pies borgnes et qui récitent des tirades de deux cents vers d'arrache-pied sur le théâtre. Et je sens trop que ma lettre ne pourrait vous dédommager d'un quart-d'heure de conversation avec Voltaire, dont la maladie me touche vivement. Je vous quitte, Madame, pour lui écrire, vous assurant que je suis avec toute l'estime qui vous est due, et qu'on ne saurait vous refuser,

Votre très-affectionné ami et admirateur.

L E T T R E V.

DU PRINCE ROYAL.

Rémusberg, 9 novembre.

MADAME, j'ai reçu presque en même temps la —
 lettre que vous me faites le plaisir de m'écrire, et 1738.
 l'ouvrage instructif et laborieux que vous avez
 composé sur la nature du feu. Ce ne seront pas des
 ouvrages sortis de vos mains qui courront le risque
 de m'ennuyer; ils m'inspireront toujours l'admira-
 tion qu'ils méritent. Assurément, Madame, sans
 vouloir vous flatter, je puis vous assurer que je
 n'aurais pas cru votre sexe, d'ailleurs avantageuse-
 ment partagé du côté des grâces, capable d'aussi
 vastes connaissances, de recherches pénibles, de
 découvertes solides, comme celles que renferme
 votre bel ouvrage. Les Dames vous devront ce que
 la langue italienne devait au Tasse; cette langue,
 d'ailleurs molle et dépourvue de force, prenait un
 air mâle et de l'énergie lorsqu'elle était maniée par
 cet habile poète. La beauté, qui fait pour l'ordinaire
 le plus grand mérite des Dames, ne pourra être
 comptée qu'au nombre de vos moindres avantages.
 Quant à moi, j'ai lieu de me louer du sort, qui
 me privant du bonheur d'admirer votre personne,
 me permet au moins de connaître toute l'étendue
 de votre esprit.

Mon ouvrage politique ne mérite pas toutes les
 louanges qu'il vous plaît de lui donner; il n'y a

— qu'à penser librement pour en faire tout autant:
 1738. le secret n'est pas bien grand, et je crois, pour peu qu'une personne eût connaissance des affaires de l'Europe, qu'elle en ferait autant, et qu'elle le ferait mieux. Je me sens né avec à-peu-près les mêmes inclinations que les respectables habitans de Cirey, à cette différence près que ce fruit qui mûrit si bien chez vous, ne réussit pas de même chez moi. Je voltige de la métaphysique à la physique, de la morale à la logique, à l'histoire, de la musique à la poésie. Je ne fais qu'effleurer tout, sans réussir en rien. Votre exemple, Madame, me servira toujours d'aiguillon, pour me faire courir après cette gloire que vous avez acquise à si juste titre. Le plus grand plaisir que puisse goûter un être qui pense, est selon moi celui de faire du bien, et après, celui d'acquérir des connaissances; et les obstacles qu'il nous faut vaincre pour acquérir ces connaissances, font encore un plaisir nouveau. Vous connaissez trop ce plaisir pour que je vous en parle davantage; mais peut-être ne connaissez-vous point celui qu'on prend à vous écrire. Il est cause que les lettres s'allongent quelquefois plus qu'il ne faudrait: je ne crois pas devoir vous en faire des excuses; je dois seulement vous prier de me croire avec tous les sentimens qu'inspire un mérite d'un caractère aussi distingué que le vôtre, etc.

L E T T R E V I.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Cirey, 29 décembre.

MONSIEUR,

Les louanges dont V. A. R. a daigné honorer l'Essai sur le feu que j'ai eu l'honneur de lui envoyer, sont un prix bien au-dessus de mes espérances; j'ose même espérer, Monseigneur, qu'elles sont une preuve de vos bontés pour moi, et alors elles me flattent bien davantage. 1738.

Les critiques que V. A. R. a bien voulu faire sur mon ouvrage dans sa lettre à M. de Voltaire, me font voir que j'avais grande raison, quand j'espérais que la physique entrerait dans votre immensité.

J'aurais assurément eu grand tort, si j'avais assuré que l'embrasement des forêts était ce qui avait fait connaître le feu aux hommes; mais il me semble que l'attrition étant un des plus puissans moyens pour exciter la puissance du feu et peut-être le seul, un vent violent pourrait faire embraser les branches des arbres qu'il agiterait: il est vrai qu'il faudrait un vent très-violent, mais avec un vent donné, cela me paraît très-possible; quoique j'avoue que cela n'est que dans le rang des possibles.

A l'égard des étangs qui gèlent pendant l'été dans la Suisse, j'ai rapporté ce fait d'après M. de Musschenbroek, qui en fait mention dans ses Commentaires sur les *tentamina florentina*. Il y a en

1738. Franche-Comté un exemple de ce phénomène, dans ces grottes fameuses par leurs congélations; car un ruisseau qui traverse les grottes, coule l'hiver et gèle l'été. Je crois avoir rapporté ce fait au même article de la congélation; or ce qui arrive sous la terre, peut arriver à la surface par les mêmes causes, qui sont vraisemblablement les sels et les nitres qui se mêlent à l'eau.

J'ai été charmée, Monseigneur, d'apprendre que V. A. R. se faisait une bibliothèque de physique; je me flatte que vous me ferez part de vos lumières. Je m'estimerai bien heureuse si mon goût pour cette science me procure quelquefois des occasions d'assurer V. A. R. de mon respectueux attachement. Je ne veux pas laisser échapper celle de la nouvelle année; j'espère que vous permettrez, Monseigneur, de vous admirer toutes celles de ma vie, et de vous exprimer quelquefois les sentimens pleins de respect avec lesquels je suis, etc.

P. S. Je crois que V. A. R. a bien ri de la fatuité de Thiriot, qui s'est laissé persuader que le changement que M. de Voltaire a fait à sa première Epître le regardait, et qui a eu la simplicité de l'écrire à V. A. R.; mais je me flatte que V. A. R. ne l'a pas cru; je la supplie cependant que cette plaisanterie reste entre elle et moi, et si elle veut m'y répondre, je la prie que ce soit par une lettre particulière, par la voie de M. de Plets ou par quelqu'autre qui ne soit pas la voie ordinaire de Thiriot. Si vous me le permettez, je vous en dirai quelque jour davantage sur cet article. M. de Kayserling a dû dire à V. A. R. de quelle façon je

lui en ai parlé; je me flatte que vous me pardonnerez
cette liberté; je compte donner à V. A. R. une
marque de mon respect et de mon attachement en
lui faisant cette petite confidence, et je la supplie
de n'en rien témoigner à M. de Voltaire, ni à
Thiriot, jusqu'à ce que je lui en aye dit davantage.

1738.

L E T T R E V I I.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Cirey, 12 janvier.

MONSEIGNEUR,

QUAND j'eus l'honneur de parler à V. A. R.
dans ma dernière lettre du Sr. Thiriot, et que je lui
demandai la permission de lui en dire davantage,
je ne croyais pas être obligée d'anticiper cette per-
mission et j'étais bien loin de croire que j'eusse à
l'instruire aujourd'hui de choses bien plus impor-
tantes que celles dont je lui parlais dans cette lettre.

1739.

Les bontés singulières dont V. A. R. honore M.
de Voltaire, et l'amitié, (le plus sacré de tous les
nœuds) qui m'unit à lui, ne me permettent pas de
différer à vous instruire de plusieurs faits dont
V. A. R. fait peut-être déjà une partie.

Je fais par le Sr. Thiriot lui-même, et je ne l'ai
pas appris sans étonnement, qu'il envoie à V. A. R.
toutes les brochures que les insectes du Parnasse,

— 1739. et de la littérature font contre M. de Voltaire; il m'affura que V. A. R. le lui ordonnait : *je ne fais, lui dis-je, si M. le Prince royal vous l'ordonne; mais ce que je fais bien, c'est que si vous lui aviez appris les obligations que vous avez à M. de Voltaire, qu'il ignore, et qu'en envoyant à S. A. R. toutes ces indignités, vous y eussiez mis le correctif que la reconnaissance exige de vous; le Prince, loin de vous en savoir mauvais gré, eût conçu pour votre caractère une estime que votre conduite présente est bien loin de mériter.*

Malgré cette remontrance il a continué à envoyer à V. A. R. tous les libelles qu'il peut ramasser contre M. de Voltaire; mais comme j'ai vu par les lettres de V. A. R. à M. de Voltaire que toutes ces infamies, détestées du public, prosrites par les magistrats, et souvent ignorées à Paris, loin de diminuer les bontés de V. A. R. pour M. de Voltaire, les augmentaient encore, j'ai laissé faire le Sr. Thiriot, d'autant plus que M. de Voltaire n'en a jamais laissé échapper la moindre plainte.

On me mande que Thiriot a envoyé en dernier lieu à V. A. R. un nouveau libelle de l'abbé des Fontaines, intitulé la *Volairomanie*; comme il y est question du Sr. Thiriot, je crois qu'il est bon de faire connaître à V. A. R. quel est l'homme au nom duquel on ose donner dans ce libelle un démenti à M. de Voltaire et qui ose l'envoyer à V. A. R.

Quand le Sr. Thiriot ne devrait à M. de Voltaire que ce que les devoirs les plus simples de la société exigent, la façon dont on parle de lui par

rapport à M. de Voltaire dans cet infame libelle, —
devrait le révolter, et il ne devrait pas laisser sub- 1739.
sister un moment le doute qu'il eût démenti ses
lettres et ses discours pour un scélérat généralement
méprisé, tel que l'abbé des Fontaines.

Mais que V. A. R. pensera-t-elle quand elle saura
que le même Thiriot, qui veut aujourd'hui affecter
la neutralité entre M. de Voltaire et son ennemi,
n'est connu dans le monde que par les bienfaits
de M. de Voltaire; qu'il n'est jamais entré dans une
bonne maison que comme son porte-feuille, comme
un homme qui le répétait quelquefois; que M. de
Voltaire, dont la générosité est bien au-dessus de
ses talens, l'a nourri et logé pendant plus de dix
ans; qu'il lui a fait présent des lettres philosophiques,
qui ont valu à Thiriot de son aveu même plus de
deux cents guinées et qui ont pensé perdre M. de
Voltaire; et qu'il lui a enfin pardonné des infidélités,
ce qui est plus que des bienfaits: que penserez-vous,
Monseigneur, d'un homme qui ayant de telles obli-
gations à M. de Voltaire, loin de prendre aujour-
d'hui la défense de son bienfaiteur et de celui qui
voulait bien le traiter comme son ami, affecte de
ne plus se souvenir des choses qu'il a écrites plusieurs
fois, et dont M. de Voltaire a les lettres et qu'il a
répétées encore devant moi ici cet automne, et
craint de se compromettre, comme si un Thiriot
pouvait jamais être compromis, et comme s'il y
avait une façon plus ignominieuse de l'être, que
d'être accusé de manquer à tant de devoirs, et à tant
de liens, et de les trahir tous pour un des Fontaines?

Je me flatte que V. A. R. pardonnera la façon

1739. vive dont je lui écris, en faveur du sentiment qui allume ma juste indignation. M. de Voltaire respecte ses bienfaits et son amitié, et je suis bien sûr qu'il n'eût jamais instruit V. A. R. des faits que cette lettre contient; mais plus il est incapable de faire connaître Thiriot à V. A. R., plus je crois remplir un devoir indispensable de l'amitié que j'ai pour lui, et du respect que j'ai pour V. A. R., en l'instruisant de l'ingratitude du Sr. Thiriot.

Je ne fais s'il est possible de le corriger; mais ce dont je suis sûr, c'est que le désir de plaire à V. A. R. et de mériter les bontés d'un Prince aussi vertueux peut seul l'engager à l'être.

Vous savez, Monseigneur, que les personnes publiques dépendent des circonstances; ainsi, quelque singulier qu'il soit que la conduite de Thiriot puisse porter quelque coup, cependant il serait désirable pour M. de Voltaire qu'il rendit publiquement dans cette occasion ce qu'il doit à la vérité et à la reconnaissance, et je suis persuadée qu'un mot de V. A. R. suffira pour le faire rentrer dans son devoir.

Je supplie encore V. A. R. d'être persuadée que jamais Thiriot ne serait venu à Cirey, si le titre d'un de vos serviteurs ne lui en eût ouvert l'entrée. M. de Voltaire, qui l'a comblé de tant de bienfaits, et qui respecte encore une connaissance de vingt années, le connaît cependant trop bien pour lui avoir jamais montré une seule ligne des lettres dont V. A. R. l'honore, ni de celles qu'il a l'honneur de vous écrire.

Quelque méprisable que soit l'auteur de l'infâme libelle dont j'ai parlé à V. A. R. dans cette lettre,

il est, je crois, du devoir d'un honnête homme —
de repousser publiquement des calomnies publiques. 1739.
M. du Chastelet, moi, tous les parens et tous les
amis de M. de Voltaire lui ont donc conseillé de
publier le mémoire que j'envoie à V. A. R. ; il n'est
pas encore imprimé, mais le respect de M. de Vol-
taire pour V. A. R. lui fait croire qu'il ne peut trop
tôt lui envoyer la justification d'un homme qu'elle
honore de tant de bontés.

Je supplie V. A. R. de ne point faire passer par
M. Thiriot la réponse dont elle m'honorera : elle
peut l'adresser en droiture à *Vally en Champagne*. Nous
avons eu l'honneur, M. de Voltaire et moi, d'écrire
à V. A. R. par M. Plets.

Malgré la longueur de cette lettre, je ne puis la
finir sans marquer à V. A. R. combien je suis flattée
de penser que les affaires de ma maison qui m'appellent
ce printemps en Flandre, me rapprocheront des
Etats du Roi votre père, et pourront peut-être me
procurer le bonheur d'assurer moi-même V. A. R.
des sentimens de respect et d'admiration avec lesquels
je suis etc.

LETTRE VIII.

DU PRINCE ROYAL.

Berlin, 23 janvier.

1739.

MADAME, je serais inexcusable d'avoir critiqué quelques endroits de votre excellent ouvrage sur le feu, si ce n'était vous qui aviez désiré de savoir mes sentimens. Novice en physique, il y aurait eu beaucoup d'amour-propre et de présomption à toucher aux ouvrages des maîtres de l'art. Je suis si persuadé qu'il n'y a que la modestie et la docilité qui puissent en quelque manière excuser l'ignorance, que je n'abandonnerai jamais ce retranchement, à moins que des raisons aussi fortes que vos volontés ne m'en fassent sortir. C'est cette même volonté qui m'oblige de vous dire avec la franchise que votre mérite exige de moi, que j'ai quelque peine à me persuader qu'un vent donné puisse jamais causer un embrasement dans les forêts. Je suis en un pays, Madame, où pour mon malheur je suis plus à portée de faire de ces sortes d'expériences. En automne et au commencement du printemps nous avons des vents qui font assurément honneur à l'impétuosité de Borée, et il arrive fréquemment qu'ils déracinent des chênes qui paraissaient cramponnés pour jamais en terre, tant leurs racines étaient solides et profondes. Les pays plus voisins du nord ont des vents plus forts encore; mais il me semble qu'ils ne sauraient causer d'embrasement, à cause que l'écorce des arbres et la mousse qui y est attachée ne s'y prêteraient pas facilement.

Le désir de m'instruire ou la curiosité m'a fait
interroger des personnes qui ont beaucoup voyagé 1739.
en Suisse, et des Suisses même; mais toutes celles à
qui j'ai parlé du phénomène rapporté par M. Mus-
schenbræck se sont inscrites en faux contre ce fait;
peut-être qu'elles ne l'ont pas examiné avec des yeux
philosophiques, ou que peu attachées aux progrès
des découvertes physiques, elles n'y ont point fait
attention. Il me semble toutefois que dans un ou-
vrage où, suivant le grand principe de Newton,
tout doit se fonder sur des expériences certaines,
il ne faudrait, (je dis, ce me semble,) point mê-
ler les conjectures aux belles et curieuses expérien-
ces qu'on rapporte. Voilà le comble de l'imperti-
nence, je décide de ce qu'à peine je commence à
comprendre. Je vous en fais mille excuses; je vous
prie de vous ressouvenir de mon âge, et que vous
avez excité mon indiscrétion.

Oserais-je après cela vous exposer encore un
doute, sur lequel j'attends la décision de vos ora-
cles? Vous expliquez, Madame, la congélation de
ces ruisseaux qui coulent dans les grottes de la
Franche-Comté: mais s'il m'est permis de vous dire
mon sentiment, il s'ensuivrait, la chaleur du soleil
attirant beaucoup de parties nitreuses de la terre,
et cette chaleur étant plus forte en été qu'en hiver,
que les fleuves devraient geler en été et couler en
hiver; l'expérience nous prouve cependant le con-
traire; ainsi je serais porté à croire que la congé-
lation de ces ruisseaux a une raison particulière, qui
pourrait peut-être se trouver dans les parties nitreu-
ses mêlées au lit de ces ruisseaux, et en ce que ces

1739. exhalaisons ne pouvant sortir de ces grottes de jour, retombent et se mêlent la nuit avec ces petits ruisseaux et produisent ce phénomène si extraordinaire.

J'espère, Madame, que vous voudrez bien me défiller les yeux sur ces matières, afin que j'admire encore et les merveilles de la nature, et la vaste étendue de votre génie incomparable. Dès que je ferai de retour à Rémusberg, ce qui pourra être dans huit jours, j'entrerai dans la carrière de la physique, à laquelle vous faites tant d'honneur. Je suis ravi de ce que vous voulez bien que je m'adresse à vous pour avoir des éclaircissemens, et je pourrai me glorifier qu'une belle et jeune Dame aura été mon guide dans le pays de la nature. D'autres se dégoûtent des sciences par la pédanterie de ceux qui les enseignent, je m'y livrerai comme à une passion; Emilie, les grâces, et que fait-on, l'amour même feront mes maîtres.

Il n'y a qu'à connaître M. de Voltaire et Thiriot pour juger lequel des deux doit être au-dessus de la critique de l'autre. J'ai d'abord soupçonné quelque serpent caché sous les fleurs, lorsque Thiriot m'a annoncé d'un ton triomphant qu'il avait fait changer le épîtres de notre digne ami: en un mot Thiriot est très-propre à vous servir et à vous amuser. Son fond d'amour-propre est le principe des soins qu'il se donne pour vos commissions et vos divertissemens. Il m'écrivait quelquefois des lettres où il paraît brouillé à jamais avec le bon sens: il n'a jamais le rhume que je n'en sois informé par un galimatias de quatre pages; mais il se surpasse sur-tout dans le jugement et la critique qu'il fait des ouvrages d'esprit: et il

escalade le superlatif, lorsqu'il refond en son style
 les pensées de M. de Voltaire ou de quelque homme
 d'esprit. Pour moi, qui connais assez la façon
 originale de penser de notre incomparable poète,
 je reconnais dans ces mauvaises copies, les traits
 inimitables de l'original. Indépendamment des ces
 défauts, Thiriot est un bon garçon. Son exactitude
 et le désir qu'il a d'être utile, le rendent estimable.
 Je n'abuserai point, Madame, de la confiance que
 vous m'avez faite; je serais très-fâché de déranger
 vos petits divertissemens. Je suis dans le cas de ne
 pouvoir rien vous souhaiter que vous ne possédiez
 déjà: avec votre génie et la compagnie de M. de
 Voltaire je ne dois désirer que la continuation de
 votre bonheur; je ne puis cependant m'oublier
 tout-à-fait moi-même. Si les vœux des humains peu-
 vent avoir quelque efficace, les miens seront sure-
 ment exaucés, ceux que je fais dans l'espérance
 d'admirer un jour de mes yeux les merveilles que
 la nature opère par votre personne. Je brûle d'envie
 de vous assurer des sentimens avec lesquels je ferai
 toute ma vie, etc.

L E T T R E I X.

D U P R I N C E R O Y A L.

Berlin, 29 Janvier.

MADAME, je suis extrêmement fâché, tant pour
 l'amour de votre repos que pour celui du digne
 Voltaire, de ce que des Fontaines et Rousseau ne
 se lassent jamais de blasphémer contre l'Apollon

1739.

de la France. J'ai fait écrire à Thiriot que je voulais avoir ce libelle, quelque affreux qu'il pût être; mais il ne me l'a pas envoyé encore. Lorsqu'on s'intéresse autant à quelqu'un que je le fais à M. de Voltaire, tout ce qui peut le regarder d'une manière relative ou directe devient intéressant; et quelque répugnance que j'aye à lire ces écrits qui sont l'opprobre de l'humanité et la honte des lettres, je me suis néanmoins imposé cette pénitence, afin d'être instruit des faits qui attirent ordinairement des suites après eux, et qui tiennent à une infinité de particularités et d'anecdotes. Thiriot m'a envoyé la copie de la lettre qu'il vous a adressée. Autant que j'en puis juger, Thiriot n'est point malicieux; mais s'il biaise, ce n'est que par faiblesse et par timidité. Vous verrez par la copie de ce que je lui ai fait écrire, que je lui ai fait sentir quels sont les devoirs d'un honnête homme, et que la probité et la reconnaissance sont des vertus si indispensables, que sans elles les hommes seraient pires que les monstres les plus affreux. Thiriot s'amendera, Madame; il ne fallait que lui montrer ses devoirs et lui inspirer des sentimens. Vous n'avez à Cirey devant vos yeux que des vertus héroïques. Mais souvenez-vous que tout le monde n'est pas héros, et que le pauvre Thiriot ne peut être compté qu'au nombre de ces faibles mortels dont la vertu n'est que comme un thermomètre qui a besoin d'être échauffé par l'exemple d'une vertu supérieure pour se monter sur le même ton.

J'ai lu le mémoire du digne Voltaire, et j'ai déploré le temps précieux qu'il a employé à le
composer

composer. Si la réputation du chantre de la Henriade, de l'auteur de l'histoire de Charles XII., du traducteur de Newton n'était que d'un jour, il ferait assurément bien de se justifier, et de se laver du venin de la calomnie aux yeux du public, comme le ferait un homme inconnu auquel ce public aurait pu faire injustice; mais il me semble que M. de Voltaire est bien loin d'être dans ce cas: il est connu généralement, l'univers entier a ses ouvrages entre les mains. La raison du bannissement de Rousseau, le procédé indigne et infame de ce poëte, l'affaire de l'Abbé des Fontaines, le service que Voltaire lui a rendu, tout cela sont, Madame, des faits qui ne sont ignorés de personne. Un lecteur sensé se rappelle le caractère de Rousseau et l'ingratitude de des Fontaines en lisant leurs écrits; et il se révolte, lorsqu'il voit les nouveaux libelles dont on ne cesse de poursuivre Voltaire. Il me semble, Madame, qu'il aurait suffi de laisser penser le lecteur et de ne lui point répéter ce dont il est déjà instruit. D'ailleurs M. de Voltaire se compromet en quelque manière lorsqu'il honore Rousseau et des Fontaines d'une réponse à leurs infames écrits: je crois qu'il aurait suffi de se plaindre au chancelier des auteurs indignes de ce libelle injurieux, et que la punition de ces infames aurait été plus honorable à M. de Voltaire que les horreurs de leur vie dont il fait le portrait. Non, ce n'était point sur ces indignes originaux que devait s'exercer son pinceau; il est trop noble pour être avili de la sorte: ce fera moi qui revendiquerai le temps et les pensées que M. de Voltaire y a perdus. Se défendre contre des accusations,

— est le pas le plus glissant pour l'amour-propre : il
 1739. n'est guères possible de se justifier sans se louer soi-même , et rien n'est plus odieux que l'encens qu'un auteur brûle sur ses propres autels. Celui qui se justifie contre les traits que la calomnie a lancés sur son honneur , est dans la triste nécessité de se louer soi-même ; ainsi il me semble que ces apologies conviendraient mieux dans la bouche d'un ami : elles feraient plus d'honneur à la modération de la personne offensée , et elles en auraient d'autant plus de poids. Je m'offre très-volontiers à être l'apologiste de l'inimitable Voltaire , toutes fois et quand il en aura besoin : ce sera Trajan qui fera le panégyrique de Pline.

Vous me flattez , Madame , de vous approcher ce printemps de nos frontières , et j'ai le chagrin de vous apprendre que je prends un chemin tout opposé cette année ; je compte de suivre le Roi en Prusse , et ce ne sera que dans deux ans que je reverrai le pays de Clèves. Je suis bien malheureux de ce que le destin me paraît si contraire. Si je n'ai pas la satisfaction de vous voir , j'aurai du moins le plaisir de recevoir plus souvent de vos lettres. Je vous prie de me croire avec une estime infinie , etc.

L E T T R E X .

D U P R I N C E R O Y A L .

Rémusberg , 8 mars.

MADAME , l'approbation que vous donnez au dessein que j'ai formé d'étudier la physique , et votre exemple , m'encourageront merveilleusement dans cette nouvelle carrière. Le dérangement de ma santé m'a empêché jusqu'à présent d'y entrer ; mais dès que je me sentirai tout à fait guéri , je compte de m'enrôler dans cette science sous vos bannières , conduit par la force de votre divin génie. Je me suis proposé de lire d'abord les mémoires de l'académie des sciences , ensuite la physique de Musschenbrœck , et de finir par la philosophie de Newton. J'éviterai soigneusement la géométrie , dont les calculs infinis m'épouvantent et passent mes forces ; et je me contenterai de recueillir les fleurs que les autres ont eu soin de cultiver. C'est en abrégé le plan que je me suis fait de cette étude ; il faut se connaître soi-même , et j'ai su me dire que je n'ai ni le génie d'Emilie ni l'esprit universel de Voltaire , pour embrasser de si vastes connaissances. Je me contente en un mot , Madame , de glaner sur vos pas , et je me dis sans cesse : *c'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur etc.*

1739.

Les persécutions suscitées au digne Voltaire m'affligent véritablement : la France devrait conserver soigneusement le loisir précieux que ce digne auteur voue avec tant de générosité , aux dépens de sa

— 1739. santé même , au bien et à l'instruction du public. Cet homme aurait eu des statues au capitolé , on l'aurait déifié au Lycée ; peut-être aurait-il occupé la place de Jupiter , s'il était venu au monde dans ce temps où l'admiration pour le mérite allait jusqu'à la superstition. Je suis sûr que M. de Voltaire aura pleine satisfaction au sujet de l'indigne des Fontaines : le procédé de ce fripon est trop insolent pour échapper à la vengeance des magistrats , et l'indignation publique doit , en cas d'injustice , tenir lieu à M. de Voltaire de la satisfaction la plus éclatante.

Thiriot est inexcusable dans sa conduite : mais , Madame , il ne fallait pas prendre Thiriot pour ce qu'il n'est point et pour ce qu'il ne fera jamais. Il n'a pas la fermeté d'ame qu'on exige de lui , et la question se réduirait à savoir , si Thiriot manque par malice ou par faiblesse. Je vous assurerais bien que ce n'est point par malice ; vous le connaissez , Madame , et vous savez qu'il n'a ni assez d'esprit ni assez de méchanceté pour être malicieux. Quel intérêt pourrait le porter à préjudicier à M. de Voltaire ? Aucun. M. de Voltaire est son bienfaiteur ; c'est de plus son idole ; il lui rend un hommage continuel , ne pensant que d'après lui , et ruminant , si je puis m'exprimer ainsi , les pensées que M. de Voltaire a déjà digérées. Thiriot a de plus fait métier toute sa vie de soutenir à cor et à cri les ouvrages de l'auteur de la Henriade : quelle raison pourrait-il avoir pour se donner un démenti si manifeste ? M. de Voltaire l'a-t-il mécontenté ? Aucunement. Aurait-on eu de la froideur envers lui ? Bien loin de là. Vous l'avez comblé de bontés à Cirey , et il s'en est loué

à tous ceux de sa connaissance. Vous conviendrez donc, Madame, qu'une faute de jugement, une faiblesse d'esprit, qu'on ne doit imputer qu'à la nature, ont fait faire de fausses démarches à Thiriot; joignez à cela les mauvais conseils des personnes auxquelles il s'est confié; il faut passer quelque chose à l'humanité. Croyez-moi, Madame, ne prenez point les choses à la rigueur; vous perdriez un homme qui vous est attaché, et dont l'unique défaut est de n'avoir pas reçu de la nature un jugement et un génie dignes de Cirey; mais qui ne perdriez-vous pas de cette manière? et si vous ne vouliez accorder votre amitié et vos bontés qu'à des personnes du mérite de M. de Voltaire, je vous avertis, Madame, que le nombre de vos amis ferait très-petit. J'ai fait écrire à Thiriot, et je le ferai encore, afin qu'il se conduise plus rondement et qu'il ait plus de cœur qu'il n'en a témoigné jusqu'à présent. Je suis sûr que si vous lui rendez vos bontés, elles l'encourageront beaucoup à bien faire.

Le zèle infini que vous me témoignez, Madame, pour les intérêts de notre ami, me charment. Souffrez, je vous prie, que je vous fasse en même temps ressouvenir de la philosophie qui doit donner une certaine tranquillité d'ame, par laquelle les hommes persécutés se mettent au-dessus de la persécution, et qui leur fait étouffer en quelque façon les mouvemens tumultueux qu'enfantent en nous le ressentiment et toutes les passions. Il est sûr qu'il est bien difficile de parvenir à un certain état d'indifférence; mais je crois que la condition de l'humanité demande qu'on se munisse puissamment contre

— les chagrins , contre ce domaine inaliénable de
 1739. notre état , et que quelque réflexion sérieuse sur la
 vie humaine nous apprenne à diminuer nos chagrins ,
 pour les sentir moins ; et à multiplier et grossir nos
 plaisirs , afin d'en être plus vivement frappés. Il
 est certain que rien n'est plus sensible à une ame
 bien née , que de se voir attaquée du côté de la
 réputation : c'est là le défaut de la cuirasse des grands
 hommes. Mais je me souviendrai toute ma vie du
 jugement qu'on a porté de Caton et de Cicéron.
 Chez Caton (dit Montesquieu) la vertu était le
 principal , et la gloire n'était rien : chez Cicéron
 la gloire était le tout et la vertu n'était que
 l'accessoire. Lorsque l'on considère la vertu comme
 un bien qu'on ne saurait nous enlever , on méprise
 les projets frivoles des envieux et la puérilité des
 calomnies : le digne Voltaire est en droit de les
 mépriser , son repos est trop précieux pour être
 troublé par des bagatelles semblables. Qu'il suive
 le conseil que le Mercure le Lucien donnait à Jupiter ,
 qui pensait devenir mélancolique des discours imper-
 tinens que tenaient les Athéniens sur son sujet :
Contentez-vous , lui disait Mercure , de gouverner le
monde , et laissez les parler. Que M. de Voltaire se
 contente d'instruire , de gouverner le monde savant ,
 et qu'il méprise des choses qui lui sont aussi inférieures
 que le Lycée l'était à l'Olympe. Je regrette beaucoup
 que vous sachant plus dans notre voisinage que par
 le passé , je ne puisse pas contenter le désir que j'ai ,
 Madame , de vous admirer , et de vous donner en
 personne des marques de mon estime. Mon étoile
 ne m'a jamais été trop propice , et je commence à

m'accoutumer à ses perfidies ; je lui pardonnerais volontiers toutes les autres infidélités qu'elle m'a 1739-
faites ; mais le tour qu'elle me joue aujourd'hui , est des plus sanglans ; pour l'en punir , je prierai quelque astronome de l'exiler au fond des cieux à quelques millions de lieues plus loin du soleil. La punition serait grande , mais elle n'égalerait pourtant point ce que mérite sa noirceur.

Mais quittons les figures. Vous remarquez vous-même , j'en suis sûr , qu'on fait une grande perte , quand on manque l'occasion de vous voir. J'en fais la triste expérience , et il semble que le sort me prépare le destin de Tantale ; il vous expose , pour ainsi dire , à ma vue , pour augmenter mes desirs et ma curiosité , et en même temps il me met dans l'impossibilité de me satisfaire. Je ne pourrais faire un meilleur usage de mon crédit et de mes amis qu'en les employant pour vous. Ma volonté sera toujours la même , et il ne dépendra que de l'occasion de la réaliser. Je suis etc.

LETTRE XI.

DU PRINCE ROYAL.

Rémusberg, 15 Avril.

1739. MADAME, les chagrins du digne Voltaire m'ont été extrêmement sensibles. Je suis tout de feu pour mes amis, et tout ce qui les regarde, me touche autant que si cela me regardait personnellement; je n'aime point les amis qui se tiennent comme ces tranquilles Euménides de l'opéra, lorsque leurs amis ont besoin de leur secours. Aussi vais-je m'intéresser pour le digne Voltaire sans qu'il m'en ait sollicité; j'écirai pour cet effet par l'ordinaire prochain au Marquis de la Chétardie, et je ferai jouer tous mes ressorts pour rendre le calme à un homme qui a si souvent travaillé pour ma satisfaction.

Il faut que Voltaire se contente de mépriser ses ennemis: c'est en vérité toute la grâce qu'il leur peut faire; il se rabaisserait trop en se mettant en compromis avec eux, et sa plume est trop noble pour s'escrimer contre des armes qui n'ont de force que tant que la malice et la calomnie les soutiennent; je suis donc bien aise qu'il ait pris le parti du silence.

Vous m'attaquez, Madame, du côté de la physique, et je ne trouve de salut que dans la fuite. J'ai fait si peu de progrès dans la connaissance de la nature, que je me garderai bien d'entrer en lice avec vous: ce de quoi je conviens cependant très-volontiers, c'est qu'il y a beaucoup de choses dans

la nature qui nous sont cachées, et qui apparemment le seront toujours.

1739.

Je me consolerais à la vérité facilement d'ignorer le ressort de l'air, la cohérence etc. si j'avais l'avantage de vous connaître personnellement. Vous jugez bien, Madame, qu'il m'est d'autant plus douloureux de vous savoir sur les confins des Etats du Roi mon père et de ne pouvoir profiter de ce voisinage. Je ne fais quelle force centrifuge me pousse malgré moi en Prusse; mais je sens bien que je porte en moi un principe qui dirigerait mes pas d'un côté tout différent. Soyez-en persuadée, Madame, comme de tous les sentimens avec lesquels je suis,

Votre très-affectionné ami.

LETTRE XII.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Bruxelles, 1 août.

MONSEIGNEUR,

J'AI tant de remerciemens à faire à V. A. R., et tant de pardons à lui demander, que je suis embarrassée entre ma reconnaissance et ma confusion. V. A. R. a su la vie errante que j'ai menée depuis trois mois, et c'est encore sur le point de partir que j'ai l'honneur de vous écrire; je vais passer une quinzaine de jours à Paris, et je voudrais bien, pendant que j'y ferai, recevoir quelques ordres de V. A. R., et couper l'herbe sous le pied à Thiriot.

— Mon séjour en Flandre a été rempli par vos bien-
 1739. faits. Vous avez su sans doute, Monseigneur, que celui qui en était chargé, nous trouva à Enghien, répétant une comédie; nous descendîmes promptement du théâtre, pour aller jouer une partie de cadrille avec ces boîtes charmantes et pleines de grâces et de galanterie que V. A. R. m'a fait l'honneur de m'envoyer. Quelques jours après, le Duc d'Arenberg vint célébrer ici la santé de V. A. R. avec ce bon vin de Hongrie, qui est véritablement du nectar; nous avons encore pris cette liberté avec M. Schilling. Car V. A. R. doit bien me rendre la justice de croire que dès que je fais un Prussien dans Bruxelles, mon plus grand soin est de saisir cette occasion de parler de vous, et de m'informer d'un Prince qui m'honore de tant de bontés, et que j'admire par tant de titres.

Je n'ose demander à V. A. R. des nouvelles de ses progrès en physique; car je vois par les lettres dont elle honore M. de Voltaire que Machiavel et la poésie ont la préférence; j'espère pourtant que quelque jour vous donnerez quelques momens à une science si digne de vous occuper, et je vous avoue, Monseigneur, que mes desirs là-dessus font un peu intéressés; car je me flatte que mon commerce en ferait plus agréable à V. A. R.

Je ne puis exprimer la tristesse que j'ai sentie dans mon voyage au pays de Liège, quand j'ai pensé que l'année passée V. A. R. était presque dans ces cantons; mais, Monseigneur, n'y reviendrez-vous jamais? Je prévois que je jouerai longtemps ici le rôle de la comtesse de Pimbèche, et

je m'en console dans l'espérance que mes procès —
me feront gagner le temps où le Roi votre père 1739.
viendra voir ses Etats méridionaux; car je compte
revenir de Paris ici pour mon hiver, *et plus.*

V. A. R. a su sans doute que l'abbé des Fontaines a été obligé de défavouer la Voltairomanie entre les mains de M. Héraut, lieutenant de police, et que son défaveu a été mis dans les gazettes. L'intérêt que V. A. R. a daigné prendre à cette malheureuse affaire, et la façon pleine de bonté dont elle a bien voulu m'en parler, m'ont fait croire que ce détail lui serait agréable.

Nous reverrons Thiriot à Paris, et je me sens fort portée à user envers lui de cette indulgence dont la faiblesse de son caractère me paraît très-digne et à laquelle V. A. R. m'a exhortée; c'est à vous, Monseigneur, à donner l'exemple de toutes les vertus; ceux qui les admirent de près sont plus heureux, mais personne ne peut être avec plus de respect et d'attachement que moi etc.

L E T T R E X I I I .

D U P R I N C E R O Y A L .

Berlin, 20 août.

MADAME, après avoir fait cent milles d'Allemagne en quatre jours, il ne me fallait pas moins qu'une lettre de votre part pour me rappeler à la vie. Dans six semaines d'absence j'ai parcouru une infinité de pays, de contrées et de villes, j'ai vu quelques millions d'hommes; mais je puis vous jurer,

1739. Madame, que parmi cette prodigieuse quantité, il ne s'en est pas trouvé un digne de recevoir la bourgeoisie de Cirey.

Je suis bien aise d'apprendre que le petit hommage d'ambre que vous a fait la Prusse, vous a été agréable. L'ambre est de l'encens, on s'en sert dans toutes les églises catholiques, et même les Indiens en parfument leurs idoles; pourquoi cet encens ne fumerait-il point à Cirey, dans ce temple de la vérité et de l'amitié où l'usage en est plus légitime que dans ces lieux consacrés par l'erreur et peuplés par la superstition?

Si j'apprends que le vin de Hongrie fasse du bien à notre cher et digne ami, et s'il est de votre goût, je continuerai de vous en fournir; il est bien juste que chaque pays vous paye le tribut de ce qu'il produit de plus exquis.

Vous voulez, Madame, que je m'applique à la physique, pour que votre commerce ne m'ennuie point, comme il vous plaît de le dire; il me semble cependant que cette précaution est prise de fort loin; un jeune homme, pour peu qu'il ait de sensibilité, ne restera pas court avec une jeune, belle et aimable Dame. Je sens bien que si j'avais le plaisir de vous voir, je vous parlerais de toute autre chose que de physique, et que Newton, Maupertuis, Mairan et Locke ne m'occuperaient guères en votre présence; ménageons-nous les secours de ces savans hommes pour l'âge où le cœur glacé ne nous fournit plus rien à dire, et permettez-moi, Madame, de préférer à mon âge la vivacité des sentimens aux charmes flegmatiques d'une correspondance physique.

Je suis occupé à présent à réfuter l'ennemi de l'humanité, et le calomniateur des princes; je me délasserai de cet ouvrage entre les bras de la poésie et je ramperai sur vos pas dans la carrière de la physique. Il n'est pas permis, Madame, à tout le monde d'être universel: il en est des génies comme des sciences; les uns embrassent beaucoup plus d'objets que les autres. Pour moi je m'aperçois bien que l'immensité est aussi peu mon partage que l'univers entier était celui d'Alexandre; je fais des efforts pour conquérir quelque petite province voisine, à peu-près comme la France, qui s'empare tout doucement de l'île de Corse, après s'être mise en possession de la Lorraine, avec cette différence pourtant que la conquête de ces Etats se fait ou par violence ou par supercherie, et que le pays des sciences ne se gagne que par un travail assidu, que toute finesse, que tout artifice pour s'en rendre le maître devient inutile, et que nous n'avons d'autres moyens pour nous les approprier que les forces de l'esprit. Vous autres qui marchez à pas de géans, vous vous imaginez que tout le monde a l'honneur d'être géant comme vous; mais je suis charmé que vous ayez ce défaut de l'humanité, que vous jugiez les autres par vous mêmes; daignez à l'avenir vous ressouvenir, Madame, que les hommes peuvent se ressembler, mais que malgré tout cela ils diffèrent beaucoup d'esprit et de capacité.

Je suis bien aise d'apprendre que l'ami Voltaire a lieu d'être content de la manière dont on lui a fait justice à Paris. Il a très-bien fait de ne point écrire, et la satisfaction qu'il reçoit lui fait plus

— d'honneur que tous les factums ou tous les écrits
 1739. par lesquels il se ferait compromis. Je fais faire une édition magnifique de la Henriade; tout y sera digne de son auteur; je lui écrirai dans quelques jours, et lui enverrai la préface, pour qu'il la corrige s'il le juge à propos.

Tout ce qui me vient de vous, Madame, me fera toujours très-agréable: les nouvelles de Paris passant par vos mains, gagneront l'éclat qu'un diamant brut reçoit des mains du lapidaire habile, et d'ailleurs ce qui vous regarde et ce qui touche votre aimable ami, me fera toute ma vie un plaisir infini. Je vous prie de me croire avec tous les sentimens de la plus parfaite estime,

MADAME,

Votre très-affectionné ami.

LETTRE XIV.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Paris, 13 octobre.

MONSIEUR,

Je ne veux pas être la dernière à marquer à V. A. R. combien la préface de la Henriade m'a paru digne du plus singulier éditeur qu'il y ait jamais eu. L'honneur que V. A. R. fait à M. de Voltaire est bien au-dessus du triomphe que l'on avait décerné au Tasse; son attachement pour V. A. R. en est digne, et sa reconnaissance est proportionnée au bienfait.

Je ne suis pas assez ennemie du genre humain — pour tirer V. A. R. du bel ouvrage qu'elle a 1739. entrepris d'en réfuter le corrupteur, pour lui faire apprendre quelques vérités de physique. Je vois, Monseigneur, que vous encouragerez cette science; mais que vous avez un emploi plus précieux à faire de votre temps que de vous y appliquer; et pourvu que V. A. R. me conserve les mêmes bontés, je plaindrai la physique, mais je ne pourrai m'en plaindre. Je prends la liberté de lui envoyer la traduction italienne du premier chant de la Henriade; je vais un peu sur les droits de M. de Voltaire; mais il a tant de ces sortes de présens à faire à V. A. R., que j'espère qu'il ne m'enviera pas cette petite occasion de lui faire ma cour. Je fais peu de vers, mais je les aime passionnément, et je crois que vous serez content de la fidélité et de la précision de la traduction que j'ai l'honneur de vous envoyer; l'auteur assure qu'il donnera le reste tout de suite.

Je suis arrivée à Paris dans un temps où tout était en feu et en joie, et j'ai retrouvé cette ville et ses habitans aussi aimables et aussi frivoles que je les avais laissés. Pour la cour, il s'y est fait de grandes révolutions et il me semble qu'elle est à présent ce qu'elle doit être. Je quitte tout cela non sans quelque regret, pour des procès; j'espère que V. A. R. adoucira mon séjour de Bruxelles par les marques de son souvenir, elle n'en peut honorer personne qui en sente mieux le prix et qui soit avec plus de dévouement que moi etc.

L E T T R E X V .

D U P R I N C E R O Y A L .

Rémusberg , 27 octobre.

— **M**ADAME, j'étais vis-à-vis de Machiavel, lorsqu'en 1739. que j'eus le plaisir de recevoir votre lettre et la traduction italienne de la Henriade. Je me suis vu infiniment encouragé par les suffrages que vous donnez à la préface de la Henriade. Ce sont la vérité et la persuasion qui se sont exprimées par ma plume. Cet ouvrage se loue de lui-même et je n'ai d'autre mérite que celui d'avoir arrangé les phrases. M. de Voltaire n'a pas besoin de panégyriste pour être estimé et goûté de l'Europe; aussi n'est-ce que d'un faible roseau que j'ai voulu étayer l'édifice de sa réputation.

Vous me demandez des nouvelles de Machiavel? Je compte de l'achever dans quinze jours. Je ne voudrais point présenter un ouvrage informe et mal digéré aux yeux du public. J'écris beaucoup, et j'efface davantage. Ce n'est encore qu'une masse d'argile grossière, à laquelle il faut donner la façon et le tour convenable; cependant je vous envoie l'avant-propos, pour vous faire juger dans quel esprit cet ouvrage est composé. Il y a des matières sérieuses où il a fallu des réfutations solides; mais il y en a d'autres où j'ai cru qu'il était permis d'égayer le lecteur: je ne fais rien de pire que l'ennui, et je crois que l'on instruit toujours mal le lecteur, lorsqu'on le fait bâiller. Peut-être y a-t-il de la

pré-

somption à mon âge de me flatter d'instruire le public ; mais peut-être n'y en a-t-il point à vouloir lui plaire. J'aurais bien voulu semer par-ci par-là de ce sel attique tant estimé des anciens ; mais ce n'est pas l'affaire de tout le monde. J'enverrai l'ouvrage chapitre par chapitre à M. de Voltaire ; votre jugement et votre goût me tiendra lieu de celui du public : je vous demande en amitié de ne point me déguiser vos sentimens. 1739.

Mais je m'aperçois que, comme l'éternel abbé de Chaulieu, je ne parle que de moi-même ; je vous en demande mille pardons, Madame, la matière m'entraîne et Machiavel m'a séduit.

Pour changer de discours, je vous dirai que nous avons vu ici l'aimable Algarotti avec un certain Milord Baltimore, non moins savant et non moins agréable que lui. J'ai senti tout le prix de leur bonne compagnie pendant huit jours ; après quoi ils ont été relevés par ce Marcus Curtius des Français, qui se dévoue pour le bien de sa patrie, et qui va s'aboyer, dit-on, dans le plus grand gouffre des mers hyperborées ; j'ai pensé le confesser en le voyant partir, regrettant toutefois qu'un aussi aimable homme allât se morfondre dans un climat et dans un pays aussi peu digne de lui que la Russie.

Il m'a dit mille biens de son monarque, et il a pensé me ranger de l'opinion de ces philosophes qui disent que c'est l'amour qui débrouille le chaos. Que ce soit l'amour ou ce qu'il vous plaira, je ne m'en embarrasse point ; mais je vous prie de croire que je ne suis pas aussi indifférent sur les sentimens que j'ai pour vous,

et qu'il m'importe beaucoup que vous vouliez vous
1739. persuader de l'estime avec laquelle je suis,

M A D A M E,

Votre très-affectionné ami.

Ayez la bonté de faire mes amitiés à notre digne
ami.

LETTRE XVI.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Bruxelles, 29 décembre.

MONSEIGNEUR,

IL n'est pas possible, après avoir lu la réfutation de Machiavel, de n'en pas remercier V. A. R. C'est bien de cet ouvrage que l'on peut dire ce que l'on disait du Télémaque, *que le bonheur du genre humain en naîtrait, s'il pouvait naître d'un livre* ; j'espère, Monseigneur, que vous nous enverrez la suite de ce bel ouvrage.

M. Algarotti m'a mandé avec quelle surprise il avait vu V. A. R. ; la mienne est qu'il ait pu vous quitter.

Mon respect et mon attachement pour V. A. R. ne tiennent à aucune coutume, mais toutes celles qui me procurent une occasion de l'en assurer me sont précieuses ; ainsi je profite de la nouvelle année pour vous réitérer, Monseigneur, les assurances de tous les sentimens avec lesquels je serai toute ma vie, etc.

L E T T R E X V I I .
DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Bruxelles , 4 mars.

MONSIEUR ,

J E lis actuellement la suite du bel ouvrage de V. A. R. ; mais j'ai trop d'impatience de lui dire combien j'en suis enchantée pour attendre que j'en aye fini la lecture ; il faut, Monseigneur, pour le bonheur du monde, que V. A. R. donne cet ouvrage au public ; votre nom n'y fera pas, mais votre cachet, je veux dire cet amour du bien public et de l'humanité y fera, et il n'y a aucun de ceux qui ont le bonheur de connaître V. A. R. qui ne l'y doive reconnaître : en lisant l'Anti-Machiavel on croirait que V. A. R. ne s'est occupée toute sa vie que des méditations de la politique ; mais moi qui fais que ses talens s'étendent à tout, j'oserais lui parler de la métaphysique de Wolf et de Leibnitz, dont je me suis imaginée de faire une petite esquisse en français, si la lecture des ouvrages de V. A. R. me laissait assez de témérité pour lui envoyer les miens. Ces idées sont toutes nouvelles pour les têtes françaises, et peut-être qu'habillées à notre mode, elles pourraient réussir ; mais il faudrait l'éloquence et la profondeur de V. A. R. pour remplir cette carrière. Cependant, si vous l'ordonnez, et si vos occupations vous en laissent le temps, j'aurai l'honneur d'en envoyer quelques chapitres

1740.

— 1740. à V. A. R. ; il me semble que les habitans de Cirey, en quelque lieu qu'ils soient , vous doivent les prémices de leurs travaux , et si V. A. R. daignait corriger l'ouvrage , je ferais bien sûre du succès. Je suis etc.

L E T T R E X V I I I .

D U P R I N C E R O Y A L .

Berlin , 17 mars.

MADAME, les ouvrages d'une Dame qui réunit un esprit mâle et profond à la délicatesse et au goût qui est le partage de son sexe, ne sauraient que m'être bien agréables : ce ne fera plus de Wolf, mais ce sera de la bouche de Minerve que je recevrai mes instructions. Il est à croire, Madame, que vous rendrez Wolfiens ceux qui liront votre ouvrage. L'esprit est facile à convaincre lorsque le cœur est touché ; je vous réponds de ma conviction ; il ne dépend à présent que de vous de l'entreprendre, en m'envoyant cet abrégé précieux. Il fallait à notre didactique et pesant philosophe allemand le secours d'un génie vif et éclairé comme le vôtre, pour abréger l'ennui de ses répétitions et pour rendre agréable son extrême sécheresse ; son or passé par votre creuset n'en deviendra que plus pur.

La réfutation de Machiavel dont votre indulgence m'approuve, aurait peut-être mieux réussi, si j'avais eu tout le loisir nécessaire ; mais il y a quatre mois que je suis ici, c'est-à-dire dans l'endroit du monde le plus

tumultueux et le moins propre à ce recueillement d'esprit que demandent des ouvrages réfléchis. J'ai fait une trêve avec Voltaire, le priant de m'accorder quelques semaines de délai : après quoi je lui ai promis d'être impitoyable à l'égard des fautes qui me sont échappées dans la composition de cet ouvrage. 1740.

Césarion convalescent vous marque lui-même par la lettre ci-jointe combien il est sensible à votre souvenir. Nous parlons de Cirey comme les juifs de Jérusalem. En effet votre maison mérite bien autant d'être appelée un temple que cet édifice superbe construit par Salomon, à la différence près que souvent la superstition et l'ignorance habitaient les sacrés portiques et le sanctuaire de ces lieux détruits par Titus, et que la sagesse et les plaisirs ont établi leur domicile dans l'aimable maison dont vous et Voltaire êtes les divinités.

Si vous vous apercevez à Bruxelles de quelque légère fumée d'une odeur d'ambre et d'un vent du nord, souvenez-vous que ce sont nos encens, et que vous ne recevez d'aucun lieu de la terre un culte aussi pur et des hommages aussi sincères que le sont les nôtres.

Je suis avec une très-parfaite estime,

MADAME,

Votre très-affectionné ami.

L E T T R E X I X .

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Versailles , 25 avril.

MONSEIGNEUR,

1740. J'ENVOIE enfin à V. A. R. mon Essai de métaphysique; je souhaite et je crains presque également qu'elle ait le temps de le lire. Vous serez peut-être aussi étonné de le trouver imprimé, que j'en suis honteuse; les circonstances qui l'ont rendu public seraient trop longues à expliquer à V. A. R. J'attends pour savoir si je dois m'en repentir, ou m'en applaudir, ce que V. A. R. en pensera. Je me souviens qu'elle a fait traduire sous ses yeux la métaphysique de Wolf, et qu'elle en a même corrigé quelques endroits de sa main; ainsi j'imagine que ces matières ne lui déplaisent point, puisqu'elle a daigné employer quelque partie de son temps à les lire.

V. A. R. verra par la préface que ce livre n'était destiné que pour l'éducation d'un fils unique que j'ai, et que j'aime avec une tendresse extrême; j'ai cru que je ne pouvais lui en donner une plus grande preuve qu'en tâchant de le rendre un peu moins ignorant que ne l'est ordinairement notre jeunesse; et voulant lui apprendre les élémens de la physique, j'ai été obligée d'en composer une, n'y ayant point en français de physique complète, ni qui soit à la portée de son âge;

mais comme je suis persuadée que la physique ne peut se passer de la métaphysique, sur laquelle elle est fondée, j'ai voulu lui donner une idée de la métaphysique de M. de Leibnitz, que j'avoue être la seule qui m'ait satisfaite, quoiqu'il me reste encore bien des doutes. 1740.

L'ouvrage aura plusieurs tomes, dont il n'y en a encore que le premier qui soit commencé à imprimer. Je crois qu'il paraîtra vers la pentecôte, et je prendrai la liberté d'en présenter un exemplaire à V. A. R., si elle est contente de ce que j'ai l'honneur de lui envoyer aujourd'hui.

Je m'aperçois que ma lettre est déjà très-longue et que je n'ai point encore parlé à V. A. R. de ma reconnaissance de la boîte charmante qu'elle m'a fait la grâce de m'envoyer. Je n'ai jamais rien vu de plus joli et de plus agréablement monté; mais V. A. R. me permettra de lui dire qu'il lui manque son plus bel ornement, et que quelque bien qu'elle m'ait traité, je suis très-jalouse du présent dont elle a honoré M. de Voltaire. Je crois qu'il a déjà envoyé à V. A. R. sa métaphysique de Newton, et vous ferez peut-être étonné que nous soyons d'avis si différent; mais je ne fais si V. A. R. a lu un rabâcheur français qu'on appelle Montagne, qui en parlant de deux hommes qu'une véritable amitié unissait, dit: *ils avaient tout commun, hors le secret des autres, et leurs opinions.* Il me semble même que notre amitié en est plus respectable et plus sûre, puisque même la diversité d'opinion ne l'a pu altérer; la liberté de philosopher est aussi nécessaire que la liberté de conscience. V. A. R.

1740. nous jugera, et l'envie de mériter son suffrage nous fera faire de nouveaux efforts. V. A. R. me permettra de la faire souvenir du Machiavel ; je m'intéresse à la publication d'un ouvrage qui doit être si utile au genre humain , avec le même zèle que j'ai l'honneur d'être etc.

L E T T R E X X .

D U P R I N C E R O Y A L .

Rémusberg, 19 mai.

MADAME, on ne saurait lire sans étonnement l'ouvrage d'un profond métaphysicien allemand, traduit et refondu par une aimable Dame française, Vous démentez si fort les défauts de votre nation, que je crois que je puis vous disputer avec quelque fondement à la France votre patrie, et si vous ne faites pas l'honneur aux Germaines d'être Allemande tout à fait, du moins vous doit-on compter parmi ces intelligences supérieures que produisent toutes les nations, qui font un corps ensemble, et qu'on peut nommer des citoyens de l'univers. La France n'a produit jusqu'à nos jours que des femmes d'esprit, ou des pédantes. Les Rambouillet, les Deshoulières, les Sévigné ont brillé par la beauté de leur génie et la finesse de leurs pensées: les Dacier étaient savantes, mais rien de plus. Vous nous faites voir un phénomène bien plus extraor-

dinaire, et l'on peut dire, sans blesser votre modestie, que les sciences que vous possédez, et votre façon de penser et de vous exprimer, sont autant supérieures à celles de ces dames, que l'est le génie de Voltaire à celui de Boileau, ou celui de Newton à celui de Descartes. Vos institutions physiques séduisent, et c'est beaucoup pour un livre de métaphysique. S'il m'est permis de vous dire mon sentiment sans déguisement, je crois qu'il y a quelques chapitres où vous pourriez resserrer le raisonnement sans l'affaiblir, et principalement celui de l'étendue, qui m'a paru tant soit peu diffus. Vous me ferez d'ailleurs plaisir et honneur de m'envoyer tout l'ouvrage achevé. On ne saurait assez vous encourager dans ce goût si rare que vous avez pour les sciences. J'espère que la facilité avec laquelle vous y faites des progrès si merveilleux encouragera les dames à vous suivre, et qu'elles renonceront enfin à ce misérable goût pour le jeu qui les avilit, et qui assurément ne peut que les rendre méprisables.

J'ai connu par la correspondance de M. de Voltaire qu'il était ami tolérant, et que serait l'amitié sans indulgence et sans politesse? La haine exerce un pouvoir tyrannique sur les esprits, elle fait des esclaves; mais l'amitié veut que tout soit libre comme elle; il lui faut le cœur, mais elle est indifférente sur les opinions et les sentimens de l'esprit. Si l'on considère d'ailleurs ce que c'est que les opinions et les sectes, on verra que ce sont des points de vue différens d'un même objet aperçu par des yeux presbytes ou myopes: ce sont des combinaisons de raisonnemens qu'une bagatelle souvent fait naître

1740.

et qu'un rien détruit; ce sont des faillies de notre imagination, plus ou moins vive, plus ou moins bridée; c'est donc le dernier excès de la déraison que de renoncer à l'amitié d'une personne, parce qu'elle avait cru que le soleil tourne autour du monde, et qu'elle est persuadée à présent que c'est le monde qui tourne autour du soleil. Je pense que lorsqu'on aime véritablement, l'amitié ne doit point être altérée par la maladie de l'ami; qu'il ait la petite vérole ou qu'il soit hypocondre, cela n'y changera rien, d'autant plus que le nœud de l'amitié n'est ni la santé du corps, ni la force du raisonnement.

Je vous demande bien pardon, Madame, de mon bavardage; je me flatte que ce sera la Marquise du Châtelet qui lira ma lettre, et non pas l'auteur de la métaphysique, entouré d'algèbre et armé d'un compas; je ne puis vous envoyer rien de semblable aux admirables ouvrages que je tiens de votre sagacité et de vos bontés. Il ne me reste qu'à vous assurer que j'ai plus que des raisons suffisantes pour être avec une très-parfaite estime,

MADAME,

Votre très-fidelle ami et admirateur.

LETTRE XXI.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Bruxelles, 11 juin.

SIRE,

PERMETTEZ-MOI de venir joindre ma joie à celle de vos Etats, et de l'Europe entière. Je me préparais à répondre à la lettre philosophique dont le Prince Royal avait bien voulu m'honorer; mais je ne puis parler aujourd'hui à V. M. que des vœux que je fais pour elle, et du respect avec lequel je suis, etc.

1740.

LETTRE XXII.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Bruxelles, 14 juillet.

SIRE,

JESPERE que M. de Camas aura rendu compte à V. M. du plaisir que j'ai eu de le voir, et de m'entretenir avec lui de tout ce qu'elle a déjà fait pour le bonheur de son peuple, et pour sa gloire. V. M. peut aisément s'imaginer combien il y a eu de questions à effuyer; je puis vous assurer que j'ai trouvé le jour que j'ai passé avec lui bien court, et que je ne lui ai pas dit la moitié de ce que j'avais à lui dire, quoique nous ayons toujours parlé de V. M. Je vois par le choix qu'elle a fait de M. de

1740. Camas, et de ses compagnons, qu'elle se connaît aussi bien en hommes qu'en philosophie. Je n'ai guères connu d'homme plus aimable, et qui inspire plus la confiance; aussi n'ai-je pu m'empêcher de lui laisser voir le désir extrême que j'ai d'admirer de près V. M. Nous en avons examiné ensemble les moyens, et j'espère qu'il en aura écrit à V. M. Il y en avait un, qui n'est plus à présent en mon pouvoir: je m'en console dans l'espérance que le voyage de V. M. à Clèves me mettra à portée de lui faire ma cour, et de ne devoir cette satisfaction qu'à mon attachement pour V. M. et au désir extrême que j'ai de l'en assurer moi-même. Je rougissais d'en avoir l'obligation à d'autres, et il me suffit que V. M. daigne le désirer pour que je fasse l'impossible pour y parvenir.

V. M. doit bien croire que puisque le commencement des Institutions de physique ne lui a pas déplu, je vais presser la fin de l'impression, et j'espère les présenter à V. M., si j'ai le bonheur de la voir cet automne. Mais, Sire, il faut que je vous dise que le cœur me saigne de voir le genre humain privé de la réfutation de Machiavel, et je ne puis trop rendre de grâces à V. M. de la bonté qu'elle a de m'excepter de la loi générale, et de m'en promettre un exemplaire; c'est le don le plus précieux que V. M. puisse me faire. Je ne crois pas que l'édition s'en achève en Hollande; mais j'imagine que V. M. en fera tirer quelques exemplaires à Berlin, et qu'elle n'oubliera pas alors la personne du monde qui fait le plus de cas de cet incomparable ouvrage; je ne connais rien de mieux écrit;

et les pensées en sont si belles et si justes, qu'elles pourraient même se passer des charmes de l'éloquence. 1740.
 J'espère que V. M. sera servie comme elle le désire, et que ce livre ne paraîtra point. M. de Voltaire ira même en Hollande, si sa présence y est nécessaire, comme je le crains infiniment; car les libraires de ce pays-là sont sujets à caution, et je puis assurer V. M. qu'il ne lui fera jamais de sacrifice plus sensible que celui de ce voyage; j'espère cependant encore qu'il pourra s'en dispenser.

V. M. a sans doute bien des admirateurs qu'elle ne connaît point; mais je ne puis cependant finir cette lettre sans lui parler d'un des plus zélés, qui m'appartient de fort près, et que M. de Camas a vu ici; c'est M. du Châtelet, fils du Colonel des gardes du grand-Duc; il a passé exprès à Bareith en venant de Vienne ici, pour avoir le plaisir de parler de V. M. et de connaître la princesse sa sœur; il en est parti comblé des bontés que l'on a eues pour lui dans cette cour, et le cœur tout plein de *Frédéric*. Madame la Margrave lui a donné un air de la composition de V. M.; nous l'avons fait exécuter, et je travaille à l'apprendre, car la musique de V. M. est bien savante pour un gosier français, et je ne désirerais de perfectionner le mien que pour chanter ses ouvrages, et ses louanges. V. M. est à présent occupée à recevoir les hommages de ses sujets de Prusse; mais j'espère qu'elle est bien persuadée qu'on ne lui en rendra jamais de plus sincères et de plus respectueux que celle qui a l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXIII.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Bruxelles, 11 août.

SIRE,

— ^{1740.} Si le bonheur de voir V. M. et de connaître celui que j'admire depuis si long-temps n'était pas la chose du monde que je désire le plus, ce serait celle que je craindrais davantage. Ces deux sentimens se combattent en moi; mais je sens que le désir est le plus fort, et que quelque chose qu'il puisse en coûter à mon amour-propre, j'attends l'honneur que V. M. me fait espérer avec un empressement égal à ma reconnaissance. J'ai recours à votre aimable Césarion, et je le supplie, lui qui me connaît, de bien dire à V. M. que je ne suis point telle que sa bonté pour moi me représente à son imagination, et que je ne mérite tout ce qu'elle daigne me dire de flatteur que par mon attachement et mon admiration pour V. M.

Croirez-vous, Sire, qu'à la veille de recevoir la grâce dont V. M. veut m'honorer, j'ose lui en demander encore une autre? M. de Valory a mandé à M. de Voltaire, et les gazettes le disent presque, que V. M. honorera la France de sa présence; je ne cherche point à pénétrer si le Ministre et le gazetier ont raison; mais j'ose représenter à V. M. que Cirey est sur son chemin, et que je ne me consolerais jamais, si je n'avais pas l'honneur d'y recevoir celui à qui nous y avons si souvent adressé nos

hommages. J'ai prié M. de Kayserling d'être mon intercesseur auprès de V. M. pour m'en obtenir cette grâce : les grandes ames s'attachent par leurs bienfaits, c'est-là mon titre pour obtenir de V. M. la grâce que j'en espère. 1740.

V. M. ne fait point sans doute de grâce à demi ; ainsi j'ose espérer qu'elle ne mettra point de bornes à celle qu'elle m'accorde, et qu'elle me mettra à portée de profiter de tous les momens qu'elle daigne m'accorder ; j'implore encore ici l'intercession de Césairion, avec lequel j'entre dans des détails que je n'ose faire à V. M.

Je travaille à me rendre digne de ce que V. M. veut bien me dire sur l'ouvrage dont j'ai pris la liberté de lui envoyer le commencement. Il est fini depuis long-temps, et j'espère le présenter à V. M. J'ai le dessein de donner en français une philosophie entière dans le goût de celle de M. Wolf, mais avec une sauce française. Je tâcherai de faire la sauce courte ; il me semble qu'un tel ouvrage nous manque ; ceux de M. Wolf rebuteraient la légèreté française par leur forme seule ; mais je suis persuadée que mes compatriotes goûteront cette façon précise et sévère de raisonner, quand on aura soin de ne les point effrayer par les mots de lemmes, de théorèmes, et de démonstration, qui nous semblent hors de leur sphère, quand on les emploie hors de la géométrie. Il est cependant certain que la marche de l'esprit est la même pour toutes les vérités ; il est plus difficile de la démêler et de la suivre dans celles qui ne sont point soumises au calcul ; mais cette difficulté doit encourager les personnes qui pensent, et qui doivent toutes sentir

1740.

qu'une vérité n'est jamais trop achetée. Je crains de prouver le contraire à V. M. par cette énorme lettre, et que quelque vrai que soit mon respect et mon attachement pour elle, V. M. n'ait pas la patience d'aller jusqu'aux assurances que prend la liberté de lui en réitérer etc.

L E T T R E X X I V .

D E L A M A R Q U I S E D U C H A T E L E T .

Fontainebleau, 10 octobre.

S I R E ,

J'AI partagé bien sensiblement le plaisir que M. de Voltaire a eu d'admirer de près le Marc-Aurèle moderne; les lettres qu'il m'écrivit ne sont pleines que des louanges de V. M., et du bonheur qu'il y a à passer ses jours auprès d'elle.

J'ai pris le temps qu'il est occupé à exécuter en Hollande les ordres de V. M., pour venir faire un tour à la cour de France, où quelques affaires m'appelaient; et où j'ai voulu juger par moi-même de l'état de celles de M. de Voltaire; il a eu l'honneur d'en parler à V. M.; il n'y a rien de positif contre lui; mais une infinité de petites aigreurs accumulées peuvent faire le même effet que des torts réels. Il ne tiendrait qu'à V. M. de dissiper tous les nuages, et il suffirait que M. de Camas ne cachât point les bontés dont V. M. l'honore, et l'intérêt qu'elle daigne prendre à lui; je suis bien certaine

que

que cela suffirait pour procurer à M. de Voltaire un repos dont il est juste qu'il jouisse et dont sa santé a besoin. Je ne doute pas que V. M. ne lui donne cette nouvelle marque de ses bontés, et qu'elle ne fasse aujourd'hui par M. de Camas ce qu'elle daigna faire par M. de la Chétardie dans un temps où nous n'osions pas même en prier V. M. Louis XII disait qu'un roi de France ne devait point venger les injures d'un duc d'Orléans; mais je suis persuadée que V. M., faite pour surpasser en tout les meilleurs rois, pense qu'un roi de Prusse doit protéger ceux que le Prince royal honorait de son amitié. Je suis bien affligée de me trouver à une autre cour qu'à celle de V. M.; j'espère toujours que je pourrai satisfaire quelque jour le désir extrême que j'ai de l'admirer moi-même, et de l'assurer de vive voix du respect et de l'attachement avec lesquels je suis, etc.

L E T T R E X X V .

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Bruxelles, 24 décembre.

S I R E ,

MON devoir et mon attachement pour V. M. m'ordonnent également de l'assurer de mon respect au commencement de la nouvelle année. C'est avec ces sentimens que je serai toute ma vie, etc.

LETTRE XXVI.
DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Verfailles, 2 juin.

SIRE,

^{1742.} IL m'est impossible de contenir ma joie, et de ne la pas marquer à V. M.; les bontés dont elle m'honore, m'autorisent à prendre cette liberté, et à joindre ma voix au concert de louanges qui retentit ici au nom de V. M. Nous lui devons les avantages de la guerre, et je me flatte que nous lui devons encore ceux de la paix; pour moi qui ai le bonheur d'avoir la première connu et admiré V. M., je ferai toute ma vie, celle qui prendrai le plus de part à sa gloire, et qui ferai avec le plus profond respect, etc.

LETTRE XXVII.
DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Paris, 7 mai.

SIRE,

^{1743.} LES bontés dont V. M. m'honore, m'autorisent à prendre la liberté de lui faire part du mariage de ma fille avec M. le duc de Montenero Caraffa. V. M. fait bien que si mes vœux avaient été exaucés, ç'aurait été à sa cour qu'elle aurait passé sa vie, et ç'eût été un bonheur dont j'aurais été bien jalouse;

je ne perds cependant point l'espérance d'admirer —
quelque jour de près celui auquel j'ai voué depuis 1743.
long-temps l'attachement le plus respectueux et le
plus inviolable. C'est avec ces sentimens et le plus
profond respect que je serai toute ma vie, etc.

L E T T R E X X V I I I .

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Paris, 2 janvier.

S I R E ,

L E S occasions d'assurer V. M. de mon respect et —
de mon attachement me sont trop précieuses pour 1744.
ne pas profiter de celle que m'offre le commence-
ment de l'année. Je ne fais ce qu'on peut y sou-
haiter à V. M. Il me semble qu'on ne peut désirer
pour Achille que les années de Nestor. Pour moi,
Sire, je désire que V. M. continue de m'honorer
de ses bontés, et qu'elle soit bien persuadée du
respect avec lequel je suis, etc.

L E T T R E X X I X .

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Cirey, 30 mai.

S I R E ,

J E prends la liberté d'envoyer à V. M. une nouvelle
édition de quelques pièces qu'elle a daigné recevoir
avec bonté, lorsqu'elles parurent pour la première

1744. fois; les occasions de faire ma cour à V. M. me sont trop précieuses pour en négliger aucune. J'espère qu'elle recevra avec sa bonté ordinaire ce nouvel hommage que je rends plus encore au philosophe qu'au roi.

Si j'osais, je supplierais V. M. de me permettre de lui témoigner la joie que je ressens de voir S. A. R. la princesse Ulrique remplacer par ses talens la reine Christine; elle était seule digne de remplir le trône de cette illustre reine. Je suis avec l'attachement le plus inviolable et le plus profond respect, etc.

L E T T R E X X X.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Bruxelles, 8 septembre.

S I R E,

Je ne fais ce qui m'afflige le plus, ou de savoir V. M. malade, ou de perdre l'espérance de lui faire ma cour; j'espère qu'elle me saura quelque gré du sacrifice que je lui fais, et que la présence de celui qui vous rendra cette lettre, (et que j'espère que V. M. ne gardera pas long-temps,) lui prouvera mieux que tout ce que je pourrais lui dire le respect et l'attachement avec lesquels je suis, etc.

LETTRES
DU
ROI DE PRUSSE
ET DE
DIVERSES PERSONNES.

LIBRARY OF THE

UNIVERSITY OF CHICAGO

PHOTODUPLICATION SERVICE

UNIVERSITY MICROFILMS

300 N. ZEEB RD.

ANN ARBOR, MICH. 48106

U.S.A.

U.S. DEPT. OF COMMERCE

LIBRARY OF CONGRESS

510 CONGRESS ST.

WASHINGTON, D.C. 20540

U.S.A.

U.S. DEPT. OF AGRICULTURE

LIBRARY OF CONGRESS

510 CONGRESS ST.

WASHINGTON, D.C. 20540

U.S.A.

M
mén
qui
que
reten
inju
moir
qu'un
que
foit q
vanite
parol
que v
vellen
celui
ne vo
comp

LETTRES

DU

ROI DE PRUSSE

ET DE

M. DE FONTENELLE.

LETTRE PREMIERE.

DU PRINCE ROYAL.

29 janvier.

MONSIEUR, les attentions d'un homme de votre ———
mérite percent toujours; ce sont des rayons de soleil 1731.
qui se font jour à travers les nuages, et il n'y a
que votre modestie seule qui puisse vous rendre si
retenu sur vous-même; mais si vous commettez une
injustice envers votre personne, n'en faites pas du
moins à l'égard des autres. Soyez sûr, Monsieur,
qu'un mot de votre part est plus flatteur pour moi
que les vœux d'un millier d'autres personnes, et
soit qu'il en revienne quelque chose de plus à ma
vanité, ou que je me repose sur la sincérité de vos
paroles, il est toujours certain que le compliment
que vous venez de me faire à l'occasion du renou-
vellement de l'année, est de tous ceux que j'ai reçus
celui qui m'a le plus fait de plaisir. Je vous prie,
ne vous en tenez pas simplement, Monsieur, aux
complimens, et ne soyez pas si chiche de quelques

1731. pensées et de quelques coups de plume que je vous demande instamment. Je suis dans le préjugé que deux mots de votre part m'instruiront plus sur les matières de philosophie que la lecture des in-folio les plus redoutables. Accommodez-vous, je vous prie, à cette opinion, et n'épargnez point le papier. Vous me devez quelque chose pour le grand cas que je fais de vous, (ou vous le devez plutôt à vous-même.) Mais enfin il me semble que l'estime d'un étranger vous doit être assez précieuse pour l'entretenir, en lui donnant toujours de nouveaux sujets de l'augmenter. Je suis avec une très-parfaite estime, votre très-affectionné ami.

L E T T R E I I .

D E M. D E F O N T E N E L L E .

Paris , 20 mars.

M O N S E I G N E U R ,

1737. **I**L y a présentement bien des années qu'Alexandre alla visiter Diogène dans son tonneau, et je crois qu'il est à propos que ces traits-là soient rares, comme ils le sont effectivement; car en même temps que les princes qui font tant d'honneur aux philosophes en font de plus grands princes, il est à craindre que les philosophes n'en soient moins philosophes. J'en fais, Monseigneur, l'expérience par moi-même. Depuis qu'il a plu à V. A. R. de me faire dire que mon nom et mes ouvrages étaient connus d'elle, je sens que ma vanité en est fort augmentée.

Elle a tant de fondement pour cette fois-ci, que je n'entreprendrai point de la combattre, comme j'aurais fait peut-être en de moindres occasions. Un autre sentiment auquel je ne puis trop me livrer, c'est l'extrême reconnaissance que je dois à la bonté de V. A. R. et qui accompagnera toujours le profond respect avec lequel je suis, etc.

L E T T R E I I I.

DE M. DE FONTENELLE.

Paris, 10 juillet.

MONSEIGNEUR,

J E n'ai pas osé faire plutôt à V. A. R. mes très-humbles remerciemens sur la lettre dont elle m'a honoré. J'ai eu peur qu'un prince qui pense si différemment de presque tous les autres princes, ne fût pas aussi flatté qu'ils le sont d'ordinaire de l'excès d'empressement que les courtisans affectent de leur marquer en toute occasion, et j'ai cru qu'il fallait se conduire avec vous, Monseigneur, à peu-près comme avec un très-honnête homme d'un rang beaucoup inférieur. Je suis sans vanité très-mauvais courtisan, et je serais même fâché qu'on me soupçonnât de l'être, parce qu'il me semble que ce serait me soupçonner de bien des vices et sur-tout de fausseté. Je vis hier un Suisse, dont je ne pus savoir le nom, parce qu'il me vint voir seul; il venait de voyager en Allemagne; je le fis parler sur ce pays-là, et tout naturellement il vous donna des louanges simples, sans aucun tour, sans intérêt, et qu'assurément il ne croyait pas qui vous dussent revenir. Je

1737. défilerais bien toute votre cour de vous en donner d'une aussi bonne espèce. Sur-tout votre amour pour les sciences plaisait fort à mon Suisse, qui ne se donnait pourtant pas pour savant. Je sentis que ma vanité me sollicitait de lui dire que j'avais l'honneur d'être connu de V. A. R. et même d'en avoir reçu une lettre ; je résistai à ce mouvement-là, mais je crains qu'il n'y ait encore beaucoup de vanité à me vanter d'un si grand effort de modestie. Je suis, etc.

L E T T R E I V.

D E M. D E F O N T E N E L L E.

Paris, 29 septembre.

M O N S E I G N E U R ,

O N a dit anciennement qu'il faudrait pour le bonheur des Etats que les philosophes fussent rois, ou que les rois fussent philosophes. Mais ferait-ce la même chose des deux façons ? Pour moi je crois qu'il y a de la différence. Que les philosophes soient rois, voilà de pauvres gens à qui la tête va tourner, ou du moins j'en ai grande peur. Que les rois soient philosophes, ce sont des gens que leur bonne constitution a sauvés d'un grand péril, et que je suis sûr qui feront des merveilles. *Qui potest capere, capiat.*

Pour la philosophie qui ne regarde que l'univers, et non pas nous, elle n'est pas fort difficile, et de très-petits hommes y peuvent être de grands hommes. Descartes et Newton en ont certainement été deux, du moins en ce sens-là, et je ne prétends nullement en exclure un autre. J'ai eu l'audace de faire leur

parallèle dans un des volumes que l'Académie des sciences donne tous les ans au public ; et pour le parallèle de leurs systêmes en particulier , je l'ai fait dans un grand nombre de ces volumes , et le ferai encore apparemment , car cela ne vient que trop souvent à propos. L'*Attraction* sur laquelle V. A. R. me fait l'honneur de m'interroger particulièrement , n'est point du tout de mon goût , je l'avoue : je ne puis croire que ce soit-là le mot de l'énigme , à moins que ce mot ne dût être une énigme lui-même. Si un devin m'eût dit dans ma jeunesse , où je voyais l'attraction coulée à fond honteusement , que je devais la voir revenir sur l'eau pompeuse et triomphante , j'aurais cru qu'il m'annonçait une vie de plusieurs siècles , et une nouvelle inondation de barbares. Le retour de cette attraction-là fera quelque jour un morceau bien curieux , et , à ce que je crois , peu honorable dans l'histoire de la philosophie. Après une pareille révolution il n'y a rien qu'on ne puisse ou espérer ou craindre.

Je vous ennuierais , Monseigneur , si je suivais cela plus loin. Et en effet ce n'est pas une matière à traiter par lettres. Il vaut mieux que je passe à vos brunes , que je suis ravi qu'elles soient contentes de moi , et d'autant plus que je soupçonne qu'il y en aura bien quelqu'une à qui j'aimerais mieux avoir fait ma cour qu'à toutes les autres. Je l'assurerais ici de mes très-humbles respects , si j'osais. Je n'ai jamais cru que la philosophie et l'amour fussent aussi incompatibles qu'on le dit ordinairement. Que l'un prenne un peu sur l'autre , c'est-à-dire l'amour sur la philosophie , (car assurément ce ne sera pas la

1737. philosophie qui prendra sur l'amour,) hé bien, il n'y aura pas grand mal ; on en fera plus aimable, et souvent on en vaudra mieux. Il y a ici une attraction plus proprement dite que l'autre, et qui fait des merveilles. J'en raisonnerais aussi plus volontiers, mais je tomberais de même dans l'inconvénient de trop discourir, et selon toutes les apparences d'en parler à qui en fait plus que moi, qui suis tout à fait hors d'exercice. Je suis, etc.

L E T T R E V.

D E M. D E F O N T E N E L L E.

Paris 23 juin.

S I R E,

1740. J E croyais qu'à votre avènement à la couronne je n'aurais qu'à féliciter V. M. sur l'attente où était l'Europe entière de tout ce que promettaient vos grandes qualités, et les commencemens de votre vie. Mais j'apprends de toutes parts que votre caractère, impatient de se développer, a éclaté dès les premiers momens de votre règne, et par des discours, et par des actions véritablement dignes d'un Roi. Vous voilà donc engagé, Sire, et plus que jamais ; mais malheureusement vous ne l'êtes qu'à suivre vos inclinations naturelles. Pourquoi ne puis-je pas espérer de jouir pendant toute sa durée du beau spectacle que vous allez donner au monde ? J'ose me flatter que j'y aurais été bien sensible. Je suis avec le plus profond respect, etc.

L E T T R E S

D U

R O I D E P R U S S E

E T D E M. R O L L I N.

L E T T R E P R E M I E R E.

D E M. R O L L I N.

Paris, 9 février.

M O N S E I G N E U R,

LES termes me manquent pour témoigner à V. A. R. —
la vive reconnaissance dont m'a pénétré l'honneur 1737.
qu'elle m'a fait de se souvenir de moi, et de me
prévenir d'une manière si noble et si obligeante. Ce
que vous avez ordonné qu'on me déclarât de votre
part, Monseigneur, au sujet de mes ouvrages, est le
témoignage le plus flatteur que je puisse souhaiter.
Le comble des vœux d'un auteur, est de se voir
estimé et loué par un Prince d'un goût si délicat, et
qui écrit dans une langue étrangère avec tant d'élé-
gance, de justesse et de dignité. C'est pourtant,
Monseigneur, ce qui me touche le moins dans ce
qu'il vous a plu d'écrire à mon sujet. La bonté et
l'effusion de cœur avec laquelle V. A. R. s'exprime,
et un vif amour du bien public qui paraît animer
tous ses sentimens, me remplissent d'une bien plus

— 1737. juste admiration, parce que ce sont-là les grandes vertus d'un Prince. Tout ce que je dois craindre, Monseigneur, c'est que ce bon cœur et cet amour du bien public ne vous aient aveuglé en ma faveur. Mais, quand cela serait ainsi, je me donnerais bien de garde de songer à vous tirer d'erreur. J'ai trop d'intérêt à conserver une estime qui m'est si glorieuse. J'ose dire, Monseigneur, que je la mérite, non par mes ouvrages, mais par la respectueuse reconnaissance et la profonde vénération avec lesquelles j'ai l'honneur d'être, etc.

L E T T R E I I .

D E M . R O L L I N .

Paris, 9 février.

M O N S E I G N E U R ,

SOUFFREZ que je prenne la liberté de présenter à V. A. R. le onzième volume de mon Histoire ancienne. Le bon accueil qu'elle a fait à ceux qui l'ont précédé, me donne lieu d'espérer qu'elle voudra bien encore recevoir favorablement celui-ci. Je souhaite fort, Monseigneur, qu'il puisse soutenir auprès de vous la réputation de ses aînés. Je me trouve heureux de pouvoir fournir à V. A. R. quelque lecture capable de l'amuser agréablement dans des momens de loisir, dont elle fait faire un si bon usage. Il est rare de trouver des princes qui aient un goût si marqué pour tout ce qui regarde les belles lettres et les sciences. Outre le plaisir qu'elles vous causent, Monseigneur, (et en est-il un plus doux et plus

solide ?) elles vous rendent avec usure une partie ———
 de l'honneur que vous leur faites, en vous procurant l'estime et l'admiration de tous ceux qui apprennent avec quelle ardeur et quel succès vous vous y appliquez. La naissance fait les princes, mais le mérite seul fait les grands princes. Celui de cultiver et de protéger les sciences et les savans, n'en est pas un médiocre ; et quand il se trouve joint aux autres grandes qualités, il ne contribue pas peu à en relever le prix et l'éclat, comme on le voit dans le second Scipion l'Africain. Vous ne me saurez pas mauvais gré, Monseigneur, de vous comparer à cet illustre Romain, dans l'éloge duquel les historiens font entrer ce goût exquis pour les belles-lettres qui vous est commun avec lui, et qui vous distingue de presque tous les princes de notre temps. J'y trouve bien mon intérêt ; puisque c'est ce goût exquis qui m'a procuré les témoignages d'estime, j'ai pensé dire et d'amitié, que vous m'avez donnés d'une manière si touchante. J'en conserverai toute ma vie une vive reconnaissance, et je ferai toujours gloire d'être avec un profond respect et un parfait dévouement, etc.

L E T T R E I I I .

D E M . R O L L I N .

Sans date.

MONSEIGNEUR,

JE me rendrais indigne de toutes les bontés que V. A. R. a eues jusqu'ici pour moi, si je manquais à vous témoigner la part que j'ai prise à tout ce que

1737. le Roi votre père a fait tout récemment en votre faveur. Toutes les grandeurs, toutes les fortunes du monde ne sont rien sans la paix de l'ame, et sans une certaine douceur intime que répand dans le cœur une union parfaite entre des personnes que la nature et le sang lient ensemble par des nœuds si étroits. Je souhaite, Monseigneur, que cette union, qui fait tout le bonheur de la vie, aille toujours en croissant, et ne laisse rien dans votre esprit qui en puisse troubler la tranquillité et la joie.

V. A. R. ne se trouvera-t-elle point à la fin importunée et accablée de mes livres, qui vont si fréquemment se présenter devant elle ? S'ils deviennent trop libres et trop hardis, j'ose le dire, Monseigneur, c'est votre faute, et la suite du trop bon accueil que vous leur faites. Reçus si gracieusement par un Prince que son goût exquis pour les sciences et pour toutes les productions de l'esprit ne distingue et ne relève pas moins que sa haute naissance, ils croient valoir quelque chose, et paraissent avec confiance devant V. A. R. J'ai intérêt qu'elle les souffre toujours avec la même patience et la même bonté.

Mais ne dois-je pas craindre moi-même d'en abuser en prenant la liberté, Monseigneur, de faire passer sous vos yeux les programmes de plusieurs exercices qu'un jeune homme de qualité a soutenus dans un collège dont j'ai été long-temps Principal. Ce jeune homme porte un nom bien connu dans notre histoire. C'est un prodige, et je n'ai jamais rien vu de semblable, ni qui en approchât. Dans ces exercices, qui se sont faits devant de nombreuses

assemblées,

assemblées, je l'ai interrogé toujours à l'ouverture du livre, et souvent en me contentant de lui lire moi-même plusieurs endroits des auteurs grecs, qu'il expliquait très-bien en me les entendant seulement lire. Outre ce qui est indiqué dans les programmes, il a vu en hébreu les cent premiers psaumes de David, et les deux premiers livres des Rois. Comme cette étude est étrangère à celle des belles-lettres, auxquelles on se borne dans les collèges, on ne lui a permis d'y mettre par jour qu'un seul quart d'heure. Ce jeune homme eut treize ans accomplis la veille du dernier exercice qu'il a soutenu.

Pardonnez-moi, Monseigneur, toutes mes importunités et toutes mes impolitesse. Elles ne diminuent rien du profond respect et du parfait dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

L E T T R E I V.

DE M. ROLLIN.

Paris, 27 Août.

MONSEIGNEUR,

VOTRE ALTESSE ROYALE, par les marques d'estime et de bonté qu'elle m'a données jusqu'ici, m'a mis en droit de lui présenter avec confiance tous les ouvrages que je pourrai composer dans la suite. Je prends donc la liberté, Monseigneur, de vous envoyer les deux derniers tomes de l'Histoire ancienne, et le premier de l'Histoire romaine. J'ai grand intérêt que ce nouvel ouvrage trouve auprès de V. A. R. un accès aussi

1738. favorable que le premier. Les lettres obligeantes qu'il vous a plu de m'écrire au sujet de l'Histoire ancienne, ont été pour moi l'approbation la plus flatteuse que je pusse souhaiter. Beaucoup de personnes à qui je les ai lues, m'ont fort pressé de les rendre publiques en les joignant à mes livres, et j'y étais assez porté de moi-même. Peut-être, Monseigneur, que l'amour-propre, qui est bien subtil, m'inspirait ce désir; car rien ne pouvait me faire plus d'honneur. Il me semble pourtant que mon principal motif était de faire connaître, dans tous les pays où mes livres sont portés, un prince qui pense et parle en Prince, et qui, à toutes les autres qualités dignes de sa naissance, en joint une assez rare, Monseigneur, dans les personnes de votre rang, qui est d'aimer les belles-lettres et les sciences, de les cultiver avec goût et succès, sans préjudice aux devoirs essentiels de leur état, de protéger et d'honorer ceux qui en font profession, et par-là de les porter à se rendre de plus en plus utiles au public. C'étaient-là, Monseigneur, si je ne me trompe, mes vues. Mais le respect que je dois à V. A. R., et la crainte de lui déplaire, m'ont arrêté tout court. Les mêmes raisons m'ont empêché de donner communication de ces lettres par écrit à qui que ce soit, quoique j'en aie été fort sollicité, excepté à la Reine seule, qui, après m'en avoir demandé la lecture, a souhaité que je lui en donnasse copie. Que ne devrais-je point faire, et quels intérêts ne devrais-je point sacrifier pour me conserver l'estime d'un Prince, qui oubliant ce qu'il est et ce que je suis, m'a prévenu avec une bonté et une amitié; (car j'ose me servir

de c
J'ai

M
confia
écrite
ce qui
ouvro
de bo
du po
pour
remerc
vos soie
vos no
cœur q
prolon
Ezéchi
par la
publier
j'ai pou
sage hi
je puis
ce siecl
des Ro
jouir l
et me
vous

de ce terme,) dont je ne perdrai jamais le souvenir.
J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, etc.

1738.

L E T T R E V.

D U P R I N C E R O Y A L.

11 septembre.

MONSIEUR, vous vous êtes si fort attiré ma confiance par l'Histoire ancienne que vous avez écrite, que je suis persuadé de l'excellence de tout ce qui sortira de votre plume. J'attends vos nouveaux ouvrages avec toute l'impatience d'un lecteur affamé de bonne lecture; très-peu capable de leur donner du poids par mes suffrages, je n'ai de capacité que pour en sentir les beautés et les admirer. Je vous remercie en particulier du plaisir que me procurent vos soins, et de ce que vous voulez bien m'envoyer vos nouveaux ouvrages. Je souhaite de tout mon cœur que le Thucydide de notre siècle puisse voir prolonger le fil de ses jours comme ceux du Roi Ezéchias. Ce vœu vous paraîtra peut-être intéressé par la part que je prends aux ouvrages que vous publierez; mais je puis vous assurer que l'estime que j'ai pour votre personne n'y participe pas moins. Un sage historien est un phénix bien rare, et ce que je puis souhaiter de mieux aux grands hommes de ce siècle, c'est que dans les âges futurs ils trouvent des Rollins pour écrire leur histoire. Puissiez-vous jouir long-temps de l'estime de vos contemporains, et me procurer maintes et maintes fois le plaisir de vous remercier, et d'applaudir à vos nouveaux

1738.

ouvrages ! Je vous envisage, vous autres savans, comme ceux qui doivent servir de phare et de fanal au faible genre humain, comme des étoiles qui doivent nous éclairer dans toutes sortes de sciences, et comme des hommes qui pensent pour nous, tandis que nous agissons pour eux. Jugez donc, Monsieur, si je me départirai jamais de l'estime véritable avec laquelle je suis, Monsieur Rollin, votre très-affectionné ami.

L E T T R E VI.

D E M. R O L L I N.

Paris, 10 Juin.

MONSIEUR,

1739.

Q U O I Q U E V. A. R. connaisse parfaitement l'histoire dont je prends la liberté de lui envoyer le second tome, qui fera bientôt suivi du troisième, je me persuade néanmoins que les grandes qualités des héros qu'elle vous remet sous les yeux, et qui sont si fort de votre goût, vous en rendent toujours la lecture agréable et nouvelle. Vous y reconnaissez une grande ressemblance de caractère entre V. A. R. et plusieurs des plus fameux Romains, si votre modestie ne vous rendait distrait sur ce point. Ils connaissaient bien en quoi consistent la solide gloire et la véritable grandeur, et ils ne se laissaient pas éblouir par le vain éclat de certaines qualités et de certains avantages extérieurs, qui peuvent exciter l'admiration du vulgaire, mais qui dans le fond ne

rende
qu'a
homn
V. A.
rempl
semen
preuve
siderati
part. Q
compte
père q
Je suis
parfait

MON
étonnar
romain
nature
donc en
déjà enj
ce que l
cygnes
lin me se
tout ce
la viva
vos ouv
le poids

rendent point les hommes plus estimables, parce qu'à proprement parler c'est par le cœur que les hommes font tout ce qu'ils font. Les lettres dont V. A. R. a daigné m'honorer, me paraissent toutes remplies de ces sentimens. Je les garde très-soigneusement comme un titre de noblesse pour moi, et une preuve bien glorieuse des marques d'estime et de considération que mes ouvrages m'ont attirées de votre part. Quoique je m'en sente peu digne, comme je compte n'en être redevable qu'à votre bonté, j'espère que V. A. R. voudra bien me les continuer. Je suis avec la plus vive reconnaissance et le plus parfait dévouement, etc.

L E T T R E V I I .

D U P R I N C E R O Y A L .

Sans date.

MONSIEUR Rollin, je suis étonné de la rapidité étonnante avec laquelle vous travaillez à l'histoire romaine, dans un âge où le cours ordinaire de la nature nous permet à peine de vivre. Vous instruisez donc encore le public lors même que vous semblez déjà enjamber l'éternité? Vous me ferez croire tout ce que l'antiquité a feint du chant harmonieux des cygnes avant leur mort. L'histoire romaine de M. Rollin me semblera un phénomène plus merveilleux que tout ce que la fable rapporte, et il sera constant que la vivacité de votre composition, et l'excellence de vos ouvrages ne se démentiront aucunement malgré le poids des années et le fardeau de l'âge; il en est

1739. — ainsi que de ces fleuves qui ne coulent jamais plus rapidement qu'à mesure qu'ils s'éloignent plus de leur source.

J'ai admiré les progrès du jeune Guesclin ; j'ignore s'il est parent de ce fameux Bernard Guesclin dont le nom ne périra jamais tant que l'on conservera l'idée de l'honnêteté et de la valeur. Peut-être que ce jeune homme fera avec le temps autant d'honneur aux lettres que son parent en a fait à l'épée. Il est plus d'un chemin pour arriver à la gloire. La carrière des héros est brillante, mais elle est teinte de sang humain ; celle des savans est moins imposante, mais elle conduit également à l'immortalité ; et il est plus doux d'instruire le genre humain que d'être l'artisan de sa destruction.

Il n'est point extraordinaire que vous qui m'avez instruit tant de temps, preniez part à ce qui m'arrive, et que vous participiez à ma satisfaction ; c'est ce que je devais attendre de vos sentimens je n'en suis cependant pas moins reconnaissant, et je regrette de renfermer en moi ce qui pourrait vous en être un témoignage, vous assurant que je suis avec bien de l'estime, votre affectionné, etc.

LETTRE VIII.

DE M. ROLLIN.

Paris, ce 17 juin.

SIRE,

1740. — QUAND ma vive reconnaissance pour toutes vos bontés ne m'engagerait pas à témoigner à V. M. la part que je prends avec toute l'Europe à son avé-

nement à la couronne, je me croirais obligé de le faire pour l'intérêt et comme au nom des belles-lettres et des sciences, que vous avez non-seulement protégées jusqu'ici, mais cultivées d'une manière si éclatante. Il me semble qu'elles sont montées en quelque sorte avec vous sur le trône, et je ne doute point que V. M. ne se propose de les faire régner avec elle dans ses Etats, en les y mettant en honneur et en crédit. Mais, Sire, un autre objet bien plus important m'occupe dans ce grand événement: c'est la joie que je fais qu'aura V. M. de faire le bonheur des peuples que la providence vient de confier à ses soins. Permettez-moi de le dire à mon tour. Les lettres, Sire, dont V. M. m'a honoré, et que je conserve bien soigneusement, m'ont fait connaître le fond de son cœur, entièrement éloigné de tout faste, plein de nobles sentimens, qui fait en quoi consiste la vraie grandeur d'un Prince, et qui a appris par sa propre expérience à compatir au malheur des autres. C'est un grand avantage pour V. M. d'être bien convaincue qu'elle n'est placée sur le trône, que pour veiller de là sur toutes les parties de son royaume; pour y établir l'ordre, et y procurer l'abondance; et sur-tout pour employer son autorité à y faire connaître et respecter celui de qui seul elle la tient, et de qui elle a l'honneur de tenir la place sur la terre. *Les richesses, la gloire, la puissance sont en ses mains. C'est lui qui donne le conseil, la prudence, la force. C'est par lui que les rois règnent, et que les législateurs rendent la justice.* Qu'il lui plaise, Sire, de vous combler, vous et tout votre royaume, de ses plus précieuses bénédictions;

et, pour les renfermer en un mot, qu'il lui plaise
 1740. de vous rendre *un Roi selon son cœur* ! C'est ce que je
 ne cesserai de lui demander pour vous, persuadé que
 je ne puis mieux vous témoigner avec quel profond
 respect et quel parfait dévouement je suis, etc.

L E T T R E I X.

DE M. ROLLIN.

Paris 22 Juillet.

SIRE,

MES livres osent paraître devant votre trône, avec
 quelque crainte à la vérité, mais avec encore plus
 de confiance. Ils ne se présentent pas néanmoins devant
 V. M. pour en être lus, mais seulement pour en être
 vus, et pour lui faire ma cour. Bien d'autres soins
 vous occupent maintenant. Instruit à fond des actions
 vertueuses et des grandes qualités des rois, tant
 anciens que modernes, vous songez, Sire, à les
 égaler, et s'il se peut, à les surpasser. L'Europe paraît
 attendre de V. M. qu'elle lui donnera le modèle d'un
 prince attentif à remplir exactement tous les devoirs
 de la royauté: et ils sont grands ! C'est l'agréable
 espérance dont se flatte aussi, etc.

LETTRE X.

DE M. ROLLIN.

Paris, 14 septembre.

SIRE,

Je prends encore une fois la liberté d'écrire à V. M., en lui envoyant l'édition *in-quarto* de mon 1740.
 Traité des Etudes, qui fera bientôt suivie de l'Histoire ancienne. Quelque honneur et quelque plaisir que me fassent les lettres de V. M., je ne dois pas abuser de la bonté qu'elle a de répondre régulièrement aux miennes, et je me crois obligé désormais à ménager avec plus de soin que je n'ai fait jusqu'ici un temps devenu si nécessaire et si précieux pour tout un royaume. Mes livres feront donc mes lettres. Ils vous parleront pour moi; et quand vous y lirez de belles actions de quelque grand prince, V. M. supposera, s'il lui plaît, que ce sont de ma part autant de complimens pour elle, ou du moins autant de vœux. Je les chargerai de vous bien témoigner mon respect, ma vénération, ma reconnaissance, et sur-tout mon tendre attachement; car cette expression me devient permise. V. M., non-seulement me permet, mais m'ordonne de l'aimer toujours. Et comment pourrais-je ne le pas faire? Comment pourrais-je n'être pas vivement touché et attendri de l'effusion de cœur avec laquelle vous avez bien voulu m'écrire depuis votre avènement à la couronne? Les

— Rois ne se piquent pas d'ordinaire d'avoir des amis,
 1740. et il est rare qu'ils en aient de véritables. L'inter-
 valle qu'ils mettent entr'eux et le reste des hommes,
 est trop grand pour donner lieu à l'amitié, laquelle
 en effet suppose une sorte d'égalité. V. M. n'en use
 pas ainsi. Elle descend du trône jusqu'à son servi-
 teur, et par-là trouve le moyen de le mettre de ni-
 veau avec elle, pour en faire son ami. Oui, Sire,
 je le ferai toute ma vie. Mais c'est trop peu pour
 moi: que me reste-t-il encore de temps à vivre?
 Je souhaite l'être pendant toute l'éternité. Cet unique
 vœu dit beaucoup de choses. Je suis avec des sen-
 timens que je ne puis exprimer avec assez de force
 et d'énergie, etc.

LET TRES
DU
ROI DE PRUSSE
ET DE
M. DE CONDORCET.
LETTRE PREMIERE.
DE M. DE CONDORCET.

Paris, 22 décembre.

SIRE,

L'AMI de M. d'Alembert ose se flatter que V. M. daignera ne pas désapprouver la liberté qu'il prend de lui parler d'une douleur qu'elle partage. Honoré de la confiance intime de cet homme illustre, je fais, Sire, quelle était pour lui l'estime et j'ose dire l'amitié de V. M. Cette expression semble autorisée en quelque sorte par l'égalité avec laquelle V. M. a toujours traité les hommes d'un génie supérieur, parce qu'elle n'a pu se dissimuler sans doute qu'eux seuls étaient véritablement dignes d'être vos égaux.

M. d'Alembert, qui avait paru craindre les souffrances et les infirmités de la vieillesse, a vu venir la mort avec un courage tranquille et sans faste. Dans ses derniers jours il s'amusait à se faire lire les énigmes du Mercure et les devinait. Il a corrigé la

1783.

1783. surveillance de sa mort une feuille de la nouvelle édition qu'il préparait de sa traduction de Tacite. Ils'occupait avec autant de sang-froid que de bonté des moyens d'assurer après sa mort des récompenses à ses domestiques, des secours à ceux que sa bienfaisance faisait subsister. C'est dans cette vue qu'il a bien voulu me choisir pour son héritier, et me donner cette dernière marque de son amitié et de sa confiance.

Il n'a voulu payer aucun tribut, même extérieur, aux préjugés de son pays, ni rendre hommage en mourant à ce qu'il avait fait toute sa vie profession de mépriser.

J'affligerai peut-être V. M., ou plutôt j'exciterai son indignation, en l'instruisant de ce qui a suivi la mort d'un homme, l'honneur de sa patrie. Son curé n'a pas osé à la vérité lui refuser la sépulture. Il savait que j'aurais le courage d'invoquer contre cet acte de fanatisme l'autorité des lois, et que cette réclamation serait écoutée; le prêtre s'est donc borné à refuser la sépulture dans l'église, distinction absurde en elle-même, mais encore en usage parmi nous, qu'on ne refuse point à ceux qui la payent, et à laquelle les amis de M. d'Alembert attachaient quelque prix, parce qu'elle leur donnait le droit de lui ériger un monument. Le curé a joint à ce refus celui de tous les petits honneurs qu'il pouvait ne pas accorder sans se compromettre, et M. d'Alembert a été porté sans appareil au milieu d'un peuple étonné que ses prêtres traitassent avec tant d'indécence un homme dont ces mêmes prêtres n'avaient jamais en vain sollicité la bienfaisance dans les besoins extraordinaires des pauvres.

M. d'Alembert a laissé un volume d'ouvrages de mathématiques, et plusieurs volumes de philosophie et de littérature, prêts à être imprimés. Je me propose de donner une édition complete de ses œuvres philosophiques et littéraires, et j'ose demander à V. M. la permission de la faire paraître sous ses auspices. C'est au nom seul de M. d'Alembert que je sollicite cette grâce, le mien est trop obscur et trop peu connu de V. M. 1783.

M. d'Alembert m'a remis la surveillance de sa mort sa correspondance avec V. M. et tous ses papiers. Il a conservé pendant cette opération, qui a été longue, et bien douloureuse pour l'amitié, une fermeté, une présence d'esprit, un calme dont il était impossible de n'être pas attendri, en admirant son courage. Les lettres de V. M. ont seules paru dans ce cruel instant lui causer des regrets, et réveiller sa sensibilité. Son intention était depuis long-temps que ce dépôt fut confié après sa mort à M. Watelet de l'académie française, son ancien ami. Le paquet, cacheté en présence de M. d'Alembert, a été remis à M. Watelet dans le même état.

Il a laissé d'autres marques précieuses des bontés de V. M. et n'a disposé que d'un des portraits qu'il avait reçus d'elle, en faveur de Mme. Destouches, la veuve de son père, femme respectable, qui depuis l'enfance de M. d'Alembert, n'a cessé de lui donner des marques d'amitié et de considération.

Je regarde les autres portraits comme un dépôt dont je ferai l'usage que V. M. daignera me prescrire.

La raison, Sire, a fait en Europe depuis quelques années des pertes multipliées et très-difficiles à réparer.

1783. Il lui reste encore un appui bien honorable pour elle, et tous ceux qui s'intéressent à ses progrès, font des vœux pour la conservation de V. M. Je suis etc.

L E T T R E II.

D E M. D E C O N D O R C E T.

Sans date.

S I R E ,

1748. MONSIEUR L'Evêque accepte avec reconnaissance la place à laquelle V. M. a bien voulu le destiner. J'ose me flatter qu'il la remplira bien. Il est à la fois disciple de Locke et disciple des anciens; et joindra à la justesse et à la précision de l'analyse moderne cette vigueur de principes qui nous plaît tant encore dans la philosophie morale des Grecs et des Romains. Je ne me consolerais point du malheur d'avoir mal répondu à la confiance de V. M. la première fois qu'elle m'en a honoré.

Nous venons de perdre M. Watelet, de l'académie française et de celle de V. M. Il était le dépositaire des lettres qu'elle a écrites à M. d'Alembert, et il n'a fait aucune disposition. Elles seront vraisemblablement remises à M. le Duc de Nivernois. J'ai cru, par respect pour V. M. et par intérêt pour la mémoire de M. d'Alembert, devoir l'instruire de ces détails, et veiller autant qu'il est en moi sur ce dépôt précieux pour les lettres, la philosophie et l'humanité, jusqu'à ce que V. M. ait daigné faire connaître ses intentions sur cet objet.

Je suis avec le plus profond respect etc.

Si qu
tres à
Monfie
le jour
propres
grand
que vo
ne les
rez dor
dance,
de meil
de voy
trouvé
qu'il a
moins d
ce pay
patrie.

AUT
me pro
science
rendrie

L E T T R E I I I.

D U R O I.

Sans date.

SI quelqu'un a de justes prétentions sur mes lettres à feu M. d'Alembert, c'est assurément vous, Monsieur; mais elles n'ont pas été écrites pour voir le jour; ce ne sont que des balivernes, aussi peu propres à instruire qu'à amuser. Ainsi je vous tiendrai grand compte, si vous voulez bien faire tout ce que vous croirez le plus propre à empêcher qu'on ne les publie. Pour parvenir à cette fin, vous n'aurez donc qu'à vous faire remettre cette correspondance, comme un dépôt qui ne saurait tomber en de meilleures mains. J'ai fait payer à Paris les frais de voyage pour M. Levêque. S'il s'est assez bien trouvé de son séjour à Pétersbourg, où j'ai appris qu'il a passé quelques années, il trouvera toujours moins de différence dans le climat et les mœurs de ce pays-ci, en se rapprochant d'autant plus de sa patrie. Sur ce etc.

1784.

L E T T R E I V.

D U R O I.

Potsdam, 6 avril.

AUTREFOIS M. d'Alembert m'a fait le plaisir de me procurer quelques bons sujets pour l'académie des sciences: il vient de m'en manquer deux, et vous me rendriez un véritable service, si vous pouviez m'en

1785.

1785. procurer. L'un c'est M. Thiebault, qui était grammairien et puriste. Je crois que l'abbé Beauzée serait le plus capable de le remplacer, s'il voulait accepter la place. Les appointemens pris ensemble montent à 1200 risdalers, et le logement à part. L'autre qui nous a quittés, c'est M. Prevôt, qui avait le département de la philosophie et des belles-lettres. Personne n'est plus capable que vous de trouver des sujets dignes de les remplacer. Cela ajouterait, s'il était possible, à l'estime que votre caractère et vos ouvrages m'ont inspiré pour votre personne.

Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

L E T T R E V.

D E M. D E C O N D O R C E T.

Paris, 2 mai.

S I R E,

L'OUVRAGE que j'ai l'honneur de présenter à V. M. traite d'objets très-importans. J'ai cru qu'il pourrait être utile d'appliquer le calcul des probabilités à celle des décisions rendues à la pluralité des voix, et comme j'ai toujours aimé presque également les mathématiques et la philosophie, je me suis trouvé heureux de pouvoir satisfaire deux passions à la fois.

Je n'ose désirer que V. M. daigne jeter les yeux sur un discours, beaucoup trop long peut-être, où j'ai exposé les principes et les résultats de l'ouvrage, dégagés de tout l'appareil du calcul. Je prendrai
seulement

seulement la liberté de lui parler de deux de ces résultats. L'un conduit à regarder la peine de mort 1785. comme absolument injuste, excepté dans les cas où la vie du coupable peut être dangereuse pour la société. Cette conclusion est la suite d'un principe que je crois rigoureusement vrai : c'est que toute possibilité d'erreur dans un jugement est une véritable injustice, toutes les fois qu'elle n'est pas la suite de la nature même des choses, et qu'elle a pour cause la volonté du législateur : or comme on ne peut avoir une certitude absolue de ne pas condamner un innocent, comme il est même très-probable que, dans une longue suite de jugemens, un innocent fera condamné : il me paraît en résulter qu'on ne peut sans injustice rendre volontairement irréparable l'erreur à laquelle on est nécessairement et involontairement exposé.

Le second résultat est l'impossibilité de parvenir, par le moyen des formes auxquelles les décisions peuvent être assujetties, à remplir les conditions qu'on doit exiger, à moins que ces décisions ne soient rendues par des hommes très-éclairés ; d'où l'on doit conclure que le bonheur des peuples dépend plus des lumières de ceux qui les gouvernent que de la forme des constitutions politiques ; et que plus ces formes sont compliquées, plus elles se rapprochent de la démocratie, moins elles conviennent aux nations où le commun des citoyens manque d'instruction ou de temps pour s'occuper des affaires publiques ; qu'enfin il y a plus d'espérance dans une monarchie que dans une république de voir la destruction des abus s'opérer avec promptitude et d'une manière tranquille.

1785. Les conséquences peuvent être importantes, ne fût-ce que pour les opposer à cette espèce d'exagération qu'on a voulu porter dans la philosophie ; mais j'ai cru qu'il fallait se borner à les indiquer dans un ouvrage sorti des presses d'une imprimerie royale.

Je demande pardon à V. M. de lui parler si long-temps de mes idées, et je la supplie de ne regarder la liberté que je prends de lui présenter mon ouvrage que comme un témoignage de mon admiration et de mon respect.

Je ferai tous mes efforts pour répondre à la confiance dont V. M. m'a honoré. Je ne puis encore lui proposer qu'un seul sujet qui pourrait remplacer M. Thiebault dans l'académie et donner des leçons de grammaire. C'est M. Dupuis ; il est professeur depuis long-temps dans l'université de Paris. Sa conduite et son amour pour le travail lui ont mérité l'estime générale ; mais son goût dominant pour l'érudition l'a conduit à entreprendre un grand ouvrage sur les Théogonies anciennes, sur l'origine des constellations, et il ne peut continuer ce travail et le publier sans offenser des gens qui ont encore ici quelque crédit. Ce n'est pas qu'il veuille attaquer directement les choses établies, mais les conséquences qui résultent de ses discussions, ne peuvent pas toujours se concilier avec les idées communes. Il n'a pu même, en voilant ces conséquences, au hasard d'affaiblir le mérite de son travail, éviter de déplaire à une partie des membres de notre académie de belles lettres, qui ont voulu l'engager à faire sa profession de foi sur l'antiquité du monde. Dans cette position cruelle pour un homme sage, mais honnête et ferme, il accepterait avec reconnaissance

une place dans votre académie, et une chaire dans votre école militaire. Un seul obstacle l'arrête; il ferait dans dix-huit mois ce qu'on appelle émérite, et aurait une retraite assurée de 1400 livres de notre monnaie; au lieu qu'en quittant aujourd'hui, il perdrait dix-huit ans de sa vie employés dans l'espérance de cette retraite. Mais V. M. pourrait applanir cet obstacle. Les professeurs qui voyagent par ordre du Roi peuvent conserver leur titre, en se faisant remplacer; et si V. M. paraissait y prendre quelque intérêt, cet ordre ne serait pas difficile à obtenir.

Par là elle acquerrait un très-bon professeur de grammaire, un académicien d'une érudition très-distinguée, et qui a su y porter de l'esprit et une philosophie très-rare parmi cette classe de savans. Je pourrais proposer à V. M. d'autres hommes de mérite, mais aucun qui fût du même ordre. D'ailleurs une longue habitude d'enseigner, et une conduite exempte de reproches dans un corps où ses opinions et son mérite lui ont fait des ennemis et des jaloux, semblent des avantages que bien peu d'hommes de lettres auraient au même degré.

M. Beauzée, dont V. M. m'a fait l'honneur de me parler, est âgé, assez dévot, très-flatté de siéger à l'académie française, et quoique peu riche, il a pour lui-même et pour ses enfans des espérances qui le retiennent ici.

J'espère pouvoir bientôt remplir les intentions de V. M. pour un professeur de philosophie et de belles-lettres: mais elle connaît trop bien l'état de notre littérature et de notre philosophie pour ne pas me

— pardonner un peu de lenteur dans l'exécution de
1785. cette partie de ses ordres. Je suis avec le plus profond
respect etc.

L E T T R E VI.

D U R O I.

Potsdam, 11 mai.

JE vous suis très-obligé des Eloges que vous avez
eu la bonté de m'envoyer : et pour vous parler avec
toute la sincérité possible, j'avoue que je les trouve
bien supérieurs à ceux de M. d'Alembert, qui avait
pris un style trop simple et trop familier, qui ne
s'adapte pas trop à ce genre d'écrire, qui exige quelque
élévation sans enflure. La manière de M. de Fontenelle
était peut-être trop fatirique, comme il paraît par
quelques uns de ses Eloges, qui sont plutôt des criti-
ques que des panégyriques. Je souhaite que la France
vous fournisse des sujets qui méritent par leur génie et
par leurs talens qu'on en fasse des Eloges dignes de
tenir leur place à côté de ceux de leurs prédécesseurs.
Sur ce je prie Dieu etc.

L E T T R E V I I .

D U R O I .

Potsdam , 29 Juin.

J'AI reçu votre lettre, mais j'attends votre ouvrage, qui n'est pas encore arrivé. Je vous remercie de me l'avoir communiqué, et je m'en tiendrai à la préface, comme vous me l'indiquez: car les ignorans de ma classe se contentent du résultat de vos calculs, sans sonder des profondeurs infinies. A l'égard de vos opinions touchant la peine du délit, je suis bien aise que vous soyez du même sentiment que le Marquis Beccaria. Dans la plupart des pays, les coupables ne sont punis de mort que lorsque les actions sont atroces. Un fils qui tue son père, l'empoisonnement et pareils crimes, exigent que les peines soient grièves, afin que la crainte de la punition retienne les âmes dépravées qui seraient capables de le commettre. Pour ce qui concerne la question, il y a près de cinquante ans qu'elle est proscrite ici, comme en Angleterre. La raison en est des plus convaincantes; elle ne dépend que de la force ou de la vigueur du tempérament de celui auquel on l'applique: un moyen qui peut produire un aveu de la vérité ou un mensonge que la douleur extorque, est trop incertain et trop dangereux pour qu'on puisse l'employer. Je comprends malheureusement que la philosophie n'ose pas marcher tête levée dans tous les pays.

Je vous suis très-obligé de la personne que vous me proposez à la place de M. Thiebault; je l'accepterai très-volontiers, si vous pouvez l'y disposer, et au

— cas qu'on ne puisse point lui obtenir cette pension dont
 1785. il espère de jouir en France, on pourra lui en accorder
 une sur sa retraite, s'il ne pouvait plus vaquer à des
 emplois. J'écrirai d'ailleurs au Baron de Goltz, pour
 essayer d'obtenir cette pension de la France; et en cas
 de refus j'arrangerai le tout. Pour sa Théogonie, il
 pourra la publier ici selon son bon plaisir. En gros, je
 suis de son opinion, que les planètes et le globe que
 nous habitons, sont infiniment plus anciens qu'on ne le
 débite: et de toutes les hypothèses que l'on soutient
 sur ce sujet, celle de l'éternité du monde est la seule
 où se rencontre le moins de contradictions et celle où
 il y a le plus d'apparence de vérité.

Je conçois que pour trouver un professeur de philo-
 sophie et de belles-lettres, il faut du temps et du choix;
 ainsi je ne vous presserai pas sur ce sujet, si ce n'est que
 je vous prie de vous ressouvenir quelquefois d'un
 nombre de jeunes gens rassemblés dans une académie,
 attendant avec empressement des instructions qui leur
 manquent pendant l'absence d'un professeur. Sur ce etc.

L E T T R E V I I I.

D E M. D E C O N D O R C E T.

Sans date.

SIRE,

UN capitaine d'artillerie, nommé M. de Saint-
 Remi, a proposé un prix de fix cents livres pour
 un Eloge de M. d'Alembert, au jugement de l'acadé-
 mie française. Quelques-uns de ses amis se sont réunis
 avec M. de Saint-Remi pour faire frapper la médaille.
 Il n'en existe qu'une encore, et j'ai cru devoir en
 faire hommage à V. M.

L'académie françoise n'a reçu aucun discours, et elle est obligée de remettre le prix à une autre année. 1789.
J'en ai été affligé, non pour la gloire de M. d'Alembert, mais pour notre littérature. La plupart de ceux qui travaillent ordinairement pour ces prix avaient des obligations de plus d'un genre à M. d'Alembert, et leur silence les expose au reproche d'ingratitude, à moins qu'ils ne permettent de le regarder comme un aveu de leur ignorance. Cette ignorance est la plaie secrète de notre littérature et de notre philosophie. On fait des phrases, parce qu'on n'a point d'idées; on écrit d'un style extraordinaire, parce qu'on n'a pas des choses communes à dire, et on débite des paradoxes, faute de pouvoir trouver des vérités qui ne soient pas triviales.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

LETTRE IX.

D U R O I.

Potsdam, 9 août.

J'AI reçu la médaille de M. d'Alembert que vous avez eu la bonté de m'envoyer. J'aurais voulu qu'on lui eût laissé sa perruque, comme il la portait d'ordinaire, parce que rien ne contribue plus à la ressemblance que de graver les hommes dans l'ajustement où on était accoutumé de les voir. Il est singulier que M. de St. Remy ait fondé un prix pour les médailles des philosophes, et que beaucoup de gens de lettres qui avaient des obligations à M. d'Alembert, se soient dispensés d'en faire l'éloge. Rien de plus rare dans le monde que la reconnaissance: toutefois la mémoire de

1785. M. d'Alembert n'y perd pas grand' chose, et il vaut mieux n'être point loué que de l'être mal. Les beaux jours de la littérature sont passés, il n'y a que des trônes vacans et peu de postulans dignes de s'y placer. Vous qui avez été l'élève du grand homme que nous regrettons, vous seul pouvez lui succéder. Sur ce etc.

L E T T R E X.

D E M. D E C O N D O R C E T.

Paris, 19 septembre.

S I R E ,

J E n'ai reçu la lettre dont V. M. m'a honoré que depuis peu de jours, au retour d'un voyage que j'ai fait en Bretagne et en Berry pour y examiner des projets de navigation.

J'espère que M. Dupuis obtiendra de notre gouvernement la grâce pour laquelle V. M. a daigné témoigner quelque intérêt. Le corps de l'université, loin de s'y opposer, a paru flatté de l'honneur que reçoit M. Dupuis et qui réjaillit sur le corps même. L'intrigue de quelques hommes médiocres, jaloux de M. Dupuis, qui sont d'ailleurs bien sûrs de n'être jamais appelés hors de leur collège, a fait naître quelques légers obstacles, mais M. le Comte de Vergennes pourra aisément les lever.

J'ai en vue un homme de mérite pour la place de professeur de belles-lettres et de philosophie; mais avant d'avoir l'honneur de le proposer à V. M., je dois prendre encore quelques informations.

Nous sommes malheureusement encore bien éloignés en France de ne punir de mort que pour des crimes atroces. Nos lois assujettissent à cette peine pour plusieurs espèces de vols, et ces vols ont été classés non d'après des principes fixes, mais par des motifs particuliers, et d'après ce qu'ont paru exiger des circonstances passagères. Notre jurisprudence criminelle est inférieure à celle de la plupart des nations de l'Europe. Au commencement de ce siècle, l'Angleterre seule avait sur nous quelque avantage. Un des premiers soins de V. M. a été de perfectionner cette partie de la législation dans la monarchie qu'elle gouverne, et plusieurs souverains depuis ont suivi son exemple. 1785.

Une seule considération m'empêcherait de regarder la peine de mort comme utile, même en supposant qu'on la réservât pour les crimes atroces, c'est que ces crimes sont précisément ceux pour lesquels les juges sont le plus exposés à condamner des innocens. L'horreur que ces actions inspirent, l'espèce de fureur populaire qui s'élève contre ceux qu'on en croit les auteurs, troublent trop souvent la raison des juges magistrats ou jurés, et il y en a eu des exemples trop fréquens en Angleterre comme en France.

Je suis avec le plus profond respect etc.

L E T T R E X I.

D U R O I.

Potsdam, 14 octobre.

JE vous suis très-obligé de la peine que vous vous donnez pour me procurer les instituteurs dont notre

1785. académie a grand besoin. Je conçois qu'il y a des lenteurs tant pour le choix des sujets que pour les déterminer à accepter les postes qu'on leur propose, et je ne doute point que vous ne réussissiez à me procurer des gens habiles, de quoi je vous aurai une grande obligation.

J'en viens à l'article des lois que M. de Beccaria a si bien expliquées et sur lesquelles vous avez également écrit. Je suis entièrement de votre sentiment, qu'il ne faut pas que les juges se pressent à prononcer leurs sentences, et qu'il vaut mieux sauver un coupable que de perdre un innocent. Cependant je crois m'être aperçu par l'expérience, qu'il ne faut négliger aucune des brides par lesquelles on conduit les hommes, savoir les peines et les récompenses; et il y a tels cas où l'atrocité du crime doit être punie avec rigueur. Les assassins et les incendiaires, par exemple, méritent la peine de mort, parce qu'ils se sont attribués un pouvoir tyrannique sur la vie et sur les possessions des hommes. Je conviens qu'une prison perpétuelle est en effet une punition plus cruelle que la mort; mais elle n'est pas si frappante que celle qui se fait aux yeux de la multitude, parce que de pareils spectacles font plus d'impression que des propos passagers qui rappellent les peines que souffrent ceux qui languissent dans les prisons. J'ai fait dans ce pays-ci tout ce qui a dépendu de moi pour réformer la justice et pour obvier aux abus des tribunaux. Les anges pourraient y réussir, s'ils voulaient se charger de cette besogne; mais n'ayant aucune connexion avec ces Messieurs-là, nous sommes réduits

à nous servir de nos semblables , qui demeurent
 toujours beaucoup en arrière dans la perfection. 1785.

Sur ce je prie Dieu etc.

LET TRE XII.

D E M. D E C O N D O R C E T.

Paris, 11 novembre.

S I R E ,

LA bonté avec laquelle V. M. a daigné accueillir quelques-uns de mes Eloges académiques, m'enhardit à lui offrir ceux des savans morts pendant l'année 1782. Cette année a été funeste à l'académie et lui a enlevé la dixième partie de ses membres.

V. M. trouvera dans ces Eloges celui de Vaucanson, qu'elle a voulu appeler à Berlin au commencement de son règne, et qui n'a dû qu'à cette marque de son estime la fortune dont il a joui depuis dans sa patrie: et c'est elle encore qui eut la bonté de nous avertir, quelque temps après, que M. d'Alembert était un homme de génie. Nous aurions souvent besoin et en plus d'un genre des leçons de V. M.

Elle a trouvé un peu trop de familiarité dans les derniers Eloges de M. d'Alembert. Les plus grands écrivains sont exposés à tomber dans ce défaut, lorsqu'ils vieillissent. Voltaire lui-même n'en a pas été exempt, sur-tout dans ses vers, et n'a pu le cacher dans sa prose qu'à force d'esprit et de grâces. Nous y sommes portés naturellement; nous nell'évi-

1785. tons qu'en veillant continuellement sur nous-mêmes, et cette vigilance continue nous lasse et nous fatigue, lorsque nos organes commencent à perdre de leur force et de leur souplesse. J'espère avoir bientôt l'honneur de soumettre au jugement de V. M. le reste de la collection des Eloges de mon illustre ami, et j'ose me flatter qu'elle y trouvera un grand nombre de morceaux nobles ou piquans, dont la philosophie fine et profonde obtiendra grâce pour les négligences qu'elle y remarquera.

Les gazettes nous avaient alarmés fausement. L'Europe entière n'attend que de V. M. le maintien de la tranquillité dont elle jouit. C'est une gloire qui vous était réservée et qu'aucun héros guerrier n'avait encore méritée.

Je suis avec le plus profond respect etc.

LETTRE XIII.

D U R O I.

Potsdam, 12 décembre.

JE vous suis infiniment obligé des Eloges académiques que vous venez de m'envoyer. Je suis de votre avis, que l'âge affaiblit aussi bien le style des profateurs que la verve des poètes, et qu'il faut dire avec Boileau à tous les hommes de lettres âgés :

Malheureux laisse en paix ton cheval vieillissant,
De peur que tout à coup efflanqué, sans haleine,
Il ne jette, en tombant, son maître sur l'arène.

Je compte toujours que vous voudrez bien vous donner la peine de me procurer un certain M. Lévêque, dont j'ai entendu dire beaucoup de bien, pour remplir la place de professeur de philosophie dont mon académie a si grand besoin. Je suis sensible à la part que vous prenez à ma santé. A mon âge il faut toujours avoir un pied dans l'étrier, pour être prêt à partir, quand le quart-d'heure de Rabelais sonne.

Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

L E T T R E X I V .

D U R O I .

Potsdam, 6 février.

J E vous ai beaucoup d'obligation de ce que vous voulez avoir soin que cette correspondance que j'ai eue avec feu M. d'Alembert ne paraisse pas. Mes lettres ne méritent que d'être vouées à Vulcain; elles ne sont ni amusantes, ni intéressantes pour le public. On est d'ailleurs déjà assez surchargé dans ce siècle, plus abondant en mauvais ouvrages qu'en bons écrits, sans y ajouter encore les miens. Vous m'avez rendu un vrai service en me procurant un puriste et un autre professeur pour l'académie militaire; ces jeunes gens attendent avec impatience leur arrivée, parce que leur éducation est négligée jusques-là. Sur ce, etc.

LETTRE XV.

DE M. DE CONDORCET.

Paris, 26 mars.

SIRE,

1786. **J**E n'ai point cessé de faire tous mes efforts pour préserver de toute espèce d'indiscrétion la correspondance de V. M. avec M. d'Alembert. M. Watelet était receveur général des finances; la chambre des comptes a mis le scellé sur ses papiers, et tout ce que la rigueur des formes a pu permettre, c'est que la correspondance fût remise à M. de Nicolai, premier président de cette chambre, qui la gardera jusqu'à ce qu'une personne chargée des ordres de V. M. la reclame en son nom.

Si elle veut bien en charger M. le Baron de Grimm, ou si elle daigne permettre que ce dépôt si précieux pour la gloire de mon ami et pour celle des lettres me soit confié, il cessera d'être exposé aux différens genres d'indiscrétion qui peuvent se commettre. Je puis répondre à V. M. qu'il ne sortirait jamais d'entre mes mains, et que je prendrais les précautions les plus certaines pour qu'aucun événement ne pût l'exposer de nouveau.

M. Lévêque fera prêt à partir vers la fin d'Avril. Un homme de lettres, père de famille, très-peu riche, a besoin de plus de temps qu'un autre pour arranger ses affaires, quoique très-peu compliquées. Toute négligence peut être fatale à une petite fortune.

M. Dupuis ne pourrait partir que vers le mois

de septembre. C'est alors qu'il deviendra libre ; car il a été impossible de lui obtenir une grâce que méritent ses talens , et que l'intérêt que V. M. a daigné lui témoigner , lui aurait sûrement fait accorder , si des corps , et sur-tout des corps composés comme l'université de Paris , pouvaient se conduire comme des particuliers.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

LETTRE XVI.

DE M. DE CONDORCET.

Paris , 6 mai.

SIRE,

J'AI été vivement touché de la bonté avec laquelle V. M. a daigné me permettre de réclamer ses lettres à M. d'Alembert, et de conserver entre mes mains ce dépôt précieux. Cette marque de sa confiance me fera toujours chère ; j'en garderai une éternelle et respectueuse reconnaissance , mais je n'aurai pas l'avantage d'en profiter.

V. M. verra par la lettre de M. de Vergennes dont j'ai l'honneur de lui envoyer une copie , qu'il avait déjà disposé de ce dépôt , ce qu'il a trouvé plus prudent de deviner que d'attendre les intentions de V. M. M. de Nicolai , premier président de notre chambre des comptes , qui avait positivement promis de garder les lettres , qui ne les avait reçues qu'à cette condition , ne s'est pas cru obligé de remplir ses engagemens.

Il doit m'être permis d'en être affligé. V. M. est
1786. la seule personne qui puisse ne pas sentir tout le prix
de ses lettres ; et l'intérêt que je prends à la gloire
de M. d'Alembert, peut-il me laisser voir avec indif-
férence la destruction du plus beau monument qui
pût honorer sa mémoire ? Mais les regrets , loin de
diminuer les sentimens que la bonté, que la con-
fiance de V. M. m'ont inspirés , ne peuvent que les
augmenter.

Daignez , Sire, en agréer l'hommage , et me per-
mettre de vouer pour toujours à V. M. quelque
chose de plus que du respect et de l'admiration.

Oserai-je joindre les vœux à ceux de l'Europe ?
Il est sans exemple qu'un Roi , qu'un héros ait excité
chez les nations étrangères un intérêt si vif , si général,
si profondément senti ; il a été unique comme le
grand homme qui en était l'objet.

Je suis , etc.

LETTRE

LETTRE DE M. DE VERGENNES.

Versailles, 3 mai.

„ J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le premier de ce mois, et la copie de celle du Roi de Prusse que vous y avez jointe. C'est avec regret, Monsieur, que je me trouve dans l'impossibilité de satisfaire à la réclamation que vous formez. Instruit par des personnes dignes de foi que le Roi de Prusse désirait que la partie de sa correspondance recueillie à la mort de M. Watelet, ne fût point rendue publique, instruit d'ailleurs que sa publicité ne pouvait rien ajouter à la gloire de ce monarque, vu la nature des matières qui y étaient traitées, il a paru que le moyen le plus efficace pour assurer au présent et à l'avenir l'effet de la volonté de Sa Majesté prussienne, était de supprimer à jamais cette correspondance. C'est ce que j'ai fait en présence de M. le premier Président de la chambre des comptes. Je n'ai pas négligé, Monsieur, d'en faire prévenir le Roi de Prusse, et je me flatte qu'il applaudira à cette prévoyance.

1786.

Je ne doute pas, Monsieur, que cette correspondance n'eût été très-sûrement dans vos mains; mais les hommes ne sont pas immortels, et leurs vues ne sont pas toujours remplies par ceux qui leur succèdent.

Je suis, etc.

L E T T R E X V I I .

D U R O I .

Potsdam, 25 mai.

1786. J'ENVISAGE comme une chose très-favorable le fort que mes lettres ont eu d'être brûlées ; c'était le moyen le plus sûr d'en empêcher l'impression ; car il m'eût été désagréable de voir courir dans le public des lettres qui n'étaient pas faites pour lui. Il n'appartient qu'aux quarante plumes, dépositaires de la pureté du langage français, de vous donner des chef-d'œuvres en tous les genres, qui méritent l'honneur de l'impression. Je ne fais ce que deviennent les deux professeurs pour mon école militaire : ces jeunes gens sont trop long-temps sans instruction, pendant que je suis convenu de leurs doubles pensions, frais de voyage, etc. Je ne comprends donc pas ce qui peut les arrêter, et j'avoue qu'un plus long retard pourrait nuire à l'idée que je m'étais faite d'eux ; mais cela ne diminue en rien les obligations que je vous ai, et je sens tout le prix des peines que vous avez eues dans cette affaire. Sur ce, etc.

L E T T R E S

D U

R O I D E P R U S S E

A M. GRIMM.

LETTRE PREMIERE.

D U R O I.

Sans date.

J'AI eu des attaques d'asthme qui quelquefois
m'ont rendu assez malade, et je me trouve dans
cette situation aujourd'hui. Je me contente donc de
vous accuser la réception de votre lettre et de celles
qui l'accompagnaient, sans entrer dans de plus
grands détails. Vous voudrez bien avoir la bonté
de faire parvenir les incluses à leurs adresses. Sur
ce, etc.

1773.

L E T T R E I I.

D U R O I.

Potsdam , 25 février.

1774. **V**OTRE lettre du 5 février me parvint avant-hier. Je vous remercie de l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde et mes parentes du calendrier chrétien; ma sainte n'approuvera pas l'application de la remarque de Jean-Jacques, peut-être judicieuse, sur l'orchestre de Paris. Quoi qu'il en soit, il faudra tirer parti des pères. Ce que vous me dites de vos conversations sur mon sujet avec Sa Majesté impériale, me flatte et m'intéresse; rien ne peut être plus enchanteur pour moi que le souvenir de cette grande princesse, pour laquelle j'ai une vénération infinie. Je vous ai entretenu de ses talens, de ses grandes vues, de l'élévation de son ame et de cette bonté avec laquelle elle accueille ceux qui ont le bonheur de l'approcher. Vous avez eu tout le temps de vous rappeler et de vérifier tout ce que je vous ai dit; je conçois aisément quels doivent être tous vos regrets et que vous ne retrouverez nulle part rien qui puisse vous dédommager de tout ce que vous avez vu. C'est avec plaisir que je vous verrai à votre passage et que je vous entendrai sur un sujet qui a tant de droits de m'intéresser. Sur ce je prie Dieu, etc.

L E T T R E I I I.

D U R O I.

Potsdam, 19 février.

LORSQUE je m'adresse à M. de la Grimalière, Colonel des gardes Préobraschinsky de S. M. l'Impératrice de toutes les Russies, je crois être sûr de prouver la définition de ce titre-là, tant par acte public, que par ses patentes; mais je n'entends point le titre de souffre-douleur, ni la traduction d'un mot russe que je ne comprends pas, par conséquent auquel je pourrais donner un sens qui ne ferait pas clair. Pour le titre de plastron, il me semble ne convenir nullement à Monsieur le Baron, si ce n'est qu'on pourrait dire que quiconque a la protection de Monsieur le Colonel, peut la considérer comme l'égide de Minerve, qui rend invulnérable ceux qui la possèdent. Vous me permettrez donc de remplacer un plastron par une égide, et de vous regarder comme celui qui protège Monsieur le duc de Saxe-Gotha en France, qui a protégé les jeunes Romanzow contre les séductions de la jeunesse, et qui, en quelque façon, peut être comparé à ces cardinaux protecteurs de la France et de l'Allemagne à Rome; ainsi et de même il protège les intérêts de la grande Catherine dans l'empire des Gaules. M. de la Grimalière aura la bonté de voir par ce que je viens de lui exposer, combien je suis éloigné de vouloir lui lancer des traits, et combien je me recommande à sa puissante protection. Je lui aurais

C c 2

1782. — répondu sans doute plutôt, si je n'avais été accablé d'une douzaine de maladies à la fois, qui m'ont privé de la faculté de tous mes membres. J'ai été très-fâché de le savoir si près de mes frontières et d'avoir été privé de sa vue béatifique; l'Arioste dit: que les montagnes tiennent ferme à leur racine, mais que les hommes peuvent se rencontrer, de sorte que je ne désespère pas que quelque heureuse influence de mon étoile ne me procure un jour la satisfaction de le revoir et de l'admirer. Sur ce, etc.

L E T T R E I V.

DU ROI.

Potsdam, 11 novembre.

1783. — **V**ous pouvez bien croire que j'ai été fort touché de la mort de d'Alembert, d'autant plus que je l'ai cru atteint d'une maladie chronique, mais qui ne menaçait pas directement sa vie. Je doute que la France répare cette perte de si-tôt. Si la maladie a affaibli son esprit dans le dernier temps, cela n'est pas étrange, puisque la mort, en attaquant toutes les parties organisées de notre corps, doit leur ôter leur activité en les détruisant. Je vous suis obligé cependant de m'avoir communiqué cette triste nouvelle, et je me suis dit à moi-même: il faut mourir, ou il faut voir mourir les autres, il n'y a pas de milieu. Sur ce, etc.

L E T T R E V.

D U R O I.

Potsdam, 16 décembre.

JE vous suis fort obligé des soins que vous avez pris pour empêcher que ma correspondance avec d'Alembert ne fût imprimée. Plusieurs raisons me l'ont fait désirer : car premièrement cela n'en aurait pas valu la peine, et secondement la réputation de M. d'Alembert est si bien établie, qu'elle n'a aucunement besoin, ni de mon appui, ni de mon suffrage. Cependant, je vous avoue qu'il est bien triste de voir toutes les personnes que j'avais estimées, mourir les unes après les autres, et cela est d'autant plus fâcheux qu'il ne dépend pas de moi de mourir, ni de voir mourir les autres. Tout cela n'est qu'une suite du jeu des causes secondes, qui par leurs combinaisons différentes amènent tous les événemens terribles. Il est vrai que j'ai fait ériger des monumens à Algarotti et à d'Argens que j'avais beaucoup aimés, et qui avaient vécu long-temps chez moi : et je suis encore en reste d'un cénotaphe que je m'étais proposé de faire élever en Prusse à l'honneur de Copernic. Du reste, si la littérature française offre quelque chose de curieux, vous me ferez plaisir de m'en faire part, sans toucher à la classe des littératures subalternes, dont je n'aime guère à m'occuper. Sur ce je prie Dieu, etc.

1783.

L E T T R E V I.

DU ROI.

Potsdam, 11 mai.

1781. — Je vous suis fort obligé de la lettre de M. de Condorcet que vous m'avez envoyée, dont je vous remets la réponse, que vous voudrez bien lui faire tenir. Il me semble que les beaux arts et les belles lettres éprouvent un destin pareil en Europe à celui qu'elles ont éprouvé à Rome après le beau siècle d'Auguste, où la médiocrité succéda aux talens. Après avoir poussé la partie des belles-lettres à leur perfection, la nation, comme rassasiée des chef-d'œuvres dont elle jouit, commence à s'en dégoûter; alors le néologisme commence à détériorer le langage qui a été poussé à une certaine perfection: la sévère âcreté de l'esprit philosophique combat l'effervescence de l'imagination, et le génie, resserré dans des bornes trop étroites, ne fournit plus que des productions médiocres. Je vous remercie de m'avoir fêté sur mon vieux jour de naissance. Je ne suis que trop vieux. Il faut que chacun vive jusqu'au terme qui devide tout le chapelet de sottises que le destin l'a condamné à faire dans ce monde. Selon le défunt Prince de Deux-ponts, il n'y avait de salut qu'à Paris; il faut donc nécessairement que ceux qui vivent ailleurs, végètent dans le purgatoire ou dans les limbes. Si vous trouvez à redire à ce

sentiment, vous n'avez qu'à vous en prendre au feu —
Prince de Deux-ponts, et si vous vous trouvez trop 1785.
faible pour attaquer cette famille, vous n'avez qu'à
vous joindre à l'Empereur, avec lequel vous avez
été à Spa; il vous assistera volontiers de toutes ses
forces, pour vous donner gain de cause. Sur ce etc.

L E T T R E V I I.

D U R O I.

Potsdam, 9 août.

JE vous suis fort obligé de la médaille de M. d'Al-
lembert, que vous m'avez fait parvenir. J'aurais
souhaité qu'elle fût plus ressemblante. Il se peut
cependant qu'il ait fort changé depuis vingt ans que
je ne l'ai vu. Je n'ai jamais entendu le mot de cet
officier d'artillerie dont vous me parlez; mais il n'est
pas surprenant qu'une nation aussi policée que la
française aille éclairer des nations barbares, et leur
communiquer des parcelles du magasin immense de
ses connaissances. Les Turcs doivent admirer leur
législateur en artillerie, et je doute qu'ils veuillent
user de violence envers lui.

Sur ce, etc.

L E T T R E V I I I.

D U R O I.

Potsdam, 24 octobre.

1785. J E vous suis fort obligé de la lettre de M. de Condorcet que vous m'avez fait parvenir. Voici la réponse: vous voudrez bien la lui faire tenir également. Je n'ai guère pu jouir de l'apparition de quelques Français dans ce pays-ci, entr'autres de M. de la Fayette. J'ai passé quatre semaines dans la compagnie de la goutte, plus désagréablement que dans celle de ces Messieurs. Je félicite Monsieur de la Grimalière de l'augmentation que l'Impératrice de Russie fait dans ses troupes, parce que la suite naturelle de ce changement fera sans doute de vous avancer d'un grade, et que peut-être dans la guerre qui se prépare contre la Porte, ce sera vous qui prendrez Constantinople à la tête d'une armée victorieuse. Je ferai le spectateur de ces hauts faits d'armes; et si la faiblesse de l'âge me donne de trop fortes entraves, je compte célébrer ces merveilles de nos jours et placer votre nom entre celui d'Alexandre, de César, et celui de l'autocratrice de toutes les Russies entre ceux de Jupiter et de Neptune.

Sur ce je prie Dieu etc.

L E T T R E

D U

R O I D E P R U S S E

A. M. ALGAROTTI.

Rémusberg, 19 mai.

A ma Muse vive et légère

Ne fais pas trop d'attention :

Mes vers ne font faits que pour plaire ,

Et non pour la dissection.

1740.

Vous entrez dans un détail des épîtres que je vous ai envoyées, mon cher Algarotti, qui me fait trembler. Vous examinez avec un microscope des traits grossiers, qu'il ne faut voir que de loin et d'une manière superficielle. Je me rends trop justice pour ne pas savoir jusques où s'étendent mes forces. Indépendamment de ce que je viens de vous dire, vous trouverez dans cette lettre deux nouvelles épîtres, l'une sur la nécessité de l'étude, et l'autre sur l'infamie de la fausseté; j'y ai ajouté un conte, sur un mort qu'on n'a point enterré, parce qu'un prêtre avait promis sa résurrection. Le fond de l'histoire est vrai au pied de la lettre, et semblable en tout à la manière dont je l'ai rapportée, l'imagination a achevé le reste.

1740.

Vous qui naquîtes dans ces lieux
Où Virgile parla le langage des Dieux,
Qui l'apprites dès la nourrice,
Jugez avec plus de justice
De mes vers négligés et souvent ennuyeux,
Entouré de frimats, environné de glace,
La lyre tombe de mes mains.
Non, pour cultiver l'art d'Horace,
Il faut un plus beau ciel et de plus doux destins.

Je suis persuadé que la vie de César que vous
composez, fera honneur à ce vainqueur des Gaules.

Ces généreux usurpateur
Me plaira mieux dans vos ouvrages,
Qu'à Rome au milieu des hommages
D'un peuple dont il fut vainqueur.

Comme je m'aperçois des délais de Piné, j'ai
pris la résolution de faire imprimer l'Anti-Machiavel
en Hollande; et je vous prie en même temps de
vous informer combien coûteraient tous les caractères
d'argent les plus beaux que l'on ait, et qui font la
collection d'une imprimerie complète. J'ai envie de
les acheter, afin de faire imprimer la Henriade sous
mes yeux.

De la bavarde renommée
Prenant les ailes et la voix,
Du cygne de Cirey je lourai les exploits.
La Henriade relimée,
De nouvelles beautés sans cesse ranimée,
Jusqu'aux Bracmanes des Chinois
Et des rives de l'Idumée
Volera je le prévois.

Je ne fais que répondre à votre charmante gazette, —
finon que la nôtre jusqu'à présent ne fournit que 1740.
des sujets tristes, et qu'elle pourrait, comme je
l'imagine et le crains, fournir dans peu des matières
encore plus tragiques. Ce qu'il y a de sûr, c'est
que nous n'avons point de bals ni de mascarades,
que nous ne conquérons point de royaumes, mais
aussi n'avons-nous point de guerre. C'est à présent le
temps de notre sommeil et de l'inaction; il faut
croire que lorsqu'il aura duré sa période, un autre
lui succédera. Je fais bien que pour ce qui me
regarde, je souhaite avec beaucoup d'empressement
que mon temps vienne de vous revoir. Vous êtes
trop aimable pour qu'on puisse vous connaître sans
vous désirer. Faites donc, je vous prie, que je puisse
bientôt me satisfaire, et soyez persuadé que je suis
plein d'estime et d'amitié pour vous. Adieu.

T A B L E.

<i>L</i> ETTRES du Roi de Prusse et de M. Jordan.	page 1 et suiv.
Lettres du Roi de Prusse et de la Marquise du Châtelet.	page 295 et suiv.
Lettres du Roi de Prusse et de M. de Fontenelle.	page 359 et suiv.
Lettres du Roi de Prusse et de M. Rollin	page 365 et suiv.
Lettres du Roi de Prusse et de M. de Condorcet.	page 379 et suiv.
Lettres du Roi de Prusse à M. Grimm.	page 403 et suiv.
Lettres du Roi de Prusse à M. Al- garotti.	page 411 et suiv.

Fin de la Table

suiv.

et suiv.

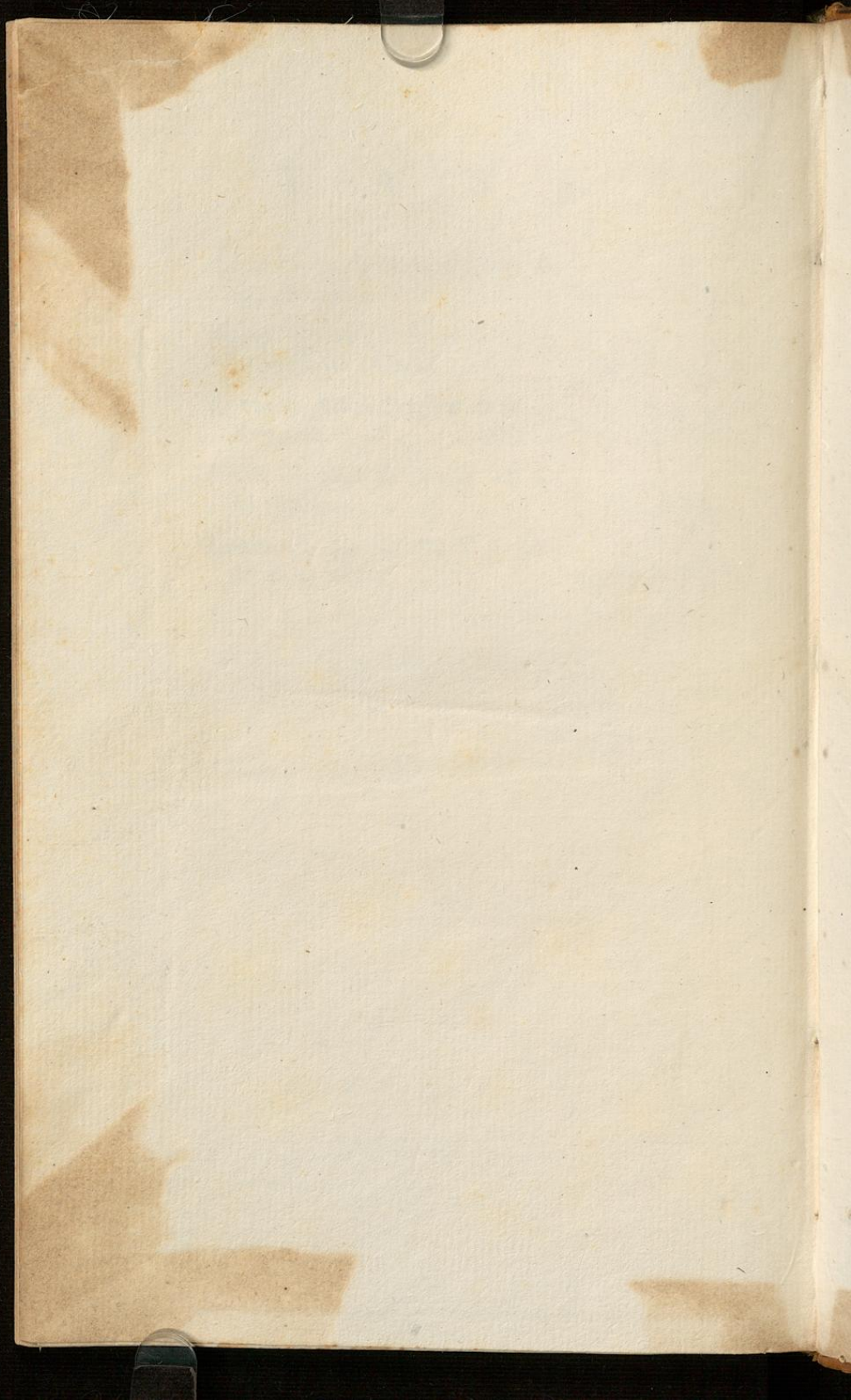
et suiv.

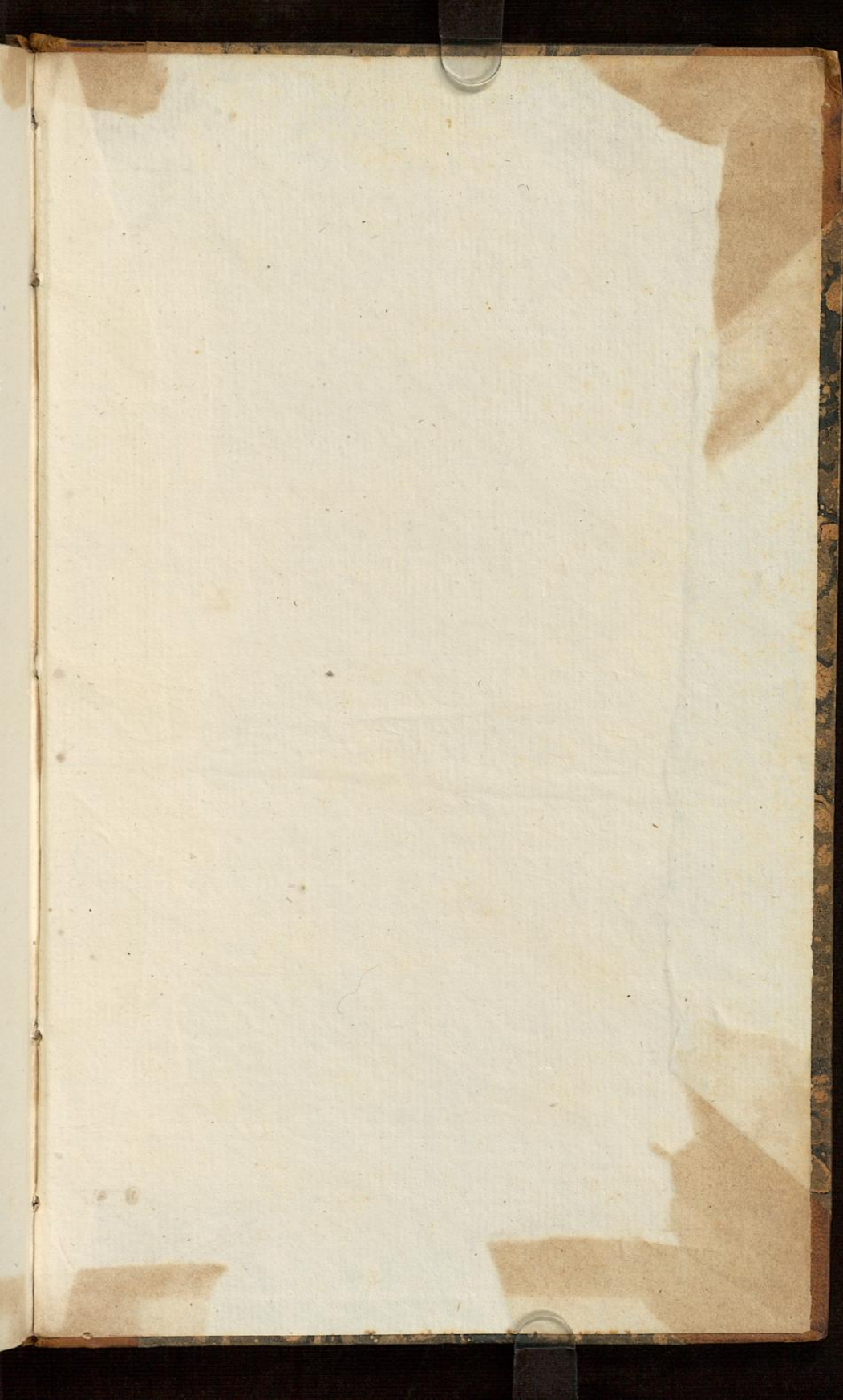
et suiv.

et suiv.

et suiv.

et suiv.







A. h

II, 33

OEUVRES
POSTHUMES
DE
FREDERIC. II

TOM: X
MELANGES